

Groupe Ile-de-France
de Mythologie
Française

Cerle d'Etudes
Mythologiques
(Nord-Pas de Calais)

Sté d'Archéologie, Histoire,
Mythologie des Plateaux de
Séquanie (Franche-Comté)

" Actes des 5^e Rencontres Interrégionales de Mythologie "

4-5 avril 2009 à Soissons

*"Mythologie des saints et
héros passeurs"*



*Ville de
Soissons*



*A vos
godasses*

*Université
des
Mégalithes*



Programme des 4 et 5 avril 2009

Samedi 4 avril 2009

10h Accueil (Laurent Lefèvre)

10h10 Saints et héros passeurs doubles soissonnais (Jean-Marc Bélot)

10h40 Saint Christophe, héros passeur (Bernard Coussée)

11h10 Pause. Stand Livres. Exposition sur le couple passeur ours-loup

11h30 Urshanabi le passeur dans l'épopée de Gilgamesh (Claude Gaudriault)

12h00 L'Hospitalier: Errance d'un naïf dans la forêt de Julien (Jean-Pierre Martin)

12h30 Les *Imrama*, les *Echtraí* et le voyage de saint Brendan, passages vers l'autre monde ? (Marike van der Horst)

12h55 départ à pied pour le restaurant distant de 400 m

13h-15h: restaurant La Passerelle, 12 rue de la Bannière (sur réservation)

15h-18h: marche mythologique dans la ville guidée par Jean-Marc Bélot et Laurent Lefèvre (A vos Godasses)

Dimanche 5 avril 2009

9h00 Saint Hubert d'Ardenne, passeur thaumaturgique (Marcel Turbiaux)

9h30 Les traces du couple passeur ours-loup dans la géographie (Fabrice David)

10h00 *Terra Fortunata* - Les Champs Elysées... *Lucis Dira Cupido* - Le désir insensé de la lumière (Yves Messmer)

10h30 Sous réserves. Typologie du passage (Richard Spéranza)

11h. Sortie en autobus en Soissonnais et Tardenois (sur réservation)

13h. Villeneuve-sur-Fère: restaurant Au Relais de Villeneuve

18h30. Retour à Soissons: gare SNCF puis salle de la Mutualité

Sommaire

Introduction à la mythologie et aux Rencontres Mythologiques	p. 4
Saints et héros passeurs doubles soissonnais (Jean-Marc Bélot)	p. 5
Saint Christophe, héros passeur (Bernard Coussée)	p. 14
Urshanabi le passeur dans l'épopée de Gilgamesh (Claude Gaudriault)	p. 21
L'Hospitalier: Errance d'un naïf dans la forêt de Julien (Jean-Pierre Martin)	p. 29
Les <i>Imrama</i> , les <i>Echtrai</i> et le voyage de saint Brendan, passages vers l'autre monde ? (Marike van der Horst)	p. 42
Visite mythologique de la ville	p. 52
Saint Hubert d'Ardenne, passeur thaumaturgique (Marcel Turbiaux)	p. 65
<i>Terra Fortunata</i> - Les Champs Elysées... <i>Lucis Dira Cupido</i> - Le désir insensé de la lumière (Yves Messmer)	p. 75
Figures du passeur (livre)	p.145
Visite mythologique en Soissonnais et en Tardenois	p.147
<i>Dix pages de bonus : L'ours et le loup dans la toponymie. Un couple passeur</i>	<i>p.64a</i>
<i>Le fruit de la connaissance et le nectar des Dieux</i>	<i>p.64g</i>

Associations participantes, par ordre alphabétique :

- A Vos Godasses (marcheurs du Soissonnais). 20 rue Charles Perrin. 02200 Soissons.
- Cercle d'Etudes Mythologiques. 458 rue Jules Ferry, 59283 Raimbeaucourt.
- Groupe Ile-de-France de Mythologie Française. 3 Q rue Alsace Lorraine, 78530 Buc.
- Société d'Archéologie, d'Histoire et de Mythologie des Plateaux de Séquanie. Sous Gradion, 25290 Ornans.
- Université des Mégalithes, 10 rue des Coquelicots, 60800 Crépy-en-Valois

Introduction à la mythologie et aux Rencontres Mythologiques

Introduction à la mythologie

Ce mot, construit à partir du grec, signifie *Etude des mythes et des légendes*. La France, comme les autres pays, possède un fonds de légendes. Nous avons tous appris à l'école la mythologie grecque (Zeus, Apollon, Poséidon, l'Olympe, les 12 travaux d'Hercule...), la mythologie romaine (Jupiter, Saturne, Junon, les oies du Capitole...), la mythologie nordique (Thor, Odin, les Walkyries, les Trolls...). La nôtre n'est pas enseignée. Pourtant, la France a eu ses géants façonneurs de paysage (Gargantua, Tord-Chênes...), ses héros mythiques (Roland, Arthur...), ses saints à aventures extraordinaires et surtout des lieux, pierres, sources, arbres, monts à légendes: les Roches des Fées, Sauts du Cheval... La mythologie vise à expliquer « ce qui est caché en ces lieux » (latin *Muciare* : cacher et *Locus* : le lieu) et les périodes calendaires où les faits se déroulent. Ce n'est pas de l'histoire, mais de l'ethnologie: elle n'étudie pas des faits matériels, mais l'imaginaire véhiculé par la tradition orale. Pour citer quelques noms, ceux qui l'ont illustrée le mieux ont été les folkloristes qui ont parcouru la campagne au XIXe siècle (Sébillot, Saintyves, Van Gennep) et les auteurs régionaux: Henri Vincenot en Bourgogne (Le pape des escargots, Le maître des abeilles), Pierre Jakez-Elias en Bretagne... Quelques livres :

- Paul Sébillot (1843-1918): Croyances, mythes et légendes des pays de France. Collection Omnibus (1500 p.),
- Pierre Saintyves (1870-1935): Les contes de Perrault. En marge de la légende dorée. Les reliques et les images légendaires. Collection Bouquins Robert Laffont (1200 p.),
- Arnold Van Gennep (1873-1957): Le folklore français (4 volumes). Collection Bouquins Robert Laffont (4200 p.),
- Henri Dontenville (1888-1981): Mythologie Française (1948 Payot), Les Dits et récits de mythologie française (1950 Payot), La France mythologique (1966), Histoire et géographie mythiques de la France (1973 Maisonneuve).

Les Rencontres Mythologiques

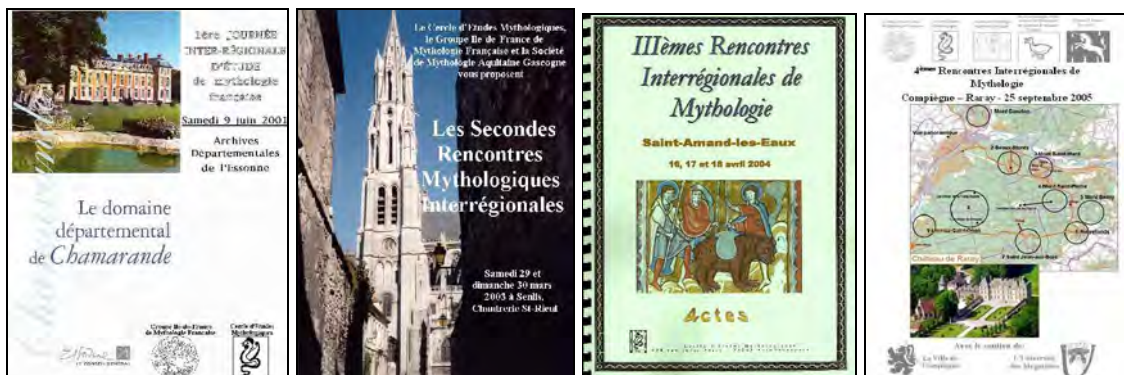
Les Premières Rencontres Interrégionales eurent lieu à Chamarande (Essonne) le 9 juin 2001, organisées par le Groupe Ile-de-France de Mythologie Française et le Cercle d'Etudes Mythologiques du nord de la France.

Les 29 et 30 mars 2003 à Senlis, le CEM et le GIDFMF furent renforcés par la Société de Mythologie Aquitaine Gascogne et par le réseau régional en Picardie de Jean-Marc Bélot.

Les 16-17-18 avril 2004, les Rencontres furent accueillies par la station thermale de Saint-Amand-les-Eaux dans le Nord, avec une organisation assurée par le CEM. Elles furent complétées de sorties poussant jusqu'en Belgique.

Les 4èmes Rencontres Interrégionales, se tinrent le 25 septembre 2005 à Compiègne et Raray, virent le renfort de la Société d'Archéologie, Histoire, Mythologie des Plateaux de Séquanie (Franche-Comté).

Ces Rencontres des 4-5 avril 2009 à Soissons, sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Crépin-le-Petit, sont donc les 5èmes. Nous vous y souhaitons bienvenue et plaisir à y participer.



Saints et héros passeurs doubles soissonnais

(Jean-Marc Bélet)

Soissons, comme toute ville, possède son fonds mythologique. Il est connu surtout des voyageurs de passage et tend à être oublié de ses habitants, happés par le quotidien. Ce manque d'intérêt provient du fait qu'on ne sait plus mettre en valeur le merveilleux qui se trouve dans les lieux que l'on cotoie.

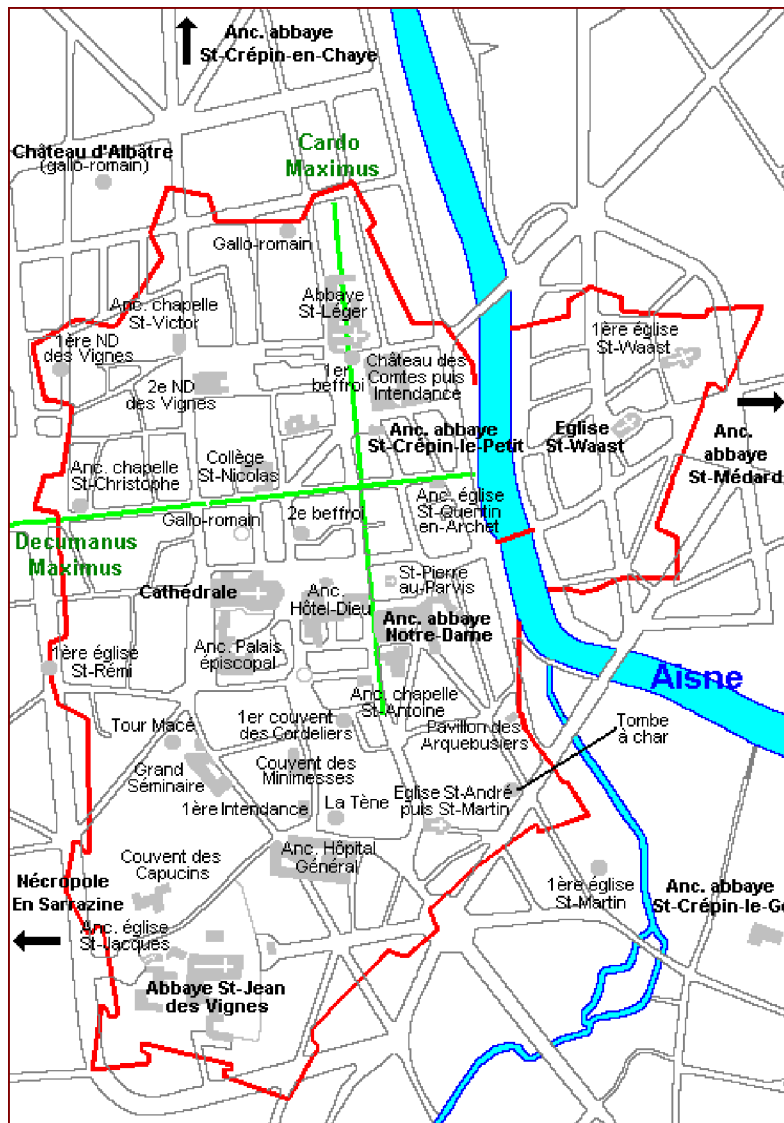
Les lieux, comme les objets et les êtres ne se résument pas à une valeur : cher/pas cher, bon/mauvais, puissant/faible, grand/petit, vrai/faux, utile/inutile. L'intensité poétique et symbolique d'un lieu, sa résonance avec l'imaginaire et la sensibilité humaine sont des dimensions, qui ne se mesurent pas. Ce sont des cadeaux quotidiens offerts à chacun.

La mythologie soissonnaise présente deux inconvénients. D'une part, elle est en grande partie hagiographique (saints Crépin, Crépinien, Martin, Rémi, Voué, sainte Clotilde, la Vierge...) et cette forme sérieuse est rébarbative au premier abord. D'autre part, ses mythes autour de Clovis, du diable, de Gargantua, des haricots qui poussent jusqu'au ciel, ont une audience et une répartition qui s'étendent à tout le territoire français, donc ne sont pas considérés comme strictement locaux.

Les principales légendes sont résumées ici et quelques traits caractéristiques sont tirés, autour de la rivière et des passeurs, des personnages doubles et de l'importance des reliques de saint Sébastien, qui font de l'évêque de Soissons le Grand Maître de tous les archers de France. Une tentative d'explication de la mytho-géographie de Soissons est proposée en conclusion.

Soissons : dates-clés pour les mythes locaux

- 20 av. J.-C. : La ville gallo-romaine prit la suite, comme centre régional, des *oppida* gaulois de Pommiers et de Villeneuve-Saint-Germain. On ne trouve donc que peu de références à une mythologie pré-romaine dans la ville. Elle est bien davantage accrochée aux villages des environs.
- 275 : Les violents raids germaniques obligèrent la ville à bâtir rapidement un *castrum* rectangulaire, à l'aide de pierres provenant d'édifices et de tombeaux, et à se replier à l'intérieur. Pour le mythologue, cela présente l'avantage de retrouver désormais la différenciation entre le "sauvage" et le "civilisé" sur le territoire même de la ville actuelle.
- Fin du IIIe siècle et début du IVe siècle : Si la persécution des premiers chrétiens fut brève, de la fin du IIIe siècle jusqu'à la conversion de l'empereur Constantin en 312, elle permit par la suite d'implanter durablement des mythes nouveaux.
- 486 : La victoire de Clovis sur le général romain Syagrius un peu au nord de Soissons (on pense vers Terny-Sorny, Juvigny, Leuilly) en 486 réactualisa le mythe de fondation et permit une introduction assez importante de motifs germaniques.
- VIe au IXe siècle : La ville connut un rôle majeur jusque vers 600 (sous Clotaire, Chilpéric, Théodebert, Clotaire II). Clotaire édifia l'abbaye de Saint-Médard sur la tombe de l'évêque. Puis la ville conserva une grande importance : Pépin le Bref réunit le synode de 744 et s'y fit élire roi en 751, ce que fit aussi Carloman en 768. Charlemagne porta un intérêt permanent à Saint-Médard. La translation des reliques de saint Sébastien en 826 est l'événement majeur pour la ville depuis lors.
La christianisation donna de beaux rôles aux saints Crépin, Crépinien, Martin, Rémi, Rufin, Sébastien, Sinice, Sixte, Valère, Voué et aux saintes Clotilde (qui hérita du mythe de la Première Reine), Geneviève (la Dame des Pierres), Marie, Radegonde, entre autres, et les fit bénéficier de thèmes connus.
- 1076 : Le dernier événement majeur pour faire reculer le monde païen fut l'édification de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, à la place de l'église Saint-Jean-du-Mont.



Plan de Soissons

Saint Crépin et saint Crépinien et la rivière.

Ces saints furent liés à l'eau : ils ont été jetés dans l'Aisne et leurs trois sanctuaires principaux furent situés au bord de l'Aisne : Saint-Crépin-le-Grand ; Saint-Crépin-le-Petit, où nous avons l'honneur d'être accueillis, car cette salle est construite en partie sur ses fondations ; et Saint-Crépin-en-Chaye.

Leur *saga* prit place dans le « cycle de Rictiovar », que l'on sait avoir été un cycle en grande partie légendaire, réécrit des siècles plus tard dans un but d'édification chrétienne.

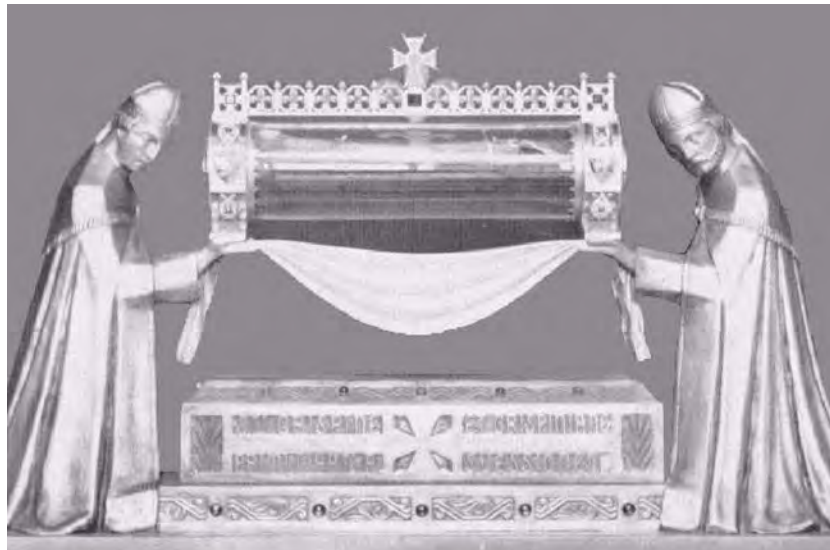
Douze envoyés du pape Marcellin quittèrent Rome pour Amiens afin de prêcher en Gaule romaine : Crépin, Crépinien, Eugène, Fuscien, Lucien, Marcel, Piat, Quentin, Rieul, Rufin, Valère et Victorin. Une fois arrivés, ils tirèrent leur affectation au sort. Quentin resta à Amiens, Lucien partit pour Beauvais, Rieul pour Senlis, Crépin et Crépinien pour Soissons.

C'était dans les années 280 et l'empereur Maximien, après la violente invasion germanique de 275, avait besoin de rétablir un pouvoir romain fort. Il réprima toutes les déviations, y compris contre le christianisme, qui apparaissait en Gaule Belgique. Rictiovar, préfet du prétoire des Gaules, obtint le mandat d'éradiquer cette croyance.

Crépin et Crépinien s'étaient faits cordonniers pour être au contact de la population local et diffuser leur foi. Le préfet Rictiovare les fit arrêter et torturer au Château d'Albâtre, lieu du pouvoir romain à Soissons. Pour les faire abjurer, on leur enfonça leurs alènes de cordonnier dans les doigts et on les flagella. Puis les Romains tentèrent de les exécuter :

- une première fois en les jetant dans l'Aisne, une pierre au cou. Premier miracle: ils s'échappèrent à la nage.
- repris, ils subirent le supplice du feu dans une chaudière d'huile bouillante. L'huile jaillit sur le juge qui, fou de douleur, se jette dans le brasier. Second miracle: deux anges vinrent les délivrer.
- finalement, les saints furent décapités, procédure réservée aux citoyens romains, **le 25 octobre 287**, dans l'actuel Parc Saint-Crépin. Par la suite, ce premier site dédié aux saints fut immortalisé sous la forme de **l'abbaye Saint-Crépin-en-Chaye** (*in cavea*, arène creusée), créée au XII^e siècle.

La date, dont il y a peu de chance qu'elle ait été historique, n'est pas innocente. Elle se situe près de la Toussaint et de la fête celtique de *Samain*, jour de l'année où les deux mondes se rapprochaient, notre monde et l'Autre-Monde, où les tumulus s'ouvraient et où les morts venaient à la rencontre des vivants. C'était donc le moment idéal de communication avec l'Au-Delà. Les reliques des saints ont été exposées pendant toute l'époque historique entre le 25 octobre et le 1^{er} dimanche de novembre.



Reliquaire de saints Crépin et Crépinien, tenu par saints Sixte et Sinice

La légende va plus loin. Le vieillard Roger et sa soeur Pavie transportèrent les corps par barque la nuit, de l'actuel Parc Saint-Crépin jusqu'à leur jardin, rue de la Congrégation, alors au bord de l'eau, où ils leur assurèrent une sépulture. **La chapelle Saint-Crépin-le-Petit** fut édifée sur ce lieu de la première inhumation de Crépin et Crépinien par Roger. Ce dernier vit probablement son nom conservé par le Bois-Roger, lieu-dit juste au nord de l'Aisne, de l'autre côté du Parc Saint-Crépin.

Une fois le christianisme devenu religion officielle de l'Empereur Constantin, saints Sixte et Sinice, premiers évêques de Reims et de Soissons, eurent à cœur de distinguer les martyrs de Soissons. Ils transfèrent les reliques au cimetière du faubourg de Crise **le 3 mars 314**, par voie d'eau, au milieu des chants et acclamations des fidèles. Quand la barque aborda, un enfant aveugle, sourd et muet toucha le cercueil et fut guéri. La **basilique Saint-Crépin-le-Grand** fut édifée à proximité au IV^e siècle. Elle resta la plus vieille abbaye du diocèse, malgré de graves dégâts en 1567, jusqu'à la Révolution qui en fit des ruines. A sa place, en 1865, fut construite la maison des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, avenue de Reims.

Ces personnages, tout au moins les événements de leur vie, sont à demi-mythiques, puisque le premier évêque connu de Soissons, *Mercurius*, ne l'est qu'en 346, par sa présence au Concile de Cologne.

Chronologie des premiers évêques de Soissons

Saint Sixte - Saint Sinice - Saint Divitien – Rufin – Filien - Mercure vers 346-347 - Saint Onésime I – Vincent – Lubéran - Onésime II - Saint Edibe vers 451 - Saint Prince (*Principius*, frère de saint Rémi) vers 474, mort avant 511 - Saint Loup (*Lupus*, neveu de saint Rémi) - Saint Bandry, mort en 545 - Anectaire, mort en 573 - Thibaut I - Droctigisile, mort vers 589 – Tondulphe – Landulphe - Saint Ansery, mort vers 652 – Bettolen - Saint Drausin, mort vert 674

...

Le symbolisme de Saint-Crépin-le-Grand est à l'opposé de celui de Saint-Crépin-le-Petit. Le 3 mars, les reliques reviennent du monde des morts vers les vivants, toujours par eau. Les traditions de la Grande Reine, divinité passeuse vers l'Au-Delà, étaient que, après avoir emmené les âmes des trépassés à l'automne, elle revenait au printemps porteuse des âmes destinées à s'incarner dans les nouveaux-nés de l'année. Cette fois, les saints ne voyagèrent pas de nuit, mais au grand jour, au milieu des chants. Et leur premier contact fut avec un enfant, qu'ils revivifièrent.

En 647, saint Anseric, évêque de Soissons, déposa leurs reliques dans un reliquaire, que l'on dit réalisé par saint Eloi lui-même. Elles survécurent et furent sauvées des Normands et des Huguenots en 1567, si bien qu'elles se trouvent toujours à la cathédrale de Soissons. Un tube de verre contient deux fragments du chef de saint Crépin, un fémur et quelques ossements (cf photo plus haut). Soissons n'est pas le seul lieu dédié à Crépin et Crépinien. Dans les arrondissements de Soissons et Château-Thierry, il y a aussi Brumetz, Bussiares, Château-Thierry, Cugny-les-Oulchy, Serches, Venizel, Vichel-Nanteuil et Villers-Agron-Aiguizy.

Saint Voué / Wotan

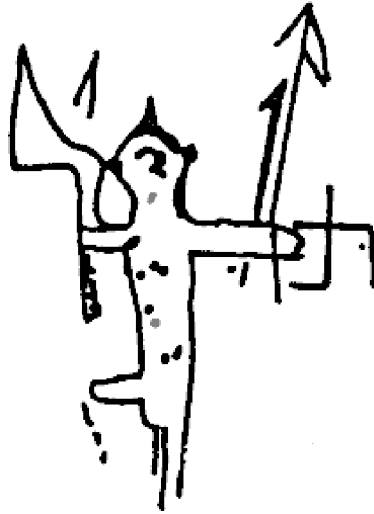
Quand la ville put se nouveau grandir, il se présenta la nécessité d'édifier un pont sur la rivière. La légende du **Pont du diable** en garde le souvenir. Le bâtisseur qui s'était engagé à le construire, n'y arrivant pas, ne vit comme seule solution que de demander l'aide du diable. La condition fut que chaque jour, la treizième personne à passer sur le pont lui appartiendrait. Le pont fut réalisé en un jour et le diable commença à accumuler son butin.

C'était au VIIe siècle et, par chance, saint Voué était dans la ville. Ce saint courageux organisa une procession jusqu'au lieu à sanctifier. Douze enfants de chœur passèrent d'abord. Il passa lui-même treizième sur le pont. Le diable sortit peu à peu de dessous et se jeta sur lui quand il fut à mi-pont. Alors, calmement, saint Voué lui entoura le cou de son étole, ce qui eut pour effet de le maîtriser immédiatement. Il l'enferma dans la tour de l'enceinte la plus proche de l'eau, la tour Lardier, dont la seule issue était une fenêtre tout en haut de l'escalier de 365 marches. Il ordonna au démon de ne pas en gravir plus d'une par jour, ce qui laissait un an de tranquillité aux habitants. Chaque année, une procession revint à la Tour, par la rue du Mont-Revers et la chapelle Saint-Pierre, pour faire redescendre l'escalier au démon jusqu'en bas.

L'aventure présente un parallèle avec saint Marcel de Paris qui terrassa le démon de la Bièvre.

Selon ce qu'on en sait à travers divers textes, saint Voué, Voël ou Wodoel (latin *Vodoaldus*, mort vers 725, fête le 5 février) était originaire d'Ecosse ou d'Irlande. Accompagné de son serviteur Magnebert, il obtint de l'abbesse un réduit à l'entrée de Notre-Dame de Soissons pour y vivre en reclus. L'abbaye lui procurait un repas chaque jour. Un jour, il le reçut sur un plat d'argent et donna le repas à un pauvre, qui partit avec le plat. L'abbesse le lui reprocha. Voué reprit alors la route 9 ans, au bout desquels il prit un bateau pour son pays d'origine. Rejeté en France par une tempête, il conclut que Dieu voulait qu'il revienne à Soissons. Il y reprit sa cellule jusqu'à sa mort. Ses reliques furent conservées à Notre-Dame de Soissons et opérèrent des miracles.

On ne peut pas ignorer une association, liée à l'implantation franque : *Voué fait vraiment penser à Wotan*. Wotan a laissé sa trace en divers endroits de la région, dont la plus belle se trouve à l'Abri du Guerrier Franc, à Rocourt-Saint-Martin, village à cimetière mérovingien, sous la forme d'un dieu phallique lanceur de francisque et d'armes de l'époque de Clovis. On le rencontre aussi à Bois-lès-Pargny (voie d'Odin et fontaine d'Odin, où il prit la succession de Gargantua et de son Verziau) et à Condren où saint Momble prit sa suite mythologique.



Dieu franc lanceur de francisque. Abri du Guerrier Franc (Brécy) (L'art rupestre des grottes et des abris des massifs gréseux du bassin parisien. Jacques Hinout)

Saint Sébastien et l'Archerie

La Bête de Soissons, calmée pendant plus d'un siècle, se réveilla en 826. Le passage du pont était redevenu dangereux. On entendait des cris la nuit, provenant de la résidence du démon, sous la porte Saint-Voué, au bas de la rue du Mont-Revers. Hilduin, abbé de Saint-Médard, employa les grands moyens. Il demanda à Louis le Pieux de faire venir de Rome les reliques de saint Sébastien.

Sa vie, peu fiable, du Ve siècle, en fait un soldat chrétien martyr vers 288 (fête le 20 janvier). Il fut attaché à un arbre et criblé de flèches et devint patron des Archers.

Ses reliques furent amenées à Soissons pour faire taire définitivement la Bête de l'Aisne. Ce fut radical. La tour du Diable devint inoffensive. Par précaution, l'aspersion de la Tour du Diable se maintint cependant jusqu'en 1755.

L'abbé de Saint-Médard devint, par les reliques de saint Sébastien, Grand Maître de l'Archerie, toutes les compagnies d'arc ayant saint Sébastien pour patron. A partir du moment où il n'y eut plus d'abbé, l'évêque de Soissons prit sa suite comme Grand Maître de tous les archers de France. Il l'est toujours.

Une autre légende eut comme théâtre Saint-Médard vers 1075. Saint Arnoult, moine du lieu, s'était enfui pour ne pas en devenir abbé. Il suivit un loup pour se cacher dans sa tanière. Mais le loup le ramena à Saint-Médard. Il fut conduit sur le champ à l'évêque qui l'intronisa abbé.

Souvenirs pré-romains de la déesse-serpente Aisne

La plupart des thèmes mythologiques contenus dans les légendes hagiographiques sont très anciens. La question est souvent posée : oui, les saints ont bien existé, pour la plupart. Mais leurs vies n'ont été écrites souvent que bien après et, comme on ne savait rien ou presque des épisodes de leur existence, on reprenait des motifs connus, provenant d'autres saints ou connus dans la tradition orale. Ce n'était pas très grave à l'époque. Peu de gens savaient lire et encore moins pouvaient se déplacer d'un bout à l'autre de l'Europe pour comparer les versions. Aujourd'hui que nous disposons de l'ensemble du puzzle, c'est très différent.

La plupart des rivières furent divinisées. Nos ancêtres ont longtemps pensé qu'une divinité serpentiforme vivait dans le lit des cours d'eau et pouvait happer les gens au passage. Les mouvements de sa queue provoquaient les inondations. Celle de l'Oise, près d'Amigny-Rouy, dormait au Nid de la Bête. En de nombreux endroits, elle dormait dans une Grande Abyme, trou d'eau profond de la rivière (puits tournants, fontaines bleues) ou au voisinage. On inventa des rituels pour s'accorder ses grâces. Au gué de Condé-sur-Aisne, par exemple, des milliers de pièces gauloises retrouvées témoignent

d'offrandes à la divinité de la rivière.

L'Aisne, déesse-serpente du fond du cours de la rivière, est à la base de toutes les légendes évoquées. Toute l'histoire de saint Crépin et de saint Crépinien se déroule autour de l'eau. Mais elle n'apparaît pas en tant que personnage sinon, peut-être, en tant que l'ange qui sauve Crépin et Crépinien, puis Roger et Pavie, les passeurs qui portèrent les saints sur l'eau. Ensuite, sa connotation devient franchement négative. C'est le démon des légendes de saint Voué et de saint Sébastien, tapi dans l'Aisne.

Son nom n'est pas davantage explicatif. *Axona*, contient un élément obscur *Ax-*, et le suffixe *-ona*, cours d'eau. Le même nom, accentué à la romaine sur le "o" a donné Essonne. Accentué à la gauloise, il est devenu ici Aisne.

Les saintes et reines, qui ont pris sa suite, ont pu bénéficier de certains de ses attributs.

Saintes et reines

- **La Vierge.** L'abbaye royale de Bénédictines Notre-Dame fut fondée entre 659 et 666 dans l'angle *sud-est* du castrum, par le Maire du Palais Ebroïn. Ce fut l'un des plus grands monastères de femmes du nord de la France. Une sœur de Charlemagne, en fut abbesse. Elle fut connue par ses reliques et en particulier par le soulier de la Vierge. Nous en dirons davantage lors de la visite. Un temple d'Isis l'aurait précédé, sous l'actuel Palais de Justice.
- **Sainte Clotilde** (474-545, fête le 3 juin). Elle épousa Clovis et le convertit au christianisme en 496. Elle finit sa vie à Tours. A Ambleny, le nom de la Croix Sainte-Créaude provient d'une déformation de celui de Clotilde. Après un séjour de vingt ans à Soissons, quand la pieuse reine suivit son époux pour Paris, les Soissonnais attristés l'accompagnèrent jusqu'à cet endroit. Un peu plus loin sur sa route, sainte Clotilde bénéficie toujours d'un pèlerinage et d'une fontaine à Vivières. Mythologiquement, c'est la « **Première Reine** » et c'est elle qui hérita des attributions liées à l'eau avec le pèlerinage de Vivières.
- **Sainte Geneviève** (426 Nanterre – 3 janvier 512) est connue pour avoir protégé Paris d'Attila. Clovis la consulta souvent. Son tombeau et sa châsse attirent toujours les pèlerins à l'église Saint-Etienne-du-Mont à Paris. Patronne des parisiens, tapissiers, chapeliers, bergères, mouleurs sur bois et fabricants de cierges, on l'invoque contre la peste et la fièvre, pour la guérison des rois, pour faire tomber ou cesser la pluie. Elle est représentée en bergère tenant sa houlette ou filant sa quenouille ou en nonne tenant un cierge allumé à la main, deux représentations de la vie qui file.

L'église Sainte-Geneviève (disparue), pour les pauvres et mendiants, était la troisième église de l'abbaye Notre-Dame. Le chemin de Sainte-Geneviève ou chemin des Leus est un raccourci du chemin du couronnement des rois de France vers Reims qui coupe, venant de Paris, à hauteur de Villers-Cotterêts. Il passe par Marizy-Sainte-Geneviève, où son pas fut imprimé sur un mégalithe. Il traverse le Domaine de Sainte-Geneviève, donné par Clovis à la sainte, amie de sa femme la reine Clotilde. Tartiers, possession de l'abbaye de Saint-Médard, avait pour patronne sainte Geneviève. Elle fit une halte à la source Sainte-Geneviève de Tartiers en allant visiter sainte Clotilde à Soissons. Depuis, son eau est devenue miraculeuse et guérissante pour les fièvres et les intestins. Une procession eut lieu jusque dans les années 50, de l'église à la chapelle. Le ru part du lieu-dit *les Niervas*, de même racine pré-indoeuropéenne pour ruisseau, que les Nives pyrénéens et les toponymes en *Navara-*, *Avara-* (le ru qui roule les pierres en euskaro-caucasien).
- **Sainte Léocadie.** Persécutée à Tolède en 303, elle demanda à Dieu de la rappeler et ses geôliers la trouvèrent morte. Saint-Médard de Soissons eut ses reliques, puis les mit en sûreté contre les sires de Coucy en 1196 à Vic, protégée par les seigneurs de Pierrefonds. Alors que Gauthier de Coincy y était prieur, des malfaiteurs s'emparèrent des pierreries du reliquaire et jetèrent sa statue dans la rivière. Elle fut retrouvée trois jours plus tard, le samedi de Pentecôte, au Pré d'Erbout, où une croix fut dressée. Elle devint un lieu de pèlerinage contre la fièvre, le roc qui permit de la ramener guérissant des maux de dents et d'oreilles. On se baignait et on buvait son eau.
- **Sainte Radegonde** (518-13 août 587). Fille du roi de Thuringe, elle épousa Clotaire 1^{er}, puis saint Médard lui mit le voile. Elle fonda l'abbaye de Sainte-Croix à Poitiers et y finit sa vie.

La légende de la fuite de sainte Radegonde se déroula en 538 quand, captive de Clotaire, le prince Franck voulut l'épouser. Elle prit la fuite car elle voulait devenir religieuse. A Missy-sur-Aisne, elle rencontra un paysan semant de l'orge. Elle lui dit : si quelqu'un vous interroge, vous répondrez, conformément à la vérité, « personne n'est passé depuis que j'ai semé ». L'orge se mit immédiatement à croître, mais son poursuivant n'abandonna pas. Se sentant rattrapée, sa monture s'arrêta tout à coup, enfonçant ses pieds dans la pierre dure à une grande profondeur. Ils se cachèrent vite dans l'abri sous roche. Le cavalier lancé à sa poursuite franchit la large pierre qui les abritait et se perdit dans le lointain.

La sainte resta réfugiée sous cette roche de la montagne, où les pèlerinages se développèrent. L'église, édifiée du XIIe siècle, reçut les reliques de sainte Radegonde en 1428. Son portail représente la sainte. Longtemps, le pèlerinage populaire se poursuivit par l'apposition de bougies et de petites croix de bois.

- **La reine Brunehaut.** Elle habita longtemps à Cuisy-en-Almont et donna ce domaine à l'abbaye de Saint-Médard pour le repos de l'âme de son mari Sigebert. Elle a largement repris les attributs de divinités pré-chrétiennes (voir le Tombeau de Brunehaut dans la butte de Mons-en-Laonnois).
- **Saint Druon** (14 juin), pèlerinage succédant à un culte à l'Aisne à Condé-sur-Aisne. Le gué empierré a révélé, lors du dragage de 1959, une exceptionnelle quantité de monnaies gauloises votives, probablement un rite d'offrande aux Mères des eaux, peut-être même à la déesse Axona. Le culte a été renouvelé par le christianisme sous la forme du pèlerinage de saint Druon, très populaire dans le Nord (fête le 16 avril, retour des reliques à Sebourg le 14 juin). Ce patron des bergers connut un autre pèlerinage à Vasseny. On lui imputa le jaillissement de la Fontaine Saint-Dru sur le plateau. On pensait qu'il avait fait paître ses troupeaux près de la ferme d'Epritel à Couvrelles.

Saint-Jean, saint Christophe, Sarrazins

La butte de Saint-Jean-des-Vignes, couronnée des restes de l'ancienne abbaye, domine de toute sa hauteur le quartier de la cathédrale. On reconnaît parfois le géant sous le vocable de saint Jean-Baptiste (écrit au Moyen-Age Jehan), le saint à tête coupée, comme à Saint-Jean-aux-Bois (Oise), près de Pierrefonds, où la fin de la colline se nomme Tête Saint-Jean.

La colline conserve le souvenir d'un autre géant : le quartier sous la butte, à l'ouest de la ville est le quartier Saint-Christophe. Il est particulièrement réputé comme passeur. Le quartier Saint-Christophe, à l'ouest, était celui de la Porte de la ville vers le soleil couchant et l'Autre-Monde. En de nombreux endroits de France, c'est un substitut de Gargantua. La carte du musée Rabelais de La Devinière, répertorie les êtres qui remplacent Gargantua par endroits : 150 fois le Diable, 40 fois saint Martin, 12 fois Samson, 15 fois la Vierge, 15 fois saint Christophe et d'autres moins fréquents : Tord-Chênes, Maury, Maure, le Sarrazin, Roland, etc.

En plus du Décapité saint Jean et du Passeur saint Christophe, rôde le Sarrazin. La nécropole du Mont Saint-Jean à Soissons, s'appelait "En Sarrazine". On nommait ainsi indistinctement au Moyen-Age tout ce qui était pré-chrétien, y compris les restes romains. En particulier, le Sarrazin était un autre nom du géant.

Peut-on supputer le nom original du géant ? Saint-Jean, saint Christophe, Sarrazin, sont des épithètes moyennâgeux. Le sobriquet des arquebusiers de Soissons étaient les « Beyeux ». Un beyeux est un homme qui contrefait la démarche d'un insensé semant du sable sur son chemin. Cela rappelle le géant à la hotte, qui sema son contenu pour créer une bonne partie des buttes de France. Nous en dirons plus lors de la visite sur les vignes et les herbes de Saint-Jean.

Clovis et saint Rémi : légende du Vase de Soissons

Grégoire de Tours rapporta que, dans leurs pillages, les Francs avaient emporté un vase exceptionnel auquel l'évêque de Reims tenait particulièrement. Il demanda à Clovis, à défaut de pouvoir récupérer ce qui lui avait été volé, de recouvrer au moins ce vase. L'envoyé de l'évêque fut autorisé à suivre Clovis au partage du butin à Soissons. Il demanda à ses guerriers de lui accorder le fameux vase. Les hommes

étaient sur le point d'acquiescer mais l'un d'eux, jaloux, se précipita sur le vase avec sa francisque et le brisa. Le roi cacha sa colère et remit les morceaux à l'émissaire.

Un an plus tard, lors d'une revue au Champ de Mars, il reconnut celui qui avait frappé le vase. Il lui fit reproche de la mauvaise tenue de ses armes et les fit tomber. Au moment où le soldat se pencha pour les récupérer, Clovis prit sa propre hache et lui brisa le crâne en disant : « Ainsi as-tu fait au vase de Soissons. »

Clovis et le zodiaque tracé par saint Rémi

« L'entourement de la terre de Saint-Rémi » est une légende étrange, en forme de rituel de fondation à la romaine. A la demande de la reine Clotilde, le roi franc offrit à saint Rémi de lui donner la terre que l'évêque pourrait parcourir pendant que lui-même ferait sa méridienne. Le prêtre partit sur son cheval.

Les habitants rencontrés l'accueillirent pour la plupart avec joie. Seul un meunier le repoussa, ne voulant pas être inclus dans le domaine du nouveau Dieu. Rémi proposa qu'ils possèdent ensemble le moulin, mais il refusa. La roue du moulin tourna alors à l'envers, la terre s'ouvrit et le moulin fut englouti.

Saint Rémi eut le temps d'entourer Coucy, Nogent, Landricourt, Vauxaillon, Leuilly, Juvigny, Crécy, Broie (commune de Guny), Folembroy et quelques villages de la terre du Laonnois, qui constitua la terre de Mège. Ce nom, comme Megève en Savoie, provient du radical prélatin *Meg-*, hauteur.

Ce petit cercle zodiacal au nord de Soissons fut rappelé dans la légende du manteau coupé en six de Thomas de Marle. Ce seigneur violent se signala aux Croisades par un grand courage. Sa troupe étant attaquée à l'improviste, il coupa son manteau rouge fourré de vair en 6 parts qu'il distribua à ses lieutenants comme bannières.

Les armoiries de la maison et de la ville de Coucy les portent toujours : « Fascé de vair et de gueules de six pièces », ainsi que celles de ses lieutenants. Les armes des Longueval, seigneurs de Crécy et Leuilly, étaient « Bandé de vair et de gueules de six pièces » et celles des marquis de Crussol « Fascé d'or et de sinople de six pièces » le confirment.

Le lieu de la bataille de Soissons

La bataille victorieuse de Clovis en 486 contre les Gallo-romains de Syagrius ne s'est pas déroulée à Soissons même, mais un peu au nord. On ne sait pas exactement où, mais on pense vers Leuilly, Crécy, Terny-Sorny ou Juvigny. Le lieu d'origine du vase est probablement dans la zone de combat.

Les lieux-dits Pierre Tournante ou le Mont des Tombes (tumulus) montrent que Leuilly fut un centre pré-chrétien. Puis Leuilly bénéficia d'une protection particulière de saint Rémy, jusqu'après sa mort. En 843, le roi Charles le Chauve donna Leuilly à un vassal. Saint Remi apparut deux fois à sa femme et lui enjoignit de quitter cette terre d'église. Ils n'y prêtèrent pas attention. La troisième fois, il la frappa jusqu'à la mort et son mari rendit la terre à l'église (*Vie de saint Rémi, par Hincmar*). Le roi Louis de Germanie, lors de la guerre contre Charles-le-Chauve voulut séjourner aussi à Leuilly. Cela lui fut fatal : il perdit le combat. Depuis, aucun prince n'osa plus séjourner à Leuilly.

Tout en haut de Leuilly, le monument du carrefour de l'épée fut érigé en souvenir de la résistance héroïque de De Gaulle en 1940 : « Aux morts de la 7e DI tombés pour la patrie en 1940 (...). Combattant sur un front de 20 km ayant reçu l'ordre de défendre l'Ailette et l'Aisne sans esprit de recul. Elle l'a fait généreusement les 5, 6 et 7 juin 1940 au cours de très durs combats contre un ennemi très supérieur en nombre, poussant l'esprit de sacrifice à sa dernière limite ».

Etonnant ou non, c'est aussi un lieu acceptable pour la bataille de Soissons 1500 ans plus tôt.

Proposition de Mytho-géographie

Aux trois phases de la ville correspondent trois positionnements différents possibles dans la géographie sacrée de l'époque.

A l'époque romaine, la ville a été édifiée selon le rituel étrusque avec deux axes principaux :

- *Cardo Maximus* (le grand "gond"), parallèle à la rivière, rue Georges Muzart, rue du Commerce,

rue Saint-Martin, presque nord-sud (5 à 8° au nord-ouest),

- *Decumanus Maximus*, à 90°, rue de Saint-Quentin, rue du collège, rue Saint-Christophe. Au nord du *Decumanus* était le domaine du seigneur et au sud le domaine du religieux.

La ville n'était pas alors une capitale. Elle a donc dû être rattachée à un centre plus ancien, peut-être Reims, peut-être directement Lyon. Un travail reste à faire pour examiner, à partir des restes de temples, de statues et de dédicaces, quel secteur zodiacal pourrait lui être attribué.

La seconde phase fut l'arrivée au IIIe siècle des douze émissaires du pape à Amiens, dès lors nouveau centre. Quentin (Saint-Quentin), Lucien (Beauvais), Fuscien et Victorin (Sains-en-Amiénois), Rieul (Senlis), Crépin et Crépinien (Soissons) et leurs coreligionnaires ont établi un nouveau zodiaque centré sur Amiens. Le choix du 25 octobre comme fête de saint Crépin et saint Crépinien entra dans ce cadre. Nous ne pouvons détailler aujourd'hui ce zodiaque secondaire, facile à déduire.

La troisième phase fut la plus importante. Clovis et saint Rémi donnèrent une grande place à Soissons, que les religieux imprimèrent dans la géographie sacrée du nouveau pays qui se constitua. Les principaux saints retenus pour l'histoire locale correspondent aux axes romains toujours présents :

- *Cardo* décalé de 5-8°, donc un peu avant le solstice d'hiver (21 décembre) : Conception Immaculée de Marie (8 décembre), sainte Léocadie (9 décembre), saint Mercure (10 décembre), sainte Geneviève (3 janvier) est un peu loin,
- *Decumanus* décalé de 5-8°, peu avant le solstice d'été : saint Crépin d'été (dimanche précédant la Pentecôte, fête des compagnons cordonniers), sainte Clotilde (3 juin), saint Médard (8 juin), saints Rufin et Valère (14 juin), saints Gervais et Protas (19 juin), saint Pierre (29 juin) est un peu loin.

Les saints et héros de la ville sont toujours doubles : Crépin-Crépinien, Voué-Wotan, Martin-diable, Clovis-Rémi... La ville se trouve donc forcément sous un signe double : Gémeaux, Sagittaire, Vierge ou Poissons.

Or, le *Decumanus* de la ville est Gémeaux (21 mai-21 juin) et son *Cardo* est Sagittaire (21 novembre-21 décembre).

Jean Richer, auteur de la « Géographie sacrée du monde grec » et de la « Géographie sacrée du monde romain » a relié Saint-Benoît-sur-Loire aux autres grands zodiaques de l'empire romain. Ce fut le centre retenu pour le zodiaque des Gaules. Par rapport lui, Soissons se situe dans le signe du Sagittaire (symboles : l'archer et la flèche).

Le sommet pour la ville fut la venue des reliques de saint Sébastien. Elle permit de relier Soissons à l'omphalos des Gaules, Saint-Benoît-sur-Loire. Hilduin, abbé de Saint-Médard obtint de Louis le Pieux la venue de Rome des reliques de saint Sébastien en 826.

La tradition de l'archerie est ancienne dans la région. Le Soissonnais et le Valois (musée de l'Archerie à Crépy-en-Valois) et, plus généralement, ce secteur justement au nord-est de Paris (est du département de l'Oise et sud du département de l'Aisne) sont caractérisés par l'importance de leurs confréries d'archers et des bouquets de printemps, encore vivants.

Rien ne le prouve que cette volonté de raccordement a été effective. Les indices sont cependant probants et méritent de ne pas être écartés. Les Romains n'ayant pas implanté de grande station à Saint-Benoît-sur-Loire, ils ont dû réutiliser une connaissance plus ancienne. On peut penser à l'assemblée générale des druides gaulois dans la forêt des Carnutes, c'est l'un des lieux candidats. Le système peut même donc remonter aux bornages rituels du Néolithique, dérivés de ceux pratiqués dans le monde grec et auparavant babylonien et sumérien. C'est encore un vaste domaine de recherche.

Saint Christophe, héros passeur

(Bernard Coussée)

Le sujet est immense, à la taille de son héros, et il n'est pas dans mon intention de le traiter complètement. De très nombreux historiens de l'art, des hagiographes, des mythologues se sont penchés sur le dossier pour y apporter chacun de quoi nourrir sa complexité, je n'ai pas d'autre ambition aujourd'hui. Je me contenterai donc de quelques réflexions sur la mythologie de saint Christophe, héros passeur, pour paraphraser le thème choisi par notre ami Jean-Marc Bélot à l'occasion nos RIM 2009.

S'intéresser à la mythologie d'un saint c'est prioritairement examiner son nom et sa légende, puis les rites populaires associés à son culte et apporter enfin une attention toute particulière à la date de sa fête donnée généralement pour être celle de sa mort sur la terre ou plutôt sa naissance au Ciel. C'est la lecture globale de cet empilage de données qui a des chances de fournir un caractère mythique à notre personnage.

Son origine

Notre héros s'appelle initialement *Reprebus* en grec, *Reprobus* en latin. Ses aventures prennent naissance en Orient, et plus particulièrement en Égypte. Hippolyte Delehaye (*Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, Bruxelles, 1934, p. 143) écrit que « sa légende est l'une des plus fabuleuses que les hagiographes nous aient léguées, une des pièces étranges où la dose de merveilleux et de fantaisie est forcée à un point tel qu'elle ferait douter de l'existence du héros. C'est en résumé l'histoire d'un barbare, à l'aspect terrible, qui se convertit à la foi chrétienne, est enrôlé dans les armées impériales, refuse d'abjurer et meurt dans les tourments inouïs. » C'est pourquoi, poursuit "notre savant", les Grecs l'ont représenté avec une tête de chien afin d'illustrer le fait qu'il appartenait à la tribu des cynocéphales. D'après les *Actes* apocryphes de Barthélemy rédigés au IV^e siècle, il aurait été le compagnon d'un certain *Christianus* ou *Christophorus*, un nom générique pour désigner à l'époque un martyr en général. Quand sa *Vita* parvient en Occident, le saint conserve durant un temps son caractère canin, notamment dans un manuscrit allemand du XII^e siècle, mais l'abandonne assez vite. Son compagnon disparaît également, les deux noms sont alors confondus, et "Christophe" devient son nom de baptême, *Christophorus* en

grec, un mot qui est compris par tous les clercs lisant les textes grecs écrits sur lui, en “porteur du Christ”.

Sa légende dorée

Jacques de Voragine (*Légende dorée des saints*, éd. Garnier Flammarion, 1967², pp.7-11) popularise saint Christophe en lui, offrant, vers 1264, la belle légende que nous connaissons tous. En voici un résumé : un jour, Reprebus se met en tête de rencontrer le plus grand seigneur du monde. Après avoir vu un roi, il trouve sur sa route le diable qui est bien obligé de lui avouer l’existence du Christ. Un ermite lui conseille alors de devenir passeur près d’un fleuve où beaucoup de voyageurs se sont déjà noyés, en lui expliquant que cette mission lui est donnée comme une épreuve de soumission nécessaire pour rencontrer le Christ. Reprebus se construit une cabane au bord de l’eau, et fait traverser le fleuve à des voyageurs en les portant sur ses épaules, non s’en s’aider d’une perche pour résister au courant. Un jour un enfant lui demande de le transporter sur l’autre berge. Il s’exécute, mais au milieu du gué il sent celui-ci peser tellement sur ses épaules qu’il croit défaillir. Une fois parvenu sur la rive opposée il fait part de son angoisse à son “client”, et l’Enfant de lui répondre que cela est normal, car s’il n’a pas porté le monde entier comme il l’a cru, il a quand même supporté celui qui a créé le monde. Une fois retourné près de sa cabane, Reprebus plante son bâton en terre, et comme le lui avait promis l’Enfant-Jésus, ce dernier se met à reverdir pour devenir un palmier couvert de dattes. Ensuite notre passeur parcourt le monde pour prêcher le bonne parole, mais sa laideur lui cause tellement de tourments qu’il est obligé de dissimuler son visage sous un voile.

Dans la légende élaborée par Jacques de Voragine, deux éléments semblent faire autorité : l’Enfant dont le poids s’alourdit au fur et à mesure de la traversée, et la canne dont s’aide le passeur. Puisque l’inspiration semble venir d’Égypte, il faut sans doute voir dans cet Enfant un avatar du jeune garçon assis sur un lotus, et dont Plutarque nous explique qu’il était l’emblème du soleil chez les Égyptiens lesquels voyaient en lui l’astre diurne sortant du sein des eaux (*De Iside*, p. 365, cité par Dupuis, *Abrégé de l’origine de tous les cultes*, 1822⁴, p. 525). Mais cet héritage antique ne justifie pas le fait que la charge devienne un fardeau au fur et à mesure que s’avance le porteur. Manifestement, d’autres croyances sont venues s’agréger à l’histoire, comme celle que nous retrouvons dans nos régions occidentales européennes, connue sous le thème folklorique de “l’être fantastique porté qui devient

de plus en plus lourd”.

Un bref inventaire

Le regretté Henri Fromage avait tenté d’en faire un bref inventaire en 1993 (*Le thème folklorique de l’être porté* in *Les témoins de l’au-delà*², Tradition Wallonne, Bruxelles, 1993, pp.163-183), nous pouvons le compléter aujourd’hui avec des éléments glanés lors de nos propres enquêtes. Dans l’Artois, un récit associe une histoire de fantôme à Saint-Omer avec le pèlerinage à Merck-Saint-Liévin que doit accomplir la victime pour s’en débarrasser. Mais celle-ci ne prend pas la précaution de dire au préalable à l’esprit maléfique : « Va t’en en avant, je te suis, va à Saint-Liévin, je te retrouverai ! » Et donc, au fur et à mesure que la pèlerine se rapproche de l’église, elle sent un poids de plus en plus lourd peser sur ses épaules ; elle n’en est débarrassée qu’en entrant dans le sanctuaire (B. Coussée, *Légendes et croyances en Artois*, CEM, 2007, p. 166).

Dans le Cambrésis, c’est le fantôme d’un enfant mort qui accable la maman chargée de se rendre de Cauroir à Cambrai en pèlerinage auprès de saint Ghislain. « Quand la famille était nombreuse, et pour éviter de devoir porter tous les enfants, précise Jacquart en 1880, la mère plaçait un manche à balai, une canne, une bûche sous le lit et disait : “Si tu veux tu viendras, mais pour te porter je ne te porterai pas.” Et elle pouvait faire son pèlerinage sans difficulté. » (B. Coussée, *Légendes et croyances en Hainaut-Cambrésis*, CEM, 2005, p. 239). Les mamans du Cambrésis connaissent saint Christophe comme un saint Brayou. Elles l’ont longtemps servi pour leurs enfants qui n’arrêtaient pas de pleurer dans l’église de Valenciennes.

En Flandre, l’esprit malin s’appelle Kludde. Après s’être transformé tour à tour en chien noir, en cheval malingre dont l’échine est capable de s’allonger au point de pouvoir transporter plusieurs cavaliers en même temps, en chat, en crapaud ou en tout autre animal, Kludde saute sur les épaules de tous ceux qu’il rencontre la nuit. C’est un avatar du Nekker, un esprit des eaux nordique qui sera christianisé par saint Nicolas (B. Coussée, *Légendes et croyances en Flandre*, CEM, 1997, p. 46).

La charge qui pèse sur ses épaules

Ces trois exemples me paraissent significatifs. Ils démontrent bien que la charge qui pèse sur les épaules du pèlerin ou de l’ivrogne attardé relève du monde fantastique. Comment ne pas penser ici à nos sorcières quand on voit une maman demander à ses

fantômes de chevaucher un manche à balai ? Le bâton, la canne, la bûche propre à aider l'esprit à se déplacer, est appelé "monture" par le pèlerin, et "cane ferrée" par le compagnon du tour de France, qu'un jeu de mots transforme, dans ce milieu si particulier, en "cane ferrée".

La perche de saint Christophe, qui reverdira et portera des fruits, s'appelle au XII^e siècle un *behort*, c'est-à-dire une lance pour faire des tournois, d'où l'idée de l'utiliser pour aller *béhourder* les arbres fruitiers, à l'occasion de la Saint-Christophe (25 juillet). Il s'agit alors dans toute la Picardie et dans le Boulonnais, de courir frapper le tronc des pommiers avec des barres de fer ou des torches enflammées. Ces fanaux sont appelés aussi *Bourdis*, notamment en carnaval, où il est temps de brûler les nids des chenilles qui hibernent dans les branches. En juillet, la démarche vise à faire fuir les insectes, incarnations des mauvais esprits qui risquent de gâter les fruits, un peu comme à l'occasion des feux de la Saint-Jean on a essayé de chasser « les dragons qui volent dans les airs, nagent dans les eaux et courent sur la terre (J. de Voragine, *op. cit.*, p. 409.). »

Jean-Loïc Le Quellec vient de mener une enquête autour de cet être fantastique devenu l'Enfant-Jésus par euphémisme (*Saint Christophe au risque des Galipotes in Bulletin de la Société de Mythologie française* n°233, décembre 2008, pp. 21-39). Il conclut à une influence de l'image du Bon Pasteur reprenant elle-même celle de l'Hermès antique, la confusion entre l'agneau égaré et l'agneau mystique facilitant le passage de l'un à l'autre. Mais il souligne aussi que la confusion linguistique entre "agnel", qui désigne l'agneau à l'époque où se christianisme le discours autour de saint Christophe, et le mot "anille" qui signifie, au même moment, une anette, une ane, une cane, est plus que probable. Aussi, suggère-t-il de voir dans cette "charge fantastique" un avatar de la dame-oiseau qui aime séduire un mortel près d'une fontaine, et dont Mélusine est une illustration bien connue. L'hypothèse est sans doute hardie mais recevable, d'autant plus que sur certains triptyques représentant saint Christophe traversant les eaux, l'artiste médiéval n'a pas hésité à dessiner quelques sirènes nageant entre les jambes du passeur ; c'est le cas notamment sur une œuvre exposée aujourd'hui au musée d'Arras. Il y a donc bien accointance entre les deux sujets, on dit en mythologie que l'on a affaire à des thèmes récurrents ; or c'est bien le phénomène de récurrence, de répétition des images ou de redondance qui forge le mythe.

Porter, est un verbe issu d'une racine indo-européenne **per-* qui signifie "traverser", *peirein* en grec. Le latin *portare* exprime l'idée de passer, d'amener au port. L'Église adoptera le mot pour l'associer à la croix et à la Passion ; "porter sa croix", signifie supporter, endurer, subir (J.L. Le Quellec, *op. cit.*). Mais, quand le passeur va d'une rive à l'autre, il franchit le fleuve, au même titre que des jeunes gens sautaient jadis un cours d'eau, en général à Pâques, pour traduire une sorte de fécondité naturelle retrouvée ou démontrer une vigueur enviée. Dans tous les cas ce "jeu" est initialement un rite à caractère sexuel. À Raimbeaucourt, cela se passait au-dessus du filet Maurand qui sert encore aujourd'hui de frontière avec le village voisin, et la pratique était encadrée par les curés (B. Coussée, *Nouveaux mystères du Nord – Pas-de-Calais*, De Borée, 2008, p.192). Cette comparaison vient conforter l'idée de fécondité, sous-jacente à la coexistence d'un mortel et d'un être fantastique féminin dont les rapports à l'au-delà sont patents. Dire comme Claude Gaignebet (*À plus hault sens*, Paris, 1986, t. 1, p. 316) que « saint Christophe serait l'avatar d'une divinité psychopompe assurant le cycle des réincarnations », pourrait être dès lors une autre façon d'exprimer la même idée.

Les christophores

Parmi les "christophores", et puisque nous parlons ici d'anille, d'anette, d'ane, et qu'il existe manifestement un quiproquo maintenant célèbre sur l'ane (*anas*) et l'âne (*asinus*), il nous faut appeler à la barre Aliboron, lequel porta le Christ durant la fuite en Égypte, et à l'occasion de son entrée solennelle dans Jérusalem, le jour des Rameaux. Il fut pour cela marqué d'une croix sur l'échine. L'âne porte parfois le doux nom de "Saint Christophe des Pâques fleuries" ; je m'en serais voulu de ne pas vous signaler ce détail à l'occasion de ce congrès qui se déroule précisément durant ce week-end des Rameaux ; *Hos- "anna" au plus haut des cieux !*

Cette allusion religieuse nous force à lever les yeux vers le ciel où règne un autre géant ; c'est Orion dont la légende rappelle qu'il a traversé la mer à pied pour se rendre à Lemnos en s'aidant pour ce faire d'un bâton. Il est facilement repérable sur la voûte céleste entre novembre et mars. Son baudrier, trois étoiles alignées, trahit sa présence. Or, ces trois étoiles ont reçues également le nom de bâton de saint Christophe, voire bâton de saint Jacques, les deux saints étant fêtés à la même date du 25 juillet.

La Canicule

Cette fête marque traditionnellement l'entrée en Canicule. Le mot vient du latin *canis*, le chien, ou *canicula*, la petite chienne. En fait, le jour est approximatif et varie selon les époques. Dans le missel de Saint-Amand écrit au début du XV^e siècle, les jours caniculaires commencent le 16 juillet et se terminent le 6 septembre. Ils forment un temps liturgique qui réclame des prières spécifiques à cause de l'ardeur du soleil observé à ce moment-là. Ils sont conditionnés par les lever et coucher héliaques de l'étoile Sirius, l'étoile alpha du Grand Chien. Le lever héliaque de Sirius est défini par l'apparition de l'étoile à l'orient peu avant l'arrivée du soleil. Le coucher héliaque correspond au dernier crépuscule où elle est visible. Dans le haut Moyen Âge cette période s'étalait du 6 juillet au 17 août ; plus tard du 10 juillet au 20 août ou encore du 14 juillet au 15 août ; de nos jours on serait plus proche du 19 juillet au 20 août (Henri Platelle, *Un missel du XV^e siècle à l'usage de l'abbaye de Saint-Amand in Littérature et religion, mélanges offerts au chanoine J. Coppin*, Facultés catholiques de Lille, 1966, p. 147). L'occurrence entre la Canicule et saint Christophe semble passer par Orion en train de poursuivre les Pléiades, ce « tremblant amas d'étoiles » comme dit Camille Flammarion, qu'on aperçoit devant lui, vers le nord-ouest. Il est suivi dans sa chasse par deux chiens : le Grand-Chien, gouverné par Sirius, et le Petit-Chien (Procyon). Pour repérer Sirius, il suffit de prolonger les trois étoiles du baudrier d'Orion, ou celle du bâton de saint Christophe (c'est au choix !), vers le sud-est ; l'étoile qui apparaît dès lors comme la plus brillante est Sirius.

Comment ne pas comprendre dans ces conditions pourquoi saint Christophe est dit à tête de chien ? En Égypte, où s'est élaborée l'histoire de saint Christophe, cette échéance marquait le début des crues du Nil et celui de l'année, l'étoile observée s'appelait alors Sothis.

Sirius

Claude Gaignebet (*A plus hault sens, op. cit.*, p. 330) a depuis longtemps fait remarquer que cette canicule correspond à la traversée de la voie lactée par le soleil dont toutes les traditions mondiales nous disent qu'il est transporté dans le ciel par un géant. La voie lactée n'est rien d'autre qu'un champ d'étoiles, *campus stellae*, Compostelle ; et voilà saint Jacques qui nous revient... Claude Gaignebet considère la Canicule comme une quarantaine qui commence le 10 juillet et se termine le 20 août, ce qui est conforme aux données médiévales dont nous disposons. Il en fait un

symétrique, à six mois d'intervalle, d'une autre quarantaine, celle couvrant la période entre le 17 janvier et le 27 février, et qui correspond à l'autre traversée de la voie lactée par l'astre diurne. « Ce sont, dit-il, deux périodes dangereuses où il est interdit de mêler le lait (alias le sperme) au sang. »

Nous pouvons faire remarquer : premièrement que le comportement de Sirius n'est pas étranger à cette première période puisqu'il passe au méridien à minuit, début février ; deuxièmement que cette dernière s'ouvre avec saint Antoine (17 janvier), un père du désert égyptien, dont les rapports au cochon sont patents (par ailleurs, l'animal va donner son nom au mois de février en flamand, *sporkelmaend*) ; et troisièmement qu'il existe une crainte de devenir lépreux en consommant de la viande de porc durant les grandes chaleurs, des lépreux que nous allons, mythologiquement parlant, retrouver au cours de ces deux quarantaines maléfiques.

Voilà un certain nombre de remarques que l'on peut faire sur notre héros passeur, dont on devine qu'il mériterait un examen plus approfondi, car nous avons peu parlé ici de la bonne mort, de sa laideur, de sa protection envers les voyageurs, de son implication dans l'origine des géants processionnels du nord de la France, des autres saints fêtés à la même date comme saint Jacques, saint Josse, saint Cucufat... autant de pistes pour de prochains travaux.

Bernard Coussée

Président du Cercle d'Etudes Mythologiques

458 rue Jules Ferry 59283 RAIMBEAUCOURT

Urshanabi le passeur dans l'épopée de Gilgamesh

(Claude Gaudriault)

Dans l'épopée de Gilgamesh, l'un des plus anciens textes littéraires de l'humanité, on trouve le personnage d'un « passeur ». Sans être spécialiste de la Mésopotamie il m'a semblé intéressant dans le cadre du thème que nous traitons dans ces rencontres sur « les saints et héros passeurs » de rassembler des données et de s'interroger sur ce personnage qui répond au nom de Urshanabi.

1-L'Epopée de Gilgamesh

Tout d'abord quelques mots sur le texte de l'Epopée. Personne n'ignore qu'il s'agit d'un récit qui remonte à l'ancienne Mésopotamie et qui a connu une considérable notoriété dans tout le Proche-Orient et cela durant plus d'un millénaire. On sait aussi que la version la plus complète dont nous disposons date d'environ l'an 1000 avant notre ère. Elle est écrite en langue Akkadienne donc Sémitique. C'est la version dite de Ninive qui comprend entre 2500 et 3000 vers reportés sur 11 tablettes de 200 à 300 vers chacune (et une 12^{ème} assez distincte par son origine qui a été rajoutée avec 150 vers). Cette version fixe presque définitivement le texte du récit dans les années 600 qui n'évoluera plus ensuite que marginalement. Mais, avant, cette version s'était nourrie d'une autre version dite babylonienne, aussi en Akkadien, établie dans le deuxième quart du 2^e millénaire, elle-même ayant repris et développé des historiettes et des thèmes plus anciens écrits en langue Sumérienne, la langue savante, dont on possède des fragments et remontant pour certains à plus de 2000 ans avant notre ère.

Or il faut remarquer que le texte qui nous intéresse ici qui concerne le récit de la recherche de l'immortalité par le héros Gilgamesh et qui mentionne notre passeur est déjà présent dans certains de ces fragments les plus anciens.

Au total nous dit Jean Bottéro, auteur d'une remarquable traduction de l'Epopée depuis l'Akkadien vers le Français ¹, on dispose d'un récit assez cohérent mais avec des manques importants. Sur les 3000 vers les 2/3 seulement nous sont parvenus et beaucoup de tablettes sont abîmées dont l'interprétation est difficile.

Mais surtout la difficulté de ce texte provient souvent de l'impossibilité dans laquelle on se trouve pour interpréter des thèmes, des phrases, des mots appartenant à une culture aussi ancienne. Beaucoup de passages restent obscurs pour nous et les nombreuses interprétations de spécialistes principalement de linguistes indiquent des sens différents, voire très éloignés les uns des autres ce qui d'une certaine manière contribue encore un peu plus à obscurcir le texte. On retiendra donc de tout ce qui suit qu'il ne s'agit souvent que d'hypothèses en l'attente du déchiffrement de quelques autres milliers de tablettes cunéiformes qui viendront confirmer ou infirmer.

2-Le récit du passage du « fleuve de la mort ».

¹ « L'Epopée de Gilgamesh : le grand homme qui ne voulait pas mourir ». traduit depuis l'Akkadien par Jean Bottéro. Ed. Gallimard. Collection « l'aube des peuples » 1992

Mais venons en au récit lui même. Je ne vous raconterai pas l'Epopée car je suis convaincu que vous en connaissez tous la trame. Je reprendrai seulement le récit de la partie qui nous intéresse ici.

Gilgamesh est roi de la cité d'Uruk, ville située à proximité de l'Euphrate dans le sud de l'Irak, à environ 300 kms au nord-ouest de la Bassorah actuelle. Cette ville abrite un sanctuaire fameux, celui d'Anu, dieu du ciel et dont la compagne est la célèbre déesse Ishtar. On a retrouvé des tablettes avec des listes de rois qui indiquent que le personnage de Gilgamesh a probablement existé vers les années 2650 avant notre ère. Dans l'Epopée Gilgamesh n'est pas un dieu, il est seulement les deux tiers d'un dieu et donc en principe mortel du fait de son tiers humain. C'est néanmoins un personnage impressionnant, un géant puissant et fort.

Après diverses péripéties sur lesquelles je ne reviens pas et en définitive la mort de son ami et quasiment frère jumeau Enkidu, Gilgamesh est désespéré de ce décès, mais est aussi anxieux de sa propre mort :

« devrais je donc mourir moi aussi ; Ne me faudra-t-il pas ressembler à Enkidu ? l'angoisse m'est entrée au ventre. »

Il décide alors de partir à la recherche de la vie-sans-fin. Il sait qu'il existe un homme appelé Utanapisti le Lointain auquel les dieux ont accordé l'immortalité. Vous le savez ce personnage n'est autre que l'ancêtre de Noé, le héros du Déluge sumérien et Gilgamesh veut aller lui demander de le préserver de la mort. Or ce personnage réside en un lieu désigné « à l'embouchure des fleuves ». Il part d'Uruk un matin, « marche en toute hâte » en parcourant la steppe, et arrive de nuit dans les montagnes. A son réveil, il voit qu'il est parvenu à la double montagne d'Orient, les Monts Jumeaux ou Mashu. (voir ci joint le schéma de J. Bottéro). Les gardiens en sont les hommes-scorpion dont il émane « un effroi terrifique » qui sont là, est-il dit, pour garder l'itinéraire du soleil.

En effet entre ces deux sommets jumeaux se trouve une sorte de défilé profond et obscur comme un tunnel que Sama, le dieu Soleil emprunte chaque jour pour venir éclairer le monde après être sorti de terre. Il obtient de ces scorpions qu'ils le laissent pénétrer dans ce tunnel et en 12 heures, Gilgamesh parcourt dans l'obscurité les 120 Kms de galerie. Il en débouche au jour dans un pays où les arbres en pierres fines portent des fruits de coraline et des feuillages de lapis-lazuli. Toute la végétation y est fait d'albâtre, d'hématite, de vitiole verte, de perles, des pierres fines les plus rares. C'est sans aucun doute un lieu merveilleux ancêtre de l'Eden biblique. Le héros parvient ensuite au bord de la mer où réside la cabaretière Sidouri, personnage mystérieux sur lequel je ne m'attarderai pas, mais dont Bottéro dit qu'elle appartient au monde surnaturel car son nom est précédé en cunéiforme du signe indicatif des divinités. Après avoir essayé de le dissuader de continuer son voyage car, dit-elle, personne n'a jamais traversé la mer excepté le Soleil lui-même et surtout il y a à l'issue de la mer à traverser un bras d'eau appelé « l'eau mortelle » par ce que l'on périt dès qu'on la touche.

Comme Gilgamesh insiste, elle lui dit qu'il faut s'adresser à Urshanabi, le passeur, le délégué d'Utanapisti le Lointain. Gilgamesh va donc à la rencontre d'Urshanabi. Peut-être pour l'impressionner il massacre en chemin, nous dit le texte, des « choses-pierres » qui sont au service du passeur. On ne sait pas de quoi il s'agit : c'est un passage très obscur du récit. Après cela Gilgamesh demande à Urshanabi qu'il le fasse traverser. Celui-ci est fort mécontent et lui reproche d'avoir détruit les « choses pierres » qui les auraient aidés à passer mais finalement, reconnaissant la nature partiellement divine de Gilgamesh, il accepte. La mer selon Bottéro doit s'étendre sur 500 Kms, mais avec sa puissance étonnante Gilgamesh avec l'aide d'Urshanabi la parcourt en trois jours alors qu'il faudrait un mois et demi avec les moyens de navigation de l'époque. Mais le plus délicat reste à faire : le passage des eaux mortelles. Dans cette perspective Urshanabi a tout prévu. Il a préconisé à Gilgamesh d'aller dans la forêt tailler

des perches et de les garnir à l'extrémité d'un embout métallique. Ainsi ces perches serviront à Gilgamesh pour propulser l'esquif et à chaque propulsion, la perche sera abandonnée afin que l'eau ne revienne pas sur lui. Par ce procédé, ils parviendront sains et saufs sur l'autre rive qui n'est autre que « l'île du milieu du dessous de la terre » ou encore le lieu de « l'embouchure des fleuves ».

Gilgamesh rencontre alors Utanapisti le lointain qui lui raconte l'épisode du Déluge et lui fait passer une épreuve à laquelle Gilgamesh échoue et donc doit renoncer en principe à l'immortalité. Toutefois Utanapisti révèle à Gilgamesh le secret de la plante qui redonne la jeunesse, il s'agit d'une plante qui se trouve au fond de l'Apsu. Gilgamesh plonge sur 200 Kms, (on est plus à un exploit près), et la ramène mais sur son chemin de retour vers Uruk il se la fera dérober par le serpent. Apparemment le voyage est donc un échec sur toute la ligne. Sauf nous dit-on que dans ce voyage de retour Gilgamesh est accompagné tout au long par le passeur Urshanabi et que, une fois arrivés à Uruk, Gilgamesh demande au passeur de vérifier « le travail des sept sages », c'est-à-dire de parcourir les remparts de la ville, d'en examiner les soubassements, d'en scruter les fondations, de vérifier les matériaux et les dimensions (300 hectares de ville et 1000 hectares pour l'ensemble du domaine d'Uruk). Là se termine la 11^e et dernière tablette de l'Epopée originelle.

3-Urshanabi

Qui est donc ce passeur Urshanabi ? Il est posté à proximité du fleuve mortel et chargé d'aider à le passer. Il a donc une fonction de nocher qui fait songer à ce que sera plus tard Charon, serviteur du dieu des ténèbres, chargé de faire franchir aux âmes les fleuves marécageux du Styx, de l'Achéron ou encore du Coccyte.

Mais arrêtons nous d'abord sur son nom Urshanabi qui en sumérien associe « shanabi » qui signifie « quarante » à un préfixe « ur » que l'on a traduit (J. Bottéro) par « servant de ou prêtre de ». c'est donc littéralement « celui qui est au service des quarante ». Qui sont ces quarante ? nul n'ignore que les sumériens avaient adopté un système de numération sexagésimale c'est-à-dire que 60 constituait l'unité. Ainsi 40 représentait les deux tiers de cette unité. On a vu tout à l'heure que Gilgamesh est seulement les deux tiers d'un dieu et un tiers un homme, donc il est un quarante. D'autre part il y a très sommairement trois grands dieux dans le panthéon mésopotamien ancien :

- Enlil, le souverain des dieux,
- Anu le dieu du ciel
- et celui qui va nous intéresser ici Enki-Ea, le démiurge, le dieu le plus intelligent parmi les grands dieux.

Or ce dernier dieu est parfois appelé shanabi c'est-à-dire qu'il est quarante par excellence en quelque sorte. Est ce que cela signifie qu'il est le dieu le plus proche des hommes dont on sait qu'il est le créateur ? Il leur est aussi bienveillant car on sait que c'est lui qui intercède auprès d'Enlil en colère qui veut détruire toute l'humanité par le déluge. Des fragments anciens de l'Epopée indiquaient par ailleurs que Gilgamesh dans une toute première version où le récit du déluge ne figurait pas allait demander l'immortalité non pas à Utanapisti le Lointain mais à Enki-Ea lui-même. D'autre part une autre tablette nous indique que Urshanabi est le gendre d'Enki-Ea dont il a épousé la fille Nanshu, la déesse qui règne sur les sources et la divination. Ainsi Urshanabi est sans conteste au service du dieu des « quarante » Enki-Ea et non pas comme le sera Charon à celui du dieu des enfers qui en Mésopotamie s'appelle Nergal. Bref

bien que la signification de « quarante » nous échappe, on voit bien qu'il y a là un ensemble important qui décrit numériquement le rapport existant entre les dieux et les hommes et donc entre les mortels et les immortels. Urshanabi dans sa fonction de passeur se situe à la charnière de ces deux conditions et est le gardien de cette frontière et de la mesure numérique qui la définit. Cette frontière restant en principe infranchissable pour tous les « quarante » qui prétendraient la franchir.

Mais dans l'exercice de ses fonctions, on note qu'Urshanabi fait preuve par ailleurs de capacités particulières :

Tout d'abord il a une connaissance parfaite des dimensions du passage des eaux mortelles, de sa longueur, de sa profondeur. Manifestement il les a mesurées avec précision ce qui lui permet d'indiquer très exactement à Gilgamesh le nombre de perches nécessaires, 120 (2 fois soixante) et leur taille (soixante coudées = environ trente mètres). D'autre part s'il est furieux de la destruction des « choses-pierres » par Gilgamesh c'est peut-être qu'elles étaient des sortes d'instruments de navigation que Urshanabi savait utiliser. Certains spécialistes prétendent en effet qu'il pourrait s'agir de pierres contenant un minéral possédant des propriétés magnétiques. Ce serait une sorte d'instrument naturel utile pour s'orienter que connaissaient les Egyptiens selon Plutarque (mais cette hypothèse reste très controversée).

Mais il faut revenir aussi sur l'épisode de la fin du récit. Cette fois Urshanabi n'est plus dans son attribution de passeur proprement dite : Il accompagne Gilgamesh sur tout le chemin du retour jusqu'à Uruk. Qu'est ce que cela signifie, alors qu'en principe le héros n'a plus besoin de ses services après le passage fatal ? On a vu qu'à leur retour à Uruk Gilgamesh demande à Urshanabi de vérifier le travail des « sept sages ». Cela lui confère une qualité d'expertise. En effet « le mythe des sept sages » est un très ancien mythe qui remonte selon Jean Bottéro au 4e ou 3e millénaire, qui est rapporté par Béroze (astronome chaldéen qui vécut à Babylone au IVE siècle av J.C., approximativement à l'époque d'Alexandre le Grand), et figure sur quelques tablettes. Ce mythe indique que les sept sages, les Apkallu, étaient des êtres d'une intelligence extrême, des supers experts en quelque sorte dans un grand nombre de techniques, diligentés par Enki-Ea pour communiquer aux hommes la culture et la civilisation, et dans le cas qui nous intéresse les normes de construction des villes et de leurs remparts.

Ainsi au-delà de sa fonction de passeur classique, le personnage d'Urshanabi se révèle à nous comme porteur, sans doute diligenté aussi par le dieu Enki-Ea, d'une connaissance que l'on peut qualifier de scientifique à destination des hommes. Il a une capacité particulière pour mesurer et l'on peut se demander pourquoi, dans ce récit, la notion de mesure semble avoir une si grande importance.

4-0ù se passent les évènements du récit ?

Reprenons le schéma de Bottéro. Et tout d'abord que dire de la galette centrale appelée Terre dont on nous dit que la ville d'Uruk se trouve au centre ?

En ce qui concerne leur environnement terrestre les mésopotamiens de ces époques archaïques ne connaissent probablement que les grands fleuves du Tigre et de l'Euphrate et leurs plaines alluviales jusqu'à la mer, le désert à l'ouest, la steppe à l'est, une ceinture de montagnes, quelques villes, quelques villages. La terre selon leur champ d'observation leur apparaît très réduite. Et puis ils ont su qu'il y avait d'autres pays derrière l'horizon visible en raison du commerce, des échanges de produits : les silex rares, les lames d'obsidienne pour faire des couteaux taillés, des métaux et des pierres fines, l'argent des montagnes du Taurus, l'or de l'Altaï, les lapis-Lazuli de l'Indou-Kouch.

On possède sur une tablette une carte de la terre qui reflète une conception au 3^e millénaire et il est probable que dans les premières versions de l'Epopée qui correspondent à cette époque cette terre connue était réduite à quelques centaines voire quelques dizaines de Kms. Dans la version de Ninive au début du premier millénaire, des spécialistes ont pu évaluer que le diamètre de la lentille formant la terre représentait environ 1200 Kms. Au-delà on ne se trouve plus dans une géographie réelle.

Comme sur le schéma de Bottéro les terres habitées sont entourées par des océans quelquefois qualifiés de fleuves. On entre alors dans le mythe avec un bestiaire fabuleux et une géographie imaginaire notamment en ce qui concerne l'eau. Sous la galette de la terre se trouve une intarissable réserve d'eau douce, l'Apsu, qui constitue la source universelle si précieuse dans ces milieux semi désertiques. Au milieu du monde inférieur qui échappe à toute localisation précise se trouve une île qui est la résidence d'Enki-Ea, le dieu des eaux, grand maître des techniques d'irrigation. Cette île se trouve à la jonction des deux océans, occidental et oriental. De là remontent à travers la terre toutes les sources mais aussi le canal le plus important qui aboutit à l'orient de la Mésopotamie et d'où les eaux se divisent en 4 sources qui se dirigent dans des directions différentes et alimentent les grands fleuves.

On l'a reconnu c'est le lieu dit de « l'embouchure des fleuves » évoqué par Gilgamesh dans l'Epopée où il se rend pour rencontrer Utanapisti le Lointain et sans doute primitivement Enki-Ea lui-même. Il s'agit d'un lieu extraordinaire séparé donc du reste par le fleuve mortel et qui est un domaine « hors du temps ». C'est depuis ce lieu qu'Enki-Ea exerce une influence décisive sur l'humanité qu'il a créée et pour cela dispose d'émissaires que sont notamment « les sept sages » et Urshanabi .

Des chercheurs ont essayé de localiser ces différentes contrées traversées par Gilgamesh dans une géographie réelle. On a dit que la plage de Siduri se trouvait sur les bords de la Méditerranée. On a cité aussi les montagnes d'Arménie. Mais cela ne tient pas plus à l'examen que le lieu d'atterrissage de l'arche de Noë ou que l'itinéraire d'Ulysse. Les aventures de Gilgamesh n'ont pas de réalité concevable sur terre.

Mais il est un autre espace qui fait l'objet d'observations privilégiées par les mésopotamiens, c'est évidemment le ciel. Voici ce qu'en dit Bottéro :

« Depuis toujours, sous leur ciel d'Orient quasi perpétuellement limpide, où tous ces joyaux d'or étincelaient de tous leurs feux des nuits entières, ces gens avaient été fascinés par les astres, dont ils avaient, des siècles et des siècles durant, observé, enregistré et étudié sans répit les présentations et les rythmes »² :

On a retrouvé un ample traité d'astrologie compilé à partir de la moitié du 2^e millénaire et dont la plus récente version (1^e moitié du 1^{er} millénaire) est consignée sur 70 tablettes. Selon ces traités les astres n'ont pas seulement été créés pour définir et régler le temps mais aussi pour qu'on y trouve en les observant des communications d'en haut et des présages. C'est en particulier à l'aube du premier millénaire que les hommes de ces régions commencent à définir la séquence zodiacale que nous connaissons.

Et c'est à partir de cette idée de l'importance du ciel pour les anciens mésopotamiens que nous nous référerons à un auteur Giorgio de Santillana qui a fait entre autres un commentaire intéressant et inédit de l'Epopée de Gilgamesh³ :

cet auteur prétend que les aventures de Gilgamesh sont en fait conçues astronomiquement avec des évènements qui prennent place parmi les constellations.

² « Initiation à l'Orient Ancien : de Sumer à la Bible » présenté par Jean Bottéro. Ed. du Seuil. 1992. p. 234

³ « Hamlet's mill. An essay investigating the origins of human knowledge and its transmission through myth » by Giorgio de Santillana and Hertha van Dechend. David R. Godine Publisher. 1969. rep. 1992.

Il défend la thèse selon laquelle beaucoup parmi les plus anciens mythes de l'humanité sont issus d'une observation du ciel et ces mythes sont un langage technique qui a pour fonction principale de transmettre la connaissance astronomique d'avant l'écriture.

Et en effet tout d'abord l'itinéraire de Gilgamesh remonte l'axe ouest est du parcours du Soleil. Il faut noter que dans la conception qu'ont les mésopotamiens de ce parcours, l'astre qui apparaît le matin à l'horizon oriental et se couche à l'occident passe en dessous de la terre et revient le lendemain sans changement après en avoir fait le tour.

D'autre part, dans la conception de l'Antiquité, les astres pour pouvoir circuler au-dessus de la terre doivent nécessairement passer sur un support solide, sans quoi ils tomberaient. Cette voûte rigide, appelée « firmament » (du latin firmamentum, firmare, « rendre ferme, solide »), était en Egypte représentée par la déesse Nout, soutenue par un mur d'air. En Mésopotamie, le dieu Sama, le Soleil, marche le plus souvent à pied sur la calotte céleste, il émerge de l'orient en passant au travers des montagnes de l'horizon. Ces montagnes sont les Jumeaux, les Mashu. Les astres sont donc accrochés sur cette voûte.

Quant aux autres astres, l'Epopée en parle peu directement mais à y regarder de près on observe qu'ils jalonnent l'itinéraire de Gilgamesh :

- Il y a d'abord le lieu de destination imaginaire du voyage, la demeure d'Utanapisti et surtout la résidence sacrée d'Enki-Ea. Dans le texte on a vu que ce lieu se trouvait à « l'embouchure des fleuves » ou encore dans « l'île du milieu du monde inférieur », sans que l'on puisse dans l'état de nos connaissances distinguer entre ces deux appellations. Or sur la « terre réelle » il est un lieu sacré pour Enki-Ea c'est la ville d'Eridu (ville antique qui se trouvait sur la rive de l'Euphrate à une quinzaine de Kms d'Ur). Selon la tradition telle qu'on la trouve sur la Liste royale sumérienne, Eridu est la première ville à avoir reçu la royauté quand celle-ci, selon l'expression de ce texte, « est descendue du Ciel ».

Elle en est descendue depuis l'étoile Canope que la mythologie assimilait comme son équivalent. On dispose au British Museum d'une tablette dont le contenu porte sur l'astronomie et concerne surtout une liste d'étoiles. Parmi elles quelques lignes de la tablette font référence à cette étoile géante Canope, située dans une région du ciel austral. Elle est dans l'hémisphère sud l'étoile la plus brillante du ciel nocturne après Sirius et 14000 fois plus lumineuse que le soleil. Les anciens marins l'utilisaient comme guide pour se rendre depuis la Grèce vers l'Egypte. Elle est située dans la constellation dite de la Carène qui était à l'origine incluse par Ptolémée dans celle, immense, du navire Argo puis qui en fut séparée au XVIIIe siècle de notre ère par Nicolas de Lacaille qui divisa le navire en trois constellations plus petites. Canope marquait le gouvernail de l'ancien navire Argo qui fut utilisé par Jason et les Argonautes. Canope porterait selon la tradition le nom du pilote du roi Ménélas lors de la Guerre de Troie. Une ville ancienne d'Egypte fut fondée qui portait son nom Canope.

Située ainsi au centre de l'océan Cosmique Canope représente donc ce lieu « hors du temps » en relation avec la recherche d'immortalité qui est le but du voyage de Gilgamesh. On notera que les grands récits mythiques de l'humanité ont toujours reconnu ces endroits privilégiés « hors du temps », dont il est dit parfois qu'ils sont situés au fond des mers cosmiques et d'où s'exerce un contrôle total sur le devenir des hommes. Ils font l'objet traditionnellement d'une quête insatiable de la part de souverains ou chefs illustres à la recherche de puissance et de pouvoir. À l'issue de cette quête, ils y demeurent ou pas, de façon temporaire ou définitive. C'est vrai de Gilgamesh, d'Ulysse, d'Édipe, d'Alexandre le Grand, du roi Arthur, de l'empereur Barberousse ou aussi de Calypso qui est selon Homère au « centre de la mer » et d'autres figures légendaires impériales des temps

modernes dont il est dit qu'ils ne sont pas vraiment morts mais qu'ils reposent en ces lieux en attente d'un possible retour.

- Le système complexe des fleuves que gouverne Enki-Ea évoque par ailleurs des traditions plus tardives qui s'en sont probablement inspirées. Dans la fin du « Phédon » de Platon, Socrate avant de mourir parle d'un système de fleuves souterrains qui défie les lois de l'hydraulique et qui coulent depuis le ciel jusqu'à la terre. On trouve une notion comparable dans l'Enéide de Virgile qui parle du fleuve Eridan dans le ciel en relation avec l'Hadès. Dans le « Mahabharata », l'imagination Hindoue raconte comment le Gange fut conquis et comment il tomba des cieux sur terre.
- -À l'autre extrémité de l'itinéraire il y a le point de départ de la ville d'Uruk dont « les sept sages » ont fixé les fondations. Pour Santillana, ces sept sages sont en réalité les sept étoiles de la Grande Ourse de même que le sont dans la tradition hindoue les « sept Rishis ». À noter que dans la civilisation Ougaritique le nombre sept préside à la construction des villes. Enfin les Babyloniens pour évoquer l'importance de cette constellation l'appelaient « le lien du ciel » contribuant donc à conserver sa suspension.
- Dans quelle mesure par ailleurs le fleuve mortel traversé par Gilgamesh peut être comparé à la Voie Lactée dont la fonction traditionnelle est l'accueil des âmes vers l'Autre Monde ? Selon la tradition Pythagoricienne, on pensait que les âmes demeuraient dans la Voie Lactée entre chaque incarnation en y pénétrant par la porte de la constellation du Scorpion. Cette constellation dont Gilgamesh rencontre des représentants à l'entrée des monts Jumeaux.
- Dans un épisode de l'Epopée précédent le voyage, on trouve également le taureau céleste envoyé par la déesse Ishtar pour se venger du mépris à son égard de Gilgamesh. Il s'agit d'une des constellations qui aux yeux des Mésopotamiens avait quelque chose à la fois d'animé et de personnalisé, de gigantesque et de surnaturel.

Conclusion :

Ainsi on peut penser que la cosmogonie sumérienne s'appuie sur des observations extrêmement précises des astres. En effet on a trouvé des tablettes indiquant que certains astres constituent ce que l'on peut appeler des références normatives. Tout se passe comme si les divinités qui sont supposées y résider avaient la propriété de fournir des nombres et des mesures permettant d'effectuer des projections sur la terre, notamment quand il s'agit d'établir la fondation des villes. Le dieu Enki-Ea qui apparaît dès les textes les plus anciens joue un rôle qui semble important dans cette transmission de connaissances.

L'exemple le plus caractéristique est à l'évidence celui de la constellation dite du carré de Pégase qui en sumérien est appelée I-Iku. On n'a pas d'indication sur la divinité qui pourrait y résider mais en revanche on sait qu'elle a donné son nom au temple du dieu Marduk à Babylone. Or Marduk est le fils d'Enki-Ea lequel lui transmet sa science à chaque fois que Marduk doit faire face à des cas difficiles. Cette constellation représente une unité de mesure fondamentale. Selon Heidel⁴, le module de base est un carré de 60 sur 60 c'est-à-dire 3600 m² soit environ 1/3 d'hectare. Ainsi dans l'Epopée de Gilgamesh Utanapisti pour décrire son arche à Gilgamesh indique précisément ses dimensions. Le texte parle d'une superficie de plancher d'un Iku (un carré de Pégase) et il ajoute qu'elle était comme l'Apsu, un cube exact ce qui

⁴ « The Gilgamesh Epic and old Testament Parallels. Alexander Heidel. Chicago. 1963.

laisse supposer que l'Apsu lui-même a été établi selon les dimensions d'un carré calculé en multiples d'Iku.

Dans ce système le passeur, un astronome expert et aussi très probablement astrologue, qui a assimilé les nombres et les mesures, joue un rôle délégué important pour fournir des repères de temps et donner les moyens d'une topographie nouvelle au nom d'Enki-Ea responsable de l'édification des temples qu'ils soient célestes ou terrestres. Il s'est mis au service de Gilgamesh car celui-ci qui a effectué un voyage initiatique « hors du temps » est appelé, on l'apprend dans un autre écrit, à devenir « le souverain suprême des peuples du dessous, à observer les augures et donner sa décision », à fonder à Uruk un nouveau royaume.

L'Hospitalier: Errance d'un naïf dans la forêt de Julien

(Jean-Pierre Martin)

Errance certes car la vie du Julien passeur est telle, et parce qu'un tel saint mérite plutôt un travail beaucoup plus fouillé.

Naïf ou plutôt niais, car ce survol de Julien ressemble au vol d'un "niais" c'est à dire d'un épervier qui ne sait pas voler... puisque c'est à la base un terme cynégétique.

La forêt est touffue, "dangereuse", tout autant que la rivière et son gué qui sont des aspects du thème central de base de ces journées, les héros passeurs, dont mon exemple est Saint Julien l'Hospitalier dans la dernière partie de sa vie. Le coeur parisien du problème se trouve en effet dans le bas relief de la rue Galande, représentant le bateau du passage, faisant également partie de l'histoire de cette église.

Saint Julien le Pauvre, que Grégoire de Tours mentionne en tant que basilique avant 580, est une des plus vieille églises de Paris.

Au travers d'une recherche rapide, la destination de l'église fait en effet successivement apparaître dans les strates historique Saint Julien de Brioude, Saint Julien du Mans (dont l'intérêt pour les pauvres a donné l'appellation de l'église), et enfin la concrétisation Hospitalière dans ce bas relief.

A Paris nous sommes donc confrontés au phénomène "julien", une aggrégation d'histoire et de motifs qui s'entremêlent, qui s'empruntent qui s'entrechoquent.

Pour un naïf, le passage presque obligé est Flaubert, avec son célèbre "Trois contes":

- Félicité
- La légende de Saint Julien l'Hospitalier qui nous occupe ici, achevée en septembre 1875, et parue deux ans plus tard, mais apparemment élaborée depuis longtemps, au travers d'églises, de lectures (le manuscrit d'Alençon, les Acta Sanctorum, des traités de vénerie...),
- Herodias

Cet aspect littéraire récent et abordable donne un gout mythologique riche, fait de chasse furieuse presque sauvage, de prophétie animale, de parricide, de passage hospitalier, de lépreux et de rachat faisant spécifiquement référence à un vitrail de la cathédrale de Rouen.

Quant aux nombreux Saints Julien, qui s'interpénètrent, on retiendra ici les principaux et leurs dates généralement attribuées, nécessaires à la compréhension:

- Saint Julien de Brioude soldat dont la tête fut enterrée avec Saint Ferréol, du 28 août,
- Saint Julien du Mans, Evêque faisant fleurir son bâton, guérissant des aveugles ayant maille à partir avec des serpents et dont le convoi mortuaire passe la Sarthe solidifiée, pouvant être qualifié de pauvre, du 29 janvier,
- Saint Julien & Basilisse du 9 janvier, dont les motifs sont la virginité du couple et l'hospitalité,
- le chasseur, parricide, hospitalier et passeur de rivière dont l'attribution est variable suivant les sources textuelles ou les pays, dont l'appellation est généralement l'hospitalier,

- et même l'apostat cité dans la légende dorée (empereur à Paris).

Les textes les plus anciens concernant le parricide hospitalier sont datés du XIIème.

Un Bollandiste, Baudoin de Gaiffier fait référence à un manuscrit en latin conservé à Bruges.

Une thèse récente de Sandra Ducruet analyse 24 manuscrits médiévaux français de Saint Julien l'Hospitalier, pour donner un "stemma" de ces textes. L'original initial n'est pas connu, et Sandra Ducruet retient deux versions, l'une en vers et l'autre en prose, cette dernière étant analysée comme le plus proche de l'original.

Le manuscrit commence par identifier deux Juliens, le martyr (de Brioude) et l'Hôtelier, excluant donc ceux de la Légende Dorée, Saint Julien du Mans (associé à Simon le lépreux), Saint Julien & Basilisse et Julien l'Apostat.

L'Histoire du manuscrit

"Li quens" conte d'Anjou et sa femme attendent un enfant.

La mère, à la conception rêve d'une bête "à semblance d'ome ou de fame" qui sort de son corps et qui dévorait "lui (l'enfant) et son seignor".

La mère se confie uniquement à son chapelain qui attribue ce songe à la nécessité de faire une aumône.

Une grande joie, sinon excessive préside à la naissance: libération de tous les prisonniers du Mans et "de toute la terre".

L'enfant est "mout biax et blonz".

Amour et même suramour de la mère, en raison du rêve initial.

A 7 ans, l'"enfes", "mout grant de son aage", aime se réjouir de chiens et d'oiseaux, des bois, au point qu'il ne peut s'en séparer une seule journée, cherchant l'aventure, au point de laisser ses compagnons, prend son arc, mais se sépare des compagnons qui l'ont suivi. Il voit une bête dans le buisson quant il est seul.

La bête lui parle: ne me tue jamais, je te dirai ta destinée: tu tueras ton père et ta mère d'un seul coup.

Ebahi, il se reprend et veut tuer la bête: la bête lui redit sa destinée, "nus ne le peut destorner fors Dieu"

Il brise son arc et ses flèches, s'écrit "diex ou est la mort?" Il se débarasse de ses bottes et de ses éperons.

Il s'enfuit "comme s'i deüst conquerre le monde en fuiant"

Ses parents le recherchent, font prières, disent messes...

La mère se plaint: dieu, vous m'avez trahie, j'ai perdu toute ma joie... "prenez la venchance de mon cors"

Julien va à Rome nu pied, en "povre abit", "par noif (*neige*) et par gelée et par pluie que sa char devint toute noire"

Il va à Rome voir le pape, lui conte son aventure, et ce dernier minimise l'aventure, lui dit "que ce fust fantosme" qui l'avait trompé, contre raison et écriture, qu'une bête sans raison ni entendement ne pouvait parler et lui demande de retourner près de ses parents

L'enfant refuse de retourner dans un lieu où ses parents pourront être: en terre sainte ou Dieu fut mort, au Saint Sepulchre. Il demande la croix et l'obtient avec 20 besants donnés par le pape. Le pape ôte son manteau, le signe le bénit d'eau et le donne à l'enfant.

Il va à Brandiz (Brindisi, côte est de l'Italie) prendre le bateau, et en 3 semaines il est à Acre
Il devient pénitent, fait le pèlerinage de tous les lieux saints, "tout nuz fors d'une pel de beste",
cure les étables,
Il sert 7 ans ("tout son terme") dans un hôpital, plus fort que tous.
Il veut alors aller à saint jacques (pour savoir si ses parents étaient morts et pouvoir revenir
dans ses droits et faire mentir la bête). Son Maître, satisfait de lui, demande ce qu'il veut: "vous
l'avrez" lui donne 5 besants
A Acre, il monte sur une nef templière, et navigue quinze semaines sur mer "i ot mout de
morz"

Il arrive à Saint Gilles du Gard où il reste deux mois. il trouve des pèlerins à pied et à cheval
pour st Jacques, part neuf jours à pied, mais le dixième, on annonce une guerre à cinq lieues de
là. Le pays est "essillé (=dans le malheur)".
On accuse Julien "ribaut et truand", ce qui est normal car il est pauvrement vêtu mais aussi
d'avoir maltraité la fille de l'hôte.
Un chevalier l'héberge mais l'admoneste: "ce n'est mie grant delit de vivre ausi come uns
chiens et uns hons ne valt rien qui est toujours en povreté et an dangier".
Tous les ponts et les "planches=passerelles?" du pays sont détruits.
Il lui propose de l'engager comme sergent à 12 deniers par jour.
Julien réfléchit une nuit et décide d'accepter, de vivre sa condition de chevalier qui ne peut
permettre le parricide d'un coup, puisque sa mère, non guerrière, ne peut être occise de cette
façon.
Des ennemis attaquent. Le comte mène deux et onze chevaliers, poursuivent les ennemis entre
gué et montagne
montent et "avalent (=descendent)" la montagne. il en tomba plus de cent "par dessous la tête
des chevaux"
Julien combat au gué, repousse les ennemis qui se défendent "mout fierement" au milieu de
"chevaliers morz et afolez(=estropiés) assez plus qu'on en pourrait dire". Julien "tout nuz fors de
sa cote" un bâton en main se bat. Il y a beaucoup de morts, il se réarme avec les affaires des
morts
Il sauve le Comte, lui donne un destrier pour remplacer le cheval mort sous le comte...
Honneurs, rééquipé par le Comte.
Autre bataille 3 jours après, 300 chevaliers et "toutes les menues genz de par toutes les
contrées" prennent le troupeau
combat acharné de Juliens "entreprit plus de 100 choses le jor" "chacun tenait son hardement a
grande folie"
"car tot noz genz sont si lassées qu'ils se pussent mes aidier" mais Julien n'écoute pas.
Le comte fait chevalier Julien, qui oublie Saint Jacques et le pèlerinage "ne li souvint de nule
riens du monde fors d'armes"
Le comte meurt autour de la Saint Jean, le Comte ne vécut que trois jours.
La comtesse de 20 ans est comparée à une rose.
On lui conseille de prendre seigneur, et on propose Julien, mais elle veut savoir son lignage car
parente de la reine de France.
Rencontre coup de foudre "si courut contre lui", un prêtre les marie.
Juliens affirme son ascendance de Comte mais refuse de dire sa contrée, accepte de dire le nom
de ses parents, "Geoffroy et Anme", "grant joie li fist la nuit, si com ele devoit fere à son
seignor"
Grandes noces le lendemain, puis "Juliens maintenant commença sa guerre"
Mensonges de ses ennemis (demande de paix) et Juliens les soumet. C'est la fin de la guerre.

Puis "einz revenu à sa nature, si fet chiens quere par tout le pais" car rien ne lui plait plus que "estre tojorz en bois et en forest"

Cela fait cinq ans et il a dix neuf ans soit douze ans depuis le départ de son pays.

Son père Geoffroi veut trouver son fils, veut aller avec deux valets à Saint Gilles du Gard, et sa femme tient aussi à venir avec une pucelle. Geoffroi et Anme partent "en tapinage (=en secret)" à Pentecôte, avec deux cent pauvres pèlerins. Ils restent cinq jours à Saint Gilles
Ils arrivent au chateau de la veuve sans enfants de Juliens.

Leur hotesse, la "borgeoise" leur raconte, les cinq ans depuis la guerre qui a "gasté" le pays, elle décrit le chevalier, Juliens n'a pas trente ans, cheveux blonds, gentil corps grande enfourchure grand visage grand front et yeux verts.

La contesse, reconnaissant son fils, eut "mout grande joie" "li cuers ne li creva el ventre de joie".

Pour conforter cette reconnaissance de Julien, Anme demande ce qu'il aimait le plus: "il n'amoit nul deduit tant comme de chiens dont il a mout grant planté..."

La comtesse est visiblement maîtresse de la situation... "sire por dieu alez vous couchier"..., Les sentiments du comte paraissent secondaires dans le récit.

La comtesse s'isole, ne veut aucun conseil. "Sire por Dieu, avez vos oï com deümes estre conchié (=souillé) du deable?" dit-elle à Geoffroy. Anna pense que si elle voit une seule fois son fils elle "savroie bien se c'est mes fiulz"

Le comte Juliens veut aller chasser et demande à sa femme de lui préparer un bain et il reviendra plus tôt, sa femme précisant "et si vos creant que j'en ferai un fere pour moi, si que je serai baignee encontre vostre venue". Le bain est préparé par les pucelles, à tierce (=troisième heure du jour).

Le comte et la Comtesse d'Anjou viennent au château trouvent les deux portes du château ouvertes, pour arriver à la chapelle et font leurs "oraisons" sur le pas de la porte, puis entrent avec le chapelain, puis sont "assis en un angle desouz un degré mout simplement".

La comtesse (femme de Juliens) vient entourée de deux chevaliers et "oï la messe du saint Esprit".

La comtesse Anna parle à la femme de Julien: "nos fasons penitance pour un pechié qui nos avint par grande mescheance".

La comtesse femme de Julien entendant la comtesse d'Anjou "devint plus jaune que cire"

La comtesse d'Anjou précise leurs noms: Geoffroi et Enme La comtesse femme de Juliens s'genouille et dit merci.

Elle propose le bain dans ses appartements.

"Nul ne saura qui vous êtes".

Enma: "vos baigneroiz en mon baing, et mes peres el baing son fill"

Le comte d'Anjou dit à la femme de Juliens "je vos aing com se je je vos eusse engendree"

La femme de Juliens précise que personne ne doit savoir qui est là.

Chacun entre dans sa cuve, puis on les couvre de draps blancs et on leur apporte à manger.

Vers midi, la femme de Juliens invite ses beaux parents à aller dormir dans le lit "ou je et monseigneur gisons"

Geoffroy et Anna sont endormis "braz à braz, bouche à bouche".

Julien laisse ses compagnons et ses chiens en forêt pour revenir.

Il va droit à la chambre dans l'obscurité, "cuide por voir que il ait home couchié avecques sa fame" et "la veüe li treschangea por la dame", "certes, mout est mauvès qui fame croit".

Il leur coupe la tête, "mout fu liez".

Sa femme arrive et lui raconte l'arrivée de ses parents et Juliens s'évanouit.

Elle constate le parricide, "deable, soiez en moi en leu de prestre puis que nos devons tuit estre vostre"

"Tot cist max est avenu par moi" et elle s'évanouit ("atant s'est au marbre hurtée" comme Julien)

Sorti de son évanouissement Julien ne se souvient pas.

Clarisse se jette sur Julien "par moi les avez ocis, por moi avez dieu perdu or le perdrai après vos", répétant "pour cet homecide que j'ai fet"

Ils s'enfuient dans un bois font attention à ce que personne ne les suivent, 3 jours ils ne mangèrent que glands et fâines.

Les chevaliers chasseurs de Julien sont arrêtés par un chevreuil qui les avertit oralement du drame: "ne me tuez pas, allez au château immédiatement et trouvez votre seigneur en grand martyr"

Les chevaliers enterrent les deux pèlerins au monastère.

La femme de Juliens s'adresse à Dieu: "sire Dex aorez soiez vos car or sai je bien que vos me covoitiez".

Ils jurent de ne plus avoir de commerce charnel et de faire le pèlerinage de st Jacques.

Ils vont à Rome près du pape qui dit: je n'ai jamais entendu une histoire comme la vôtre...

Ils parcourent le monde sept ans, arrivent à Saint Giles puis au Gardon "eve de Prouvence mout roide et mout profonde"

Le passage est gardé par deux vilains qui demandent de l'argent pour le transport et si la personne ne pouvait payer, ils la jetaient dans la rivière.

Julien demande le passage sans argent: les passeurs lui demandent de laisser sa femme pour le passage.

Julien "dolant et courreciez" cherche à passer.

Ils font une "loge" pour accueillir et gardèrent le passage près d'un an, puis une "grant meson"

Ainsi sept ans, avec "grant renom" ils firent les hospitaliers.

Un jour un orage "mout grant et mout orrible qui dura le jor et la nuit" "jorz nuit... sans oste"

C'est une attente insupportable de Clarisse "Juliens qui si la vit correcie, li demanda qu'ele avoit"

Grosse pluie... "mes por tot l'or du monde, ni dormist la dame, einz se pleint mout de la pluie..."

Enfin une voix: "Frans Juliens, pour Dieu passez moi..." mais Juliens veut dormir, trois appels et la femme de Juliens propose: "je l'irai querre" et s'habille. Tant que Juliens cède, demande une lumière, traverse la rivière. Juliens ne voit pas tout de suite le pauvre.

"Prenez moi par les cuisses, si me levez contre vostre piz(=poitrine)" front contre front, et "il alena adès en la bouche Julien; et il ne s'en courrouça oncques"

La dame: "sire, por Dieu qu'aportez vos?"... le malheureux dit "Dame, ... se vos ne m'en portez entre voz braz"

Le pauvre s'adresse à la dame: "je suis plus froid que glace, fetes le feu por moi eschauffer..."

Plus il demande du feu, plus il est froid...

"dame je sui de tel mal plains que nule chose ne me porroit eschauffer fors une seule se l'en la me voloit fere"...

"Dame il me convenist char de fame"... "Juliens, pour Dieu vos pri que vos me prestez votre fame..."

Juliens refuse, mais la dame intervient pour accepter "ma char a la soe atouchera..."

Juliens se couche de son côté et "ele vint au lit pour gesir" mais le pauvre a disparu.

Juliens allume partout, la dame va a la porte et la trouve fermé: Dex, fet ele, com je sui traïe..."

Jésus se révèle et dit "vos est pardonnez li pechiez de l'omecide que vos feistes"

Plusieurs motifs intéressants parsèment cette errance.

Les noms des protagonistes

Le nom du père: Geoffroi (Godefredus) est bien défini, dont le nom signifie dieu de paix, est d'Anjou, nous en verrons plus tard l'importance.

La mère peut renvoyer à Emma, la mère, ou à Ana/Enna un des aspects de la déesse triple, mais peut s'appeler Hermeline dans des documents latins.

La femme de Julien peut ne pas avoir de nom, mais dans ce manuscrit elle est Reine (et même de France), peut s'appeler Basilisse qui renvoie également à la royauté (sans doute l'influence de Julien & Basilisse hospitaliers), ou Clarice, Agaclarissa en latin (Baudouin de Gaiffier).

Les lieux de passage

Divers lieux du passage sont identifiés dans ce manuscrit

La forêt (ancien abri des bois sacrés) comme l'eau (mer ou rivière) sont des lieux de passages. Ces endroits rythment le récit:

- la forêt et la chasse de la jeunesse qui permettent de prophétiser l'avenir,
- la mer, traversée de Brindisi en Terre Sainte,
- le retour difficile d'Acre vers Saint Gilles qui marque un retour vers la guerre glorieuse, mais génératrice du malheur accentué par le retour en forêt qui génère le non respect de la vie sociale religieuse (absence à la messe du saint Esprit) pour aboutir au parricide,
- le gué des combats associé à une colline que Julien monte et descend, gué qui renvoie à la mythologie celtique, à la littérature médiévale où ce concept est souvent utilisé comme épreuve de chevalerie,
- puis la rivière de Provence où Juliens devient marinier, passeur et permet la rédemption.

Le passage du pèlerinage en Terre Sainte, à Saint Jacques

Ce motif médiéval n'apparaît pas dans toutes les versions.

Dans le pèlerinage en Terre Sainte, il y a Jérusalem, le saint Sepulchre qui introduit l'ambiguïté entre ville terrestre et ville céleste, terre des morts, porte de l'au delà...

Le pèlerinage de Saint Jacques introduit l'Abbaye de Saint Gilles, dont la fondation par le roi wisigoth Wamba est liée à la protection d'une biche lors d'une chasse du roi Wamba, avec une gémulation des chiens.

Ces lieux et la volonté constante de pèlerinage en particulier de Saint Jacques, du fils et des parents, sont une constante de la vie du moyen âge et rappellent le lien connu avec les étoiles, le chemin du ciel et la voie lactée.

La chasse sauvage

Le motif de la chasse sauvage, mythe européen préchrétien sinon préceltique selon Philippe Walter est-il pertinent?

Bien sûr la mesnie Hellequin est une chasse volante, et le nom n'est pas présent ici, mais des aspects transparaissent, christianisés dans une sorte d'exacerbation animale, anormale d'une action humaine inéluctable menant à la mort dans l'envie voluptueuse de tuer, dans le péché de colère. Une même fatalité agit.

Flaubert introduit par exemple une kyrielle d'animaux sauvages, et une description de races de chiens, dont Julien s'entoure. Les oiseaux sont présents comme êtres de l'au delà.

Chevauchée sans repos, excluant les compagnons terrestres qui abandonnent, Juliens devient partie d'un monde surnaturel où les bêtes parlent. Le temps n'est pas spécialement précisé, mais l'abandon des compagnons, la chasse d'avant le parricide ou Juliens passe la nuit pour revenir le matin semble inclure ce temps nocturne de la chasse sauvage.

On est aussi dans le thème du chasseur maudit, et le manuscrit laisse entendre que Julien n'assiste pas à la messe du Saint Esprit, a donc transgressé, et repris sa passion au point d'en arriver au parricide.

Avant la Révolution, on croyait que cette Messe du Saint- Esprit, dite avec un cérémonial particulier, était d'une efficacité miraculeuse et que la volonté divine, quelle que fut l'existence d'un voeu téméraire, ne rencontrait pas d'obstacles.

S'y ajoute une connotation sexuelle latente du récit qui rapproche de l'analyse de Philippe Walter au travers de Henri Rey Flaud (Le charivari, les rituels fondamentaux de la sexualité).

L'importance du froid dans la phase finale renvoie aussi à l'hiver, l'orage et la pluie, composants habituels de la chasse sauvage en tant que mesnie hellequin, en tant que rapports entre vivants et morts.

De la chasse, il y a passage à la guerre, sur une terre dont il est dit qu'elle est dévastée, et Juliens s'y distingue.

Le rapport avec le monde de la mort est exprimé par ce thème, mais aussi par le positionnement des vitraux (Rouen support de Flaubert, et Chartres) dans le déambulatoire nord. Le portail nord des Libraires à Rouen basé sur la genèse montre une riche iconographie de bêtes et de monstres.

Grand ou géant?

Julien mout grant ... On se rappellera bien sûr que Christophe a été représenté comme géant, tenant Jésus adulte.

L'enluminure médiévale est possible, mais l'incertitude demeure et le géant renvoie aussi à la chasse sauvage.

Etant donné l'origine du Comte Geoffroy d'Anjou et dans le texte analysé par Baudouin de Gaiffier, "duce Andeganensi" c'est à dire des andecaves, mot dont l'étymologie peut signifier grands héros ou grands géants, tribu d'Anger dont le nom romain Iulomagus renvoie à Jules/julien.

Les prophéties animales

Le songe prophétique par une bête humaine de la mère sera suivi de deux autres bêtes parlantes, l'une non définie et sans croix pour annoncer la fatalité du parricide et un chevreuil à ses compagnons pour l'annoncer.

Dans l'hagiographie chrétienne, les premières relations d'un cerf oraculaire concernent Placide, devenu Eustache. La vision de la Sainte Croix dans la ramure du cerf convertit Placide, qui se fait baptiser, puis qui revoit le cerf qui lui annonce son avenir fait d'épreuves et d'humiliations. En effet, la peste, la fuite par la mer (en Egypte), l'abandon de sa femme (Theospita) au

porteur, puis pour passer un fleuve il perd ses deux enfants emmenés par un loup et un lion. Il retrouve sa femme, ses enfants et subissent le martyr dans un taureau rougi au feu. D'autres comme Saint Jean de Matha fondateur des trinitaires et Saint Felix de Valois, Saint Hubert, Saint Thelo associé à un rite de fondation (la troménie), Saint Rieul ont également ces visions, avec ou sans croix.

Royauté

Parmi les acteurs du drame, qui mène la danse et a la part de royauté? Julien est devant une destinée incontrôlable, et déclarée comme telle.

Enma dans le couple angevin est très active... et Geoffroy y paraît bien falot.

L'action de la femme de Julien est exemplaire à plusieurs endroits de l'histoire, dans sa motivation pour accompagner un meurtrier (On peut remarquer cette indissolubilité du couple, au caractère presque androgyne de gemellité), en prenant le poids d'une faute commise par son mari, et plus particulièrement pour le passage du pauvre un jour d'exceptionnelle tempête où elle contraint Julien à agir.

Le parricide: tuer/décoller d'un seul coup

C'est un motif de ce manuscrit car Julien se dit qu'il peut faire la guerre puisque dans ce cas il ne pourra tuer sa mère en même temps. Le couple est inséparable.

Lecouteux avait analysé la thématique du double dans les rapports avec l'au delà. Les couples de cette histoire peuvent être envisagés de cette manière (décollation d'un seul coup d'épée, absence de nom de la femme de Juliens...)

Dans certaines illustrations, la hache est utilisée, mais habituellement l'épée est iconographiée.

Quelles fautes?

La présence de la sexualité au long du texte introduit le thème de l'impureté...

Le songe d'Enma qui voit une bête sortir d'elle, dévorant son mari et son fils: Geoffroy est il cornard? Dès le début du récit, on pressent une faute possible non explicitée pouvant renvoyer à la faute originelle d'Eve.

La grande jeunesse de Julien à sept (ou douze) ans est confrontée à sa destinée.

Sept ans marque une césure au moyen âge, c'est l' "âge de raison". Les enfants sont alors considérés comme des paroissiens à part (presque) entière : tous, riches ou pauvres, nobles ou paysans, ont l'obligation d'assister à la messe du dimanche et, depuis le milieu du XIIIe siècle, d'apprendre les prières majeures (le Notre-Père et le "Je vous salue Marie", en latin). L'enfant de cet âge est jugé capable à cette époque d'assumer des responsabilités matérielles, il commence à comprendre la différence entre le bien et le mal, et il est susceptible d'être puni.

Mais il est certes plus grand que son âge, et son obsession du sang versé dans la chasse devient une faute.

La non présence (bien que non mise en exergue dans le récit) de Julien chassant au lieu d'assister à la messe du saint Esprit rappelle le chasseur maudit déjà évoqué dans le motif de la chasse sauvage.

L'importance de la femme de Julien dans le récit transparait dans ses actions et sa volonté par rapport à la situation. On perçoit psychologiquement la femme de Julien comme une personne

active rachetant une faute (ou celle d'Eve?), et Julien comme actif dans son désir aristocratique de chasse et de guerre, ainsi que dans son parcours de rachat et de désir de pèlerinage. Mais le rachat final est clairement initié par sa femme qui sur le point de traverser le fleuve, est remplacée, presque à contre coeur, par Julien.

La scène finale augmente l'ambiguïté, concrétisant en quelque sorte un simulacre de cocufiage, comme un inceste divin, comme amende honorable pour le service de Dieu, demandée par Dieu et annoncée dans le récit.

L'hospitalier, l'hospitalité et les chevaliers

Cette tradition importante d'hospitalité est très ancrée dans l'espace méditerranéen, comme dans la légende de Philémon et Baucis. Par ailleurs, cette hospitalité, passage obligé du rachat poussait à la confusion avec Saint Julien & Basillise.

Mais il y a aussi une interaction historique avec les ordres de chevaliers protecteurs des pèlerins.

Les ordres chevaleresques (Templiers, Saint Jean pour les plus connus) créés et amplifiés par les croisades (11 et 12ème siècle) ont eu une image très valorisée dans ces périodes. Il est probable que le mythe s'est agrégé cette partie historique, d'autant plus que plusieurs éléments, en particulier ibériques ont des éléments en rapport avec Julien.

Les templiers avaient une dévotion particulière à Saint Jean Baptiste. Saint Jean le Baptiste est le saint patron des chevaliers hospitaliers devenus de Saint Jean. Selon Christian David, ce serait Saint Jean l'Aumônier, d'Alexandrie.

Par ailleurs, dans les légendes de l'hôpital de Saint Jean, un autre Julien, Julien le Romain, présumé élu par le Christ comme premier hospitalier (Il pourrait s'agir de Julien du Mans) est miraculeusement sauvé "avec douceur" d'un naufrage, échoué sur une île (assimilée à Rhodes et nommée Rosa, Joa ou Elos).

En Espagne, il existe un ordre de "San Julian del Pereiro" c'est à dire Saint Julien du Poirier institué en 1156, soumis à la règle de Saint Benoît, au confins du Portugal, devenu ensuite Saint Julien d'Alcantara (dans le sud de l'Espagne) par Alphonse IX de Castille en 1188. Il participera en 1546 à la fin de la reconquista à Grenade. L'appellation "du Poirier" rappelle Saint Germain d'Auxerre, car il est explicitement mentionné la présence d'un très beau et grand poirier au milieu de la ville d'Auxerre, sur lequel Germain avait l'habitude d'accrocher les nombreuses têtes des bêtes qu'il avait prises à la chasse afin de s'attirer l'admiration des citoyens (Gubernatis mentionne en fait l'histoire comme les restes d'une tradition païenne, que l'Evêque Amator fit arracher et brûler). Comme par ailleurs son épouse devient comme une soeur, il distribue sa fortune aux pauvres., il vit comme un moine... on voit aussi des intrusions de motifs.

Les personnages transportés

Le manuscrit fait référence à Jésus comme personne transportée sur la rivière mais d'autres versions peuvent faire appel à des anges, et également au diable tentateur comme sur le vitrail de Rouen.

Dans ce vitrail le diable intervient pour appeler Julien après le passage et la révélation du Christ. Et Julien passe le diable, qui tente Julien pour commettre le péché de chair.

La mort, dernier passage de Julien

Pour certaines versions, l'envoyé du ciel annonce simplement une mort prochaine et dans une version, Julien et sa femme sont décapités de la même manière que dans le parricide par des voleurs.

Le vitrail de Rouen introduit une mandorle représentée avec à l'intérieur deux personnages jumeaux.

Présence du Saint dans l'Europe médiévale

La présence géographique du Saint hospitalier est européenne.

Ce domaine est assez étendu, est ancien dans la péninsule hispanique et le pays basque. En particulier, San Pedro de la Nave, près de Zamora, est une église, proche (10 kms) du chemin de Saint Jacques "sureste" ou "via de la Plata" c'est à dire de l'argent.

Une étude gelicienne de Carlos Sánchez-Montaña "De lares y Julianes" apporte des éléments intéressants en faisant une étude architectonique et un rapprochement avec les Lares viales puis désignés comme compitales (compita=croix) et leurs temples toscans.

Selon cet auteur le culte rendu à ces divinités aux croisements des chemins (ou parfois sur les ponts) fut remis au goût du jour sous Octave Auguste. Par ailleurs de nouveaux "Lares viales" furent introduits pour la protection des voyageurs.

Les lares sont représentés comme jeunes, avec des tuniques courtes. Ils peuvent avoir des caducées et des "varas" (=cane) vara étant aussi une mesure de longueur en espagnol. Cette iconographie sera reprise localement pour le saint.

La concentration épigraphique en Galice est notoire.

Les lares du foyer ou "familiris" sont parfois présentés comme "génies loci" enfants de Mercure et Lara. Ils sont liés aux esprits des morts, des ancêtres et avaient leur place dans la maison. Ils ont pu être infernaux et donc avoir des liens étroits avec le monde des morts. Aux fêtes Compitales, entre le 11 et le 15 janvier, des mannequins étaient pendus aux carrefours, ce jour était consacré aux dieux infernaux, pour qu'ils épargnent les vivants.

Au moyen âge, ces temples furent réutilisés pour Saint Julien, repris entre 9ème et 12ème siècle:

Les traditions catalanes fêtent "Sant Julia" au 7 janvier comme patron des saltimbanques, montreurs d'ours, des musiciens et danseurs, mais "Sant Julia Hospitalari" patron des hôteliers est fêté le 17 août.

L'espace italien a aussi été une source de recherche des Bollandistes car plusieurs pistes ont été suivies dans ce pays, sans permettre de trouver une origine au Saint:

- les reliques revendiquées par Macerata,
- son corps à Padoue et à Rome (Eglise de Saint Paul au chemin d'Ostie),
- Saint Julien de Rimini...

Saint Julien l'Hospitalier est présent au Royaume Uni et en particulier en Ecosse (Scottish legendary circa 1400).

Plusieurs allusions littéraires y sont faites à l'Hospitalier, en particulier dans "Sire Gauvain et le chevalier vert" (13ème siècle), montrant sa popularité. La légende dorée a certainement diffusé le parricide.

La diffusion de ce saint en Angleterre est attribuée à Henri II qui était très attaché au Mans où il avait vécu. Cependant, Saint Julien du Mans n'est pas Hospitalier en soi.

Saint Julien est également présent en pays flamand, Saint Julien d'Ath, Anvers, avec une église Saint Julien des Flamands à Rome. "Sinte Juliaens gasthuis" à Anvers fondé en 1283, A Liège, le 9 janvier, les couvreurs fêtaient leur patron, Saint Julien le Pauvre.

Géographie de la région Parisienne

A Paris, le grand saint pèlerin, Jacques, les saints chasseurs, et plusieurs espaces de la mort et de la décollation parsèment un parcours qui recoupe en de nombreux endroits le cardo maximus de Paris avec la rue saint Jacques, la rue Saint Martin et les églises sur et à proximité de ce cardo, du sud vers le nord:

- rue de la tombe Isoire
- nécropole du sud, devenue Notre Dame des Champs (1033) , avec la crypte de Saint Denys-sous-Terre, cet endroit était aussi nommé les Campi (ou champs élysées). La procession de l'octave de Saint Denis allait de ce point à l'Ile de la cité.
- Saint Julien le Pauvre marquant un croisement avec la rivière et le croisement signalé de diverse routes, associé à l'Hôtel Dieu, marquant cet espace hospitalier et de passage
- Saint Christophe passeur
- le pilier des Nautes
- l'oratoire de Saint Denis dans l'Ile
- Saint Jacques la Boucherie (900-950)
- Saint Merry (Saint Pierre que Anne Lombard Jourdan rapproche de Saint Pierre aux Liens (1er août Lagnasad fête royale du souvenir des morts) avec une nécropole
- une nécropole mérovingienne (saint Martin des Champs)
- une nécropole mérovingienne autour de Saint Laurent dehors Paris
- Saint Julien des Ménétriers

On se rappellera que la chasse sauvage de même que le carnaval fait appel au son, et en général au vacarme. Il se trouve que ce Julien parisien mal défini est saint patron des confréries de clowns, de musiciens, etc et des travailleurs de cirque ou de carnaval. En outre ce Julien était aussi Hospitalier.

Par ailleurs, ce cardo maximus est utilisé pour les pratiques religieuses, processions de toute nature (Châsse de Sainte Geneviève, procession pour la guerre avec la Bourgogne...)

A proximité, sans doute pour profiter des "very learned spirits" l'enseignement se concentre sur cet axe de la rive gauche, avec en particulier la Sorbonne.

Sur la rive droite au nord, le commerce se concentre sur les deux cardos.

A noter que plusieurs sanctuaires à des saint gémeillaires sont sur cet axe:

- Saint Etienne associé à Saint Serge/Bache, devenu au XIème siècle Saint Benoit le bétourné
- Saint Cosme et Damien.

Et en tenant compte du cardo secondaire représenté par le boulevard Saint Michel et la rue Saint Denis:

- rue d'Enfer et Denfert Rochereau
- Saint Eustache
- église et cimetière des saints innocents
- St Sépulchre

Ce cardo secondaire servait à l'entrée des rois de France, du nord au sud, jusqu'à la cité, et les cortèges funèbres faisaient le même trajet en sens inverse du sud vers le nord.

et décalés de cet axe, quoique sur un même secteur N/S:

- Le grand Veneur à Fontainebleau,
- l'eau et l'aqueduc parisien,
- oratoire de Saint Denis de l'Estrée,
- Saint Denis, tombeau des rois de France.

Astronomie & Calendrier

Plusieurs motifs rappellent ou renvoient à la voie lactée, la voie des âmes, des oiseaux et identifient des moments de l'année:

- le cerf, ou probable cervidé du manuscrit mais qui apparaît en tant que tel dans plusieurs versions, et dont la ramure évoque le thème des arbres et de la forêt, entremêlé avec la croix, les cervidés ayant un représentant dans le ciel indien avec l'antilope près du croisement de la voie lactée et du zodiaque,
- la décollation identifiée par Christian David dans le ciel à Orion (flèche), chasseur portant sa tête
- la chasse furieuse qu'on rapprochera de la chasse sauvage, du grand veneur, ces âmes de purgatoire que j'associe à la voie lactée,
- la rivière et son passage rappelle la traversée des planètes ou l'ascension des âmes, et la voie lactée ou d'argent
- le nocher de l'enfer présent sous forme des navigateurs cupidés (une obole était nécessaire pour la traversée vers l'au delà) christianisés en marins généreux,
- le temps dangereux de la traversée, l'orage avec tonnerre et éclair, pendant l'hiver, pendant le solstice.

Les iconographies anciennes de la voie lactée permettent de déceler des analogies possibles de certains motifs:

- la gémellité déjà mentionnée du couple vierge renvoient aux jumeaux célestes,
- ces gémeaux, constellation zodiacale se trouvent être un des gardiens de l'intersection entre la voie lactée et le parcours zodiacal, renvoyant à cette notion de passage de la rivière céleste. Le vitrail de Rouen renvoie cette iconographie. Les deux personnages peuvent être aussi Saturne et Ops-Rhea, selon Bertola,
- Macrobe (5ème siècle) décrit la voie lactée comme l'abri des âmes,
- Michael Scotus au 13ème siècle va démoniser le ciel et attribue la voie lactée au "daemon meridianus" démon biblique de midi, qui renvoie au moment du parricide dans le manuscrit, à l'heure de midi. Cet anachronisme est peut-être due à une démonisation antérieure, non encore écrite.
- enfin, deux représentations du codex calistinus (guide de saint Jacques de Compostelle) et d'une argenterie d'Aix la Chapelle montrent le songe de Charlemagne où l'apôtre Jacques indique la voie lactée comme chemin vers sa tombe.

De manière calendaire, le cadre de la chasse sauvage est souvent associée aux 12 jours entre Noël et l'Épiphanie.

Il se trouve que Saint Julien associé à Basilisse sont tous les deux du 9 janvier, juste après. Giuliano Ospitaliere en Italie est fêté le 9 janvier. De même à Liège.

L'idée de passage est dans le baptême du Christ, à l'origine le 6 janvier. L'épiphanie, ou première manifestation divine, commémorait le baptême dans le Jourdain. Y a-t-il un rapprochement qui sera fait par Germain d'Auxerre plaçant la fête de saint Julien de Brioude à côté de la décollation de Jean Baptiste?

Le solstice d'hiver, Yule, est une période froide et liée à l'eau.

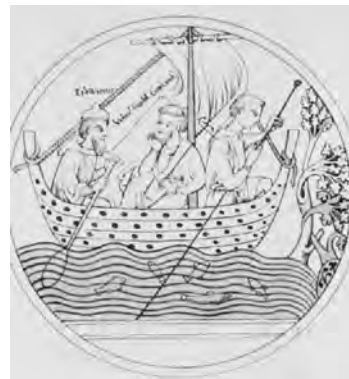
Claude Lecouteux rappelle que Jul/Jol germanique a été remplacé par Noël, et était à l'origine une fête des morts. On implorait les défunts pour une bonne récolte. Au Danemark un Jule-nisse est un lutin de Noël. Cette homophonie peut n'être qu'un hasard avec la base ethnonymique de Julien: Ioulos, (duvet, barbe naissante, gerbe de blé) ou Ioulô un des épithètes de Demeter en renvoyant à l'épi ou les gerbes de blé de la divinité de la végétation.

J'ai présenté ci-dessus des motifs et des analogies qui sont beaucoup de pistes et également de questions à suivre pour continuer à explorer cette forêt de Julien.

Saint Brendan à travers les *Brendaniana* : *imrama*, *echtraí vitae* et légendes

(Marike van der Horst)

*Que nos frères et sœurs
chantent maintenant
De la vie sainte de Brendan
Dans une ancienne mélodie
Que ce chant soit toujours chéri*⁵



Si saint Brendan est peu connu de nos jours, il n'en a pas toujours été ainsi. Au moyen âge, les *Brandaniana* ont été des best-sellers. Chantés dans les châteaux au même titre que les faits et gestes du roi Arthur ils ont fait le tour de l'Europe. On trouve des manuscrits allant du XII^e au XV^e siècle provenant de l'Irlande bien-sûr, mais aussi des Pays-Bas, de la France, de l'Italie ou même des terres arabes. L'*Imram* est composé de petites séquences accolées, un peu comme des feuillets avec des particularités provenant de versions « originales » repris ou non dans des copies ou traductions.

Cette histoire a été utilisée et exaltée par l'église pour montrer les tourments de l'enfer et les bien faits du baptême. Elle a été utilisée par des géographes pour démontrer que l'Amérique a été découverte par les Irlandais entre autres parce qu'elle a été utilisée par Christophe Colomb pour obtenir les subsides de son voyage. Elle a été utilisée par des biologistes du moyen âge pour la description de la faune marine.... Toutes ses « utilisations » ont parfois déformé l'histoire. Pour gagner en crédibilité on transforme par exemple Jasconius, qui est un monstre marin, en baleine. Certaines parties de l'histoire ont aussi été omis car peu flatteur pour Brendan ou encore trop païen.

Ce sont ces variations (et non-variations) qui peuvent être intéressantes pour déterminer si Brendan le Navigateur peut être compté parmi les passeurs ou non.



1 Parenthèse : Initiation à Brendan

1.1 Comment reconnaître ce saint?

St Brendan a acquis ses lettres de noblesse avec la Navigation, c'est pourquoi les éléments de cette histoire sont utilisés pour le faire reconnaître par les fidèles.


On utilise donc le plus souvent le **bateau**, il peut y être représenté tout seul ou avec plusieurs moines. Même si les différentes versions de la Navigation varient entre eux, il y a de nombreux points « incontournables » et spécifiques. Parmi ces séquences il y en a qui sont plus facilement représentables que d'autres. Ce sont ces points là qui sont utilisés en second pour le caractériser.

C'est par exemple la fête de Pâques sur **Jasconius** ou le moment où il dit la **messe aux poissons** et monstres marins (photo du haut).

⁵ Guido d'Ivrea - *Analecta Hymnica* – XI^e ème siècle; Latin, traduit depuis la version Anglaise de Karen Rae Keck,

1.2 Saints Brendan

Il existe deux saints Brendan, tous les deux « vivants »⁶ à la même époque ; Brendan de Clonfert et Brendan de Birr. Dans certains textes latins et irlandais, les plus anciens généralement, on fait bien la distinction. Mais d'autres font l'amalgame des deux et ne mentionnent que Brendan de Clonfert pour tous les faits et gestes des deux. Il est le plus connu et le territoire français ne retient que lui. C'est lui le compagnon de voyage de St Malo (St Maclou), c'est sa grotte qui se trouve sur l'île de Cézembre.

 <p>porte de la cathédrale de Clonfert (détail)</p>	Nom usuel	Brendan de Clonfert	Brendan de Birr
	Autres noms	Branainn ou Brenaind de Cliiain Ferta (ancien nom de Clonfert);	Brendan l'Aîné car il est le plus âgé des deux.
	Fête	16 mai (proche de Beltaine)	29 Novembre (moy. proche de Samain)
	Saint Patron	Des navigateurs, voyageurs, yachts, surfeurs et baleiniers car c'est lui qui est le plus souvent associé à l'Imram	Des avocats car c'est lui qui a défendu Collum Cile (saint Colomba) quand celui-ci a été menacé d'excommunication au Synode de Birr pour avoir fait une copie illégale d'un psautier
		Patron d'Irlande avec saint Patrick	Prophète de l'Irlande
	Naissance	En 460 à Tralee dans le comté de Kerry ⁷	Inconnu
	Mort	vers 577 à Annaghdown (anciennement Enach Duin). Il a donc 120 ans à sa mort.	Vers 573 à Birr. Collum Cille vu son âme montée au ciel emporté par les anges.
	Enterré	Clonfert au monastère qu'il avait établi à cet endroit	Birr au monastère qu'il avait établi à cet endroit

1.3 Le nom et son étymologie

Comme souvent avec des saints de cette époque, le nom de Brendan est transcrit de plusieurs façons selon les textes ; Brendan, Bréanainn, Brandan, Brennain, Brandon, Brainn, ... Brandan ou Brévalaire en France. Ce nom a donné lieu à beaucoup de discussions et peut avoir plusieurs étymologies savantes ou populaires selon les sources, les uns aussi intéressants que les autres

Breandan (irl.) : Prince ; Saint Brendan est dit fils de roi ou parfois même roi de Kerry. Le nom Brendan indiquerait donc son statut social.

Branden (germ.)= Flamme, brûler, idem pour Brandon en étymologie populaire française qui renvoie à la notion de brûlure. Qui plus est le nom de Brandan viendrait du fait que le diable pendant son voyage a jeté sur lui une épée enflammée qui l'a manqué, mais qui a fait bouillir la mer. (Bouduin de Sebourg) Par conséquent il est donc réputé enlever les brûlures.

Brannain – Bran (irl.) : corbeau (messager de l'au-delà)

Brandon (anglais ancien) : colline couverte de bruyère

Certaines sources mentionnent que le nom de Brendan est le nom d'adulte du saint. Son nom d'enfant ou de jeune garçon serait **Mobhi** (prononcez Mauvie) et celui de jeune homme **Broan-find** (pluie ou averse blanche)⁸.

Mentionnons aussi l'étymologie de **Birr** il semble indiquer une relation avec de l'eau ; eau morte ou puits.

⁶ Je mets ici des guillemets car l'existence réelle des deux Brendan n'est pas certaine.

⁷ Vitae prima Sancti Brendanie dans la vie Tripartite

⁸ Vie de St Kieran (Beata Chiarain Saighre p 63) in Catholic Historical review vol VI janv. 1921 n° publ : the Catholic University of America

1.4 Ce que ces deux Brendan ont en commun

1.4.1 Les douze (ou treize) apôtres d'Irlande

Douze saints ayant fait leurs études religieuses sous St Finian ont été appelées les 12 apôtres d'Irlande⁹. Un treizième n'est pas devenu saint. C'est pourquoi on parle dans certains textes de 12 parfois de 13 apôtres. Les deux Brendan sont nommés dans les douze apôtres. Les autres à retenir dans ce cadre sont St. Columba d'Iona (Collum Cille) et St Mobhí de Glasnevin (dit aussi St Berchan) sur lesquels on reviendra plus bas.

1.4.2 Textes

Les deux Brendan sont très proches et souvent nommés dans un même souffle. Par exemple dans le Martyrologe d'Engus de Culdee (VIIIe), on peut lire sous la date du 16 mai :

*« l'unité de Cainnech et Bairre,
et des Brendan, l'un et l'autre.
Celui qui offense l'un
les miracles des 3 autres le vengeront. »*

1.4.3 Le voyage

Bien que généralement attribué à Brendan de Clonfert, les deux Brendan sont concernées par le voyage. Zimmer (celtologue du début du XX^e) soutient même une théorie selon laquelle Brendan de Clonfert a récupéré le voyage de Brendan de Birr ; qu'on a fusionné les deux. Ceci pour plusieurs raisons.

- On parle de Brendan de **Birr, le voyageur**, dans l'Imram Curaig Maíle Dúin (VIII^e-X^e). Cette mention est l'une des plus ancienne mentions datables du voyage de saint Brendan. Les autres textes sont des copies plus tardives d'un texte que l'on pense plus ancien au vu du langage utilisé.
- Les premières vies de Brendan de Clonfert ne mentionnent pas le voyage, on pense souvent qu'il n'est intégré qu'après que l'Imram soit devenu « mode ». Ensuite cette prise en compte du voyage s'est fait de façon variée.

La raison pour lequel Brendan entame le voyage est très variable selon les versions. Dans les 3 versions irlandaises du *Vitæ Brendani* (XII^e) les deux Brendan sont présents. Un jour où les douze apôtres d'Irlande sont réunis avec St Finian celui-ci leur a préparé un repas de fête. En plein milieu de la fête apparaît une fleur sublime¹⁰, grande avec une douce odeur comme indication de sa provenance qui est la terre promis des saints. Il en suit une dispute car tous désirent entreprendre le voyage, mais il n'y a qu'une fleur (qu'un invité). Les 12 se divisent en paires et l'une des paires est tiré au sort. C'est celle des « Brendan » qui gagne. Les deux discutent entre eux et d'un commun accord ils choisissent Brendan de Birr. Il s'élève alors une forte opposition des autres apôtres qui se désolent pour lui. Ils trouvent qu'il est regrettable que **le doyen** doive s'exiler. Brendan de Clonfert se porte alors volontaire.¹¹

Une autre version de la motivation du saint se trouve dans la *Vitæ Brendani* et pourrait indiquer la présence de Birr aux cotés de Clonfert. Un moine appelé Barrinchus vient le voir et raconte le voyage qu'il a entrepris et qu'il a vu la terre promise des saints. Suite à cette visite saint Brendan de Clonfert est emballé et désire voir de ses yeux cette île merveilleuse. En donnant la raison de son départ en voyage il dit « *car mon cœur veut chercher le pays dont **Barrinchus a parlé à Brendan*** ». Il est possible que St Brendan parle de lui à la troisième personne, mais il est aussi possible que Barrinchus ait parlé à Brendan de Birr qui lui a répété l'histoire.

1.4.4 Le fleuve Shannon

On reviendra plus longuement sur la rivière Shannon, ce que l'on peut déjà retenir c'est que les deux monastères éponymes **Clonfert et Birr** étaient de part et d'autre de la Shannon à moins de 4 km.

9 St. Ciaran de Saighir (Seir-Kieran) ; St. Ciaran de Clonmacnois ; St. Brendan de Birr ; St. Brendan de Clonfert ; St. Columba de Tir-da-glasí (Terryglass) ; St. Columba de Iona (Colum Cille) ; St. Mobhí de Glasnevin (aussi St Berchan) ; St. Ruadhan de Lorrha ; St. Senan de Iniscathay (Scattery Island) ; St. Ninnidh le Béni de Loch Erne ; St. Lasserian mac Nadfraech ; St. Canice d'Aghaboe.

10 À comparer avec l'Imram Curaig Maíle Dúin

11 Catholic Historical review vol VI janv. 1921 n°7 publ : the Catholic University of America

2 Brendan et les passages entre la vie et la mort

2.1 Imram et Echtra

Le voyage est entrepris pour soit atteindre la terre promise des saints, soit voir de ses yeux le ciel et l'enfer, le tout pour ensuite le relater aux croyants. Dans certaines versions, il implore Dieu de lui montrer le paradis qui aurait été notre sans le pêché originel. Et tout au long du voyage Brendan voit l'enfer ou les bouches de l'enfer, il voit la terre promise des saints ou le paradis terrestre (selon les versions), et le paradis des oiseaux ; le ciel des serviteurs de Satan avant sa chute.

Le classement de l'histoire (de l'époque) le compte parmi les voyages vers l'autre monde ; le voyage de Brendan est le plus souvent classé dans les *Imram*. Les *Imramma* sont identifiables parce qu'elles se concentrent sur les exploits des héros pendant qu'ils sont à la recherche de l'autre monde. Le héros commence le voyage à la recherche d'aventures ou pour accomplir son destin. Il s'arrête généralement sur plusieurs îles avant d'arriver à destination. Le retour n'est pas obligatoire.

Mais la Navigation de St Brendan est aussi classé dans les *Echtra*. Un *Echtra* ou *Echtrae* est une catégorie d'histoire qui raconte les aventures d'un héros dans l'autre monde (ex: voyage de Bran). On traite le voyage comme si les îles visitées étaient déjà l'autre monde (notamment l'enfer).

Le personnage est donc proche de la mort. Il voyage vers elle dans l'Imram sans pour autant mourir durant ce voyage.

2.2 La notion du temps

2.2.1 La légende est attachée aux cycles

Tout au long de l'*Imram* on retrouve un Cycle de 2 fêtes. Le voyage dure selon les versions, 3, 5, 7 (le plus fréquent) ou 9 ans, et chaque année **Pâques et Noël** sont fêtées au même endroit.

Plus précisément ;

- Le lavement des pieds (jour avant Pâques) jusqu'à l'octave après Pentecôte se passe sur l'île aux Oiseaux. Bien sûr à pâques même, il y a le petit « intermède » sur Jasconius, l'île Baleine, qui se trouve juste devant l'île aux Oiseaux.
- Noël jusqu'à l'octave¹² après épiphanie se passe sur l'île d'Ailbe.

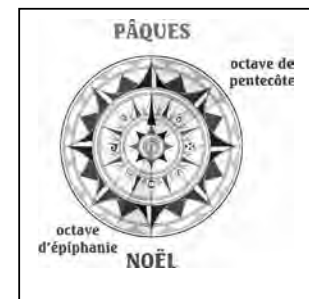
En fait, le bateau « tourne en rond » sans pour autant rencontrer les mêmes îles entre les deux fêtes. Une espèce de circambulation marine annoncé au Paradis des Oiseaux par un messenger de Dieu.



Jasconius est aussi représentatif du phénomène cyclique. Dans les versions plus tardives ce n'est qu'une baleine énorme qu'ils prennent pour une île. Dans les versions les plus anciennes par contre Jasconius est un poisson ou serpent de mer qui se mord la queue et se love autour du bateau, ou parfois un poison qui est tellement grand qu'il essaye de se mordre la queue mais qu'il n'y arrive pas. Cette version nous rappelle Jörmungand¹³ et Ourouboros.

2.2.2 Pâques

Pâques, fête du renouveau, semble être la fête qui « définit » la Navigation. Le cycle commence à Pâques, **Jasconius et l'île aux Oiseaux** sont repris dans toutes les Imramas et Vitæ qui mentionnent la navigation. Les vies qui font abstraction de la navigation mentionnent quand même une légende où Brendan met de la cire dans ses oreilles pour ne pas entendre car « St Michel transformé en oiseau a chanté pour lui et il a peur d'oublier ce chant merveilleux ». Même l'iconographie de saint Brendan reprend le plus souvent (après la currach) Jasconius, l'île baleine, sur lequel il fête pâques.



¹² octave : 8 jours

¹³ Jörmungand (appelé aussi Iormungand) est un gigantesque serpent de mer de la mythologie nordique, fils de Loki et de la géante Angrboda .C'est le frère de Fenrir et de Hel. Après sa naissance, il se mit à grandir aussi rapidement que Fenrir. Selon l'Edda en prose, Odin lança Jormungandr dans l'océan qui encercle Midgard. Le serpent devint si grand qu'il entourait le monde et se mordait la queue, ce qui lui valut les noms alternatifs du Serpent de Midgard ou le Serpent-Monde.

Notons aussi que dans les textes en anglais ancien on utilise le nom de **Passover** pour indiquer pâques et non pas de Easter (nom anglo-saxon). Je ne pense pas que cela soit innocent. Passover¹⁴ est le nom anglais donné à la fête juive pessach. Mais il a aussi d'autres significations dont « faire un passage ou un voyage d'un endroit vers un autre » mais surtout « voyager de l'autre côté ou passer de l'autre côté »

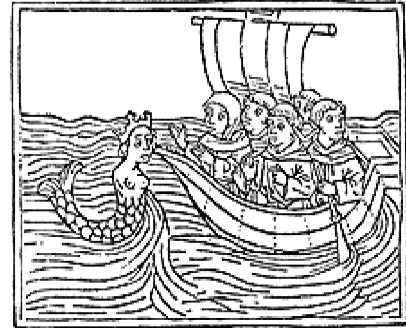
Le voyage est fêté le 22 mars¹⁵ ; première date possible de la fête de Pâques. Assez curieusement la fête de St Brendan (le 16 mai) ne tombe pas en période pascale¹⁶. Mais cette date est proche de la Beltaine (1^{er} mai) autre date du renouveau car c'est la fête traditionnelle du printemps pour les Celtes en Irlande.

2.3 Une mort choisie

2.3.1 Le choix de la tête percée ou Leaba an tuilchinn

Dans « The Brendan Problem » de Joseph Dunn on peut lire « Selon un habitant du Kerry l'île d'Inchiquin dans le Lough Corrib dans la conté de Galway aurait été l'un des séjours préférés de Brendan quand il n'était pas en mer. Beaucoup de légendes au sujet de son séjour ont été racontées à cet endroit. L'un de ceux est celui d'un moine, qui, suite à une bagarre parmi les frères avait été frappée à la tête et mourut de cette plaie. Quand Brendan vit le moine allongé sans vie par terre, il l'appela, et le mort se leva et s'approcha, l'arme d'acier avec lequel il avait été tué toujours fixé dans sa tête. Le saint lui demanda s'il désirait rester en vie ou aller au paradis, et lui (le moine) choisit immédiatement le second. Depuis ce temps ce miracle est dit en Irlandais « Leaba an tuilchinn » ou en latin « lectus perforati capitis » »

Ce miracle nous rappelle une des versions de la mort de St Brendan. Au retour de son voyage et après avoir décrit les merveilles qu'il a vues, un ange apparaît à et lui donne un choix: aller à ce paradis qu'il a vu ou continuer de vivre. Brendan n'hésite pas et choisit la mort. Tout au long des Brendaniana on se rapproche beaucoup de ce « choix de la tête percée ». Dans les vies de St Malo, il ressuscite un géant à partir de son crâne à la demande de ses disciples (ou c'est St Malo à la demande de St Brendan). Le géant ressuscité raconte sa vie de meurtres et les tourments de l'enfer. St Brendan propose alors de le baptiser. Pour le remercier, le géant essaye d'emmener le currach¹⁷ vers l'île de St Brendan, mais il ne peut s'en approcher. Il retourne alors dans sa tombe le cœur léger car il se sait sauvé de l'enfer par le baptême. Dans certaines versions germaniques le géant est une géante ou parfois une sirène géante et l'histoire n'est pas reprise dans tous les Imramma et Vitæ, mais le schéma se retrouve, plus ou moins déformé. A ma connaissance elles ne se retrouvent pas dans les versions du sud de l'Europe.



2.3.2 Le répit

Sans parfois donner le choix son désir de sauver les âmes et de donner **une bonne mort** apparaît dans les légendes et les Imramma. Cette bonne mort proche du « lectus perforati capitis » peut être comparé au « répit » ou la « recouvrance » chrétien. Ce rituel et croyance sont attestés depuis le début du XII^e siècle où un enfant mort né, est amené devant une statue miraculeuse pour le réveiller le temps de le baptiser et lui épargner ainsi les limbes. Quelques exemples sont :

- Il sauve l'âme de son compagnon voleur, tenté par le diable, en début de voyage, mais pas sa vie.
- Il donne l'eucharistie et confesse un ermite qui va ensuite au ciel¹⁸,

Mais aussi

- il va en enfer pour ramener l'âme de sa mère.¹⁹,
- il veille sur le sommeil des ses compagnons dans l'île « des ruisseaux enivrants » jusqu'à leur réveil,
- quand le diable montre l'enfer à Brendan un de ses compagnons regarde aussi et meurt. On le suppose aspiré par l'enfer. Brendan le ressuscite, etc...

14 1 – by-pass ; 2 –faire un passage ou un voyage d'un endroit vers un autre ; 3 – voyager de l'autre côté ou passer de l'autre côté ; 4 – froter avec un mouvement circulaire (effacer le tableau) ; 5 – voler de l'autre côté © 2003-2008 Princeton University, Farlex

15 Egressio familiae Sancti Brendani - Martyrologue de Tallacht, (fin IXe)

16 Les dates extrêmes de Pâques sont le 22 mars et le 25 avril

17 currach : bateau en branchages couverts de peaux de bêtes pour l'imperméabilisation

18 In Book de Lismore poème commençant « Dia do betha, a Brenainn, sunn »

19 In Revue Celtique, xxxi, 309-311, d'après le Livre de Leinster folio 371

L'intervention de Brendan semble donc aller dans les deux sens dans les Brendaniana, donnant paradis et donc mort aux uns, mais aussi la vie aux autres surtout aux âmes condamnées à l'enfer. Le « choix de la tête percée » et le répit font même les deux.

2.3.3 L'avocat des morts

Apparemment saint Brendan ne cherche pas la justice, mais la clémence. Certes il est proche de la fonction de l'avocat ; comme on l'a déjà vu St Brendan de Birr a protégé St Collum Cille de l'excommunication en plaidant sa cause. Mais ce n'est pas la seule cause qu'il ait plaidée. Les Imramma reprennent quasiment tous le thème de la rencontre avec Judas qui a le droit de se reposer le dimanche. Celui-ci lui raconte les tourments qu'il subit en enfer, et que les démons vont venir le chercher car on est le dimanche soir. Brendan prend pitié de lui et intervient. Il éloigne les diables au nom du Christ et lui donne une nuit de plus de repos. Quand les démons rétorquent qu'ils se vengeront sur Judas, il leur interdit de le torturer plus qu'il n'en a été décidé par Dieu.

Il ne juge pas Judas, il cherche à l'aider dans la mesure de ses moyens. Quand il ressuscite le géant dont on parle dans le paragraphe précédent, il ne lui reproche pas sa vie passée, il le baptise et le géant rentre au ciel. Nulle part on fait mention d'une pénitence suite à sa « confession ».

Cette clémence on la voit aussi dans un poème d'Alexandre Necham²⁰ qui mentionne un purgatoire à son nom où l'âme doit passer le feu avant d'être jugé :

*« A saint Brendan la tradition nous dit
Il y a un endroit où la tonnerre tremblante retentit
Là pour être lavé, les âmes passent la purifiante flamme
Pour les préparer au test du juge suprême »²¹*

De nombreuses prières et superstitions existent en Europe qui font appel à St Brendan pour intervenir auprès de Dieu, et comme protection contre le monde infernal. Par exemple la formule d'ordalie autrichienne du XII^e qui sert à démontrer l'innocence des condamnés à mort.²²

La Lorica Brendani (aussi dit plastron de Brendan) est une prière écrite par Brendan dit-on, et elle sert de protection. Tout au long de la prière on demande la libération (Free me) des péchés, des soucis, des maladies. Trente-trois paragraphes commencent par les mots « free me » libère-moi. ... Les dernières phrases sont assez parlantes :

*« Mais Toi, Dieu, qui ne désire pas
la mort du pêcheur mais qu'il puisse se tourner vers Toi et vivre, qui
pardonne les impies et donnes vie aux morts – pardonne moi
et ressuscite moi, par ta grande bonté et grâce éternelle »*

Une ancienne loi d'Irlande (probablement plus ancienne que les Brendaniana²³) condamne parfois à être mis dans un esquif sans rames, sans nourriture, sans voile et ses pieds attachés par une chaîne d'acier. Le condamné était ensuite laissé aux éléments. Priait-on saint Brendan dans ces cas là ?

2.4 Un rapport ambigu avec à la mort

Dans tous les textes (même ceux qui le mènent d'Irlande en France) il voyage vers l'Ouest, vers le soleil couchant coté de la mort. A ce sujet dans la vie de Collum Cille on peut lire

*« Dans l'Ouest est Brendan à la voix douce²⁴ ;
et Collum, le fils de Crimthann ;
Dans l'Ouest est le loyal Baithin ;
Et dans l'ouest Adamnan sera ».*

Cela confirmerait sa proximité avec la mort, déjà vu dans les paragraphes précédents, mais on trouve aussi des caractéristiques contraires surtout dans les Vitæ d'ailleurs.

Pendant tout le voyage il a réprimandé ses compagnons de ne pas avoir peur, d'avoir confiance en Dieu, mais assez étrangement lui aussi a peur de la mort. Après son retour de voyage dans la Vitæ du Codex ^{Salmanticensis}

Brigitte vient le voir et il lui annonce sa mort. « Brigitte : Oh mon père nous mourrons tous à votre mort, car qui de nous pouvait vivre quand Tu étais absent de notre vie? Ce sera encore plus dur quand Tu seras mort ».

Brendan répondit : « Pourtant dans trois jours je rejoindrai mes ancêtres » or ce serait la journée du seigneur [...] Briga parla et dit "Mon Père de quoi as-tu peur?" Il répondit "J'ai peur de voyager seul, et que la route pourrait être sombre – J'ai peur ce pays inconnu et de la présence de son Roi, et de la sentence du Juge » Ce schéma n'est pas repris ailleurs avant le XIX^e siècle, et de nos jours il est nommé quasi systématiquement.

²⁰ mort en 1226

²¹ (Harris-Ware, ii, 15-16.) in the catholic historical review vol IV janvier 1921 n°4

²² Kirchliche Benedictionen des Mittelalters (CIm100)

²³ Vie tripartite de collum cille par Muirchu

²⁴ probablement en référence à ses aptitudes de Barde



Dans certains Vitæ on le décrit aussi comme un végétarien car « aucun être vivant ne devra être tué pour lui ». Idem, dans les vitæ, quand il a voyagé pendant 5 ans il retourne en Irlande découragé. Il va voir sa mère de fosterage (St Ita) à laquelle il parle de ses problèmes. Elle s'écrit alors « mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt, je te l'aurais expliqué, on ne peut entrer aux pays promis des saints dans un bateau couvert des peaux des bêtes mortes ».

2.5 Mac Lir – fils de la Mer

Certains auteurs pensent que le nom de Barintus (le moine ou sage dont l'histoire incite Brendan à faire le voyage) viendrait de Barr-find, tête blanche. Ce nom désignerait les crêtes des vagues et serait le nom d'un dieu de la mer²⁵. Le dieu de la mer irlandais est généralement connu sous le nom de Manannan, Roi de Tir-na-n'Og, qui deviendra la Terre promise des Saints. Cela semble intéressant.

Il existe une prière en Manx qui fait appel à ce Manannan: « *Petit Manannan fils de Leirr, qui a béni notre île, béni nous et notre bateau, partant bien et revenant mieux avec des vivants et des morts dans le bateau* »²⁶. Le transcripteur et traducteur de cette prière W. Y. Evans Wentz pense que les morts dont il est fait mention sont les poissons. Se pourrait-il que ce ne soient pas plutôt les âmes des morts?

Dans le glossaire de Cormac on parle de ce personnage a déjà subi une évhémérisation inversé :

"Manannan Mac Lir, un marchand célèbre de l'Île de Mann le meilleur navigateur de l'ouest de l'Europe. Il connaissait en étudiant le visage du ciel, le moment où il y aurait du bon ou du mauvais temps c'est pourquoi les Scots (irl. et bretons) lui donnèrent le nom de « Mac Lir » (fils de la mer) et c'est d'après lui qu'est nommée l'Île de Mann ».

Est-ce que Barintius serait Manannan ? Cela est bien possible car il existe beaucoup de liens entre Brendan et Manannan mac Lir.

2.6 La légende

Une légende très connue dite « **les enfants de Lir** » raconte comment les enfants de Lir ont perdu leur peuple - les Thuata de Dannan. Vers la fin transformés en cygne ils sont accueillis sur l'île d'Inis Gluaire, ou Inish Glory un lieu sanctifié par St Brendan qui les attendait. Il les accueille et partage avec eux son pain, ses prières et ses chants. A leur mort il les enterre sur l'île et il est dit qu'il veille sur eux pour l'éternité.

2.7 Influences des éléments du paysage

Dans le paysage on retrouve trace de ces liens entre Brendan et Manannan Mac Lir au niveau du Lough Corrib et le fleuve Shannon.

2.7.1 Le Lough Corrib

Dans la traduction de O'Clery édité par Withley Stockes du glossaire de Cormac, une note rajoute page 114 concernant Manannan : « *Il était aussi appelé Orbsen, d'où le Loch Orbsen maintenant Lough Corrib*²⁷ ».

Ce lac malgré toutes les apparences serait donc éponyme de Manannan, or St Brendan de Clonfert a fondé un monastère sur une île situé dans le Lough Corrib ; Inchiquin. L'épisode de la tête percée à lieu à Inchiquin, et on dit que c'était le lieu où il préférerait séjourner quand il rentrait de ses voyages. Dans l'île on maintient même qu'il y serait mort et ensuite transporté et enterré à Clonfert. La sœur de St Brendan (St Brigitte) à été abbesse d'un monastère à Annaghdown (anciennement Enach Duin) sur les rives du même lac. Monastère fondé par son frère d'ailleurs. C'est là où il est officiellement mort.

2.7.2 Le fleuve Shannon

Les 2 monastères éponymes de nos saints sont proches de la rivière Shannon, le monastère de Clonfert était sur ses rives, celui de Birr à moins d'un kilomètre.

La rivière Shannon-Sionainn est la plus grande rivière d'Irlande et la coupe en deux parts :



²⁵ Revue Celtique XXII, Barintus par Arthur C.L. Brown 339 – 369 in Joseph Dunn the Brendan problem, Annales de Bretagne, xv, 534

²⁶ « Manannan beg mac y Leirr, fer vannee yn Elian, Bannee shin as nyn maatey, mie goll magh As cheet stiagh ny share lesh bio as marroo " sy vaatey ".The fairy-faith in Celtic countries par W. Y. Evans Wentz

²⁷ Lough Corrib dans le conté de Galway

- une part Ouest (coté Clonfert) ;
- une part Est (coté Birr).

Selon la légende, la rivière est nommée d'après Sionnan²⁸. Elle était la petite fille de **Manannan Mac Lir** ou fille de Lodan mac Lir (père de Manannan). Il est dit par les bardes que sous la mer se trouvait une source sacrée appelée source de Conlla. Près de la source poussait un noisetier qui en moins d'une heure donnait fleur, fruit et feuille. Les noisettes de couleur pourpres (ou cramoisi), tombaient dans l'eau où elles étaient mangées par les saumons, d'où leurs tâches roses. C'était des noix donnant sagesse et science à ceux qui en mangeaient. Sionnan s'est approché de la source et a dû omettre une partie du rite de préparation, car la source s'est levée et a débordé et a emporté Sionnan qui s'y est noyé. D'autres sources plus tardives disent qu'elle a tenté de manger les fruits interdits (aux femmes) du noisetier, peut être en référence à Ève mangeant la pomme dans le paradis terrestre.

Dans les Imramma, quand Brendan atteint le Paradis des Saints, il n'a pas accès à toute l'île. Il ne peut traverser la rivière qui sépare l'île en deux, soit parce que cela lui est interdit soit parce que la beauté est trop forte pour être supporté par des mortels. L'île comme l'Irlande sont donc divisée en deux par une rivière ; une coté Est une coté Ouest pour l'Irlande, une coté « accessible aux vivants » et une coté « réservé aux morts » pour le paradis des saints. Si on pousse cette comparaison Birr se trouverait donc coté « vivant » et Clonfert coté « mort ».

Clonfert est associé au feu, car rappelons le St Brendan de Clonfert aurait obtenu son nom parce que les Démons avaient jeté des braises (ou une épée) vers son currach quand il est passé proche de la bouche de l'enfer. C'est aussi Brendan de Clonfert qui a son propre purgatoire où les âmes sont purifiées par le feu. C'est encore Brendan de Clonfert qui est barde et donc possesseur de « la parole de feu ».

Brendan de Birr, lui, est associé à l'eau (birr) et à la neige par son nom de jeune homme (averse blanche) et par conséquent l'hiver.

Philippe Jouet dans « Aux sources de la mythologie celtique » associe au feu et l'eau le cycle saisonnier. Le feu - l'été/vie, l'eau - l'hiver/mort²⁹. Dans le paysage on trouverait donc une inversion. Car Brandon de Clonfert (le feu) est du coté Ouest généralement associé à la mort. Brendan de Birr (l'eau et la neige) est à l'Est pourtant associé à la naissance. Serait-ce parce qu'on donne la mort seulement aux vivants et la vie uniquement aux morts ?

2.8 Le feu dans l'eau

L'eau est fille du feu et engendre du feu. "Le feu engendre sa mère" disent les alchimistes. Un « concept » que Georges Dumézil a repéré dans les mythes indo-européens qu'il appelle « *le feu dans l'eau* ». Selon Bernard Sergent ce concept est étroitement lié au dieu Neptune (Dieu de la Mer) dont le nom celte serait Nechtan. On donne la même étymologie à ces deux noms : nept-o-no(s) dont le sens est « le neveu » ou « le petit-fils » ou « parent proche ». Ce qui ferait le lien avec Manannan « fils de la mer ». Toute la légende de St Brendan est lié aux mythes du feu dans l'eau. Brandon de Clonfert associé au feu, navigant sur l'eau, une épée jetée dans l'eau qui fait bouillir la mer... opposé à celui de Birr élément eau.

Bernard Robreau³⁰ démontre qu'un lac qui se met à bouillir peut être assimilé à cette notion de feu dans l'eau, et c'est ce schéma mythologique précisément qui donne selon la légende son nom à St Brendan.

Mais cette relation « de feu dans l'eau » de St Brendan est peut être du à son attachement avec pâques. La veillée pascale est le sommet du mémorial du baptême durant la vie chrétienne. L'immersion-émersion du cierge pascal (baptême dans le feu) dans l'eau contenue (symbole de la mort) est essentiel. Le rite de l'eau libérée sur l'assemblée est aussi important, c'est un renouvellement de son baptême. Ou est-ce le contraire ? A-t'on relié Brendan à la veillée pascale parce qu'il traduisait cette notion de feu dans l'eau ?

Dans les chroniques de Frédegair les « c 5 et c 8 signalent des prodiges ayant trait au feu et à l'eau, et ils les accompagnent de la mention de fautes et de mort »... « le c5 enseigne qu'il est possible de conjurer **séparément les divinités qui président aux deux éléments et qui ont été offensées** » .³¹ Il y a donc bien deux divinités.

Dans l'Imram Brain Maic Febail on retrouve Nechtan. C'est Nechtan, fils de Collbran, l'un des « trois fois neuf » voyageurs qui suivent Bran dans sa recherche de « l'île aux pommiers » . Ils y rencontrent Manannan mac Lir. Et c'est lui qui tombe en cendres quand il essaye de mettre pied à terre au retour du voyage. On rencontre Nechtan aussi dans le Dindsenchas où il est un dieu souverain de l'**Autre Monde** et possesseur de la source de la sagesse, entouré des 9 noisetiers magiques qui donnaient des fruits de sagesse et dans lequel nageait le saumon de sagesse. Sa femme Boann s'approche de cette source qui déborde et l'entraîne. Ainsi est créée la rivière Boyne affluent du Shannon.

Les deux histoires d'origine de la Boyne et de la Shannon se ressemblent de façon étonnante, et le rapprochement de Nechtan et Manannan à été fait plus d'une fois. L'histoire des Brendan semble le confirmer.

²⁸ Myths and legends of the celtic race – Thomas William Rolleston (p84-85)

²⁹ chapitre sur les fins dernières

³⁰ In Bernard Robreau - Mémoire chrétienne du paganisme Carnute- 1988

³¹ In Bernard Robreau - Mémoire chrétienne du paganisme Carnute- 1988

3 St Mobhi

Revenons à Brandon de Clonfert. Son nom de jeune garçon était Mobhi (prononcé Mauvie). Si on fait abstraction de la navigation où, associé au feu, il a obtenu son nom « de guerre » le nom de St Brendan serait donc resté Mobhi.

Il existe deux St Mobhi, un qui est aussi appelée St. Berthane ou Berchan, l'autre St Moibhi – St Movee. Ils sont fêtés respectivement le 6 Avril (mort 840) (période pascale) et le 12 Octobre (mort 545) (période automnale). L'un a été évêque d'Écosse l'autre, St Moibhi, un proche (professeur) de Collum Cille comme Brendan de Birr.

St Berchtan est aussi dit **Ferda-Leithe** « l'homme des deux parts »³² car « une partie de sa vie était en Albe et l'autre en Érin »³³. Il mourut en Irlande et fut enterré à Irishmore (Gaiway Bay, Écosse). Se pourrait-il qu'il soit vraiment des deux pays ? Celui des morts et celui des vivants ? Notons que la source qui lui est dédié à Dublin (la seule à son nom) est guérisseuse et entouré de rochers dits « en forme de cercueil ». Il est aussi associé à une prophétie³⁴ comme Brendan de Birr, et sous le nom de Berchan il est Saint patron des Innocents. Il y a donc beaucoup de similitudes entre ses deux paires de jumeaux.

Une étymologie possible du nom de ce saint (Mau-vi) pourrait donner « **Mol-find** » **find** comme blanc et **Mol** nom du gardien de la porte de Tara. Je fais de nouveau appel au Glossaire de Cormac pour cela. A **Muilgitan**³⁵ on peut lire : « Mol-cuiten, c.à.d. l'assemblée de Mol, comme le gardien de la porte de Tara c.à.d. ; Mol était son nom, à cause de la phrase (mol) qu'il adressait aux gens c.à.d. vous rentrez – vous sortez » dans les notes on peut lire ; « *Milgitan est souvent utilisé dans des poèmes qui décrivent l'arrangement des différents rangés dans les banquets de la halle de Tara* ». N'oublions pas que dans les versions Irlandaises (entre autres), le voyage commence par un banquet.

4 Conclusion

On a vu un personnage ambivalent lié à la vie et à la mort, à l'eau et au feu, et peut être représenté par 2 saints presque jumeaux proche de Manannan. Serait-ce possible que les Saints Brendan correspondent à des Dioscures ? Leurs fêtes sont à 6 mois ou 6,5 mois d'intervalle en tout cas.

Les Dioscures sont des dieux qui aiment se promener parmi les hommes ils sont sans cesse par voies et par chemins ; comme nos saints voyageurs. Ils sont amis de la justice comme Brendan de Birr et associés aux notions de été-hiver / vie-mort comme nos deux Saints.



Photographe: Jan Theo Bakker

Ce sont des divinités protégeant les marins, sauveurs des naufragés à qui ils apparaissent sous forme de petites lumières, souvent assimilés aux feux de Saint-Elme, phénomène électrostatique qui se produit sur la mer ; le feu dans l'eau. Au temple de Neptune à Ostia (proche de Rome) on trouve une dédicace (80-50 AC) à Neptune et aux Dioscures (voir photo)

Les pythagoriciens firent des Dioscures la personnification des hémisphères terrestres, l'un des frères (Castor) avait été tué, et ils partageaient ensuite l'immortalité de Pollux, l'un vivait le jour, l'autre la nuit. Ils devinrent ainsi le symbole du triomphe de la vie sur la mort.

La participation et surveillance des repas de Tara ressemblerait aux théoxénies grecques, c'est-à-dire des banquets offerts aux dieux et aux héros, soit pour apaiser leur courroux, soit pour leur rendre grâce. Sur les monuments grecs si les dieux visitant les mortels lors de théoxénies sont représentés c'est par leurs Dioscures, Castor et Pollux.

Bien sur cela ne suffit pas pour « inventer » des Dioscures, ils ont d'autres caractéristiques comme l'association aux chevaux, la guerre, l'opposition d'un jumeau animal et humain... Mais la question pourrait se poser et méritera d'être étudié.

³² A History of the Town and Palace of Linlithgow: With Notices, Historical and antiquarian (1879)

³³ Life of Saint Columba, founder of Hy. Written by Adamnan. Edited by William Reeves"

³⁴ La Prophétie de Berchan, est un poème historique de taille relativement importante, écrit en Moyen irlandais. Le texte est conservé à la Royal Irish Academy, sous la référence MS 679 (23/G/4), avec quelques copies plus récentes. Il fut peut-être écrit au XIIe siècle ou même plus tard, mais il prétend être une prophétie faite pendant le Haut Moyen Âge. (wikipédia)

³⁵ p 107

4.1 Principaux ouvrages, articles et sites internet consultés

4.1.1 Sites internet

<http://www.ostia-antica.org/>

Mail Forwarding Services at St. Brendan's Isle

www.Mythologie-iledefrance.fr

<http://www.maryjones.us/index.html>

www.Archives.org

www.Catholic.org

www.Galway.net

www.psychanalyse-paris.com

Berkleys Germanic Text Archive

Wikipédia...

4.1.2 Brendaniana

Navigatio sancti Brendani abbatis (Egerton MS Xe)

Immram Brain (Le Voyage de Bran Mac Febal)

Immram curaig Maíle Dúin

(Le Voyage de Máel Dúin's Boat)

Immram curaig Ua Corra (Le Voyage du curragh des Uí Chorra)

Immram Snédgusa ocus Maic Riagla

(Le Voyage de Snédgus et Mac Riagla)

Van Sente Brandane (de Saint Brendan)

Navigation de Benedeit (1121)

Betha Brendain, XI^e

De Saint Brandans qui erre vii ans par mer et les merveilles qu'il trouve. (fin XII^e)

Journal de Bord de Saint Brendan à la recherche du Paradis – R. Y. Creston – 1957-Éd. de Paris

4.1.3 Manuscrits (éditions électroniques)

MS Rawlinson B485

MS Bodleian B505

Harley MS 4751, Folio 69r

Annales de Tigernach XI^e

Manuscrit de Comburg (Comburgse handschrift) XII^e

Manuscrit de Hulthem(Hulthemse handschrift) XII^e

Livre de Lismore XIV^e (texte du XI-XII^e?)

Lithanie de St Aengus de Culdee (XIII^e)

Codex Magliabechiano, XIV^e

4.1.4 XIX^e – début XX^e

Acta Sancta Brendani Original Latin Documents connected with the Life of St Brendan Patron of Kerry and Clonfert – Right Rev. Patrick F Moran DD Bishop of Ossory - 1872

Life of Saint Columba, founder of Hy. Written by Adamnan. Edited by William Reeves

Cormac's glossary Traduit et annoté par John O'Donovan, édité avec notes et indices de Withley Stockes.

Myths and legends of the Celtic race – Thomas

William Rolleston

Les Théoxénies et le vol des Dioscures – Salmon Reinach – Revue Archéologique (1901)

A History of the Town and Palace of Linlithgow: With Notices, Historical and antiquarian (1879)

Insula Sanctorum Et Doctorum Or Ireland's Ancient Schools and Scholars Par Rev. John Healy

Historians of scotland vol VI Edinburgh Edmonston and Douglas : Life of St Colomba - 1874

The Brendan Problem par Joseph Dunn - Catholic Historical review vol VI janv. 1921 publ. the Catholic University of America

Le petit Bollandiste

St Brandon a medieval legend of the sea

Le voyage merveilleux de St Brendan au paradis terrestre ; Légende en vers du XII^e siècle Publié d'après le manuscrit du Musée Britannique avec introduction par Francisque Michel (1878)

Sanct Brandan. Ein lateinischer und drei deutsche Texte. Erlangen: Eduard Besold, 1871,

4.1.5 Modernes :

Aux sources de la mythologie celtique - Philippe Jouet

The fairy-faith in Celtic countries - W. Y. Evans Wentz

Les théoxénies et le vol des Dioscures », *Cultes, mythes et religions* - Salomon Reinach - Tome II, Éd. Ernest Leroux, Paris, 1906, pp. 42-57.

Les Indo-européens : Histoire, langues, Mythes - Bernard Sergent – éd. Payot oct. 2005

Mémoire chrétienne du paganisme Carnute – Thèse de Doctorat de B Robreau – Université F Rabelais de Tours. –2 vols éd. Chartes – Société archéologique d'Eure-et-Loir. 1988

L'inspiration pythagoricienne et dionysiaque dans un autel funéraire du Musée du Latran - B. Combet Farnoux - Mélanges de l'école française de Rome - Année 1960 - Volume 72

Recherches sur la navigation de St Brendan MS Latin d'Alençon – Poème anglo-normand de Benedeit XII^e - Guy Vincent

The Heathen Giant In The Voyage Of St Brendan – Celtica 23 - School of Celtic Studies DIAS 1999

Visite mythologique de la ville



Plan de la visite mythologique de Soissons

Station 1 : la Passerelle

Voir les légendes du Pont du Diable, de saint Voué et de saint Sébastien p.8-9.

On pense que le pont de la légende était un peu plus au nord, dans le prolongement du *Decumanus maximus*.



Le Pont du Diable

Station 2 : l'abbaye Notre-Dame

Elle fut fondée entre 659 et 666 dans l'angle *sud-est* du castrum, par le Maire du Palais Ebroïn. Abbaye royale de bédédictines, ce fut l'un des plus grands monastères de femmes. Une sœur de Charlemagne, Gisèle, en fut abbesse, ainsi que Catherine de Bourbon, tante de Henri IV. Rotrude, fille de Charlemagne, y fut moniale. Elle remplaça un temple d'Isis. Elle comprenait trois églises :

- L'église principale Notre-Dame était destinée aux religieuses. Il en reste un mur avec deux fenêtres de style roman. Ce sont des baies du bras nord du transept (au premier plan sur la photo).
- Saint-Pierre-au-Parvis était pour religieux qui commandaient la communauté. Il existe toujours la façade et les deux dernières travées de la nef, au milieu du square Saint-Pierre.
- Sainte-Geneviève (disparue) était pour les pauvres et mendiants.
- Une quatrième, Sainte-Croix, bâtie ensuite, abrita les sépultures des religieuses et de saint Voué.

L'abbaye allait jusqu'à l'Aisne et jusqu'à la poste. Elle fut détruite lors de la Révolution française. Des vestiges ont été retrouvés il y a une vingtaine d'années sous la poste, lors de sa réfection.



Photo des ruines de Notre-Dame et de Saint-Pierre

Elle fut connue par ses nombreuses reliques et en particulier par **le soulier de la Vierge**, offert par Charlemagne. Il y en eut aussi à Notre-Dame-du-Puy, à Saint-Flour, à Saint-Jacquème (Savoie), à Rhodes et même à Moscou. En Espagne, quelqu'un eut la révélation de la mesure du pied de la Vierge, petit et mignon, qu'il confectionna et que le pape Jean XXII autorisa à vénérer. La cathédrale de Laon possède toujours comme relique un peu de lait de la Vierge. Un des trois voiles de la Vierge se trouve actuellement à l'église Saint-Jacques de Compiègne.

Gautier de Coincy décrit de nombreux faits merveilleux dans les Miracles de Notre-Dame (1218, remaniés en 1227), dont celui concernant le soulier de la Vierge : Un bouvier, absolument pas touché par la relique que venaient vénérer ses semblables et en particulier ceux atteints du Mal des Ardents, se mit à la critiquer copieusement " Par les os, le snichonsm les poumons, les tripes et les dents de sainte Marie, ce soulier qui vous fait radoter, moi je m'en fiche autant que d'un oeuf de blaireau ! Vous vous faites bien avoir par ces nonnes qui ont transformé un vieux soulier en relique pour vous tirer vos sous (...). Par le foie de sainte Marie, le diable s'y entend pour nous agacer et nous tromper en nous poussant à embrasser une godasse ". Il fut alors sur le champ pris possédé du diable. Sa bouche se tordit sur son oreille, sa langue se mit à pendre, il gonfla et se mit à baver comme un enragé. Il se mit à puer tant que toute la chapelle en fut emplie. L'abbesse vint alors lui appliquer le soulier sur les yeux, la bouche, les oreilles, le corps et le diable quitta son corps. A partir de ce jour, il ne dit plus jamais de mal du saint soulier et, toute sa vie, se voua à Notre-Dame.



Photo de l'orchidée nommée Soulier de la Vierge
(<http://www.krissnature.net/article-21714098.html>)

Le *Cardo* et le *Decumanus*

Les villes romaines étaient fondées selon un rituel hérité des Etrusques. L'axe principal, approximativement nord-sud, était défini par la géographie du lieu. Il fut choisi parallèle à la rivière. Il était nommé *Cardo Maximus* (le grand "gond"). L'axe est-ouest, le *Decumanus Maximus*, était souvent construit à 90° quand la topographie s'y prêtait, ce qui fut le cas à Soissons. Au nord du *Decumanus* était le domaine du seigneur (Château d'Albâtre au temps des Romains au nord-ouest, au nord-est résidence seigneuriale, Château-Gaillard ou des Comtes puis mairie) et au sud le domaine du religieux (de l'évêque à l'ouest, autour de la cathédrale, de l'abbaye Notre-Dame, féminin, à l'est).

L'inclinaison de 5 à 8°, selon les endroits des relevés, que l'on trouve ici pourrait se voir conforté par les premiers saints chrétiens : Conception Immaculée de Marie (8 décembre), sainte Léocadie (9 décembre), saint Mercure (10 décembre), sainte Geneviève (3 janvier) est un peu loin, sainte Clotilde (3 juin), saint Médard (8 juin), saints Rufin et Valère (14 juin), saints Gervais et Protais (19 juin), l'inclinaison de la cathédrale explique sa dédicace, saint Pierre (29 juin) est un peu loin.

Le choix ultérieur de saint Martin (le coupeur du temps en deux, 11 novembre) et de saint Christophe (le passeur vers l'ouest, substitut du grand Géant, 25 juillet) plus tard dans le Moyen Age s'explique par leur symbolisme, la géographie sacrée étant encore comprise, mais guère plus calculée. Les dates sont donc moins pertinentes.



Photo de la statue de saint Martin, rue Saint-Martin

Station 3 : Place du Marché ou Fernand Marquigny

Voir les légendes de saint Rémy et Clovis p.11-12.

Le nom de cette place, édifée sur l'emplacement de l'ancien Hôtel-Dieu, est intéressant car il a conservé les consonances. Près de l'axe "Sainte-Marie" et de l'abbaye Notre-Dame, on a édifée la place du **Marché**, puis l'on nommée du nom de Fernand **Marquigny**. Cette conservation de la langue des oiseaux n'est pas isolée, mais se retrouve dans la plupart des villes. A Crépy-en-Valois par exemple, la vieille porte du Puy (*podium*) est devenue porte du Paon, puis place Dupuy. Attirance phonétique ou connaissance d'une minorité éclairée, nous ne trancherons pas.



Photo du bris du Vase de Soissons, sur le monument de la place Fernand-Marquigny

Station 4 : Devant la cathédrale

Voir la chronologie des premiers évêques de Soissons p.8.

Saint Sixte et saint Sinice furent surtout connus pour avoir translaté les reliques de saints Crépin et Crépinien, entre Saint-Crépin-le-Petit à Saint-Crépin-le-Grand. Un évêque est mentionné pour la première fois en 346 (*Mercurius*) et une cathédrale en 649. Elle s'implanta en bordure ouest du *castrum*, alors encore présent. Elle accueillit le concile de 1079, puis les reliques de sainte Madeleine et de saint Marc en 1087.

Le Haricot Géant de Soissons

La ville est connue pour ses haricots géants, aujourd'hui des confiseries. Ils descendent de ceux cultivés au Moyen Age pour sauver la ville de la faim. Pendant une année encore pire que les autres de la guerre de Cent-Ans, les Soissonnais n'avaient même pas pu faire de semailles avant les assauts ennemis. Ils avaient jeté ou perdu leurs grains lors de leur fuite de la ville pour éviter les combats. A leur retour, stupeur, une grande moisson de haricots se trouvait avoir levé à l'emplacement actuel des rues de la Buerie et des Cordeliers. Cela fut considéré comme miraculeux.

Une chronique du XVIe siècle de Berlette et Bertin l'immortalisa : « Et d'avoir été icelle rue appelée rue des Fèves, parce qu'après une grande mortalité, les habitants de Soissons furent contraints s'absenter fort longtemps, perdant ou jetant leurs grains, comme pois et fèves. Retournés à leurs maisons, y ont trouvé aux dites rues, grandes abondances d'herbes et grains, et étoit la dite rue de la Burrie pleine de fèves qui avoient cru. C'est pourquoi, toujours depuis, elle a été nommée la rue des Fèves. »

Des haricots géants, arrosés par l'eau de la Buerie, rivière souterraine descendant de la colline du Géant, alors que les légendes de haricots sont toujours associées aux ogres, rien de plus normal...

La légende du guetteur de la cathédrale s'est créée par la suite, sur l'inspiration des légendes de haricots poussant jusqu'au ciel, répandues presque dans le monde entier. Un guetteur nommé Le Paon ne quittait pas le haut de la tour unique, chargé de surveiller les attaques, les incendies et autres malheurs que l'on pouvait voir venir de si haut. Pour s'occuper, il était bien un peu cordonnier, mais il s'ennuyait quand il ne se passait rien.

Il s'amusa à semer des haricots dans des caisses. Ils devinrent géants grâce à l'eau sacrée qui glissait le long des murs de la cathédrale. Ils prospérèrent tant qu'il put nourrir la ville lors d'une famine de la guerre de Cent-Ans. La paix revenue, il continua à les distribuer et assura ainsi l'essor de ce végétal si particulier. Le « soissons » ne se confondait pas avec les gros farineux. Sa finesse était estimée sur les marchés de Paris. Mais il ne se plantait pas hors du Soissonnais, sinon il dégénérait rapidement. La Confrérie du Haricot a été ravivée et fonctionne avec dynamisme. Elle organise la Fête du Haricot.

Il donna aussi lieu à une explication populaire de son nom : « Dieu créa la fleur et lui dit Sois Rose ! Il créa le haricot et lui dit Sois Son ! ... Et va en Paix ! ... »

Rappel du conte-type T328A : Jack et le haricot magique (appelé aussi Gros Jacquot)

Ce conte est répandu en Europe du nord et centrale. C'est une variante du conte T328 Le garçon qui vole les trésors de l'ogre, répandu dans toute l'Europe, l'Afrique du nord, le Moyen Orient et l'Inde.

Jack et sa mère travaillaient dur mais ils étaient très pauvres. Il vendit sa vieille vache contre un haricot magique qui pousse jusqu'au ciel en une nuit. Il le planta et grimpa. Il trouva un château où il se trouva face à une géante. Elle le cacha de son mari ogre et il redescendit avec un sac de pièces d'or.

Quand elles furent dilapidées, il remonta. La géante, mécontente du vol de l'or, le cacha cependant de nouveau. Il prit leur oie d'or qui pondait des œufs d'or et repartit. Des mois après, il s'ennuyait tant qu'il remonta en prenant garde de ne pas se faire voir. Il vit la harpe d'or qui jouait toute seule. Il s'en empara et courut. Mais l'ogre le vit et le poursuivit. Jack, arrivé le premier, coupa à la hache le pied du haricot. géant s'écrasa par terre et Jack eut pour toujours la musique de la harpe d'or.

Rappel du conte-type T804A : La tige de haricot jusqu'au ciel

Ce conte est connu en Finlande et dans les pays baltes et slaves. C'est une variante du conte T804 La mère de saint Pierre tombe du ciel, répandu dans toute l'Europe, la Sibérie, le Japon et la Chine.

Voyant la tige pousser à travers le toit de sa maison, un vieux monta avec sa vieille dans un sac qu'il tenait entre ses dents. Elle ne réussit à se retenir de lui demander s'ils approchaient, et tomba quand il désserra les dents pour lui répondre. Le mari arriva. Dans une variante, ils arrivèrent tous deux, mais la femme ne tint pas la promesse de ne pas s'asseoir dans le petit chariot de Dieu.

La cathédrale

L'intérieur de la cathédrale présente un mobilier important relatif aux saints à légendes présentés ce matin. On y dispose de représentations de saints Crépin et Crépinien (voir légendes p.6-7), Gervais et Protais, Rufin et Valère, Sébastien (voir légendes p.9), Sixte et Sinice, de saintes Marie, Clotilde et Radegonde (voir légendes p.10-11) et de deux abbesses de Notre-Dame. Le plan de la page suivante montre où sont localisés :

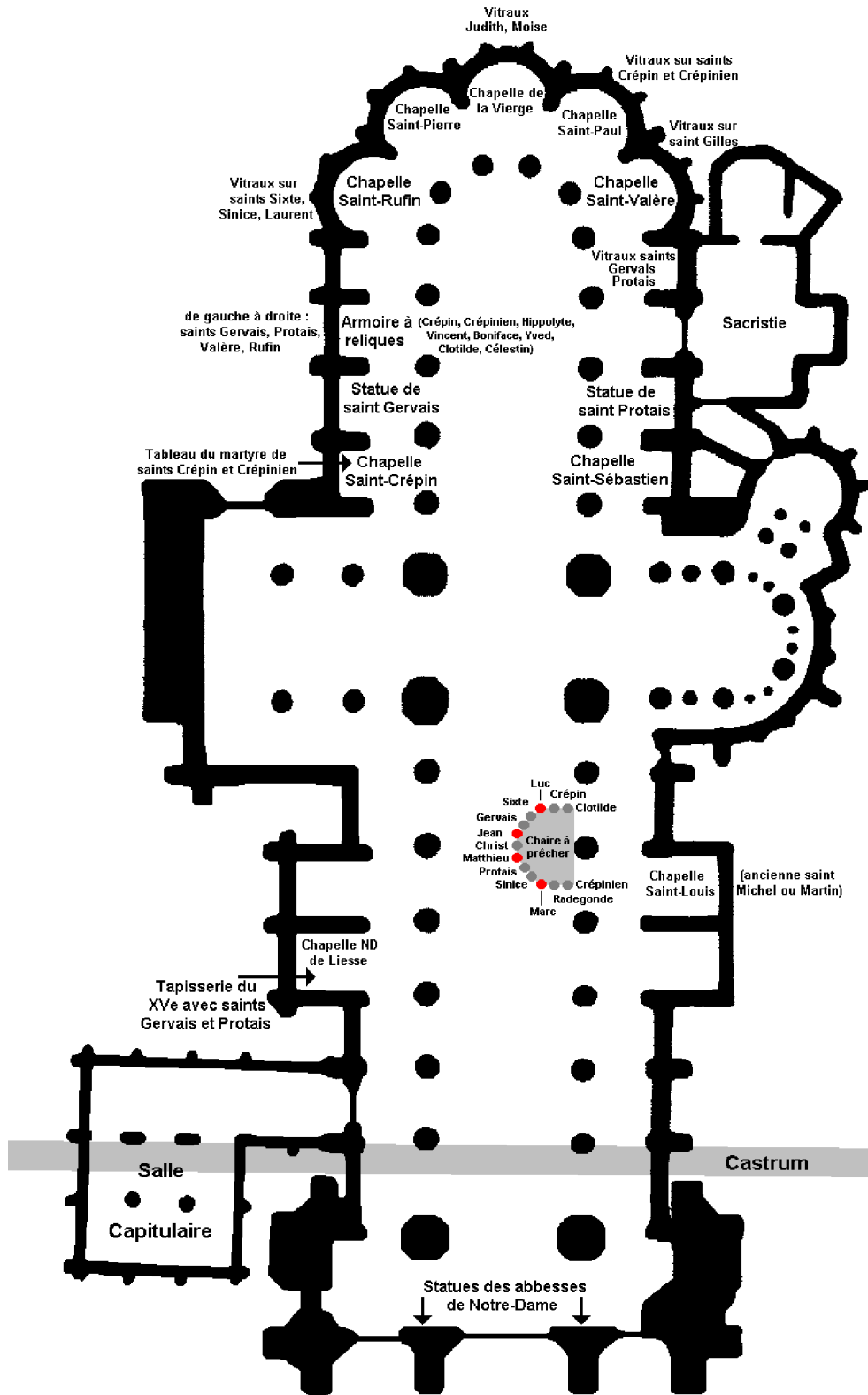
- La chaire à prêcher comprenant, d'est en ouest, des sculptures en bois de : Clotilde – Crépin – Luc (taureau) – Sixte (évêque) – Gervais (palme) – Jean (Aigle) – Christ – Matthieu (Ange) - Protais (palme) – Sinice (évêque) – Marc (lion) – Radegonde – Crépinien,
- La chapelle et statue de saint Louis, armé chevalier à Soissons,
- Le tableau de saint Louis distribuant du pain aux pauvres, et montrant l'abbaye Notre-Dame de Soissons au second plan,



Tableau de saint Louis avec l'abbaye Notre-Dame

Martyre de saints Crépin et Crépinien

- Le tableau de Rubens « L'Adoration des Bergers » montrant la Vierge allaitant (du lait de la vierge fut conservé comme relique à Laon), sans soulier, mais en sandales,
- La chapelle Saint-Crépin et le tableau du martyre de saints Crépin et Crépinien,
- La chapelle et statue de saint Gervais,
- L'armoire à reliques (Crépin, Crépinien, Hippolyte, Vincent, Boniface, Yved, Clotilde, Célestin), avec des représentations, de gauche à droite, de saints Gervais, Protais, Valère et Rufin,
- Chapelle Saint-Rufin avec vitraux de saints Sixte, Sinice et Laurent,
- Chapelles absidiales de Saint-Pierre, de la Vierge et de Saint-Paul, cette dernière comportant des vitraux sur saints Crépin et Crépinien,
- Chapelle Saint-Valère avec des vitraux sur saint Gilles.
- Chapelle avec vitraux sur saints Gervais et Protais,
- Chapelle et statue de saint Protais, puis chapelle Saint-Sébastien.



Plan de la cathédrale

Saints Gervais et Protais. Protomartyrs de Milan au IIe siècle, fête le 19 juin

La cathédrale leur est dédiée. On découvrit leurs reliques à Milan en 386. L'évêque Ambroise leur donna le titre de protomartyrs de Milan. On ne sait rien d'autre d'eux. Leur intérêt est basé localement sur la date de l'invention de leurs reliques, 19 juin, qui correspond à l'axe Gêmeaux de la cathédrale, qui a la même orientation que le *Decumanus* de la ville. Ils finirent décapités. Saint Protais, comme sainte Protaise à Senlis, rappellent la « prothèse », fausse tête utilisée pour les décapitations rituelles pré-chrétiennes (cf « L'Ourcq, sur le trajet du dieu tumultueux »).



Statues de saint Gervais et de saint Protais

Saints Rufin et Valère. Missionnaires romains, martyrs le 14 juin 287 à Bazoches

Ils faisaient partie des douze envoyés du pape. Ils réussirent par leurs qualités à être chargés des greniers impériaux de céréales et commencèrent à évangéliser leurs nombreux contacts. Ils furent dénoncés. Rictiovare les fit arrêter dans un bois près du grand chemin de Reims à Soissons, à Bazoches.

Ils furent étendus sur un chevalet et déchirés à coups de fouet plombés pour les faire avouer, puis enfermés en prison. Ils finirent exécutés par le glaive et noyés dans la Vesle. Leurs restes furent jetés dans un puits, aujourd'hui disparu. Des chrétiens en retirèrent leurs corps et les ensevelirent.

Le chroniqueur Flodoard relata leur aventure : « Rictiovare, comme il sortait de Reims, rencontra Rufin et Valère, deux hommes forts en la foi de Jésus-Christ, quoique gardiens des greniers de l'Empire. Les ayant fait arrêter, et les trouvant fermes et persévérants dans la confession et l'amour de Jésus-Christ, il les fit tourmenter et battre de verges, et ensuite jeter en prison pour les y exténuer de langueur. Mais les anges les vinrent visiter, les consolèrent et réconfortèrent; et enfin reconnus invincibles et inébranlables, le persécuteur leur fit subir la mort. Peu de temps après, comme on rapportait leurs corps à Reims dans des châsses, on raconte qu'à l'endroit où ils reposent maintenant, les châsses devinrent si pesantes, qu'il ne fut pas possible de les lever de là et d'aller plus loin ».

Bazoches, marché sur la Vesle, sur la route Reims-Soissons, aux pieds de Mont-Notre-Dame, connut un essor par le culte des saints Rufin et Valère. Leur fête, le 14 juin, donnait lieu à un pèlerinage à la

fontaine avec leur châsse.

Ces saints martyrs sont aussi honorés à Wallée (commune d'Oulchy-le-Château), que l'on prononce « ouallée », dénommée dans le passé « Vallée Chrétienne ». Ses grottes servirent de refuge aux chrétiens persécutés. Les habitants de Vallée Chrétienne élevèrent tôt une chapelle en l'honneur de saint Rufin et saint Valère, apôtres du Tardenois. Ils en obtinrent des reliques en 890. La chapelle démolie en 1813, un monument fut reconstruit en 1862, avec la cloche et la statue de saint Rufin. Il y a une fontaine Saint-Rufin sur le Rocher.

Dans les villages proches, ils sont aussi dédicataires des églises de Loupeigne, Vierzy, Vregny et de la fontaine Saint-Rufin à Beugneux.



Statues de saint Rufin et de saint Valère

Saints Sixte, Sinice et Laurent

Saint Sixte de Reims (fête le 1^{er} septembre), envoyé par le Pape, s'établit à Soissons avant d'être le premier évêque de Reims, mort vers 300. Saint Sinice (date de fête non identifiée) prit sa suite. Ces deux saints menèrent à bien la translation des reliques des saints Crépin et Crépinien le 3 mars 314, par voie d'eau, entre Saint-Crépin-le-Petit et Saint-Crépin-le-Grand.

Sur leur vitrail, ils sont représentés avec saint Laurent par confusion avec un autre saint Sixte, évêque de Rome (fête le 6 août 258). Saint-Laurent de Rome, diacre du pape saint Sixte II, martyrisé en 258 (fête le 10 août). Sommé de livrer les trésors de l'église, il rassembla les pauvres, infirmes, boiteux et aveugles : "Voilà les trésors de l'Eglise." Pour le faire parler, il fut porté sur le gril. Il eut le courage de dire au bourreau : "C'est bien grillé de ce côté, tu peux retourner".

Station 5 : Saint-Jean-des-Vignes

Sur le trajet, nous voyons un reste du castrum du III^e siècle, puis passons devant le site de l'ancien

théâtre romain (2^e moitié du I^{er} siècle), puis longeons le dernier rempart de la ville, le long du boulevard Jeanne d'Arc. De l'autre côté était le domaine de la nécropole « en Sarrazine ». L'abbaye fut fondée en 1076 et dédiée à Saint Jean le Baptiste (fête le 24 juin). Ce prophète du désert baptisa Jésus et finit décapité sous Hérode (29 août). Les bâtiments romans furent remplacés au XIII^e siècle. 15 statues de 1495-1520 illustrent la vie du Christ. Le Christ en croix sur le meneau de la fenêtre est unique. Les chanoines furent expulsés en 1789 et l'édifice servit de carrière de pierre sous Napoléon. Il reste la façade, le réfectoire, le cellier, le cloître et des annexes.



Photo de Saint-Jean dans les vignes

Les vignes du géant

Les vins de Saint-Jean-des-Vignes étaient aussi renommés que ceux d'Auxerre. Il y avait une vigne sur chaque butte issue d'un géant telles celles de Laon, Nanteuil-lès-Meaux, Saint-Fiacre, certaines proches de Château-Thierry. Dans la partie ouest du vignoble de Château-Thierry, la fête des vigneron est, non pas à la Saint-Vincent le 22 janvier, mais à la **Saint-Paul** le 25 janvier, au début du réveil des forces de la nature. Le 26 est la sainte Paule, le 9 février la sainte Apolline. La Saint-Paul d'hiver (conversion de saint Paul) et son coq ont succédé aux jours d'Apollon et de Belen, l'Apollon gaulois, patrons des hauteurs. Saint Blaise, 3 février, a aussi bénéficié de beaucoup de leurs attributs. Guny, ancien village vigneron vers Coucy-le-Château, fêtait saint Blaise. Et le 4 février est la naissance de Gargantua... qui se trouve bien ainsi sur le mont Saint-Jean grâce à ses vignes.

La Saint-Vincent, culte ramené d'Espagne vers 600 par la reine Brunehaut, a presque fait oublier ces anciennes dédicaces, mais pas totalement, comme on le comprend ici. Le vin de Saint-Jean-des-Vignes recommence à être produit sur quelques ares, sur le versant ensoleillé du mont.

Alignement solsticial avec la butte de Villeneuve-St-Germain

En entrant, nous voyons, à travers l'ouverture de l'église, se profiler la Butte de Villeneuve. Ces deux

buttes sont alignées selon le trajet du soleil du jour le plus long de l'année, fête de saint Jean-Baptiste. Sa tour sud de 80 m devait permettre d'autres observations.

Dans l'Est de la vallée depuis Braine et Chassemy, on a des traces du passage de Gargantua, grand façonneur de la vallée de l'Aisne et de ses buttes. Villeneuve, le dernier *oppidum* gaulois avant la conquête, est caractérisé par une haute butte témoin : *la butte du Moulin dite aussi La Magdeleine*. Didier Audinot, dans son ouvrage sur les cités disparues, écrit (p.73) : "Quelle que puisse être l'interprétation des Tables et itinéraires anciens, la cité préromaine de Soissons se trouvait juchée sur l'oppidum de Villeneuve". Les buttes de Villeneuve et de Saint-Jean sont typiques de celles laissées par Gargantua sur son passage.



A Gargantua, succéda saint Martin

Dans l'Ouest de la vallée, c'est saint Martin qui endosse ses légendes. Saint Martin (316-11 novembre 397), soldat se rendant à Amiens où il partagea son manteau, passa par Soissons et séjourna au camp d'Airaines (Fontenoy). Sur son passage, il laissa le pas du fer de son cheval à Pommiers, au *Pas de saint Martin*, avant de s'envoler de l'autre côté de la rivière.

Pommiers est l'endroit où la vallée de l'Aisne est la plus resserrée. C'est pour cela que les Suessions avaient choisi la colline pour installer un important *oppidum* à rempart barrant l'éperon de falaise, dominant nettement la vallée de l'Aisne.

Il laissa ensuite ses pas à Ambleny dont il est le patron. Sa légende dit que le démon tourmentait ici les passants. Saint Martin passant là, le diable le provoqua. A distance, saint Martin le désarma et le fit battre par son propre bâton. L'orgueilleux du Mont Orgueil lui lança alors un défi : atteindre, par air, la fâite de la forêt de Retz. Mais il n'arriva pas à mi-chemin.

Saint Martin redescendit alors le tertre, et ses pas restèrent imprimés sur le gazon. On les voit toujours. Inutile de tenter de les anéantir. A peine effacés ils se reforment d'eux-mêmes. La croix des Pas St-Martin se situe en rebord du plateau, près du Mont Orgeuil, peut-être un *Orco Ialo*, lieu du dieu Orcus. Ses pas ne sont pas marqués sur du grès, mais sur la pente de gazon qui descend le tertre, surmonté d'une croix. Pour y accéder, il faut mettre ses pieds dans ceux du saint.



La Croix des Pas St-Martin

Saint Martin aussi a sa fontaine, à Saint-Bandry, où il aurait atterri en laissant sa marque, après s'être envolé d'Ambleny ! Saint-Bandry, mort en 545, fit sourdre une source avec son bâton. C'est la source Saint-Blaise, saint dont la fête est la veille de la naissance de Gargantua.

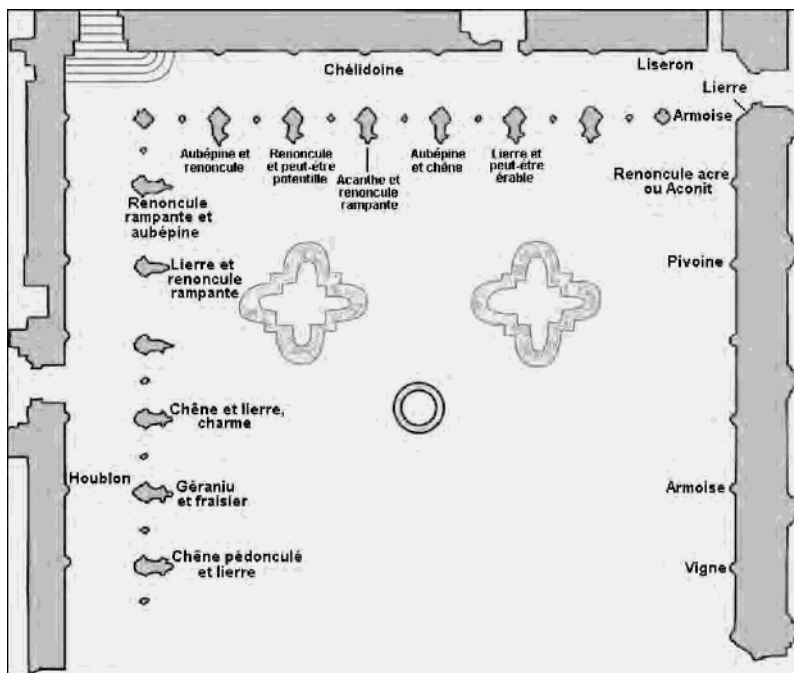
On retrouve Gargantua qui laissa la **Pierre à Pisser de Gargantua** à Vic-sur-Aisne. Gargantua est souvent associé aux rivières, qu'il les pisse ou qu'il les boive. Le motif « rivière de l'urine d'un géant » est même classifié. A Vic, la tradition explique que le Géant avait des calculs. Le lieu-dit Le Champ-Volant à Vic-sur-Aisne pourrait rappeler un saut du géant au-dessus de la vallée. Puis saint Martin laissa son Pas à Autrèches, dont le village voisin est Saint-Christophe, autre substitut du géant.

Les herbes médicinales du Mont Saint-Jean

L'abbaye fut renommée pour ses plantes médicinales, récoltées dans la région proche. Une vingtaine de chapiteaux de la partie qui reste du cloître les figurent encore.



Le cloître



Les plantes du cloître (Cf "Les Herbes de St-Jean", éditions Biotope)

Les plantes grimpantes sont privilégiées : aubépine, houblon, lierre, vigne, et l'arbre géant, le chêne, pilier du ciel. Ses glands guérissaient des flèches et morsures empoisonnées, les hémorragies, diarrhées et fièvres.

- **Lierre ou courroie de Saint-Jean.** Il vint en secours au dieu Bacchus contre des pirates et est l'une de ses plantes avec la vigne. Il procurait l'ivresse et guérissait les maladies de gorge.
- **Vigne.** La première fut plantée par Dieu, chaque feuille est un chrétien et la pousse de la vigne symbolise le christianisme qui se développe. Le vin servait à l'origine de solvant pour des plantes médicinales, puis les moines durent changer car les médicaments étaient plus recherchés pour le vin que pour le principe actif.
- Des herbes dressées sont aussi présentes. L'**armoise ou Herbe de feu** était la plante de la déesse Artémis, protectrice des femmes et une herbe de saint Jean. On la jetait dans le feu de Saint-Jean pour se protéger des maléfices. L'**acanthé ou patte d'ours** guérissait de nombreuses faiblesses.



Houblon (du francisque *Hummol*) ou loup végétal, vigne du nord. Plante grimpante qui contient de la Gorgone, œstrogène qui gonfle la poitrine



Aubépine, arbuste de la Vierge ou de Mai qui hérita son parfum pour avoir aidé à sécher les langes de Jésus. L'épine peut devenir géante. Elle protège de l'infidélité, de la fièvre et est sédative.

Saint Hubert d'Ardenne, passeur thaumaturgique

(Marcel Turbiaux)

Le plus ordinairement, le passage de la maladie à la guérison s'opère par le truchement d'un initié, un médecin, et par l'observation d'un certain nombre de rites (prise de la température, de médicaments à certaines heures, etc.).

Cependant, souvent, s'y ajoute le recours au surnaturel et si, aujourd'hui, nos contemporains ne sacrifient plus de coq à Esculape, tandis que les croyants iront en pèlerinage comme à Lourdes ou prieront, pour leur guérison ou celle des malades en général, Dieu et ses saints, d'aucuns continuent à s'adresser à des sorciers ou à user de pratiques superstitieuses.

Les saints guérisseurs ou préservatifs des maladies sont innombrables et, contre la rage, j'en ai relevé une cinquantaine.

LA RAGE, UN REDOUTABLE ET REDOUTE FLEAU

Il convient de rappeler que, longtemps, la rage fut un fléau endémique. Un chirurgien major de l'hôpital général de Dijon, nommé Le Roux, qui obtint le premier prix au concours, ouvert, sur ce thème, par l'Académie royale des sciences et belles-lettres, en 1749, écrivait : « La rage est une maladie horrible, qui fait frissonner les âmes les plus courageuses ; la force, les richesses, la grandeur, une garde nombreuse : rien n'est capable d'en préserver. L'ennemi rode autour de nous, on l'aperçoit à chaque pas, il est à la campagne, dans les villes, dans l'intérieur de nos maisons » (p. 1-2). « Il n'est point de maladie plus cruelle que la rage », confirmait François Rozier, en 1789, d'autant plus, ajoutait-il (p. 499), que l'« on est encore dans les ténèbres sur sa nature, sa cause, ses préservatifs, & ses remèdes ».

En effet, ce n'est qu'en 1885, que Louis Pasteur, en appliquant, avec succès, sur un humain, le vaccin que Victor Galtier avait mis au point sur des animaux de laboratoire, ouvrit la possibilité, à condition que la vaccination soit pratiquée entre la contamination et l'apparition des premiers symptômes, d'éviter les conséquences terrifiantes et mortelles de cette maladie. En outre, ce qui ajoutait à la terreur qu'elle causait, c'était que, jusqu'à ce que Victor Galtier en démontrât l'inexistence, en 1886 et que Paul Remlinger identifiât le virus de la rage en 1903, on croyait qu'à côté de la rage communiquée par un animal enragé, connue au moins depuis l'Antiquité³⁶, il existait une rage spontanée, qui n'en mettait, donc, personne à l'abri. Ainsi, en 1635, dans le *Recueil* d'Eusèbe Renaudot (p. 420), un interlocuteur, médecin, déclare que « La rage est contractée par des qualités occultes, comme d'avoir dormy fort long-temps à l'ombre d'un cormier. Et dit avoir veu un cardeur devenu enragé pour avoir long-temps battu avec une verge de cornouiller³⁷ ». Un siècle et demi plus tard, Le Roux (*op. cit.*) mentionnera une fatigue excessive, les aliments âcres, la colère et les passions fortes. On cite encore, chez les animaux, « l'orgasme génital non satisfait ».

³⁶ En Arcadie, il existait, rapporte Pausanias (8,19, 2-3, p. 60) « une source d'eau froide, ombragée d'un platane. Si quelqu'un est mordu d'un chien enragé, ou dans les cas de blessure critique ou de tout autre danger de mort, il n'a qu'à boire de cette eau pour être guéri; aussi nomment-ils cette source Alyssos (qui délivre de la rage) ».

³⁷ Le cornouiller était appelé « herbe du diable ». Selon Guillaume Bouchet (p. 268), les verges d'un cornouiller et la renouée, « réchauffées à la main, révoquent (= font revenir) la rage à ceux qui ont été autrefois mordus par des chiens enragez, qu'autrement estoient delivrez du peril ». Voir aussi Charles Estienne et Jean Liébaut (l. III, c. 40, p. 382 : « Celuy qui aura esté atteint de morsure de chien enragé, ou autrement ne doit dormir ou reposer sous l'ombre d'un cormier, autrement il seroit en danger de retourner en sa premiere rage : telle vertu a le cormier d'exciter & renouveler une rage assoupie ». Cette croyance était largement répandue et, encore en 1808, Brisseau-Mirbel (p. 92) estimait devoir écrire que « personne ne doit croire à cette fable ».

Remèdes naturels et surnaturels

L'importance de la rage et la terreur qu'elle inspirait dans la population, suscitèrent une littérature particulièrement abondante³⁸ et des vocations de charlatans et aussi de personnes de bonne foi à proposer des remèdes contre la rage.

On ne peut parcourir un journal médical de cette époque, comme la *Gazette salubre*, sans trouver, à chaque livraison, un nouveau remède, tout aussi inefficace que les autres contre la rage. On en rencontre, non seulement dans les livres de médecine, de chasse, d'agriculture ou encore les livres de cuisine, mais aussi dans les livres de prières, où presque aucune des maladies n'est omise, demandant aux saints le secours et l'espérance que la médecine était impuissante à accorder.

Pour ce qui concerne la rage, saint Hubert d'Ardenne est le plus célèbre des saints invoqués.

SAINT HUBERT D'ARDENNE

La construction d'un mythe

Je distinguerai, d'une part, la vie, la famille et la vocation de saint Hubert et, d'autre part, sa promotion à l'épiscopat, en suivant les *Acta sanctorum*, où le Père De Smet a recueilli sept « vitæ » de saint Hubert³⁹.

Vie de Saint Hubert

Le plus ancien, « vita prima », composé entre le 3 novembre 743, date (fixée pour sa fête) de la première translation des restes du saint, transféré devant le maître-autel de la basilique Saint-Pierre de Liège, où il avait été inhumé, après sa mort à Tervueren en 727, et 750. Il nous apprend peu de choses : rien de sa naissance, de sa patrie, de ses ancêtres, de sa jeunesse, seulement qu'il fut marié, eut un fils du nom de Floribert, puis, qu'après son veuvage, il entra dans la cléricature et fut disciple de saint Lambert, à qui il succéda à l'épiscopat, son apostolat en Ardenne, en Taxandrie et en Brabant, ainsi que ses vertus et ses miracles.

En 825, les restes de saint Hubert furent transférés de l'église Saint-Pierre de Liège à Andage, futur Saint-Hubert, en présence de Louis le Débonnaire. A cette occasion, Jonas d'Orléans, évêque de cette ville vers 822, d'où son nom, remania le Vita (« vita secunda »), mais sans apporter d'éléments nouveaux quant à la vie de saint Hubert.

C'est l'auteur d'une vie de saint Lambert, écrite dans la première moitié du XII^e siècle, le chanoine Nicolas⁴⁰, du chapitre de la cathédrale Saint-Lambert de Liège, qui enrichit la légende en ajoutant plusieurs détails sur saint Hubert, que l'on a extraits pour former un « Vita tertia ».

On apprend qu'Hubert était comte du palais en Aquitaine, sous le roi Thierry III, roi de Neustrie, du temps qu'Ebrouin (+ 681), maire du palais, opprimait les Francs. Fuyant la tyrannie, il se réfugia auprès de Pépin d'Herstal, maire du palais d'Austrasie. Il était fils de Bertrand, frère de Boggis, duc d'Aquitaine, dont il épousa la veuve, Odde⁴¹. S'étant rendu

³⁸ La bibliothèque de Jean-Baptiste Huzard (1755-1838), inspecteur général des écoles vétérinaires, ne comportait pas moins de 134 ouvrages sur la rage, plus 28 articles divers entre 1550 et 1831 (*Catalogue*, p.118-129)

³⁹ *Acta sanctorum*, Novembre, t. I, Paris, Victor Palmé, 1887, p. 759-897.

⁴⁰ Cette vie de saint Lambert, écrit l'auteur, fut rédigée à la demande des dignitaires de l'église de Liège. De celle-ci, alors sous l'épiscopat d'Henri de Leez, évêque de Liège de 1145 à 1164, affaiblie par la querelle des investitures, il fallait restaurer la puissance..

⁴¹ Selon la charte d'Alaon, dont Joseph François Rabanis (1856) a montré que c'était un faux, fabriqué au XVII^e siècle, ils seraient fils du roi [Caribert II \(608 - 632\)](#), Boggis y étant noté comme maillon généalogique pour relier la maison des premiers [ducs d'Aquitaine](#) à la maison royale des [Mérovingiens](#). Odde ne figure sur aucune source historique.

auprès de Lambert, évêque de Maastricht, dont il admira les vertus, il s'attacha à sa personne, mais, tenu par les liens du mariage, il ne put, alors, suivre son désir d'entrer en cléricature et c'est en clerc qu'il vécut auprès de lui.

Le « Vita quarta », écrit après 1250, reproduit le récit du chanoine Nicolas, mais ajoute le miracle auquel est attribué la conversion d'Hubert : un jour de grande fête, alors que tous les chrétiens se rendaient à l'église, Hubert, adonné aux vanités du monde, alla à la chasse. A peine avait-il lancé ses chiens qu'un cerf se présenta à lui, portant un crucifix entre les branches de ses bois. Au même instant, une voix se fit entendre, l'invitant à aller trouver Lambert et à faire, sur ses conseils, pénitence, le menaçant de l'enfer s'il ne se convertissait pas à Dieu. Hubert descendit aussitôt de cheval, se mit à genoux et prit la résolution de mener une vie sainte. C'est alors qu'il quitta l'Aquitaine pour l'Austrasie.

Le « Vita quinta », écrit aussi après 1250, ajoute de nouveaux éléments : Hubert était duc d'Aquitaine quand il se rendit en Austrasie ; l'apparition du cerf eut lieu le dimanche de la Passion⁴²⁴³ ; il se rendit, ensuite, de Tongres à Maastricht, où Lambert l'instruisit et le baptisa. Hubert se dépouilla alors de ses biens, qu'il distribua aux pauvres et aux églises et se retira, pour faire pénitence, en un désert, où il demeura quinze ans.

Jean d'Outremeuse, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, fait d'Hubert le fils de Bertrand, duc d'Aquitaine et de Hugberne, sœur d'Odde. Il fut nommé comte du palais à dix-huit ans, devint comte de Paris et les persécutions d'Ebroin le forcèrent à s'exiler. Après son arrivée en Austrasie, il servit dans l'armée de Pépin. Après l'apparition du cerf et son changement de vie, il épousa Floribane, fille de Dagobert, comte de Louvain⁴⁴, dont il eut un fils, Floribert. Après la mort de son épouse, il se rendit en Aquitaine, pour assister à la mort de son père Bertrand, renonça à sa succession en faveur de son frère Eudon et revint à Maastricht, où il se donna à Dieu (« Vita sexta »).

Il y a beaucoup d'inconséquences et de contradictions dans ces divers récits. Outre le fait que Bertrand, Boggis et Odde sont des Mérovingiens imaginaires, comme Edouard Fétis (1846) l'a relevé, il n'y eut pas de comte du palais du temps de Thierry III, Hubert ne pouvait épouser Odde, puisqu'elle était sa tante, ce qui était, alors, un empêchement canonique au mariage.

Quant au miracle de l'apparition du cerf, on y a vu l'origine du patronage de saint Hubert sur la chasse. Elle semble, plutôt, née d'une confusion avec la légende de saint Eustache, d'autant plus facilement que saint Hubert était invoqué, dès le X^e siècle, pour le succès de la chasse⁴⁵. Comme on l'a vu, c'est le 3 novembre 825 qu'eut lieu la translation de son corps à Andage, dans la giboyeuse forêt d'Ardenne, où Louis le Débonnaire aimait à chasser et qui présida la cérémonie de la translation. Celle-ci établit le pèlerinage et éleva l'opinion que saint Hubert avait été chasseur lui-même⁴⁶. Son chien s'appelait Souillard le blond et eut

⁴² Certains auteurs disent à Noël, mais Pâques est beaucoup plus sacrilège.

⁴³ Je signale que Jacques Délis (1987), arguant du fait que le cerf est un animal qui conduit vers l'au-delà, a cru voir, en saint Hubert, un substitut du dieu cornu Cernunos et « un saint passeur d'eau, un saint du passage de l'au-delà » ((p. 13). Sans devoir partager cette hypothèse, on peut noter que plusieurs miracles de saint Hubert consistent à provoquer la pluie ou sont en rapport avec l'eau. (Roberti, *passim*, p. 31-39) et que l'hydrophobie est un des symptômes caractéristiques de la rage.

⁴⁴ Petrus Divaeus (Pieter Van Dieve), au XVI^e siècle, parle aussi du mariage d'Hubert, mais il nomme Floribert le comte de Louvain et sa fille Florvine. En fait, il n'y avait pas encore de comtes de Louvain à l'époque de saint Hubert.

⁴⁵ A l'origine, des gentilshommes, venus chassés dans la forêt d'Ardenne et ayant battu, en vain, tout le pays sans trouver de gibier, firent vœu d'offrir à saint Hubert le premier animal qu'il rencontrerait. Ce fut un énorme sanglier. Le chef des veneurs, émerveillé de la grosseur de l'animal, donna l'ordre de l'emporter, au lieu d'en faire présent à saint Hubert. On vit, alors, le sanglier disparaître. Depuis, le jour de la saint Hubert, fut célébrée, le 3 novembre, la messe dite de saint Hubert et les chasseurs consacraient les prémices de cette journée au saint, ainsi que la dîme du gibier pris dans le courant de l'année (Mabillon, p. 301).

⁴⁶ Le nom de « chasse saint Hubert » est, parfois, donné à la « chasse sauvage », saint Hubert, ayant été condamné

« vingt deux enfants, qui prenaient les cerfs *tous seulz* » (Diguët, p. 10). En sont issus les chiens de la race dite de Saint-Hubert, car, selon Le Verrier de La Conterie (p. xiiij), les moines d'Andain, « avec son cors, ils eurent aussi ses chiens, dont ils ont conservé la race avec soin ».

La promotion épiscopale de saint Hubert

C'est le chanoine Nicolas, dans le « *vita tertia* », qui raconte que saint Hubert fut conseillé par saint Lambert de faire un pèlerinage à Rome, au tombeau des saints Apôtres. Pendant qu'il était en voyage, un ange apparut au pape, Sergius, pendant son sommeil et lui apprit que Lambert venait d'être assassiné⁴⁷. Il lui remit, en même temps, la crosse de saint Lambert et lui ordonna de conférer son siège, devenu vacant, ainsi que la crosse, au prêtre, qui venait d'arriver à Rome. Le pape, en s'éveillant, trouva la crosse près de lui, ce qui le convainquit de la réalité de sa vision. Il se rendit au tombeau des saints Pierre et Paul, où il trouva Hubert, qu'il reconnut aux signes que lui avait donnés l'ange et lui conféra le siège épiscopal avec la crosse.

D'autres détails sont fournis par le « *Vita quarta* » et le « *vita quinta* ».

Selon le « *vita quarta* », le pape apprit, à Hubert, le martyre de saint Lambert et lui offrit le siège de Tongres. Hubert refusa par humilité. Or, voilà que des anges lui apportent les ornements sacerdotaux de saint Lambert. Mais il manquait l'étole. (Selon Jean d'Outremeuse, p. 375, le diable avait emporté les quatorze étoles de la sacristie pour empêcher qu'Hubert reçût les ordres sacrés). Alors, la sainte Vierge, patronne de l'église de Tongres, lui en fit porter une, par un ange, de soie blanche, dans laquelle il y avait un fil d'or. C'est avec ces ornements qu'Hubert fut sacré évêque. En outre, un jour qu'il célébrait la sainte messe⁴⁸, saint Pierre lui apparut et lui donna une clé aussi d'or, à porter comme symbole de son pouvoir spirituel et avec laquelle il aurait celui de guérir les lunatiques et les furieux.

D'après le « *vita quinta* », c'est Dieu lui-même, qui ordonna à Hubert, quand il était dans le désert, de se rendre à Rome et la remise de l'étole est quelque peu différente : après la consécration épiscopale, Hubert pria la Vierge d'obtenir de Dieu qu'il lui accordât la science nécessaire. Aussitôt, un ange vint lui ceindre le cou d'une étole en disant : « Marie, mère du Christ, vous envoie cette étole ; vous aurez la science nécessaire pour remplir pleinement les devoirs de l'épiscopat⁴⁹ ».

Là encore, il n'y a pas accord entre les deux « *vitae* » ; de plus, en dépit de l'incertitude où l'on est de l'année de l'assassinat de saint Lambert, Serge I^{er} étant décédé en 701, la rencontre du pape et de saint Hubert à Rome est tout aussi incertaine.

Le rite de guérison

Quoi qu'il en soit, l'étole, conservée, aujourd'hui, dans l'église abbatiale de Saint-Hubert⁵⁰ et la clé, anciennement conservée à l'église Saint-Pierre et, depuis la destruction de cette dernière, en 1811, à l'église Sainte-Croix de Liège, sont les instruments qui serviront à

à chasser jusqu'au jugement dernier, pour s'être trop adonné à la chasse dans sa vie (Gaidoz, 1887, p. 112)

⁴⁷ Saint Lambert fut assassiné le 17 septembre d'une année incertaine, mais non postérieure à 705. Les historiens varient sur les causes de ce crime. Pour les uns, saint Lambert, ayant reproché à Pépin d'Herstal d'avoir répudié Plectrude pour épouser Alpaïde, sœur de Dodon, il se détermina à supprimer l'évêque. Pour d'autres, c'est pour venger deux de ses parents, Gallus et Rivaldus, tués par des parents du prélat, en suite de querelles. (Kupper)

⁴⁸ Pour certains, le jour même de sa consécration épiscopale.

⁴⁹ Le « *Vita quinta* » ajoute que Dodon, ayant appris, par la renommée, la nomination d'Hubert au siège épiscopal, envoya des soldats à la rencontre d'Hubert pour le tuer. Averti par un ange, le saint, par un signe de croix, punit ses agresseurs : les uns moururent de mort subite, d'autres furent possédés du démon, d'autres furent frappés d'épilepsie, d'autres, enfin, devinrent enragés.

⁵⁰ Elle fut retirée du corps de saint Hubert lors de sa translation à Andage en 825.

prévenir et à guérir la rage⁵¹.

Voyageant en 1718, Edmond Martène et Ursin Durand, visitèrent l'abbaye de Saint-Hubert (Martène, p. 145-147).

Voici ce qu'ils relatent :

« Tout le monde sçait, que le plus puissant remede contre la rage, c'est d'avoir recours à la protection de saint Hubert. Lorsque nous étions dans son monastere, il y arriva dix personnes du diocese de Langres, qui avoient été mordues par un chien enragé. Après s'être confessées & avoir communié, le sacristain leur fit une petite incision au front, inséra une très-petite parcelle (à l'origine un brin de fil d'or) de l'étole de S. Hubert dans la playe⁵², la referma proprement & la banda avec un linge, & leur prescrivit certaines loix à garder ».

C'est ce qu'on appelle la taille. Elle est utilisée pour les personnes mordues à sang, car, non seulement son application est « un préservatif contre le danger de l'hydrophobie », mais « elle fait plus : elle arrête la maladie; elle empêche les suites d'un mal déjà existant; ce qui est une guérison véritable » (Bertrand, p. 149).

La plus ancienne mention, qui en est faite, est rapportée dans le second livre des *Miracula sancti Huberti*⁵³, rédigé avant 1086, n° 14 : en 954 (879, selon Jean Roberti, p. 89 et 222)⁵⁴, un habitant de Luchy, mordu par un loup enragé, se rendit à l'abbaye pour invoquer saint Hubert. Il y fit la neuvaine prescrite et on lui inséra, selon l'usage, une parcelle de l'étole de saint Hubert au front. Il fut, ainsi, préservé de la rage. Suivant Jean Roberti (1621), il aurait été employé, dans l'espace de neuf cents ans, pour l'opération de la taille, environ dix-sept pieds et cinq doigts de l'étole miraculeuse, dont la mesure était originairement de dix pieds, sans qu'elle eût diminué d'une ligne.

La neuvaine, qu'il fallait en outre suivre scrupuleusement, c'est ce qu'Edmond Martène mentionne comme « certaines loix à garder ».

« La personne à qui on a incisé dans le front une parcelle de sa sainte Etole, doit observer les articles suivans.

« I. Elle doit se confesser & communier neuf jours consécutifs sous la conduite & le bon avis d'un sage & prudent Confesseur qui peut en dispenser.

« II. Elle doit coucher seule en draps blancs & nets, ou bien toute vestuë.

« III. Elle doit boire dans un verre ou autre vaisseau particulier, & ne point baisser sa tête pour boire aux fontaines ou rivières, sans cependant s'inquiéter, encore qu'elle regarderoit ou se verroit dans les rivières ou miroirs⁵⁵.

« IV. Elle peut boire du vin rouge, claret & blanc mêlé avec de l'eau, ou boire de l'eau pure.

« V. Elle peut manger du pain blanc ou autre ; de la chair d'un porc mâle d'un an ou plus, des chapons ou poulles aussi d'un an ou plus, des poissons portans écailles, comme les harengs, sorets, carpes, &c. des œufs cuits durs, & toutes ces choses doivent être mangées froides ; le sel n'est point deffendu.

« VI. Il ne faut pas peigner ses cheveux pendant quarante jours, la Neuvaine y comprise.

⁵¹ Grâce à l'intercession de saint Hubert, par la vertu de son étole, non seulement « les mordus, navrés et endommagés de quelques bêtes enragées sont [...] préservés » du funeste accident de la rage] ,mais aussi « les possédés et obsédés sont délivrés ; les dévoyés d'esprit recouvrent leur parfaite santé », affirmait un placard distribué par les frères quêteurs de la confrérie de Saint-Hubert.

⁵² Pol-Pierre Gossiaux (p. 152) se demande si l'origine de la taille ne serait pas la pratique « universelle », consistant à appliquer sur la plaie, parfois scarifiée, des poils arrachés à l'animal responsable de la maladie. On aurait substitué un fil de l'étole au poil.

⁵³ *Acta sanctorum, op. cit.*, p. 819-822.

⁵⁴ Jean Roberti estime que l'usage de la sainte Etole remonte à l'époque de la translation du corps de saint Hubert à Andage et cite (p. 100 et 227) le cas (avant l'an 1000) d'un seigneur de Marle qui, ayant négligé de faire la neuvaine prescrite, fut, de nouveau, frappé des symptômes de la maladie. Il revint au monastère et guérit. En reconnaissance, il donna, au monastère, le tiers de sa terre d'Evernicourt.

⁵⁵ On croyait que l'eau renvoyait l'image du chien qui avait mordu (Renaudot, p. 422-423)

« VII. Le dixieme jour il faut faire délier son bandeau par un Prêtre, le faire brûler & en mettre les cendres dans la piscine.

« VIII. Il faut garder tous les ans la fête de S. HUBERT, qui est le troisième de Novembre.

« IX. Et si la personne recevoit blessure ou morsure de quelques animaux enragéz qui allât jusqu'au sang, elle doit faire la même abstinence l'espace de trois jours, sans qu'il soit besoin de revenir à S. Hubert.

« Elle pourra enfin donner repy ou délai à quarante jours, à toutes personnes qui sont blessées ou mordues à sang, ou autrement infectées par quelques animaux enragez ».

Dès le XV^e siècle, Jean Chartier de Gerson (col. 472) dénonçait cette neuvaine comme superstitieuse. Plus tard, Jean-Baptiste Van Helmont (1621) choisit l'étole de saint Hubert pour montrer que c'est à l'influence du magnétisme animal qu'on doit attribuer les guérisons miraculeuses des reliques⁵⁶. La Sorbonne condamna le pèlerinage en 1671 (Sainte-Beuve, t. II, p. 658-659), relayée, en 1701, par Germain Gilot (Becdelièvre-Hamal, p. 91-92) Contre ces attaques, les autorités religieuses liégeoises et les abbés de Saint-Hubert, appuyés par la Faculté de Médecine de Louvain, firent bloc, l'efficacité de l'étole fut attestée par médecins et prélats (voir Roberti, p. 505, Lebrun, p. 1-103, Bertrand, p. 157-162) et le certificat délivré aux taillés, au XVII^e siècle, portait, afin de « mettre hors de peine les personnes auxquelles on pourroit avoir donné quelque impression préjudiciable à l'ancienne pratique de la Neuvaine de S. Hubert », le jugement de l'évêque de Liège, Jean-Louis d'Eldereren, prononcé, en 1698, assurant que la neuvaine « se peut observer et pratiquer en toute sûreté et sans aucune superstition » (Bertrand, p. 154-155).

L'abrégé de la vie et miracles de S. Hubert, justifie la neuvaine comme comportant soit des mesures d'hygiène, soit des actes de mortification et Pol-Pierre Gossiaux (p. 154) y voit « une série d'ordonnances typiquement galéniques. Elle obéit, en effet, à la logique du froid et de l'eau, pour combattre le « feu » de la rage, en s'efforçant de « renforcer » les humeurs altérées par des moyens dictés par la logique aristotélicienne de la « sympathie ».

Quoi qu'il en soit, la généralisation du vaccin contre la rage ne ralentit pas la vogue du pèlerinage. Anatole de Ségur, en 1886, tenait à rappeler « qu'il existe depuis plus de mille ans un remède d'un autre ordre, mais tout aussi efficace et pour ainsi dire infallible contre la rage [...], le pèlerinage à Saint-Hubert ». D'ailleurs, s'il y eut plus de quatre mille huit cents personnes taillées depuis le 12 octobre 1806 (date du début de la tenue du registre) au 1^{er} janvier 1835, il y eut encore 537 personnes « taillées » entre 1886 et 1901, 397 entre 1907 et 1915 et encore 3 en 1919 ((Tricot-Royer, p. 13). André Laurent rappelait, en 1979, qu'« il n'est pas rare, de nos jours, qu'en sortant de l'Institut Pasteur, les malades guéris viennent brûler un cierge à Saint-Hubert d'Ardenne » (p. 178).

La clé de saint Hubert

La « clé de saint Hubert », que le saint aurait reçue de saint Pierre, bien que sa première mention ne remonte qu'aux *Gesta episcoporum leodiensum*, de Gilles d'Orval, rédigés vers 1250 C'est une clé monumentale, qui a fait l'objet d'une étude archéologique et archéométrique de Louis Martinot, Georges Weber et Philippe George en 1995. Tige et panneton peuvent être placés stylistiquement vers 1250, époque à laquelle où Gilles d'Orval en fait mention. La poignée, qui est du même style, mais d'un alliage plus récent, peut avoir été remplacée. Elle était utilisée, chauffée au rouge, mise au préalable en contact avec l'étole, pour préserver ou guérir de la rage « les. Bêtes qui en sont flâtrées »⁵⁷ (Lebrun, p. 5-6)⁵⁸.

⁵⁶ Si Jean-Baptiste Van Helmont a choisi l'étole de saint Hubert, c'est parce que son écrit est dirigé contre Jean Roberti. Il était, en effet, disciple de Rodolphe Goclenius, dont la prétention de guérir toutes les maladies avec l'aimant avait donné lieu à une polémique entre les deux hommes. (Voir Bedelièvre-Hamal, p. 86-87)

⁵⁷ La messe des chiens, à la Saint-Hubert (3 novembre) avait, pour but, non seulement de célébrer l'anniversaire

La procédure, que reproduit Otto von Reinsberg-Düringsfeld (p. 198), était la suivante :

« Dès qu'on s'aperçoit qu'un animal a été mordu ou infecté par un autre, il fait faire rougir le cornet ou clef au feu et l'imprimer sur la plaie même, si cela se peut commodément, sinon sur le front jusqu'à la chair vive, et tenir ledit animal enfermé pendant neuf jours, afin que le venin ne puisse se dilater par quelques agitations immodérées.

« Les animaux sains seront marqués au front, mais il ne sera pas nécessaire de les tenir enfermés. Cela fait, quelqu'un de la famille soit pour un ou plusieurs bestiaux, commencera le même jour à réciter, pendant neuf jours consécutifs, cinq *pater* et *ave*, à l'honneur de Dieu, de sa glorieuse Mère et de saint Hubert. Pendant tout ce temps on donnera tous les jours audit animal, avant toute autre nourriture, un morceau de pain⁵⁹ d'avoine, bénite par un prêtre, en l'honneur de saint Hubert ».

Dans le creux de la poignée est renfermé un fragment de fer, provenant des chaînes de saint Pierre, comme ces clés que saint Grégoire, pape, envoya à Childebert pour le préserver de tous les maux (Barbier de Montault, p. 50-51). Grégoire de Tours, d'un autre côté (a, p. 48), rapporte qu'à Rome, « bon nombre de fidèles apportaient des clés d'or pour ouvrir la grille (de la confession de saint Pierre), prenant celles qui s'y trouvaient ; ils s'en servent pour guérir diverses maladies ». Il en ressort que la clé de saint Hubert est une clé de saint Pierre, rebaptisée clé de saint Hubert. Il faut, ici, souligner la dévotion particulière qu'Hubert entretenait pour saint Pierre. C'est à l'église Saint-Pierre de Liège, dans un monastère de bénédictins qu'il avait fondé, en 714, qu'il voulut être inhumé.

Saint Pierre restera, d'ailleurs, le saint le plus invoqué contre la rage⁶⁰. L'origine de cette vertu repose sur la légende de Simon le Magicien. Celui-ci ayant, un jour, lancé d'énormes chiens furieux contre lui, saint Pierre, qui avait prévu l'attaque, leur présenta du pain qu'il avait béni et aussitôt, ils prirent la fuite. Une autre fois, Simon le Magicien attacha un très gros chien à la porte de la maison de saint Pierre pour l'empêcher d'entrer, mais, d'un signe de croix, il détacha l'animal, qui se mit à poursuivre Simon (Jacques de Voragine, p. 281, 282). Toutefois, au fur et à mesure de l'extension du culte de saint Hubert, celui-ci supplanta saint Pierre et ses concurrents. On notera, par exemple, que la chapelle Saint-Hubert, à Paris, où on « a donné longtemps le répit à ceux qui avoient été mordus par des bêtes enragées, & on y a fait flâtrer les chiens soupçonnés d'être enragés » (Piganiol de La Force, p. 442), fut, d'abord, dédiée à saint Pierre (Jaillot, p. 41)⁶¹. De même, la chapelle Saint-Hubert de l'église Saint-Piat de Tournai.

du saint patron des chasseurs depuis le 9^e siècle, mais aussi « de prier le Ciel d'éloigner des chiens les maladies, les morsures des serpents, les piqûres des plantes vénéneuses, les blessures de sanglier et, surtout, la rage » (Draveilles, 1864)

⁵⁸ Cette pratique était ancienne. Grégoire de Tours (VI^e siècle), déjà cité (b, p.161) rapporte que, dans le pays de Bordeaux, il y eut, une année « une grave maladie des chevaux ». Les gens se rendirent à un oratoire dédié à saint Martin et « imprimèrent sur leurs chevaux la marque de la clef qui fermait la porte de l'oratoire [...] Le pouvoir du saint agit tellement que les chevaux malades furent guéris et que ceux qui n'avaient pas encore été atteints, ne souffrirent de rien par la suite ». En fait, cette clé n'est que la forme sacrée d'une pratique profane, consistant à appliquer un fer rougi au feu sur le front d'un animal. Guillaume Bouchet, qui ignore saint Hubert, préconise, « si l'on s'aperçoit qu'un chien soit enragé, il faut incontinent [...] luy imprimer au front une marque de fer à cheval » (p. 274). Il faut souligner que l'usage de clés pour marquer les animaux se rencontre sous l'égide d'autres saints (p. ex. saint Tugen ou saint Mathurin en Bretagne, saint Guérin à Saint-Jean-d'Aulph, etc.).

⁵⁹ Dans de nombreux endroits, comme à Saint-Hubert, on faisait bénir du pain, le jour de la saint Hubert, que l'on mangeait ou donnait à manger aux bêtes pour préserver de la rage

⁶⁰ Par exemple, à Six-Fours (Jouglas, p. 49-50), à Toulon (Seignolle, p. 236). A Paris, c'était une clef de saint Pierre, qu'on faisait rougir au feu et dont on marquait les bœufs malades à l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs

⁶¹ Mais, ajoute Jaillot, « cet usage a été aboli il y a déjà longtemps ». Selon Marchangy (p. 107), au XIV^e siècle, la chapelle était déjà « délabrée ». A la porte « était assis un vieil archer invalide, dont le triste emploi était de noyer les chiens qu'on soupçonnait d'être enragés. Les personnes qui étaient mordues par des bêtes atteintes de la rage, avant de se rendre au monastère de saint Hubert, venaient dans cette petite chapelle, chercher « terme et répit de quarante jours, pour être bien assurées que le mal ne les tuerait pas avant qu'elles ne fussent arrivées à l'autel miraculeux du saint évêque de Tongres ». Cette chapelle, dépendant d'une maison appelée le *Répi Saint-Hubert*,

Bien plus, dans certaines régions, selon Michel de Tornéry (p. 88), « on remplaçait le pèlerinage à Saint-Hubert par celui d'un édifice consacré à saint Pierre : là on brûlait avec certains fers en forme de clef ou de croix ceux qu'on voulait préserver de la terrible maladie ».

La coutume, consistant à appliquer les clés des églises, chapelles, tabernacles⁶², froides ou chaudes à la tête des chiens pour les guérir ou les préserver de la rage, semble avoir été assez répandue pour que des prêtres ou des théologiens, comme Jacques de Sainte-Beuve (t. I, p. 283-285), déjà cité ou Etienne Le Camus (titre I; art. 9, p. 12), évêque de Grenoble, décidassent de la condamner

Néanmoins, un peut partout, en France, bien que l'inventaire en reste à faire, l'utilisation de clés de saint Hubert était largement répandue.

Certains auteurs se sont interrogés sur le pourquoi d'une clé, car si la taille ne pouvait être pratiquée qu'à Saint-Hubert d'Ardenne, l'utilisation d'une clé n'était pas à l'exclusive de l'abbaye.

Peut-être suffit-il de se rappeler qu'à l'origine, il s'agissait d'une clé de saint Pierre, à qui, selon saint Mathieu (16, 16, 19), le Christ a dit : « ce que tu lieras sur terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur terre sera délié dans les cieux » ?

De la terre au ciel, c'est d'un autre passage qu'il s'agit, mais le passage de la maladie – et d'une maladie réputée, à juste titre, mortelle – à la santé, n'est-il pas, en quelque sorte, de la presque-mort à la presque-résurrection ?

REFERENCES

Abrégé de la vie et miracles de S. Hubert, par un religieux de l'abbaye dudit S.-Hubert, Liège, J.-F. Broncart, 1697

Barbier de Montault (Xavier).- Le reliquaire de Lacour-Saint-Pierre (Tarn-et-Garonne) et les clés de St Pierre et de St Hubert, *Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne*, 1878, p. 30-80 ; appendice, p. 125-138

Becdelièvre-Hamal (Antoine-Gabriel de).- *Biographie liégeoise*, t. II, Liège, Jeunehomme frères, 1837.

Bertrand (C.-J.).- *Pèlerinage de Saint-Hubert en Ardennes*, Namur, F.-J. Douxfils, 1855.

Bouchet (Guillaume).- *Les Serées de Guillaume Bouchet, sieur de Boncourt* [1584] éd. définitive, t. I, Lyon, Simon Ricard, 1615.

Brisseau-Mirbel (Charles-François Brisseau de Mirbel).- *Histoire naturelle, générale et particulière des plantes...*, t. XVII, Paris, F. Dufart, 1808.

Catalogue des livres... de feu J.-B. Huzard, 3^e partie, Paris, Vve Bouchard-Huzard, 1842.

Délis (Jacques).- La sainte de Viserny..., *Mythologie française*, n° 147-148-149, décembre 1987, p. 11-15.

Diguet (Charles).- *La vision de saint Hubert*, Paris, Vve Pairault et fils, 1864.

Divaeus (Petrus, Pieter Van Diève).- *Annalium oppidi Lovaniensis*, liv. I, De origini Lovanii, dans *Opera varia*, Louvain, Henri Van der Haert, 1757.

Draveilles (M. de).- La messe des chiens, *Bulletin de la Société protectrice des animaux*, t. X, 1864, p. 358-359.

Estienne (Charles), Liébault (Jean).- *L'agriculture et maison rustique*, dem. éd., Rouen, Guillaume

était située dans la rue du Faubourg Saint-Antoine, un peu plus loin et du même côté que l'abbaye, entre les rues de Reuilly et de Picpus ». (Bonnardot, p. 354).

⁶² A Paris, à Saint-Denis-de-la-chartre, où saint Denis (autre patron antirabique) avait été enfermé, on appliquait la clé de la prison sur ceux qui avaient été mordus par des bêtes (Gaston, p. 40).

de Machuel, 1676.

Fétis (Edouard).- Préface à Hubert Le Prévost, *Légende de saint Hubert*, Bruxelles, A. Jamar, 1846.

Gaidoz (Henri).- *La rage et saint Hubert*, Paris, Alphonse Picard, 1887.

Gaston (Jean).- Les images des confréries parisiennes avant la Révolution, Paris, *Société d'icongraphie parisienne*, 1909.

Gerson (Jean Chrtier de).- Tractatus consolatorius de directione sive restitidine cordis, dans *Opera omnia*, t. III, Anvers, Somptibus societatis, 1706, col. 468-471.

Gilles d'Orval.- Gesta episcoporum leodiensum, *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*, t. XXV., Hanovre, Hahn, 1880.

Gossiaux (Pierre-Pol).- La neuvaine de saint Hubert : une pensée sauvage ? », *Cahiers internationaux du symbolisme*, n° 86-87-88, 1997, p. 143-176.

Grégoire de Tours.a.- *De gloria martyrum* ; trad. fr. *Le livre des martyrs*, Clermont-Ferrand, Paleo, 2003.

Grégoire de Tours b.- *De miraculis sancti Martini* ; trad. fr. *Le livre des miracles de saint Martin*, Clermont-Ferrand, Paleo, 2003.

Jacques de Voragine.- Saint Pierre, *La légende dorée*, t. I, Paris, Rombaldi, 1942, p. 176-191.

Jaillot (Jean-Baptiste-Michel Renou de Chevigné).- *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris*, t. XV. Quartier Saint-Antoine, Paris, l'auteur et Jacques Lottin, 1774.

Jouglas (François).- *Histoire du vieux Six-Fours*, Nice, Société d'imprimerie méditerranéenne, 1963.

Kupper (Jean-Louis).- Saint Lambert, de l'histoire à la légende, *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1984, n° 1, p. 5-49.

Laurent (André).- *Ils sont nos aïeux... les saints de chez nous*, Saint-Dié, Diocèse de Saint-Dié, 1979.

Lebrun (Pierre).- *Histoire critique des pratiques superstitieuses...*, t. II, Paris, G. Desprez et P.-G. Cavalier, 1750.

Le Camus (Etienne).- *Ordonnances synodales du diocèse de Grenoble*, Paris, André Pralard, 1690.

Le Roux.- Dissertation sur la rage, *Mémoires de médecine et de physique médicale tirés des registres de la Société royale de médecine*, 1783, partie seconde.

Le Verrier de La Conterie (Jean-Baptiste-Jacques).- *Vènerie normande ou l'école de la chasse aux chiens courants*, Rouen, Laurent Dumesnil, 1788.

Mabillon (Jean).- *Acta sa,ctorum ordinis sancti Benedicti...*, t. V, Paris, s. n., 1677.

Marchangy (Antoine-François de).- *Tristan le voyageur, & la France au XIV^e siècle*, 2^e éd. t. IV, Paris, Urbain Canel, 1825.

Martène (Edmond).- *Second voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, Paris, Montaland, 1724.

Martinot (Louis), Weber (Georges), George (Philippe).- La clé de saint Hubert, *Feuillets de la cathédrale de Liège*, n° 21-23, 1996.

Outremeuse (Jean de Preis, dit d').- *Ly mireur des histors*, t. II, Bruxelles M. Hayez, 1869.

Pausanias.- *Description de la Grèce*, t. VIII, *L'Arcadie*, Paris, Les belles lettres, 2002.

Piganiol de La Force (Jean-Aymar).- *Description de Paris...*, n^{lle} éd., t. IV, Paris, T.

Legras, 1742.

Rabanis (Joseph-François).- *Les Mérovingiens d'Aquitaine... Essai historique et critique sur la charte d'Alaon*, Paris, Durand, 1856.

Reinsberg-Düringsfeld (Otto von).- *Traditions et légendes de Belgique*, t. II, Bruxelles, F. Classens, 1870.

Renaudot (Eusèbe).- N° 27. Septante-sixième conférence du Lundy 7. May 1635,

- Recueil général des questions traitées ès conférences du Bureau d'adresses*, t. II, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1660, p. 413-434.
- Roberti (Jean).- *Historia S. Huberti*, Luxembourg, Hubert Reulandt, 1641.
- Rozier (François).- Rage, *Cours complet d'agriculture...*, t. VIII, Paris, Rue et hôtel Serpente, 1789, p. 498-515.
- Sainte-Beuve (Jacques de).- *Résolution de plusieurs cas de conscience touchant la morale et la discipline de l'église*, Paris, Giles Desprez et Jean Dessessart, 1715.
- Séguir (Anatole de).- Pèlerinage à Saint-Hubert, *Le pèlerin*, n° 818, 26 décembre 1886, p. 696-697.
- Seignolle (Claude).- *Le folklore de la Provence*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980.
- Tornéry (Michel de).- *Essai sur l'histoire de la rage avant le XIX^e siècle*, Paris, H. Jouve, 1893.
- Tricot-Royer (Joseph).- Le bilan du traitement de la rage à l'intercession de saint Hubert, *Bulletin de la société française d'histoire de la médecine*, 1925, n° 9-10 et 11-12.
- Van Helmont (Joan. Bapt.).- *De magnetica vulnerum curatione disputatio...*, Paris, V. Le Roy, 1621.

Terra Fortunata - Les Champs Elysées...

Lucis Dira Cupido - Le désir insensé de la lumière

(Yves Messmer)

Chapitre I Antô : L'Alpha et l'Oméga

Le « lis de l'adoption »

Une « Traversée » quelle qu'en soit l'objet, quand elle est « volontaire », est précédée par un **Ant-*, un « Avant », un « Avant-Goût », un « Désir » de connaître, de savoir, de conquérir, de vaincre et de posséder avec au bout du voyage le *requies* - repos, la « sédentarisation », qu'évoqueront des mots très importants composés à partir des racines **sed(h)-*, **sid(h)-* « aller droit au but » puis « apaiser, calmer, s'installer, fonder ». Après un Espace-Temps de parcours mouvementés, de circuits orientés par les constellations, interviendra dans le vocabulaire du « voyage », la racine **k^wel-* « aller au loin » (> **k^wek^wlo-* « Roue du Chariot » > grec - phrygien κικλή, *kiklè* « La Grande Ourse »⁶³) ; elle finira par prendre le sens d'« installer un temple, honorer les dieux, coloniser, cultiver », avec des mots très forts comme *poloV*, *polos* « axe du monde, pôle » en grec, *incola*, *colonia* « habitant, colonie » en latin, *cul* « chariot » en vieil irlandais (donc pourquoi pas « **pol* » en gaulois).



Dans toutes les langues donc, le champ lexical et sémantique de la « Traversée » contiendra celui du « *Cupido* - Désir » de l'Au-delà « lumineux » tel que nous le définit si bien le poète *Virgile* dans l'*Énéide VI* (lire le titre de l'étude et plus loin) à propos des *Champs-Élysées*, s'accompagnant des notions de « Point de Départ », de « But », d'« Objectif à atteindre » et de « Point d'Arrivée ». Une phrase extraite de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament* (de l'*Apocalypse* surtout) très utilisée dans la religion chrétienne, concernant la « Divinité », symbole de paix, de nourriture et de boisson, de la Traversée vers la Lumière à la naissance jusqu'à la Traversée de la Mort, résume cet ensemble : « *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Commencement et la Fin* ».

Un anthroponyme antique présent en grec le résume aussi très bien, car il définit l'« Alphabet » primitif, véhicule essentiel de la « communication », accompagnant la descendance « marine » de *Poséidon* et de *Libye*, les fils, les filles (ou petites) de *Bélos* et d'*Agénor* de *Phénicie*⁶⁴, en même temps qu'il résume les premiers contacts entre les différentes civilisations et langues indo-européennes et sémitiques ; cet anthroponyme est *Antw(n)*, *Antô(n)*, nom composé à partir de l'alphabet grec de 24 - 25 lettres (si l'on compte le *digamma* disparu), du *alef* - *alpha* « a » en première lettre jusqu'à l'*omega* « w » grec à la fois dernière lettre et suffixe, le préfixe **ant-* signifiant « avant, en face de ». La « 13^{ième} » lettre *nu* « n », répétée deux fois devient alors le « point milieu, médian » de l'alphabet et donc du nom : 12 + N + 12.

⁶³ J. Pokorny, *Dictionnaire de L'Indo-Européen (Indo-Europeanische Etymologische Wörterbuch, abr. IEW.*, pp. 639-640, Berne - Munich 1959-69 (fondamental).

⁶⁴ *Syros, Thébè, Phénix, Kilix, Thasos, Kadmos, Europe...* pour *Agénor* et surtout *Palamède*, descendant, par le « navigateur » *Nauplios*, de *Danaos*, et donc de *Bélos*, frère d'*Agénor*. Ces héros sont tous liés aux « voyages » et à l'écriture, outil de communications et d'échanges.

En réalité nous sommes là en présence de l'alphabet grec, très lié par ailleurs pour sa fondation à la ville de *Thèbes* (par les héros *Kadmos*, *Linos* notamment) et peut-être en présence d'un jeu de mots ou d'assonances, car *Antô(n)* définit aussi le point de départ et le



point d'arrivée de l'alphabet phénicien de 22 lettres avec **An(t)- Tau*. Le « *Tau - T* » est la dernière lettre de cet alphabet sémitique : c'est le symbole en mythologie chrétienne prolongeant la mythologie sémitique, voire hébraïque ou araméenne, de *Saint Antoine*, le « *Tau de Saint Antoine* », la « *Croix* » symbole de « *survie* » quand elle est entourée du « *Serpent d'Airain* »⁶⁵, *Antôn* en grec, *Antonius* en latin et... *Anto* en celtique qui est équivalent du sanskrit *antah* « *bout du parcours, borne, limite, fin* » (*antya-h* « *le dernier* »), *Ende* en germanique⁶⁶. A cela s'ajoute le latin *antae* (< **anta*) qui désigne des encadrements de « *Porte* », une sorte de « *Portail* » de la *Cella*, donc une « *Porte qui s'ouvre ou se ferme sur le Monde des Profondeurs et de l'Au-delà* », thème que nous développerons à la fin de ce chapitre. Mais il y a plus important, le « *N - nun* », 14^{ième} lettre de l'alphabet phénicien est la représentation primitive du « *Poisson* » selon certains (ou du « *Pilier* » selon d'autres) ou du « *Serpent* » selon *Wikipedia*

- Internet, ce qui se comprendrait volontiers dans l'iconographie du « *Serpent d'Airain* » hébraïque, toujours associé à l'écriture des « *Tables de la Loi* ». Pour ce qui est du « *Poisson* », nous découvrons que *Saint Antoine de Lisbonne* (sa ville natale : *alpha*) ou de *Padoue* (ville où il mourut : *oméga*) était très lié aux « *Poissons* », puisque dans sa légende il leur parlait et qu'il devint un *Saint Patron des « Marins »*.

Le « *natalis* » de *Saint Antoine de Patavium - Padoue*, non loin de *Venise* chez les *Vénètes*, c'est-à-dire sa nouvelle « *naissance* » dans l'Au-delà lumineux a été fixé au **13 juin**, le jour des *Ides* « *solsticiales* » de l'été, au moment donc où la *Pleine Lune*, « *visible* » en plein jour, coïncide avec le *Soleil « in excelso »* dans le Ciel. Est-il mort vraiment à cette date si symbolique, on peut en douter ? L'iconographie a fait en sorte de consacrer l'événement de plusieurs manières : elle lui a fait tenir le « *lis* » saisonnier, bien adapté à soigner les maladies de la peau, signe de « *Purification* »⁶⁷, spécifique au mois de *Junon*, dans le *Calendrier Romain de 354* de *Filocalus* :

... *Nudus membra dehinc solares respicit horas*
Junius ac Phoebum flectere monstrat iter
Lampas maturas cereris designat aristas
Floralisque fugas lilia fusa docent...

... Le tétrastique énumère les éléments de l'image. L'homme nu montre le cadran solaire, allégorie du solstice d'été : *Phoebum flectere monstrat iter*, il montre Phoebus qui descend son chemin ; la torche signifie les épis mûrs de Cérès ; la fleur dans le fond serait **un lis déployé annonçant la fin de la saison des fleurs**. Seul, le panier rempli de fruits, au premier plan, n'est pas mentionné...⁶⁸



⁶⁵ La Bible, *Livre des Nombres*, 21, 4-9 ; *Évangile selon Saint Jean*, 3, 14-15.

⁶⁶ J. Pokorny, *IEW.*, p. 48, sqq. Le peuple des *Anto-broges* était une Cité Gauloise voisine des *Rutènes* (région de *Rodez*), selon Pline l'Ancien, *HN.*, IV, 109.

⁶⁷ En sémitique, le « *lis* », qui nettoie et purifie la peau, notamment des écrouelles, mais aussi des séquelles du « *Mal des Ardents* », est traduit par *sushan* qui a donné un nom à la « *chaste* » *Suzanne*.

⁶⁸ Extraits, avec la reproduction, d'Henri Stern, *Le Calendrier de 354*, Imprimerie Nationale, Librairie Paul Geuthner, Paris 1953. A noter que la fête des « *Torches* », le *Dies Lampadarum*, cité par Fulgence (VI^e siècle) dans sa mythographie, était célébrée le 24 juin, jour de la future *Saint-Jean*. Les martyrs de Rome, après l'incendie du temps de *Néron*, et accusés par lui de l'avoir causé, furent selon Tacite (*Annales XV*) « *flambés* couverts de poix et de cire ou utilisés comme des torches pour éclairer durant les ténèbres de la nuit, au cours de laquelle, dans ses jardins ainsi illuminés, cocher, il circulait en chariot ». Nous sommes le 25 juin.



L'icône a relevé cet aspect, dans un retable de l'église de Mouthier-Hautepierre (Doubs) de la chapelle Saint-Antoine - Sainte Odile, où ces deux Saints lunaires et solsticiaux sont vénérés (photo à gauche).



Le « lis », fleur d'Aphrodite - Vénus féconde, en raison de son pistil évocateur, et fleur de Junon, la déesse du « mariage », la fleur de l'« Annonciation » tenue par l'Ange Gabriel, symbolise certes la « pureté » ou plutôt la « virginité », mais souligne aussi que le lien, normalement physique, provoqué par la procréation, est maintenu dans un sens moral grâce à l'adoption d'un « enfant divin », ce qui arriva d'ailleurs à Saint Antoine de Padoue qui rencontrait Jésus dans ses extases. La filiation est donc maintenue au point que l'enfant divin est « associé », disons « ajouté » à l'écriture et à son alphabet, puisqu'il apparaît dans l'iconographie du « Saint » sur le « Livre ». Qui dit « adoption » dit alors « enfant ajouté » à la famille. C'est toute la base de la légende chrétienne de Saint Nazaire à qui est confié par sa mère, pour le faire « pousser », l'enfant Saint Celse (« celsus : « celui qui grandit »). Le Paternus « Père adoptif - Parrain » devient aussi le « Maternus » qui transforme et fait évoluer la « materia » comme un charpentier - ébéniste travaille le « madrier » (photo à droite : église de Bonnay - Doubs).



Cette notion de Mater « souche » des arbres qui rejettent (sauf les conifères), quand ils sont coupés, qui conduit à la materia qui se renouvelle, qui se « régénère », qui « s'ajoute », induit automatiquement celle de la « séparation », du sevrage du pied originel, du « bouturage » ou de la division, de la reproduction totalement « asexuée » des oignons et des cayeux tels le « lis » ou l'« orchidée » (orkhis en grec : testicule), quand il s'agit de plantes à bulbes. La profession de Saint Joseph

⁶⁹ Légende Dorée.

de « charpentier » coïncide comme par hasard avec cette notion de *materia*, puisque le latin (français « madrier ») signifie aussi « poutre de bois de construction ». Cette notion, nous l'avons dit, se retrouve dans la vie de *Saint Nazaire* (= *Joseph*) et *Saint Celse* (= Jésus) qui relate un épisode de construction à *Eburodunum - Embrun* (lire la *Vie de Saint Gervais et Saint Protas* dans la *Légende Dorée*).

Nazar traduit justement le mot « séparation » en araméen ; cela veut dire, qu'à partir de ce moment là, l'homme est indépendant dans son corps et son esprit ; nous rentrons alors dans la notion de *Naziréat* qui oblige l'homme temporairement ou durant toute sa vie à pratiquer certaines règles, à ne pas boire de vin, à se laisser pousser la chevelure librement, à ne pas être en contact avec les morts. *Samuel*, *Samson*, *Saint Jean-Baptiste*, *Saint Jacques le Mineur* étaient des « Nazirs »... Les premiers ermites chrétiens, dont *Saint Antoine* abbé, puis *Saint Benoît*, du moins à ses débuts, à *Subiaco*, quand il était nourri par *Saint Romain*, étaient à leur manière des « Nazirs » : ils ajoutaient à leurs règles la « continence ».

Il faut aussi souligner, compte tenu que *Saint Joseph*, le « Nazaréen », était un « père nourricier », qui habitait une maison (*Sancta Casa* qui se retrouvera, après sa « traversée dans l'espace-temps » à *Lorette*⁷⁰, en Italie) certainement aménagée par ses soins (charpentier), une

⁷⁰ Il existe systématiquement pour ce qui est de la « génération spontanée » ou de la « parthénogenèse » qui nous préoccupe actuellement en tant « traversée vers un monde nouveau » sans l'intervention du « mâle », un jeu de mots ou une alternance linguistique qui reste à expliquer (peut-être une racine *ghel-, *ghleu- « être pur, translucide, briller » qui conduirait soit à *Hlor- soit à *Flor- en italique, soit à *Chlor- en grec), mais qui apparaît très clairement dans la mythologie de la déesse *Flora*, appelée *Chloris* en grec par Ovide, *Fastes V*, vers 195, sqq., avec utilisation d'un vocabulaire spécifique, que nous retrouverons toujours dans les mythologies des « Traversées » en vue de conquérir des terres riches et fécondes désirées comme une femme, terres où la « floraison » et le « fruit » sont « rois » :

... *Chloris eram, quae Flora uocor : corrupta Latino / nominis est nostri littera Graeca sono ; / Chloris eram, nymphe campi felicis, ubi audis / rem fortunatis ante fuisse uiris / Quae fuerit forma, graue est narrare modestae...* **J'étais Chloris, moi qu'on appelle maintenant Flora** ; une lettre grecque de mon nom a été altérée par la prononciation latine. **J'étais Chloris, Nymphe de ces Champs Fortunés** où, dit-on, vivaient jadis les **Bienheureux**. **Te dire quelle était ma beauté coûterait à ma modestie...** Le traducteur, H. Le Bonniec, collection *Poeti del mondo latino*, édit. Patron, ajoute dans une note : « Étymologie fantaisiste, qui témoigne d'un hellénisme impénitent. *Flora* est évidemment un dérivé de *flos* (fleur) » ... Autre passage :

... *Mars aussi –le sais-tu ?– a vu le jour grâce à mon art ; puisse Jupiter, qui l'ignore, ne le savoir jamais, telle est ma prière. La vénérable Junon, quand Minerve fut née sans mère, s'affligea de ce que Jupiter s'était passé de ses services. Elle allait se plaindre à Océan de la conduite de son époux ; lassée du voyage, elle s'arrêta à ma porte. Dès que je l'aperçus, « Fille de Saturne, lui dis-je, quelle affaire t'amène ? » Elle m'apprends le but de son voyage, elle en dit aussi le motif. J'essayais de la consoler par des paroles amicales : « Ce n'est pas avec des mots, dit-elle, qu'il faut alléger mon chagrin. Si Jupiter est devenu père en se passant de sa femme et s'il possède à lui seul les deux noms de père et de mère, pourquoi désespérer de devenir mère sans époux et d'enfanter sans que mon mari me touche, tout en restant chaste ? J'essaierai tous les philtres dans le vaste monde, je fouillerai les mers et les gouffres du Tartare ». Elle allait continuer... mais l'hésitation se peignait sur son visage. – On dirait, Nymphe, que tu peux faire quelque chose pour moi », dit-elle. Trois fois je voulus lui promettre mon assistance, trois fois ma langue fut paralysée : je redoutais le courroux du grand Jupiter. – « Viens à mon aide, je t'en prie, dit-elle ; le nom de qui m'aidera restera secret et je prendrai à témoin de mon serment la divinité du Styx ». « Ce que tu demandes, dis-je, une fleur que j'ai reçue des champs d'Olène te le donnera : elle est unique en mes jardins. Celui qui m'en fit don me dit : Touche avec cette fleur une génisse, même stérile, elle sera mère ». Aussitôt avec le pouce, je détachai de sa tige la fleur qui me résistait ; j'en touchai Junon et elle conçut quand son sein fut touché. Enceinte déjà, elle pénètre en Thrace et sur la rive gauche de la Propontide ; son vœu fut exaucé et Mars naquit. Et lui, se souvenant qu'il me doit sa naissance : « Toi aussi prends place dans la ville de Romulus... (Ovide, *Fastes V*, vers 229 sqq., trad. H. Le Bonniec, collection *Poeti del mondo latino*, édit. Patron, Bologne 1970).*

Dans la légende de *Saint Laurent* (< *lau-r- « celui qui nourrit et fait grandir la *materia* ») qui finit sur le « foyer » pour « être mangé », Valérien voulut s'emparer du trésor de l'Église qu'il considérait comme « possession de l'empire romain », à la manière du legs d'*Acca Laurentia*, dans la mythologie romaine (lire P.

possible contamination linguistique du nom ou de l'épithète « *Nazareus* », *Nazareth* se confondant avec *Nazaria* en Sicile dans la vie de *Saint Vit-Guy*, contamination avec des mots issus de la racine indoeuropéenne *nes- « s'unir, se rassembler, habiter, pourvoir à la nourriture du groupe, faciliter une bonne santé, être salubre » (moins probable : *ned-* « être lié, voisin de ») qui a abouti par exemple, à l'irlandais *nasad* « assemblée » (tenue dans la « plaine nourricière » de *Tailthiu*), au grec *νασσομαί, νασσος, nassomai, nassos* « habiter, temple », au vieux haut allemand *nerian* « *nähren* - nourrir », *nara* « nourriture » (Pokorny, 766-767).

Il est possible alors qu'une métathèse de cette racine *nesu- > *ensu- (+ *bher-) ait conduit au nom des *Insubri* de *Mediolanum* - *Milan* « Cité qui accueille, nourrit ses nouveaux-nés, ses nouveaux arrivants, les maintient en bonne santé », dans la ville des « Gémeaux » (comme les *Nasaithia* de l'Inde) ou des « Père adoptif - Fils » par excellence tant gaulois (*Bellovese*, frère de *Segovese*) que chrétiens (découverts par *Saint Ambroise* : *Saints Gervais et Protas* fils de *Vital* et *Valérie*, *Nabord* et *Félix*, *Nazaire* et *Celse*). Le premier évêque s'appellera du nom de *Thalie*, « Celle qui fait pousser », l'amante du « laurier » *Daphnis* = (« *Chloé* »), plus précisément *Saint Anathalon* : en grec « Celui qui fait pousser, fleurir » = « *Crescentius, Florentius* » en latin⁷¹. *Insu- se retrouve en effet dans le grec *νισσομαί, nissomai* « aller ensemble », verbe synonyme de « fondation nouvelle » de Cité ou de Ville, avec installation d'un *ναός, naos* « temple ».

Saint Antoine est un « *Fleurant », un « Adoptant » lui aussi ; *Lisbonne*, sa ville de naissance est, quant à elle, située à l'embouchure du *Tage*, nom qui serait phénicien à l'origine et signifierait « Pêche abondante », ce que semble confirmer le nom latin de *Felicitas Julia* (cf. Le *campus felix* à propos de *Flora*, dans les *Fastes* du poète Ovide = « Champs Elysées » = « *Campus Stellae* » au *Finistère* de *Saint-Jacques de Compostelle*) donné à l'antique *Olissipo* - *Lisbonne* ; toutefois l'indo-européen peut se suffire à lui-même, puisque *dago- > *Tage* signifie « bon ». Quant au nom d'*Olissipo*, il est soit phénicien (?) *Alis Ubbo* « port d'attache agréable » selon *Wikipédia Internet* alors que *Alis* en grec peut signifier tout bonnement « salé » comme le fleuve *Halys* des *Énètes* de *Paphlagonie* que nous allons rencontrer bientôt ou comme *Massalia* - *Marseille*, soit celtibère (**polus-epo* « aux nombreux chevaux marins »).

Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie Grecque et Romaine*) ; il utilisera d'ailleurs la même explication, puisqu'il reprendra les critiques païennes habituelles de ce temps contre l'Église, à savoir que les « agapes » ne sont que des orgies licencieuses et sanguinaires, ce qui signifie que *Laurentius* et l'Église ne sont, aux yeux des païens, que des équivalences de la déesse courtisane *Flora* ou *Acca Laurentia*.

Est-ce la raison de la construction d'une église *Saint Laurent*, dédicacée par *Saint Ambroise* à *Florence* ? Il est un fait que l'onomastique a souvent associé le nom de *Flore* à *Saint Laurent* ; dans le Doubs, *Fleurey*, à côté de *Saint-Hippolyte* (nom du gardien de prison de *Saint Laurent*), voit son église dédiée à *Saint Laurent* ; en Haute-Saône, à *Fleurey-les-Saint-Loup*, *Saint Laurent* était vénéré ; à *Fleurance* aussi dans le Gers ; *Saint Florian*, dans les pays germanophones, est le « protecteur du feu » comme *Saint Laurent* ; il était vénéré particulièrement à *Laurum*, (la ville de *Lorsch* actuelle), parce qu'il y fut martyrisé un 4 mai ! *Saint Flore* et *Saint Laure*, frères jumeaux, tailleurs de pierre, sont martyrisés le 18 août en Illyrie, jour de la fête de *Sainte Hélène*, sorte de *Laurentia*, fondatrice de l'empire romain chrétien par son fils *Constantin*. *Hélène* est l'épouse de l'empereur *Constance Chlore* (donc **Chlora*) qui l'avait connue, disaient ses détracteurs, dans une « taverne » de la Bretagne... Or le nom de *Chlore*, en grec, est l'équivalent non seulement par le sens mais encore par la forme de *Flora*, « la toujours verte », celle qui fait pousser et « fleurir » la végétation, nous a dit le poète latin Ovide (*Fastes*, V, 20, sq.). C'est *Sainte Hélène* qui découvrit la *Croix du Christ*, dont l'*Invention* est fêtée le 3 mai ! C'est *Constantin*, son fils, qui fit bâtir, sur le tombeau du Saint martyr, au *Campus Veranus* (toujours vert ?), la première basilique, *Saint-Laurent-hors-les-Murs*. *Saint Laurent*, portant la croix, à la manière du Christ, est apparemment le premier symbole que l'iconographie a retenu.

⁷¹ Épithètes utilisées dans la légende du martyr de *Saint Vit - Guy* ou de *Saint Tibéry* : *Modestus* « Celui qui tempère, équilibre les choses, pratique un juste Milieu » (*modesta* est l'épithète de *Flora - Chloris* chez Ovide, lire plus haut) est le précepteur - père adoptif, *Crescentia* ou *Florentia* est la « nourrice ».

Mais *Olissipo* est aussi fort proche du nom grec, (de plus *ippos* rentre en composition de nombreux toponymes portuaires ou en surnom de *Poséidon*) d'un des trois « Géôme » (*Tergemini* « Trois Jumeaux », photo à gauche : église de *Saints-Géosmes*) venus de Cappadoce avec *Léonille*, leur « Grande Mère », au pays d'*Eponine*, la célèbre épouse du révolté *Julius Sabinus* et mère de « jumeaux » près de *Langres*, à trois kilomètres de la source de la *Matrona*, *Speusippe*, *Meleusippe* et *Eleusippe* (<*welu + ippos). A cela s'ajoute le



premier prénom qui précéda celui de *Saint Antoine de Olivarès* donné par les franciscains, celui donné à sa naissance : *Fernando* contraction de *Ferdinando* ; or **Pferdi-nanto* est un pur anthroponyme à l'origine germanique ou wisigothique, il signifie « l'homme qui dompte les chevaux, qui ose les affronter » ou « celui qui saisit les chevaux », les « chevaux marins » s'entend, et c'était d'ailleurs la volonté première de *Fernando*, celle d'affronter la mer, de la « traverser » pour aller prêcher chez les Maures et échanger des prisonniers, mais une tempête changea sa destinée puisqu'elle le rejeta sur les côtes siciliennes.

Fernando est composé à partir d'une racine **nant-* « vaillance »⁷² qui apparemment n'a rien à voir avec la racine **nem-* « saisir, partager » ; seuls des mots d'origine celtique ou germanique sont signalés à partir de cette racine dont le vieil irlandais *neit* « combat », le vieux haut allemand *nand* « vaillance ». Par hasard, **nanto-* est la métathèse d'*Antô*. Nous émettons toutefois quelques doutes concernant le prénom de *Fernando* qui répond plus au thème de l'asile, de la terre d'asile, voire du droit d'asile antique, notamment dans les ports (mais pas uniquement). Le gaulois *nanto*, issu selon de nombreux linguistes de **nem-* « source d'accaparement et de partage », est très courant en celtique et désigne la plupart du temps une terre alluviale construite par un cours d'eau qui navigue dans un « bassin », dans une vallée. Elle est un objet de désirs et de convoitises, comme toutes les « vallées » fertiles telle celle du Rhône chez les *Nantuates*, la vallée de la célèbre *Légion de Thèbes* conduite par *Saint Maurice*. Elle fut aussi celle d'autres « Saints », comme *Saint Théodore* des *Seduni* « Hommes de la Sédentarisation - Paix » (*Sion*, au confluent de la *Sedunia* - *Sionne* et du *Rhône* : voir plus loin la plaine d'estuaire de la *Sienna* à *Constantia* - *Coutances* en *Cotentin*) qui consacra cette terre fertile en « Don de Dieu », mais surtout comme plusieurs *Saint Amatus* - *Amé* » d'*Agaune* même, au nom qui évoque irrésistiblement une terre « bien-aimée », de celles que convoitaient en bordure de mer les *Vénètes* pleins de « désirs ».

Ainsi depuis le point *alpha* des premières vallées fertiles, jusqu'à celles du point *oméga* de son embouchure - *delta*, le *Rhodanum* et les plaines, que ses alluvions ont construites, deviennent objet de convoitise, parce qu'à la richesse des terres fertiles et fécondes en mammifères s'ajoute celle du commerce permis par le sillon « routier ». La « Camargue » qui finit non loin du *Nemeton* de *Nîmes*, sera, comme la plaine d'*Aquilée* construite par l'*Aesontio* (**ait-* « part » + *-(p)ontio* « passage qui relie deux parties, deux régions » = **Vis-(p)ontio* ») et le *Natison*, un véritable point de départ ou d'arrivée des conquêtes militaires puis commerciales, avec toutes les richesses que cela induit ; ce n'est pas Jules César qui nous

⁷² J. Pokorny, *IEW.*, p. 755.

démentira dans sa lutte pour occuper la *Haute Vallée du Rhône*. Parcourons le début du livre III, de la *Guerre des Gaules*⁷³ :

I ... En partant pour l'Italie, César envoya Servius Galba avec la 12^e légion et une partie de la cavalerie **chez les Nantuates, les Véragres et les Sédunes**, dont le territoire s'étend



depuis la frontière des Allobroges, le lac Léman et le Rhône jusqu'aux grandes Alpes (*summas Alpes*). **Ce qui l'y détermina, ce fut le désir d'ouvrir au commerce la route des Alpes, où les marchands ne circulaient jusque-là qu'au prix de grands dangers et en payant de forts péages.** Il autorisa Galba, s'il le jugeait nécessaire, à installer la légion dans ces parages pour y passer l'hiver. Celui-ci, après avoir livré un certain nombre de combats heureux et pris plusieurs forteresses, reçut de toutes parts des députations, des otages, et fit la paix (*pace facta*) ; il résolut alors d'installer deux cohortes chez les

Nantuates (*cohortes duas conlocare*) et de s'établir lui-même pour l'hiver, avec les autres cohortes de sa légion, dans un bourg des Véragres (*in uico Veragrorum*) qui s'appelle Octoduros ; ce bourg, situé au fond d'une vallée très étroite, est enfermé de tous côtés par de très hautes montagnes. Comme la rivière le coupait en deux, (*Cum hic duas partes flumine diuideretur, alteram partem uici Gallis ad hiemandum concessit*), Galba autorisa les indigènes à s'installer pour l'hiver dans une moitié du bourg, tandis que l'autre, qu'il avait fait évacuer, était donnée à ses cohortes. Il la fortifia d'un retranchement et d'un fossé...

Nous avons dans ce passage toutes les connotations appropriées du mot gaulois *nanto*, objet de « désir ». A cette racine déjà évoluée *nanto* se rattache le mot « nantissement ». Quelle est son origine ? La même que celle de « nantir, nanti » !

... *Nantir* 1285, Beaumanoir, de l'ancien français *nant*, gage, fait sur le pluriel plus usuel *nans* (XIe, Lois de Guill.) ; de l'ancien scandinave *nam*, prise de possession...⁷⁴

Pourquoi aller chercher si loin, quand nous avons à notre portée multiples mots celtiques et toponymes soulignant la prise de possession des terres désirées, leur « consécration » en *nemeton*, et le partage qui s'ensuit. Il existe justement, à la sortie ou à l'entrée du delta du Rhône, à *Namasat* - *Nemausus* - *Nîmes*, toponyme qui a évolué sémantiquement sous l'empire romain par le passage de la racine **amn-* « ami » ou **n-am-* « non ami » à **nem-* « partager », un Saint qui résume dans son nom à la fois la « victoire » et les « gains, profits » que l'on en tire ; il s'appelle *Saint Baudile*, nom issu du gaulois **boudh-* « butin, profit après la guerre gagnée ». La référence à **am-n-* n'est pas inutile car elle évoque dans notre mémoire finalement un nom de peuple de la mer, qui possède la même sémantique que le nom de *Énètes* - *Vénètes* « Ceux qui aiment », qui peuplait aussi les embouchures (comme les *Viken* de la *vik* - baie d'*Oslo*), celui des *Vikings*, dont l'étymologie est la racine **weik/g-* « installer un temple, un foyer, échanger, gagner, vaincre, posséder »⁷⁵ qui conduit par exemple au Saint Patron de Marseille, *Saint Victor*, au Saint Patron des Marins, *Saint Vincent*, et à des toponymes comme *Condevincum* - *Condevicium* - *Nantes* (*Namnètes*).

Condevincum, au « confluent des échanges », *Nantes* des *Namnètes*, eut un premier évêque « gaulois » qui portait, selon l'habitude de l'époque, un nom grec, *Saint Klaros* - *Clair* ; *Κλαρος*, *Klaros* est une épithète célèbre du dieu *Apollon* et de *Zeus* « arbitre du tirage au sort,

⁷³ J. César, *B.G.*, III, 1, sq., *Traduction L.A.* Constans, édition revue par A. Baland, col. Les Belles Lettres, Paris 1996.

⁷⁴ *Dictionnaire Etymologique*, Référence Larousse, p. 486, Paris 1971.

⁷⁵ D'où la richesse sémantique du terme gaulois *-vices*, qui possède plus que de simples connotations de « vainqueur ».

du partage des terres », qui n'a rien à voir au départ avec le latin *clarus* « clair ». Il y aura donc bien des mythologies à revoir sous cet aspect de « répartition » et non de guérison de la vue, du moins initialement. Ce mot grec *klaros* ou *klèros* issu de la racine **kel-*, **kla-*, **klaro-* « frapper »⁷⁶ signifie exactement « morceau de bois taillé » permettant de tirer au sort et de diviser les parts, d'attribuer des quotes-parts. Cette sémantique se retrouve exactement en celtique dans le vieil irlandais *klar*, ce qui veut dire que le premier évêque de *Nantes* portait un nom gaulois hellénisé, ainsi que son successeur *Saint Similianus* - *Similien* « Celui qui partage en deux parts semblables la plénitude acquise » (**semi-* + *(*p*)*el-*, *(*p*)*le-* « rempli, abondant »), le troisième « Saint » étant tout aussi évocateur « *Félix* » comme le premier évêque de *Nîmes*... Ou comme l'épithète des « Champs Fortunés » de *Flora*. Nous ajouterons à cette évocation de l'abondance, les deux noms des « Gémeaux Nantais » qui furent martyrisés à la même époque : *Saint Rogatien et Saint Donatien*, « Celui qui demande et Celui qui donne », définition par excellence de l'échange de l'immortalité chez *Castor et Pollux*, définition encore d'un *Campus Felix vel Fortunatus* « consacré » par les dieux, un véritable « *Theodoros* « Don de Dieu ».

On voit d'emblée la portée de cet analyse sémantique quand il s'agira d'expliquer la présence de *Saint Clair* dans certains ports, comme à *Sigion* - *Sétion Oros* - *Sète* par exemple : est-ce la racine **segh-* « vaincre » ou est-ce la racine **sek*^w- « remarquer, suivre avec les yeux » ? Mais le grec Σητιον, *Sétion* < **Sation* ne reproduirait-il pas tout simplement un mot gaulois ou ligure issu de la racine **sa-t-* « qui possède assez, à satiété, qui est à la limite de la plénitude, qui est saturé, satisfait », *saith* en vieil irlandais = *satietas* en latin ?

Cela confirme que dans les ports on pratiquait déjà les enchères et la « criée » (de là un lien possible avec le latin *clarus* « au son clair ») et qu'à *Namasat* - *Namausatis* - *Nemausus* ou chez les *Namnetes*, on « tirait les bois » pour attribuer des parcelles conquises à exploiter, des pêcheries ou des héritages. Tout cela à condition de ne pas perdre de vue la notion d'« Asile » et de « Justesse - Justice » dans la terre qui allait être exploitée.

Cela nous ramène immédiatement au nom des *Frison*s, qui peuplaient les nombreuses lagunes du nord, dont la racine **prai-* signifie « Ami de » et a conduit au nom de la déesse nordique équivalente d'*Aphrodite* - *Vénus*, *Freiyya*, la déesse du bonheur familial et des guerriers qui se battent pour la famille et leurs enfants. C'est la déesse la plus « *Justa* » (= *Saint(e)s Just(e)s* de la mythologie chrétienne) des lagunes du Nord de l'Europe, la plus équilibrée, celle qui répartit le mieux les richesses acquise pour le bien-être ; elle est représentée sur un char tiré par des « chats » aussi énormes (des « lynx » ?) que les « lions » de *Cybèle*, ou les « léopards - panthères » de *Dionysos* (voir plus loin la « peau de léopard » d'*Antéonor*, le fondateur des *Vénètes* à Padoue). Les *Frison*s⁷⁷ étaient donc des « *Freunde* », des *Vénètes*, qui après avoir désiré et conquis les terres, installaient la *Friede* ! Il devient alors intéressant d'étudier des anthroponymes de Héros ou de Saints comme *Siegfried*, *Wilfried*, *Frédéric*, *Fridolin*, ce dernier étant pourtant un irlandais...

⁷⁶ J. Pokorny, *IEW.*, p. 545.

⁷⁷ Comme les *Énètes* de *Paphlagonie* que nous allons étudier, les *Frison*s étaient grands éleveurs de chevaux, jusqu'à donner leur nom à une race chevaline. Quel rapport existe-t-il entre les « cavales », les « chevaux de la mer » et les peuples des plaines littorales et des embouchures, sinon les étalons « amoureux » et « boute-en-train », exciteurs du désir = *Fridhengest* en anglo-saxon ? Nous le retrouvons naturellement en *Camargue*, mais nous le trouvons aussi en mythologie chrétienne près d'*Aquilée*, à *Aquae Gradae*, avec les jeunes martyrs « Cantien ». Il faut alors penser au peuple des « *Amazones* » qui habitait dans la plaine « agréable » du *Danube* (même racine **ama-* « désirer » : cf. le « désir » d'*Achille* pour la reine mourante *Penthésilée* venue au secours de *Troie*).

Les *Frison*s habitaient au nord de très grandes embouchures construites par les fleuves, dans des lagunes sur des « *tumba* - tertres », comme les habitants de la lagune de *Venise* et d'*Aquilée* à l'embouchure de l'*Aesontio* - *Isonzo*, nom formé à partir de la racine **aisu-* > *Esus* « Dieu puissant » ou mieux **ai-s/t-* « Répartiteur » (Pokorny, *IEW.*, p. 10) ; mais ils habitaient plus particulièrement à l'embouchure de l'*Ems* (< **Am-esus* !), fleuve dont le nom est formé à partir de la racine **ama-* « aimer » (*amare* en latin) comme on aime un *amicus* « ami » ou une chose « *amoenus* - agréable - amène »⁷⁸. Nous sommes alors en présence de routes fluviales et maritimes, débouchés naturels du transport de l'ambre, « magnétique » comme la « pierre de *Magnès* du *Mont-Ida* », comme le minerai de fer « magnétite », qui venait du « Norique » par l'*Aisu-(p)ontio* « Le Passage du Puissant » et qui est à la base de l'« aimant » (*adamans* « qu'on ne dompte pas » > « diamant »), métal qui « aime » (jeu de mots) attirer à lui la matière. La boussole ne vient-elle pas des hommes du « Nord », des *Normands*, des Hommes de la Force attirante (racine **ner-* > *Norique*), des Hommes qui vénèrent la divinité *Nerthus* (= *Freiya*), que nous retrouverons, avec *Esunertus*, chez les *Triboques* de la région de *Saverne*, à *Garrebouurg* (racine **gher-* « désirer » > *khara* en grec « joie », *gar* « heureux » en vieil irlandais, *habe gern* en allemand, « j'aime bien »). *Nerthus* était une véritable symbiose de l'Amour de la Terre et des Hommes, que nous dévoile Tacite, dans la *Germanie*, la « Terre Désirée par les Hommes » (notamment par *Segovese*, « Celui qui part conquérir le Bon », neveu d'*Ambigatus le Biturige*, parti, vers la *Forêt Hercynienne* (= de chênes »), aux glands et aux faines nourriciers pour les animaux sauvages et domestiques, à la conquête de terres susceptibles de nourrir son « trop plein »⁷⁹ (**satos* en gaulois, comme dans **Nama-sat* - *Nîmes*) de population :

... Puis viennent les Reudignes et les Avions et les Angles et les Varins et les Eudoses et les Suardones et autres Nuitons, qui sont protégés par des cours d'eau et des forêts. Il n'y a rien de bien particulier à signaler pour chacun d'eux, excepté le culte qu'ils rendent en commun à **Nerthus, autrement dit à la Terre - Mère**. Ils croient qu'elle intervient dans les affaires humaines et qu'elle se fait conduire auprès de leurs peuples.

⁷⁸ J. Pokorny, *IEW.*, p. 36.

⁷⁹ Il suffit de lire correctement un texte pour en comprendre l'ampleur. Il est des historiens qui s'interrogent encore sur le rôle de cette *Hercyneus Saltus*, cette *Forêt Hercynienne* choisie par les augures *Bituriges* pour *Segovese*, frère de *Bellovese* pour qui échet la région de *Milan*, et dont parle César (*BG.* VI, XXIV, *trad.* Constans) en ces termes : « ...Il fut un temps où les Gaulois surpassaient en bravoure, portaient la guerre chez eux, envoyaient des colonies au delà du Rhin parce qu'ils étaient trop nombreux et n'avaient pas assez de terres. C'est ainsi que les contrées les plus fertiles de la Germanie, au voisinage de la forêt Hercynienne, forêt dont Ératosthène et certains auteurs grecs avaient, à ce que je vois, entendu parler, -- ils l'appellent Orcynie -- furent occupées par les Volques Tectosages, qui s'y fixèrent ; ce peuple habite toujours le pays et il a la plus grande réputation de justice et de valeur militaire... »

César est très clair : il parle de *fertilissima Germaniae loca circum Hercyniam silvam* ! Cela signifie que le « Chêne » était la base même de la nourriture des animaux, notamment des sangliers et des porcs (et même des hommes à l'origine nous dit Virgile dans ses *Géorgiques*), situés qu'ils étaient autour de terres « très fertiles » exploitées. Le nom des *Tectosages* nous conforte sur le sujet, car la racine **sag-*, bien proche de plus de *Segovese*, signifie en premier lieu, et c'est normal pour des colonisateurs de régions forestières, « sentir, renifler, suivre à la trace », sémantique appropriée aux « sangliers », comme aux porcs truffiers d'ailleurs ! Les *Tectosages* seraient des « renifleurs » sous le couvert des arbres, des frondaisons des chênes. Il faut essayer de se remémorer tout ce que la civilisation indo-européenne, jusqu'aux temps modernes, doit à la présence du chêne et de ses glands « nourriciers », au point qu'une racine importante a orienté le vocabulaire dans ce sens : la racine **bel-*, **bal-* > *balanos* en grec, issue de **g^wel-*. Nous remarquerons qu'il existe un mot latin étrange, *suber*, *suberis*, qui signifie « chêne liège » et qui est rapproché de *suphar* en grec « vieille peau ridée, craquelée », comme celle des « scrofuleux », maladie de peau semblable à celle des peaux de truie - *scrofula*. Il faut alors lire la légende celtique de la fondation de *Milan* sur une « peau de sanglier » pour comprendre (étude spéciale à venir). Il est vrai que les « chênes » quels qu'ils soient ont une écorce « craquelée » ! Certes le chêne-liège est un arbre de climat méditerranéen ; certes le « u » de *suber* est bref, alors que celui de *Insuber* est long, mais la même remarque peut être faite pour le latin *sagire* « sentir » où l'accent sur le « a » est long, alors que dans le nom gaulois *Tectosage*, il est bref. *Tectosage* serait alors à traduire en « Ceux qui se couvrent d'un *sagum* - manteau ».

Dans une île de l'Océan s'étend une forêt sainte. Elle abrite un char consacré, que dissimule un voile. Un seul prêtre est autorisé à le toucher. Il prend conscience de la présence de la déesse dans le sanctuaire, fait atteler le char par des génisses et le suit avec grande vénération. Viennent alors des jours de liesse. C'est la fête dans les endroits que la déesse juge dignes de l'accueillir et de l'héberger. On n'entame pas de guerres, on ne prend pas les armes. **Tout fer est enfermé. Ce n'est qu'alors qu'on connaît le calme de la paix,** ce n'est qu'alors qu'on l'apprécie. Il en est ainsi jusqu'à ce que le même prêtre rende à son temple la déesse comblée par son séjour chez les mortels.

Ensuite le char et le drap et, si on le trouve crédible, la divinité elle-même sont immergés dans un lac à l'abri des regards. Ce rite est accompli par des esclaves que ce même lac immédiatement engloutit. De là, la peur du mystère et l'inviolable ignorance de ce que seuls voient des êtres qui vont mourir...

Dans ce texte, Tacite écrit plusieurs phrases extrêmement importantes :

« ... Tout fer est enfermé. Ce n'est qu'alors qu'on connaît le calme de la paix, ce n'est qu'alors qu'on l'apprécie. Il en est ainsi jusqu'à ce que le même prêtre rende à son temple la déesse comblée par son séjour chez les mortels... »

Bien que nous soyons dans le Nord de l'Europe, les mythologies indo-européennes sont bien présentes, notamment dans un pays d'où provenait l'ambre, par les voies terrestres et maritimes. La « puissance du « fer » est symbole de « guerre » et de « mort » ; son absence restitue l'Âge du métal inoxydable, l'« Or », celui de la déesse *Astrée*, fille de *Zeus* et de *Thémis*, l'Âge où régnait la « Justice et la Vertu », où coulaient le lait (racine **ama-*) et le miel ; l'Âge du Bronze, puis du Fer l'a irrémédiablement chassée, encore qu'elle revienne de temps en temps dans les « C(h)ampagnes » et notamment dans ces plaines littorales et aquatiques, comme le demandent en secret les « Mortels ». C'est qu'en réalité le fer magnétique a remplacé l'ambre « aimant », *électron*, que pleure inexorablement les filles d'*Hélios*, après la chute de leur frère *Phaeton*. Cette sémantique de l'attirance irrésistible et finalement considérée comme « divine », en ces temps-là, se retrouve dans des mots issus de la racine indo-européenne **eis-* « qui exerce une force attractive, voire guérisseuse »⁸⁰ et conduira à désigner le fer *isarno* ou l'acier *eisen*, mais aussi à de nombreux toponymes de cours d'eau qui charrient ou transportent des minerais de fer pisolitiques ou de l'ambre notamment jusqu'aux estuaires et les deltas comme celui de l'*Eridan*. Ils suffit de lire les différentes légendes grecques des *Héliades* par exemple pour comprendre tout cela.

Tout cet environnement à la fois fluvial et maritime permet déjà de comprendre la venue sur la *Meuse*, de *Saint Amant* à *Maestricht*, juste avant que le fleuve ne conjugue ses



efforts avec ceux du *Rhin* pour construire la grande plaine des *Pays-Bas*. Nous y voilà ! Le nom du *Rhenus - Rhin* ne vient-il pas tout simplement de la racine **pri-*, **prai-*, **prei-*, **pri-n-*, **prid-no-* « désirer, convoiter, aimer »⁸¹ (« p » > « f » en germanique et disparaît en celtique), comme on désirait son « or » ; ne signifie-t-il pas comme l'avestique *Prina* « Le Joyeux » ? Un jour le *Rhin* (photo à gauche), il y a bien longtemps, ne se serait-il pas appelé « Vénète », comme soumis à la

⁸⁰ J. Pokorny, *IEW.*, pp. 299-300-301.

⁸¹ J. Pokorny, *IEW.*, p. 844. Il serait intéressant de situer exactement les Ibères appelés *Praestamarci* = *Fridhengest* en anglo-saxon « étalon », que cite Jules Pokorny sous cette racine. Le nom « *marci* » rappelle la racine **marko* « cheval » et celui du premier évêque d'*Arelate - Arles*, *Marcianus*. Nous serions dans le même cas de figure que précédemment avec les *Frison*s ou les *Amazones*.

berceuse de la *Lorelei* !! Cela serait logique...

Le *Rhin* ne traverse-t-il pas un lac très important où ses eaux se marient avec les berges de sable, le « Lac de *Constance* » ; ne traverse-t-il pas ensuite, après le gué de *Basileia - Bâle*



(< *g^wadh⁻⁸² « passage rempli d'eau profonde » : même construction qu'*Aquileia* ou **Aqui-(p)leia* : **Bas-(p)ileia* ou **Basi-(p)leia*) la plaine « nourricière » des *Alesaciones* (racine **alo-* « nourrir, faire grandir », pas de contradiction avec **al-* « qui nourrit les autres, étrangers »),

jusqu'à *Argentoratum - Strasbourg* (voir plus loin la racine **arg-* « terre déposée et riche favorisant les carrefours - voies ») où il reçoit l'*Ill*, la « Pleine de Richesse et... Prometteuse d'Argent » (photos à droite : l'*Ill* à *Strasbourg*, près de la *Rue de la Monnaie* ! *Ill* : racines **pel-*, **ple-* « rempli, abondant, pluriel, pléthore, plein, plaine » > *(*p*)*il*, **pli*, *(*p*)*lanum* « plaine, plein ») ! Cette rivière « *Ill* » reçoit même comme une « largesse », la *Larg*, dont le nom est composé à partir de cette même racine **pel-*, **ple-*, **pl-arga*, construisant ainsi l'*Alsace* comme une véritable plaine d'*Argolide*.

Toujours au fait ! À côté de *Basileia - Bâle* se trouve la ville de *Saeking*, qui accueillit au VI^e siècle, un moine « aimant » au point de convertir les « Alamans » (**Al-amani* « ceux qui aiment ou désirent un autre territoire par la conquête ? » plutôt que **Ala-manni* « les autres hommes »), *Saint Fridolenus* : il était le disciple du « Gaulois » tel que l'appelle le pape *Léon* dans la Légende Dorée. Ce « Gaulois » était « *Saint Hilarius de Poitiers* », dont le nom véritablement gaulois et très commun à n'en pas douter, hellénisé ensuite, était **Élérius*, *Élarius* comme l'« *Elauer - Elaris - Allier* », nom issu toujours de la même racine **pel-* « rempli », ce qui peut conduire, bien sûr, à l'« hilarité », à la « joie », au bonheur occasionné par la « paix ». Paradoxalement le nom de *Pictones* ou de *Pictavi* > *Poitou* est issu de la racine **peig/k-* qui signifie « guerrier - *in-amicus* - ennemi, qui n'est pas en paix avec ses voisins », ce qui alors se traduit par une peau « peinte » durant le temps de guerre ou « pictée » avec du « pastel », une couleur *caeruleus* - bleue qui transparait sur une peau nue et blanche (= « transparente », très visible par contraste⁸³) un peu comme les *N-amnètes* « *non amis* », voisins des *Vénètes*, et pour cause, ce sont les *Pictons* qui construisirent les bateaux pour César et qui permirent de les battre dans le golfe de *Vannes*.

⁸² J. Pokorny, *IEW.*, p. 467.

⁸³ D'où le nom de *vitrum* en latin, d'*isatis* en grec soit < **wei-t-*, « blanc », soit < **wis/t-* « des deux côtés », **witero-* « aller au delà » (Pokorny, *IEW.*, p. 1175-1176), et de *glastum* en gaulois, nom issu de la racine **ghel-* « transparent » (Pokorny, *IEW.*, p. 432). Les *Pictes*, *Pictaves*, *Pictons* changeaient de couleur de peau, ou plutôt apparaissaient « nus », leurs peaux translucides « peintes » au moment de combattre les « ennemis », conformément à leur croyance de la mort qui est une « traversée sans bagages ». C'est peut-être la raison de l'épithète du premier évêque *Nectarius* « La boisson qui permet la traversée des corps morts », des « libations » mortuaires et donc aussi de l'assimilation d'un *Ilarios* gaulois au grec *Hilarios* « Celui qui apaise dans les réjouissances ». Il existe une racine **wei-s/t-* (Pokorny, 1123-1124) qui souligne la force du désir, la puissance (*vis* en latin) et l'assouvissement, une sorte de plénitude atteinte par le repos du chasseur (*weidmann* en germanique), du guerrier, après qu'il a traqué sur le chemin (*via*) les bêtes ou les hommes et qu'il a atteint ses objectifs, la mort étant alors une sorte de « point d'arrivée ».

Le premier évêque de *Limonum* s'appelle *Libarius* en latin, « celui qui vend des gâteaux » ou *Nectarius*, deux épithètes caractéristiques du « plaisir » et de la « joie », que *libentia* traduit en latin (racine **leubh-* aimer »⁸⁴) ; son successeur s'appelle *Saint Agon*, l'« Agréable »⁸⁵, épithète issue de la racine **pag/k-*, **pek-* « pacifique, se réjouir » ! Y a-t-il eu passage, avec la pacification du christianisme, de **peik-* « ennemi » à **pek-* « qui se réjouit » ? Ce n'est pas un hasard, si *Saint Fridolin*, disciple de *Saint Hilaire*, et commandité dans ses rêves par lui, prend son « bâton », traverse la Lorraine pour proclamer la « pax », passe dans un lieu-dit appelé *Heller - Hiliriacum* (plus tard *Saint-Nabord* devenue *Saint-Avoid*) qui n'a rien à voir avec un nom grec, y fonde un monastère, et finit par construire non loin de la *Souabe*, près de *Bâle*, sur une île déserte du *Rhin*, un monastère dédié à *Saint Hilaire*⁸⁶.

Quel rapport peut-il exister entre ce pays de *Basileia*, ce « Trou de Bâle » qui se remplit d'eau et *Saint Hilaire*, sinon le « limon », symbole de richesse déposée par le *Rhin* ; or *Poitiers* est appelée en gaulois *Lemonum*, et le nom a moins à voir avec *lemo* « orme » qu'avec *(*p*)*le-*men-, la « ville bouchée, remplie, à la gorge remplie » (voir le site avec lieu-dit « La Tranchée »⁸⁷) par les deux rivières *Clennus - Clain* (**kle(p)-no-* « plaine limoneuse et humide ») et *Bibera - Boivre* « Celle qui boit tout ».

Revenons au lac de *Constance*, dont le nom est dû à *Constance Chlore*, époux de *Sainte Hélène*, un nouveau *Ménélas* donc ! Rappelons-nous tout ce que nous avons développé à propos de la « fleur - lis », de *Vénus*, de *Junon* et de *Flora - Chloris*. N'oublions pas en effet que les Romains construisirent sur le « Calvaire » un temple dédié à *Aphrodite - Vénus* et que *Sainte Hélène* y découvrit la « Croix » enfouie ! Bizarre tout de même qu'en face de *Venise*, les deux principales îles soient dédiées l'une à *Saint Michel* (omniprésent et dominant les sites

⁸⁴ J. Pokorny, *IEW.*, p. 683.

⁸⁵ A moins du contraire : *Ago* (racine **ag-*) « le Combattant » comme l'indique X. Delamarre, *DLG*, p. 35. Cela rejoint alors la sémantique de la racine **peik-* « ennemi », J. Pokorny, *IEW.*, p. 795. Mais existe aussi la racine **pg/k-*, > **pag-* > **pek-* « se réjouir, avoir beaucoup de *pecus* - bétail », J. Pokorny, *IEW.*, pp. 796-797. Le maintien du « p » en gaulois pour le nom des Pictons reste toutefois inexplicé, si l'on maintient ces ou cette étymologie.

⁸⁶ Nous n'irons pas plus loin dans l'association du nom grec *Hilarios* et du nom gaulois *Eller* > *(*H*)*Ellier* ; toutefois le rapprochement en mythologie chrétienne a été constant, notamment avec celui d'*Hilaria*, affecté par ailleurs aux fêtes de la « Phrygienne » *Cybèle* (culte primitif non loin du pays des *Galates*), à l'équinoxe de printemps. Il faut savoir qu'*Hilaria* est le nom de la femme de *Claude* (épithète de *Vulcain* « chaud lapin » parce que « boiteux »), dans le martyre des *Saints Chrysanthe et Darie*. *Hilaria* est présente en tant que « maquerelle » dans le martyre de *Sainte Abra* ou *Afra* d'Augsbourg, chez les *Vindeliciens*, et de *Brescia* = grec *Aphros* « écume, bave de désir », or *Abra* est le prénom de la fille de *Sainte Hilaire de Poitiers*. *Sainte Abra* est toujours associé à Augsbourg à *Saint Ulrich*, guérisseur des enragés qui « désirent » mordre, bavent comme un poisson, dont le symbole est le « poisson » justement qui ne peut être enragé, poisson lui-même lié à *Vénus - Aphrodite*, au début du mois d'*Aprilis - Avril*... Le nom de la maquerelle *Hilaria - Aphra* se retrouve dans celui d'*Aphrodise*, la maquerelle de *Sainte Agathe de Catane*, au pays de *Vulcain*, le « baveur » qui répand sur la Terre-Mère son sperme (*aphros*) devant *Athéna - Minerve* (naissance ensuite d'*Erichthonios*, le serpent - cocher aux chevaux écumants). *Aphrodise* est le nom du premier Saint évêque de *Baeterrae - Béziers* (gaulois *baitos* « fou, enragé, hilare, lascif, assoiffé par le désir = *baetis* « Bétique - Guadalquivir » : cf. le « sel » qui fait baver !), dont le caractère essentiel est d'être accompagné d'un « chameau plein d'écume à la bouche » ; il correspond au nom de premier évêque d'*Agathè Tukè - Agde, Saint Vénuste*...

⁸⁷ J. Pokorny, *IEW.*, pp. 799-800. Correspond au grec *πλυμα*, *pluma* « eau boueuse » et *πλυνη*, *plunè* « bassin de décantation, de rétentation », même racine **pel-* qui donne *πλεω*, *pléô* « naviguer dans un bassin », *pluit*, *plere* « il pleut, remplir » et *pleminare* « remplir » en latin, à l'irlandais *linim* « je remplis », *il* « beaucoup » d'où **il-*arios (= *viel* en germanique) et *il* « fermentation » (= « trop plein, qui déborde »). A rapprocher de l'expression « pleurer de rire » pour la correspondance avec grec *Hilarios* qui ne vient surtout pas de la même racine (**sel-*). Cette racine a par contre certainement conduit à l'épithète de *Mars Lenus* (= *Mars Mullo* < **mel-plo-*) et peut-être à de nombreux anthroponymes gaulois de type *Illidius* « Celui qui déborde de richesses » (= *Saint Allyre* né au bord de l'*Elarius-Allier*, *Saint Allyre* étant évêque des *Arverni* « Ceux qui débordent au-dessus de, les Superbes » (*ver-* = *super*)). Cf. cependant la racine **el-* « verne » : *eller* « Erle » en germanique (Pokorny, 302).

lagunaires) et l'autre à *Sainte Hélène*, qui porte un prénom de l'« inconstance » par excellence, étant, elle-même, une aubergiste - courtisane (vue ainsi par *Julien l'Apostat*) de *ganea* « bouge » en Bretagne insulaire.

Quel beau nom de « paix » pour le *lacus Brigantinus* puisqu'il est appelé *Lacus Venetus*, par *Pomponius Mela* ! Le « Lac Bien-Aimé », un lac traversé par le (*p*)*Rhenum* comme le (*p*)*Lemanus*, dont le nom ressemble à s'y méprendre à *Lemonum*, est traversé par le *Rhodanum*. Le *Rhin* est bien *Vénète* à cet endroit là, à ne pas s'y tromper ! Il est à se demander même si les « Alamans », dans leur accentuation, n'ont pas confondu la déesse *Friga* - *Freiya* avec la celtique *Briga*... *Brigantinus*... **Frigantinus*...

Rapprocher ainsi le « *Lacus Venetus* » du nom de *Constantia* n'est pas le fruit du hasard ; il existe en effet une autre ville fondée par *Constance Chlore*, une autre *Constantia*, *Coutances* dans le *pagus Constantiensis*, le « Cotentin » ; or cette région était occupée au temps des Gaulois par la Cité des *Unelli* (selon J. César), des *Venelli* (selon Pline l'A.). Cela signifie que le nom des *Venneli* a la même étymologie que celle des *Vénètes*, qui, au moment de la *Venise* chrétienne, ont appelé leur île principale *Sainte-Hélène*. *Constantia* portait du temps des *Vénelles*, le nom de *Cosedia* et était leur capitale. *Cosedia* est située non loin de l'embouchure aux prés salés de la *Sena* (graphie évoluée du IX^e siècle) - *Sienna*, hydronyme formé comme la *Sionne*, affluent du *Rhône*, des *Seduni*, à *Sion* chez les *Helvètes*, comme la *Sianne* qui ouvre une vaste embouchure, avec marais salants, en face des îles de *Lérins*, à partir d'une racine **sed-*, **sid-* « solidement installé, sédentarisé, amoureux de sa terre » que l'on retrouve naturellement dans le nom de *Co-sedia* et dans le nom de plusieurs *Saints Sidonius* - *Sidoine* « Qui détient la Paix, qui est stable, qui est constant... »⁸⁸, une véritable demeure des dieux, un vrai « point oméga ». *Constantia* n'est qu'une reprise de *Cosedia*, ville logiquement installée chez des *Vénètes* bis, des *Vénelles* - *Unelles*, à proximité du *Mont-Saint-Michel*.

Constantia et *Cosedia* se retrouvent peut-être dans le nom latinisé d'*Aquae Sextiae* (*Aix-en-Provence*), où était évêque *Saint Sidonius*, nom sur lequel nous reviendrons et qui a été donné en raison de la victoire d'un chef romain *Sextius*, à *Entremont* ; il est tout à fait possible que nous ayons eu originellement un gaulois *Sestius* < **Sedh-* + **Stius*...

Pour comprendre ce que pouvait être cet « Amour pacifié », cet « Asile » et cet « Havre de Paix » (*Hafen* « Port »), comme celui installé tardivement à l'embouchure de la « Seine », à l'emplacement d'une chapelle dédiée à *Notre-Dame de Grâce*, et par là même le mot « *Gratia* » lui-même, consultons le *Dictionnaire grec-français Bailly*, p. 295 :

... Α-συλος, *a-sulos* 1 non pillé, qui ne peut être pillé ou violenté, inviolable, en parlant de personnes... ; en parlant de choses : ιερων ασυλον, *ieron asulon* « temple inviolable », d'où lieu de refuge, lieu d'asile, asile ; inviolabilité d'un lieu d'asile ; 2 non atteint par, qui se tient à l'abri ou à l'écart de...

Le mot est donc composé à partir d'un α privatif et du verbe *συλαω*, *sulaô*, qui signifie :

⁸⁸ Le gaulois *Sidonius* a été mis en rapport par la mythologie chrétienne avec d'une part la *Phénicie*, *Tyr*, *Sidon* et d'autre part avec le surnom de *Kadmos* fondateur de *Thèbes* en *Béotie*, venu de ce pays ; or les *Seduni* de *Sion* ont pour premier évêque *Saint Théodore*, qui révèle les reliques de la *Légion* et de *Saint Maurice* venus de *Thèbes* d'Égypte. Voir aussi dans le troisième chapitre, le nom de la ville de *Sidenium*, située à proximité des *Énètes-Vénètes* de *Paphlagonie* (étude du « Sid »).

... « ôter, tirer de, dépouiller, piller, voler » ou de *sulê*, « droit de saisie », « **particulièrement droit de prendre comme nantissement** les effets d'un débiteur, et en temps de guerre, le territoire ou les biens d'un Etat...⁸⁹

La cause est entendue, ce n'est pas un hasard si *Saint Fernando - Antoine*, le « Navigateur », qui voulait « marchander » les prisonniers chrétiens (penser à *Notre-Dame de la Merci*, de la « rançon - grâce » *merces* en latin, fêtée au lever de la *Balance*, le 24 septembre) finit son périple à *Patavium - Padoue* où arriva un jour le Héros *Vénète Anténôr*. Ce ne sera par un hasard, si la grande plaine alluviale à l'embouchure immense du « Désiré » *Baetis - Guadalquivir* accueille la ville de *San-Fernando* et ses marais salants connus dès le néolithique, dans l'ancienne île de *Léon*⁹⁰ < *Legontius* < **leg-* « déposer un lit de limon » > *liga* « lie ». Ce nom de *Léon* est à comparer avec celui de *Saint Léonce*, premier évêque de *Forum Julii - Fréjus*, en Provence, à l'embouchure même de l'*Argens* et de sa plaine marécageuse. *Forum Julii* se rapproche lui-même de *Felicitas Julia - Olisippo - Lisbonne*. *Julius* est un toponyme à rattacher soit à la racine **ieug-slo-* « joindre par un gué (ou être joint), unir deux rives, une île à la terre » ou au nom grec de *Iulos* « dru, riche en ».

Olos, oulos et *ioulos* en grec, issus justement de cette même racine **wel-* « bouclé, crépu, abondant = *crispinus* en latin, *crixos* en gaulois », sont trois épithètes soulignant l'« abondance » issue d'une terre de félicité comme celle des « cheveux » de la *caesaries* latine, et se retrouvent d'ailleurs dans le grec *ioulis*, très lié sémantiquement aux « céréales » nourricières de la Terre-Mère, et dans l'anthroponyme grec « *Iule* », nom du petit-fils d'*Aphrodite - Vénus* et ancêtre de la gens *Julia*, qui n'a rien à voir dans un premier temps, avec le latin issu de la racine **diu-* > **dju-l-* « lumière diurne, lumière divine » qui conduit à « *Jupiter, Jovis* » !

Nous trouverons donc quasi systématiquement ces noms ou épithètes de *Iule, Iulius, Julia* accolés à des ports où transitent les richesses du sol et du sous-sol, accompagnant d'autres qui évoquent irrésistiblement par exemple l'Amour « vénérien » (racine **wen-* « désirer ») et la « Vénalité » (racine **wes-no-* « acheter, échanger, vendre »), par l'« Échange » ou par l'« Argent ».

Ce ne serait donc pas un hasard, là non plus, si *Saint Antoine*, né d'une famille extrêmement « riche » dans la vallée limoneuse du Nil, a abandonné et partagé dès sa jeunesse ses ressources abondantes et, premier ermite chrétien, après *Saint Paul*, dans le désert de *Thèbes* en Égypte, s'il a mené à « terme » un si long « Chemin de Vie »...

⁸⁹ *Dictionnaire Bailly* p. 1817.

⁹⁰ Le nom de la famille de *Ponce de Leon*, marquis et ducs de *Cadix*, ne suffit pas à expliquer le nom qui est sûrement une reprise du nom plus ancien du site.

Pour cela, il nous faut reprendre l'étymologie d'*Ant-ôn* et ce que nous avons dit des *Antae* latines (*At* en sanskrit, - *ond* en nordique⁹¹) qui sont, selon le *Dictionnaire Gaffiot*, « des avancées des murs de la *cella* encadrant l'entrée » y compris en Grèce (*Vitruve*, 6, 7, 1), or « *cella* » est le nom latin qui désignait une pièce à l'écart, un grenier (cellier), un magasin, un réduit qui accueillait les esclaves et les pauvres ; mais le mot a vite pris un sens religieux, celui de « retraite » des riches qui y faisaient une cure, puis de « cellule des moines » pour aboutir au sens de « sanctuaire », de partie du temple où était placée la statue du dieu. Cela correspond pour les dieux en grec au « *naos* » et pour les hommes au *κοινοβιον*, *koenobion*, là où se réfugieront en « *koinos* - commun » les « ermites » comme *Saint Antoine*, devenus « cénobites ».

Nous plongeons alors dans un champ lexical et sémantique nouveau de la « Porte » qui nous ouvre (sans jeu de mots !) des horizons insoupçonnés, notamment dans le domaine des mythologies et des religions. Nous allons voir par exemple que le roi des *Énètes* de *Paphlagonie* venu avec *Anténor* au secours de *Troie*, que l'*Iliade* d'*Homère* déclare « tué » à un moment et « vivant » peu après, s'appelle *Pulaiménès*, nom composé à partir du grec *πυλη*, *pulè* « porte », nom qui rentre dans la composition des historiques et mythiques à la fois « Thermopyles ». *Πυλαιμενης*, *Pylaiménès* est le roi des *Énètes* - *Vénètes* qui traverse avec sa « Pensée » les « Portes de l'Espace - Temps ». La déesse de la « Pensée », *Athéna* - *Minerve* était appelée *Πυλαιτις*, « *Pylaitis* ». Le nom d'*Athéna* est finalement très proche du sanskrit *At* ou du latin *Antae*. Existerait-il un lien ? Il faut se rendre à l'évidence : il existe un grec *πυλεων*, *pyléôn* qui signifie à la fois « porte de fortification » et « couronne », mot équivalent donc à *στεφανη*, *στεφανος*, *stephanè*, *stephanos*⁹² qui conduira à l'épithète du proto-martyr chrétien *Saint Stéphane* - *Étienne*. L'on sait qu'*Athéna*, déesse des « citadelles », et la « Tête », de surcroît « couronnée », ne font qu'un.

Revenons maintenant à cette racine **ant-* ou mieux **anta-*. C'est en réalité une véritable racine du « passage ». Il faut se remettre dans la peau de l'homme primitif qui cherche un « abri », trouve une grotte et s'enfonce dans les profondeurs pour chercher une autre issue. Que ressent-il alors si elle existe, sinon un souffle d'air. Le « courant d'air », le « vent » donc, est le symbole de la « Porte » et de toute ouverture depuis toujours ! Et il existe une racine pour cela, la même que celle qui définit un passage encadré et fortifié, la racine

⁹¹ Racine **anta-* « pilier de porte » signalée par J. Pokorny, *IEW.*, p. 42.

⁹² Etymologie présumée de *στεφανη*, *στεφανος*, *stephanè*, *stephanos* : racine **stebh-* « tenir debout, stable, supporter comme un pilier (Pokorny, *IEW.*, p. 1011), et **an-* « respirer, souffler, donner une âme à » > grec présumé **ανος*, **anos* « bouche, visage ». C'est cette racine **an-* « exhiler » qui donnera un nom à *Saint Anianos*, le savetier converti par *Saint Marc* à *Alexandrie* et son successeur, quand, en réparant la chaussure de l'Évangéliste et piqué par une alène, il exhilera dans un « souffle » dû à la douleur, le Nom de Dieu : « Unique Dieu ». Pour comprendre le nom de « Couronné », au sens de « Celui qui reçoit sur la tête le symbole de l'Esprit et de la Force de penser, de commander » donné à *Saint Étienne*, il suffit ni plus ni moins de lire l'épisode de son arrestation, alors que ses détracteurs « n'étaient pas de force à tenir tête à la Sagesse et à l'Esprit qui le faisait parler », alors que son « visage leur apparaissait semblable à celui d'un ange » et la relation de sa lapidation, quand les « Portes de l'Autre Monde » s'ouvrent devant lui : « Tout rempli de l'Esprit Saint, il fixa son regard vers le ciel ; il vit alors la gloire de Dieu et Jésus à la droite de Dieu. « Ah, dit-il, je vois les Cieux ouverts... ». Il est alors poussé « Hors des Portes de la Ville » et lapidé avec des « pierres » qui servent en général à construire des enclos ou des enceintes protectrices comme des « *stephanoi* - couronnes ». Les dédicaces nombreuses des cathédrales et des églises à *Saint Étienne* reprennent ce thème des « enceintes protectrices des temples ouverts sur les « Portes du Ciel » que ce soit au sommet des *oppida* ou au contraire au beau milieu des marais encerclés par les eaux.

**an/ta-*, **ant-* « souffler, respirer, donner la vie »⁹³, la racine de l'ἄνεμος, *anemos* « vent », de l'*anima* et de l'*animus*, de l'« Âme » et de l'« Esprit ».

On comprend ainsi beaucoup mieux le choix du nom d'*Antoine* pour cet « ermite » qui « pensa » et vécut si longtemps dans une « *Cella* », mot qui ensuite dans le monde latin allait devenir synonyme de *monasterium*. Il avait le pouvoir de « passer les Portes du Temps, parce qu'il était en contact avec l'Autre Monde ». Voilà pourquoi les deux frères *Saints Romain et Lupicin*, fondateurs de l'abbaye de *Condat*, sont nés à *Isarnodori - Isernore*, aux « Portes de Fer » et qu'ils sont fêtés le 28 février, aux Portes du Temps antique, juste avant le premier mois du dieu *Mars*. Voilà pourquoi, *Saint Eugendus*, né aussi à *Isernore* et adopté par eux pour leur succéder, est fêté aux « Portes du Temps » de *Janus*, le « 1^{er} Janvier ». Voilà pourquoi, de très nombreux « ermites » et « cénobites » sont fêtés durant le mois de *Janus*, surtout *Saint Paul* et *Saint Antoine*, mais aussi *Saint Macaire*, *Saint Paulin*, *Saint Déicole* (comme par hasard surnom d'*Antoine*) de *Lure*, compagnon de *Saint Colomban* qui avant de fonder le monastère de *Luxeuil*, se réfugie, après avoir chassé l'ours occupant, dans un « *antre* », une « *cella* » à *Anagrates - Anegray* (*Colombanus* < en latin *columna*, *columen* « poutre de soutien des portiques, colonne, pilier »).

Est-ce un hasard si *Saint Januarius - Janvier* de la « Ville Nouvelle » de *Neapolis - Naples* est fêté au lever héliaque de la constellation du « Corbeau » et de la « Coupe » d'eau



vive qu'il est censé ramener à *Apollon* avec la renaissance automnale des « sources », le 19 septembre, à l'époque où commençaient, avec la *Balance*, de nombreux calendriers antiques. Voici les noms de ses compagnons qui traduisent tous soit le « Désir », la « Félicité », la « Fortune », en un mot : le « Bon Temps ancien », soit le monde souterrain des « forges » qui brûlent comme le « Désir » de *Vulcain* : *Festus*, *Desiderius*, *Sôzsius* (= grec *saos* = latin *salvator* « sauveur »), *Proculus*, *Euty chius*, *Acutius* (*acutus* « clou »). Nous

approfondirons ces aspects, au cours du chapitre III, lors de l'étude de la « Campanie » et de *Sainte Patricia*, la patronne de *Naples*. Retenons néanmoins que *Saint Janvier*, d'abord évêque de *Beneventum* (« Bon Souffle Chaud »), en *Campanie*, protège des éruptions du *Vésuve*

⁹³ J. Pokorny, *IEW.*, pp. 38-39. C'est la même racine qui est à l'origine du nom de l'« oiseau aquatique » porté par l'« *anemos* - vent » et qui migre chaque année vers un « Autre Monde », *anas* le « canard » en latin (symbole de la déesse *Sequana*, ne l'oublions pas) et peut-être aussi du nom de l'« oie » : onomatopée **gha-* + *ans* > *gans* en germanique, dans une même composition que le germanique **ge-und* > *gund* « *Gunst* - protection », formé à partir de la racine parente **ans-* « souffle protecteur des dieux, bien-être, faveur, amour », qui nous donne aussi bien le germanique *Burg-und* que le celtique *Brig-antia - Breg-enz* présent sur la rive du *Lacus Venetus*, du *Lac de Constance*. Même si J. Pokorny, *IEW.*, p. 47, ne mentionne aucun mot celtique (mais pourquoi pas *-ana*, *-antia* !) ou italique issu de cette racine, on peut présumer que le suffixe *-entum*, *-entia* de nombreux toponymes comme *Valentia*, voire le suffixe des *Ev-ετοι*, *Énétoi*, *Ven-eti*, puissent s'y rattacher. Cette racine **ans-* qui a conduit aussi à **ansu-* « esprit divin, démon » et aux *Ases* germaniques (Pokorny, p. 48) est cependant présente en grec par exemple dans *προσ-ηνης*, *pros-énès* « plein de bonté, amical », *απ-ηνης*, *ap-énès* « défavorable, ennemi » et peut-être, de notre point de vue, en terminaison soulignant le côté favorable des déesses dans *Αθ-ηνη*, *Athénè*, *Athéna* « la Déesse qui favorise la Pensée, le Souffle de l'Esprit ». P. Chantraine, *DELG.* p. 937, souligne une parenté linguistique avec le grec perdu **ανος*, **anos* « visage » et surtout avec le sanskrit *anana* « bouche, visage », ce qui est, pour le moins, l'endroit du corps d'où s'exhale le « souffle ». En gaulois la racine **an-t-* « souffler, respirer » a donné *anatia* « les âmes » (X. Delamarre, *DLG.*, p. 44) ; personnellement, nous y ajouterons *Antummos* « L'Autre Monde », sorte de « Bouche d'Ombre » !

(photo à gauche) dont la plus importante eut lieu le 24 août 79, à *Pompéi* et *Herculanum* ; or le 24 août est le lendemain des fêtes de *Vulcain* à Rome, les *Vulcania*, juste avant les *Volturnalia* du 27, et dans la mythologie chrétienne la date de la fête de *Saint Barthélemy*, dont les reliques, venues par la mer depuis l'*Arménie* (*Albanopolis*), transitèrent par les *Îles Éoliennes* - *Lipari* (cf. le dieu du « **Vent** » *Éole* et le *Volcano*), remontèrent le cours du *Volturne* puis du *Calore* jusqu'à *Beneventum* - *Bénévent*, avant de reprendre la mer, au Moyen Âge, et de remonter le *Tibre* jusqu'à l'*Île Tibérine*.



Ce ne serait pas un hasard si le « corbeau », le premier oiseau envoyé par *Noé*, à l'aube d'un « Nouveau Monde » avant la « colombe de la paix », accompagne *Antoine* dans une iconographie commune (le « partage du pain » apporté par l'oiseau, photo à gauche) avec *Saint Paul*, lui même ermite très âgé ; le « corbeau » est un oiseau vivant jusqu'à un âge avancé.

Le « corbeau pourvoyeur du futur » représentera le même symbole quand il sauvera de la mort prématurée (d'une vie écourtée par le poison proposé dans un « pain » par le moine *Florent*) et accompagnera longtemps, à *Sublaqueum* - *Subiaco*, le premier grand moine de l'Occident, *Saint Benedictus* -

Benoît. Est-ce fortuit si ce même *Saint Benoît*, véritable bête sauvage, nourri de « pain » au fond de son antre par *Saint Romain* (encore un *Romain* !) commence sa carrière de moine dans ce site, traversé par l'*Aniene* - *Anio*. Un autre *Saint Benoît*, au temps de Charlemagne, l'imitera, avant de réformer son ordre, à *Aniane* en Languedoc ! Décidément « pain » et « corbeau » vont bien ensemble. Un corbeau de « Vie »⁹⁴ et non pas de « Mort ». C'est ce même « corbeau » qui se penchera sur les cadavres des crucifiés sur le « Tau » pour s'en nourrir, à commencer par les « yeux ». C'est ce même corbeau qui sauvera les yeux de *Saint Vincent*, futur patron des marins lui aussi, de l'attaque des oiseaux de proie sur la plage où son corps avait été rejeté. Le « Corbeau », l'« Oiseau de la Soif et du Désir » dans la mythologie apollinienne, devient alors le symbole de la « Traversée » vers un « Autre Monde » ou vers un « Monde meilleur », fruit de l'« Espérance »⁹⁵ (*Elpis* en grec), or le nom de « Traversée » est composé à partir de la racine indo-européenne



⁹⁴ La racine originelle de la « vie », du premier souffle, de la première « respiration », de l'âme insufflée par les ancêtres, c'est *an- « nourricier, nourrice, ancêtre » qui donne un nom à la *Grande Mère* (*anus* en latin) primitive des Latins *Anna Perenna*. On sait ce qu'il est advenu de l'évolution de cette racine des « Portes de l'Espace - Temps ». Détails des racines avec Pokorny, *IEW.*, p. 36, sqq. : 1. *an- « nourricier » ; 2. *an- « là-bas, de l'autre côté, dans l'autre monde » ; 3. *an-, *ant- « souffler, respirer, exhiler le souffle dans un autre monde » ; 4. *an- « au-dessus de ». J. Pokorny, rattache avec un « peut-être », la racine *ansu- « esprit, démon », à 3*an- « souffler ». Il semble que toutes les racines *an- et leurs possibles dérivés soient une onomatopée originelle d'exhalation par un « passage obligé »...

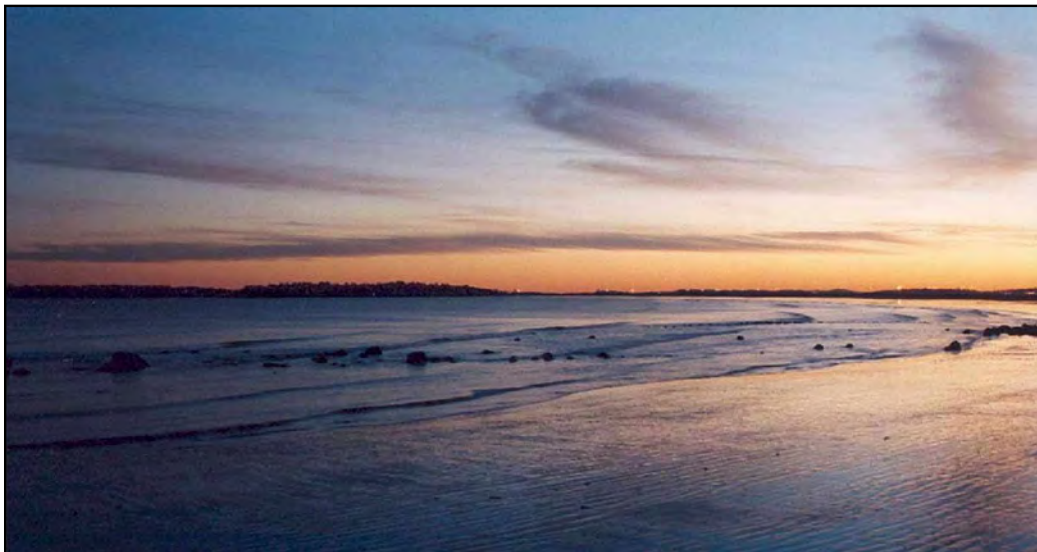
⁹⁵ L'« ancre de marine » est aussi un symbole de l'« Espérance ». il est souvent représenté à côté de *Saint Pierre*, patron des pêcheurs et de *Saint Clément*, pape, martyrisé attaché à une « ancre » et invoqué par les marins pour rendre « cléments » les flots.

**Ter-* qui commence par la lettre « *Tau* ». Il sera alors, dans l'iconographie, le compagnon de *Saint Elpidius* (déformé en *Expeditus*), parce que son cri répète à longueur de journée et sans « fin » et sans « limite », sans *anto* gaulois, le mot latin *cras*, *cras* « demain, demain »...

Bizarrement, *Saint Expeditus* est invoqué en tant qu'ultime « espoir » de solution, de justice à recevoir, d'objets à récupérer comme *Saint Antoine* de *Patavium - Padoue*, venu depuis l'*Ibérie*, de *Lisbonne* donc, pour se lier à *Saint François d'Assise* et aboutir, après un périple varié d'ermitages en monastères, au final, au point oméga dans cette ville d'Italie du nord.

Quelle que soit l'origine linguistique du nom du *Tage* ou de *Lisbonne*, d'emblée donc, nous sommes confrontés pour les deltas à une généralisation de la sémantique de la « Richesse » en « Nourriture » végétale et animale (bovidés et équidés toujours ensemble), y compris dans les limons (les vers de terre qu'adorent les corbeaux et les cormorans), et particulièrement la « nourriture « lactée » des mammifères que les nourrissons « aiment » (racine **ama-*), nourriture produite par les plaines littorales construites à leur « bouches » par les fleuves, et objets de « désir » et d'appropriation, comme on conquiert et on « aime » une femme féconde. Il s'ensuit que la toponymie, à partir de différentes racines explicites, soulignera ces différents aspects y compris dans ce qui apparaît comme un parcours allongé de la vie garantie par l'abondance et l'« argent » gagné qui en dérive.

Il se trouve que *Patavium - Padoue* dans l'antiquité fut la première capitale des *Vénètes* venus d'*Asie* ; elle fut fondée par leur très « vieux » chef Αντηνορ « *Anténor* », « ami » du vieux roi *Priam* de *Troie*, la « Ville de la Traversée », après sa destruction par les *Achéens*. Cet *Anténor*, comme tout *Enète - Vénètes*, en tant qu'*Anôr - Andros - Homme*, avait pour l'amitié une véritable « vénération » (racine **wen-* « aimer »), il « aimait » les *Troyens* et il « aimait » les « *Achéens* » d'en face (= < **ant-*), comme la terre, en tant qu'amant(e), craint et aime à la fois la mer.



Chapitre II Anténor et les Vénètes ou l'Union des « Aimants »

L'Union de la Mer et de Terre

Le nom des *Énètes* - *Vénètes* n'a lieu d'être que s'il existe en bordure de mer, parsemées dans la lagune, des « *tumba* », des sortes de récifs rocheux, ou d'îles construites par les alluvions des fleuves côtiers. Ces récifs et îles, ainsi que les côtes sablonneuses, sont à la fois en perpétuelle lutte et en perpétuelle réconciliation ; en un mot ils sont le symbole de l'Union des Corps - Éléments primordiaux, donc du « Mariage ». Lisons quelques vers du poème « *Éclaircie* » tiré des *Contemplations* de Victor Hugo :

L'océan resplendit sous sa vaste nuée.
L'onde de son combat sans fin exténuée,
S'assoupit, et, laissant l'écueil se reposer,
Fait de toute la rive un immense baiser.
On dirait qu'en tous lieux en même temps, la vie
Dissout le mal, le deuil, l'hiver, la nuit, l'envie,
Et que le mort couché dit au vivant debout :
Aime ! et qu'une âme épanouie en tout,
Avance doucement sa bouche vers nos lèvres.
L'être, éteignant dans l'ombre et l'extase ses fièvres,
Ouvrant ses flancs, ses seins, ses yeux, ses cœurs épars,
Dans ses pores profonds reçoit de toutes parts
La pénétration de la sève sacrée.
La grande paix d'en haut vient comme une marée...

Ce poème a été écrit au pays des Gaulois *Vénelles*. Il est on ne peut mieux adapté. Les mythes relatés depuis toujours, y compris dans la religion chrétienne, ne font que commenter cette symbolique. Ce n'est pas un hasard, surtout pas, si les *Vénètes* de la lagune la plus élaborée de la *Mer Adriatique* sont allés chercher le corps de *Saint Marc*, premier évêque d'*Aquilée*, dans la lagune la plus vaste de l'Afrique connue à l'époque, dans le delta du *Nil*.



Nous retrouverons cela dans l'acte d'Amour de *Venise* pour la « Mer », quand le « Doge », monté sur le *Bucentaure*, jette dans la lagune son « anneau » et dans la mythologie chrétienne avec l'union mystique du *Christ* et de *Sainte Catherine d'Alexandrie* à laquelle il passe au doigt l'« anneau du mariage », mariage synonyme d'union entre deux éléments, deux êtres,

séparés jusqu'alors, dont le meilleur symbole se retrouvera au niveau du relief dans la sémantique du « passage - gué ». Les langues indo-européennes ont d'ailleurs une même racine pour signifier à la fois le « *vadum* - gué » et le mariage, la racine **wed(h)-* « conduire, aller pour rejoindre, relier, lier, marier »⁹⁶ ; ce *vadum* nous le retrouverons à proximité du *Mont-Saint-Michel* et d'*Avranches* à *Vains* (*Vedum* dans l'antiquité). Un autre mot gaulois, *ritum*, sera aussi approprié pour souligner l'union de deux berges reliées par un « gué », quelquefois submergé : il se retrouvera dans *Darioritum*, nom gaulois des *Vénètes* de *Vannes*, « le Gué Désiré » !

Pour comprendre définitivement cet « acte d'Amour » sanctionné par le passage de l'anneau au doigt, il nous faut conter l'histoire de l'« anneau de Saint Marc », représentée par un tableau de *Paris Bordone* :



... Au mois de février 1340, un soir, pendant une tempête, un inconnu vint trouver un gondolier sur la Piazzetta et lui demanda de le conduire à San-Giorgio, où un second passager monta dans la barque, puis à San-Nicoletto di Lido, où ils prirent un troisième passager ; le batelier reçut alors l'ordre de gagner le large. Il se trouva bientôt en présence d'un navire monté par des démons qui se dirigeait vers Venise ; mais les trois inconnus, qui n'étaient autres que les protecteurs de la ville, saint Marc, saint Nicolas et saint Georges, firent un signe de croix ; la vision s'évanouit aussitôt et la mer se calma. Saint Marc donna alors son anneau au gondolier en lui ordonnant de le remettre au doge Bartolomeo Gradenigo afin que toute la ville connût le miracle...

L'histoire raconte que c'est le pape *Alexandre III*, lors de sa réconciliation avec *Frédéric Barberousse* à *Venise* qui donna au Doge l'« Anneau d'Or » des fiançailles de la Cité des Nautes avec la Mer. Le pape avait un nom prédestiné...

En effet *Alexandre le Grand* fonde *Alexandrie*, au « Pays des Bergers », près de *Bucolés*, en bordure du Lac *Maréotis* et du delta du *Nil*⁹⁷, dans la lagune duquel séjournera l'amoureuse *Hélène*, lui qui porte exactement le même nom qu'*Alexandre - Pâris le Troyen*, qui avait côtoyé auprès de *Priam* son « ami » *Anténor* ; il a visité la lagune de *Troie* où repose, à côté du bien-aimé *Patrocle*, le corps de l'« ennemi = celui qu'il n'aime pas » (*in-amicus* en latin), *Achille*. Si le corps d'*Achille* est bien au cap *Sygée*, du moins son esprit est là où sa mère, la déesse marine *Thétis*, l'a emmené, à savoir dans la lagune de l'*Ister - Danube* et plus particulièrement dans l'île « bien-aimée », l'Île des Bienheureux, des « Aimés des dieux », des *Makaroi*, des *Beati*, des *Felices*, des *Fortunati*. Toutes ces épithètes, que nous avons trouvées dans les *Fastes* d'Ovide à propos de *Flora*, avec les épithètes concernant les « Aimants », se retrouveront dans les descriptions des baies et des golfes lagunaires.

Akhilea des *Vénètes* et *Akhilleus* ont en « commun » leur propre nom !

⁹⁶ J. Pokorny, *IEW.*, pp. 1115-1116. Il est fort possible que le nom d'*Adria* et d'*Adriatique* vienne par le grec de cette racine **wed-* > **wed-ro-*. En tous cas **wed-* évolue en **wed-no-* pour donner *edvov*, *ednon* « présent d'un prétendant », *edvov*, *ednô* « obtenir en mariage », *weno* en slave (bien proche du nom des *Vénètes*, ma foi !) ; une racine proche **wedh-* a aussi le sens de « lier » et se retrouve en celtique et donne en vieil irlandais *fedid* « joug, lien » (mais aussi *fedid* « il apporte, il conduit », gallois *dy-weddio* « marier »), en gallois *ar-gy-wedu*, *gwedd*, de même sens...

⁹⁷ Auparavant, les Grecs avaient occupé un port de commerce, plus à l'intérieur du delta, la ville de *Naucratis*, qui leur avait été offerte par le roi *Amasis*. Le nom d'*Amasis* était-il vraiment égyptien ? La coïncidence est bizarre, quand on sait que les plaines lagunaires sont liées à la conquête « amoureuse »...

Alexandros et *Antenor*, le fondateur de *Patavium-Padoue* (racines *pat + avium « Qui nourrit les descendants, ses enfants » ou « Qui nourrit le désir ») ont en commun la deuxième partie de leur nom : *Ανηρ, Ηνωρ, = Ανδρος, Aner, Énôr, = Andros*, l'« Homme - Géniteur » issu de la racine *ner ! Il est alors à propos de souligner des liens manifestes sur lesquels nous reviendrons très souvent au cours de cette étude :

Très souvent dans les sites lagunaires et aux embouchures des fleuves, quelle que soit l'influence linguistique dominante (indo-européenne ou sémitique), la fondation d'une ville s'accompagne toujours de mythologies liées à deux mammifères importants, le « taureau » (ou le bœuf ou la vache) et le « cheval ».

Les *Énètes* de *Paphlagonie* ou les *Vénètes* de *Padoue*, par exemple, étaient connus,



comme les *Frisons* de l'*Ems*, pour leurs races de chevaux. Rappelons-nous aussi qu'*Alexandre le Grand*, fondateur dans le « Pays des Bergers » d'*Alexandrie*, était fils de *Philippe*, « Celui qui aime les Chevaux » et que son célèbre « cheval » s'appelait *Bucéphale* « Tête de Bœuf ». La mythologie chrétienne en choisissant *Saint Marc*, le premier évêque des *Vénètes* éleveurs de chevaux à *Aquilée*, et en le faisant le premier évêque d'*Alexandrie*, n'a-t-elle pas insisté sur l'homonymie de deux mots connus à cette époque-là, le « *marcus - marteau* » qui servait à assommer les taureaux du sacrifice et le gréco-galate « *markas - cheval* » ? *Saint Marc*, fut en effet martyrisé à *Bucoles*, « l'Enclos à bœufs » traîné par le licou comme un taureau mené au sacrifice : nous sommes le 25 avril au lever héliaque du « Taureau » et au lever héliaque de la *Chèvre* dont fait

partie *Heniokhos*, le « Cocher » *Érichthonios*, l'inventeur du quadrigé. *Saint Marc*, notamment dans le sud de la France, fait partie des « Saints Cavaliers » comme *Saint Georges* fêté le 23 ; or *Saint Georges* est le deuxième patron de *Venise*...

La fondation de la « phénicienne » *Carthage*, par *Élissa - Didon*, sera basée sur les mêmes principes : les indigènes lui donneront la surface d'une « peau de bœuf » pour installer sa ville ; seulement ils n'avaient pas prévu qu'elle allait découper la peau d'un taureau offert en sacrifice, en lanières ultrafines, pour mesurer les distances ; les *Phéniciens* firent alors le choix d'un emplacement où ils découvrirent une tête de « bœuf » ; ils allaient se contenter de ce présage médiocre quand il remarquèrent sur un autre site un présage beaucoup plus prometteur,



à savoir une « tête de cheval » ? *Carthage* naquit à cet emplacement (photo à gauche, baie de Tunis) où pouvaient « paître » à la fois les bovidés et les équidés.

C'est ainsi que dans les noms de *Patavium*, *Patrocle* et de *Pâris*, lui-même « ennemi » d'*Achille*

son « ami », nous avons une même racine *pa-, *pt-, *pa-t-, *pa-tro- qui signifie « nourrir, être nourri, donner la pâture, *pascere* - paître, faire paître », qui débouchera sur la racine *pter

« chef de famille ». En mythologie chrétienne, la *Camargue et Arles* (*Julia Paterna Arelatensis Sextanorum*), là où règnent les gardians, et « paissent » les taureaux et les chevaux, un évêque s'est appelé *Saint Patrocle* (premier évêque : *Marcianus* ; blason : le *Lion de Saint Marc* tenant un étendard constantinien !). En *Campanie*, il y aura *Sainte Patricia*. Nous retrouverons systématiquement et logiquement cette racine dans les « plaines » d'embouchure sous influence des langues et civilisations indoeuropéennes. Très souvent associée à la racine **magh-*, « grand, large, étendu, à champ ouvert » qui évoluera en grec en *(*m*)*aga-* (> *Agatha*, *Aglaé*, *Agamemnon*) ou en *(*m*)*akh-* (> *Aquitania*, *Aquileia*) et qui conduira aux noms des *Achéens* et d'*Achille*. Ainsi en Grèce, en pleine mythologie chrétienne qui ne fera que reprendre cette continuité linguistique et mythologique, nous découvrirons que *Saint André*, le *Protoclet*, le frère de *Saint Pierre*, sera crucifié selon la figure de l'« Homme », bras et jambes écartés, en *Achaïe*, à *Patras*. Cette association se retrouvera, toujours en mythologie chrétienne, dans la vie légendaire, racontée par *Marcellus*, fils du préfet *Marcus*, disciple de *Saint Pierre*, des *Saint Nérée*, *Achillée* et *Pétronilla* (rien à voir avec *Petrus* ! Mais liens avec la gens *Flavia Domitia*).

Retrouve-t-on dans d'autres estuaires ou embouchures avec lagunes les mêmes racines associées d'une manière ou d'une autre ? Oui ! Nous les citons, mais nous reviendrons sur chacun des sites en les commentant.

Une première précision : la présence de « salines » ou de sites d'accueil de « réduction de la muire », depuis l'antiquité, est avérée dans tous les cas, sans exception, et soulignée par de nombreux lieux-dits et hydronymes, notamment le *Selune* (aussi **sal-* « sauter » car fleuve à « *salmo* - saumon ») dans le *Cotentin* ou l'*Halys*, « le Fleuve Salé » tout au long de son cours chez les *Énètes - Vénètes* de *Paphlagonie*. C'est un « roi romain », *Sabin* d'origine, qui serait l'inventeur des « salines », en tout cas, celui que l'histoire antique a retenu ; il possède un nom caractéristique : *Ancus Marcus*.

Ancus vient de la racine **ank-* qui signifie « coude, courbe » qui a formé des mots « marins » tels que l'« ancre » qui se fixe au mouillage des bateaux au fond des coudes abrités des côtes, mais aussi toute une toponymie de baies formées en demi-cercle ou de noms de « ports accueillants » tel *Ancône* sur les rivages de l'*Adriatique*. *Ankus* est donc caractéristique de l'enclos d'eau salée qui sous l'effet de l'évaporation réduit sa saumure et dépose le sel. Les premières « salines » furent construites sur un territoire nouvellement « conquis » par l'armée romaine du roi porteur du nom du dieu de Rome par excellence, *Mars*, territoire âprement « désiré » comme tous ceux des embouchures et qu'il avait décidé de « diviser en multiples parts » et de « répartir », comme les damiers des marais salants, comme on le fait toujours dans le « métier de *Mars* » avec les « dépouilles », comme le fera un *Saint Martin* avec son manteau chez les *Ambiani*.

Cette embouchure était celle du « Tibre » qui y avait construit naturellement une lagune. *Ancus* l'appela *Ostia*, la « Bouche ». Nous ne pouvons pas concevoir un dieu guerrier « *Mars* » sans ces notions de « partage » des richesses conquises et de répartition. Une racine indo-européenne primitive, dont nous analyserons les évolutions dans quelques paragraphes, existe, la racine *(*s*)*mer-t-* qui insiste aussi bien sur la division de tout ce qui a été razziaé, conquis, pris et sur la « mémorisation » obligatoire d'une quelconque manière du bien nouvellement possédé, mais notamment par la trace écrite, la « marque », de ces partages « martiaux ». Cette racine **mer-t-/k-* mènera ensuite, dans les périodes de paix, au nom d'un autre dieu, d'un dieu qui divisera, échangera, toujours à partir de la « mémorisation »

désormais fixée, cette fois dans le sens du « commerce », celui de *Mercure*. Ce dieu *Mercure* utilisera les « bienfaits » des premières conquêtes guerrières ; en effet, la première répartition du dieu de la guerre, *Mars*, et d'*Ancus Marcius/Martius*, en train de partager les « marais salants » sera le « *salarium* - salaire » et la première voie qui partira de ces terres pour aller en *Sabine*, sera appelée *Via Salaria*, et la première « Porte » de Rome qui accueillera ce « sel », symbole de richesse en nature, sera appelée *Porta Salaria*.

Quelle évocation ! La « *Ostia* - Bouche » est l'« Entrée » (racine *ous- « ouverture > ora, ostium en latin), le « Port » baigné par la « salive » (racine *sal-), la « bave » qui s'amplifie chaque fois que l'on goûte un aliment, chaque fois que l'on amplifie ses qualités gustatives par le « sel » (racine *sal-) ! Le « sel » c'est la « vie » et il ne faut donc pas s'étonner si toutes les lagunes du monde ont accueilli d'innombrables troupeaux, avec de si bonnes qualités, et d'innombrables humains. Il ne faut pas s'étonner que l'homme qui « aime » ce qui a du goût, a désiré ces terres et les a conquises. Le dieu *Mars* et le « Sel » de la « *Mare* » sont étroitement liés ! Les Anciens avaient appelé cette région au sud de l'embouchure du *Tibre*, *Ausonia*, d'un nom formé à partir de la même racine *us-, *ous- « bouche, ouverture, estuaire »⁹⁸, nom qui deviendra l'équivalent d'*(V)*Italia*, le « Pays du Veau ». Le poète Ovide, dans ses *Fastes*, IV, vers 290 ssq., lorsqu'il relate l'entrée de *Cybèle*, à Rome, la situe bien ainsi :

... *Ausoniamque tenet / Ostia contigerat, qua se Tiberinus in altum / diuidit et campo
liberiore natat* ... Et elle aborde en Ausonie. La voici arrivée à Ostie où le Tibre vient se perdre dans la mer et coule en se donnant libre carrière...⁹⁹

Naturellement la mythologie chrétienne va reprendre à son compte tout ce qui a fait le champ lexical et sémantique des mythologies qui l'ont précédée sur ces sites, sources de « richesses », avec ses troupeaux de bovidés (cf. *Italia* <*vitellus* « veau »), de chevaux et sa population humaine guidée par ses Héros. A commencer par *Ostie*, où se déroulera une reconstitution de la mort du fils de *Thésée*, le martyr de *Saint Hippolyte* « Celui qui délie les chevaux » : il sera traîné sur la plage et les rochers, empêtré dans ses rênes, par des chevaux dignes de *Poséidon*, certainement élevés dans la lagune, comme dans les différents « ports » *Hippone* de l'antiquité. Cela renforce la conclusion que de nombreux Saints, tous présents soit à *Aquilée* soit à *Venise*, caractérisent le côté « bienheureux » de ces plaines littorales, sources de richesses et de convoitises, de type *Saints Béat, Félix, Fortunat* ou soulignent l'« union des éléments » comme *Saint Julien* (racine *ieug-slo- et non *diu- > *dju-l-), reprenant de fait l'épithète antique de *Iule, Julius* ou *Julianus*, présent dans le nom des *Alpes Juliennes* et du *Frioule* (région d'*Aquilée*) et de *Forum Julii* (*Fréjus*).

⁹⁸ Pour la racine *ous- : J. Pokorny, *IEW.*, pp. 784-785. Concordance mythologique établie dès l'origine avec la racine *awes- « briller, or » > *ausum* > *aurum*, ce qui a amené les « Ausoniens », descendants d'*Auson*, fils d'Ulysse, à être considérés comme des habitants de l'Âge d'Or ; il n'y a surtout pas de contradiction entre les deux puisque les plaines littorales et lagunaires étaient considérées comme des « Champs de la Félicité », *Campi Felices*.

⁹⁹ Traduction Henri Le Bonniec, édition Patron, Bologne, 1970.

Omniprésence logique, dans ces plaines littorales de « Patrons des marins », *Saint Pierre* naturellement que nous allons retrouver, mais aussi *Saints Vincent* (avec son évêque *Valère*), *Nicolas*, *Aegidius - Gilles*, et surtout le Saint Patron des *Vénètes* navigateurs, *Saint Marc* ou son double local *Marcan* en Bretagne. Un Saint particulièrement « vénéré » en Méditerranée est *Saint Érasme*, dont le nom est une véritable traduction du nom des *Vénètes* et



de l'Amour qui s'établit entre la mer et la terre. En effet *Erasmios* en grec signifie « aimé, désiré, aimable ». Mais nous ne comprendrons totalement le choix de *Saint Érasme - Elme* comme patron des « navigateurs » qu'en approfondissant la mythologie des *Énètes*,

ancêtres des *Vénètes*. Le pays des *Énètes* était situé, sur les bords de la « Mer Noire », appelée *Pontos* « Le Passage, la Traversée » à cette époque là. Plus précisément il était lié à la *Paphlagonie*, qui deviendra plus tard la voisine de la *Galatie*, comme les *Vénètes* jouxtaient les « Gaulois » au-delà de « *Patavium - Padoue* » (*Gaule transpadane*), ce qui voudrait dire que le choix des « Gaulois », venus d'Europe Centrale, de s'installer en *Anatolie*¹⁰⁰ (région d'*Ankara*), et de s'approcher ainsi des ancêtres des *Vénètes*, n'était peut-être pas fortuit. Les historiens antiques n'hésitaient pas à faire déborder le pays des *Énètes* de part et d'autre de plusieurs fleuves aux embouchures, hauts lieux de récolte du sel, d'agriculture et d'élevage notamment des chevaux : l'*Halys*, le fleuve salé de sa source au Mont *Taurus - Taureau* jusqu'à l'embouchure, l'*Iris*, le *Thermôdôn* (*Thermôdôsa* sera le nom d'une *Amazone* : « Celle qui donne de la chaleur » ! »), le *Parthénios* entre autres. Trois villes possédaient dans leur nom, formé à partir de la racine *am-, *amn- « aimer », la sémantique de la racine *wen- « désirer, aimer » qui est à la base du nom des *Énètes - Vénètes* : *Amasia* sur l'*Iris* et surtout *Amisus*, dont la mer est si amoureuse de sa terre qu'elle s'enfonce en un golfe profond en son intérieur, et *Amastris*, ancienne *Sesamum*, sur la côte, nous dit Pline l'Ancien, au livre VI¹⁰¹. Nous noterons dans le texte de Pline la citation du nom d'une ville qu'*Amisus* engloba, celui d'*Eupatoria*, toponyme qui équivaut à *Patras*, *Patara* et surtout à *Saint Paterne* du golfe des *Vénètes - Vannes* et d'*Avranches* avec pour sens « Celui qui assure une bonne progéniture, qui est un Bon Père, fondateur de race » et nous n'omettrons pas le nom du Mont et de la ville d'*Amazone*, que *Françoise Bader*¹⁰², au cours de ses conférences, à l'École Pratique des Hautes Études, de Janvier-Février 2009 n' a pas hésité à rattacher à la racine *am- « aimer » avec une deuxième partie issue de la racine *sd-on- « s'établir » :

... Le fleuve Billis.

¹⁰⁰ Pays d'origine du « Scot » (Scythe » ? ou mieux un « Galate » !) *Saint Anatole*, né certainement sur les bord de l'*Halys*, dans un pays où était abondant le sel aussi bien gemme que marin. *Saint Anatole* est le patron de *Salins-les-Bains* dans le Jura, dans le *pagus Scodingos*. Nous allons découvrir dans quelques lignes que la plupart des Saints martyrisés à *Lyon* au temps de *Saint Pothin* et de *Saint Irénée*, venus d'Asie Mineure par *Smyrne*, étaient des *Galates*.

¹⁰¹ Sources et traduction : Internet : <http://www.mediterranees.net/geographie/pline/livre6.html>

¹⁰² Les analyses de *Françoise Bader*, restées dans un cadre strictement linguistique, sur la sémantique du « Désir » et de l'« Amour » dans différentes racines indo-européennes dont la racine *h₁w-en- > *wen-, sont extrêmement pertinentes dans leurs commentaires et ont conforté notre étude des mythologies qui y sont liées.

II. (II.) Au delà de ce fleuve est la Paphlagonie, appelée par quelques uns Pylaéménie, s'appuyant en arrière sur la Galatie ; elle renferme Mastya ville des Milésiens, puis Cromma ; en ce lieu Cornélius Népos place les Hénètes, et il prétend que les Vénètes d'Italie, dont le nom est le même, en sont issus ; la ville de Sesamum, appelée aujourd'hui Amastris ; le mont Cyturus, à 63.000 pas de Tium ; les villes de Cimolis, de Stephane ; le fleuve Parthénios, le promontoire Carambis s'avancant énormément dans la mer...

Le fleuve Halys, descendant du pied du Taurus à travers la Cataonie et la Cappadoce ; les villes de Gangre, de Carusa, d'Amisus, libre, à 130.000 pas de Sinope ; le golfe d'Amisus, qui s'avance si profondément dans la terre, qu'il fait de l'Asie presque une île...

A la ville d'Amisus tenait jadis la ville d'Eupatoria, fondée par Mithridate ; après la défaite de ce prince (VII, 27), elles furent réunies sous le nom de Pompeiopolis.

III. (III.) La Cappadoce a dans l'intérieur Archélaïs, colonie de l'empereur Claude, baignée par l'Halys ; les villes de Comana, baignée par le Sarus, de Néocésarée par le Lycus, d'Amasia par l'Iris, dans la Gazacène...

Sur la côte, à partir de la ville d'Amisus, la ville et le fleuve de Chadisia ; la ville de Lycastum, a partir de laquelle commence la contrée de Themiscyra.

IV. Le fleuve Iris, qui reçoit le Lycus ; dans l'intérieur, la ville de Ziela, célèbre par la défaite de Triarius (67 av. JC) et par une victoire de J. César (47 av. JC.) ; sur la côte, le fleuve Thermodon, ayant sa source près d'un château appelé Phanarée, et coulant au pied du mont Amazonius ; une ville de Thermodon qui n'existe plus, et cinq autres, Amazonium, Themiscyra, Sortira, Amasia, Comana, détruites aussi ; Mantium, qui subsiste encore ; (IV) les nations des Génètes et des Chalybes ; la ville de Cotyorus ; les nations des Tibaréniens et des Mossyniens, qui se tatouent ; la nation des Macrocéphales ; la ville de Cérasonte (XV, 30), le port de Chordule, les nations des Béchires et des Buzères ; le fleuve Mélas ; la nation des Macrons ; le pays de Sidène ; le fleuve Sidénus, qui arrose la ville de Polémonium à 120.000 pas d'Amisus...

Relisons l'Iliade d'Homère :

... Les Paphlagoniens obéissent à Pylémène au cœur viril. Ils viennent de chez les Énètes, du pays des mules sauvages. Ce sont les gens de Cytôre et ceux du pays de Sésame, et ceux qui ont leurs illustres demeures sur les bords du Parthénios, et ceux de Crômne et d'Égiale et de la haute Érythines...¹⁰³

Nous aborderons au chapitre III le nom de *Sidène*. Penchons-nous tout d'abord sur ce nom de *Paphlagonie*. Nous avons dit où ce pays était situé : en *Anatolie*. Homère dit qu'il existait, dans la *Mer Noire* (le *Pont*) à l'embouchure de l'Ἁλῦς - *Halus*, *Halys*, une ville appelée *Hénètes*. Le nom d'*Halys* est formé à partir de la racine *sal-, « sel », mais une racine *sel- signifie « saillir, sauter » et cette racine est aussi très bien adaptée à l'équivalence « écume de la mer salée » produite par les sursauts (αιγίς, αιγίδος, *aigis*, *aigidos*¹⁰⁴) de la mer gonflée, aux vagues déferlantes sur les « *tumba* » et à l'équivalence « sperme » salé lui aussi : *aphros* en grec. Homère a souligné que la *Paphlagonie* était le pays des « mules sauvages » : cela veut tout dire !

Dans le nom de *Paphlagonie*, nous retrouvons *Paphos* de *Chypre* où était « vénérée » *Aphrodite* - *Vénus*, située à proximité de *Salamine* et d'*Amathon* (temple d'*Aphrodite*), et γονη, *gonè* « semence, germe, action d'engendrer » (racine *gen-) ; mais surtout nous avons le verbe παφλάζω, *paphlazô* qui signifie « être en ébullition, bouillonner en parlant de la mer..., être impatient, en colère, bredouiller, bégayer ». Quelle est l'étymologie de ce verbe, sinon la même racine qui conduit au latin *blaesius* « bègue », au germanique *blasen* « souffler », *bellen* « aboyer », au grec φλυώ, *phluô* « laisser échapper un flot de paroles », φαλλος, *phallos* « phallus », au latin *fleo*, *flere* « souffler », *florere* « fleurir », la racine *bhel- « gonfler, exploser au niveau de la vie, du souffle primordial qui

¹⁰³ Homère, *Iliade* II, vers 851-857, trad. Paul Mazon, collection Folio/Gallimard, Paris 1937.

¹⁰⁴ Ce qui fait que *Saint Aegidius* - *Gilles*, Athénien fils de *Théodore* et de *Pélagie*, qui vécut dans le delta du *Rhône*, nourri par une « chevrette » (*aigis*) est aussi comme *Saint Vincent* un « patron des marins », invoqué lors des « tempêtes » (*aigis*).

rentre dans les poumons et permet de parler, crier, hurler, en un mot qui permet de communiquer et donner la vie à son tour »¹⁰⁵.

C'est cette racine **bhel-*, **bhlew-*, qui conduit au nom de la jusquiame *belenuntia* en gaulois (*apollinaris* en latin), au gallois *bal* « élévation, promontoire (= *tumba* = *tumulus* !) » et peut-être au dieu des *Vénètes* par excellence, le dieu à la fois de la « communication », de la « mantique », des maladies et épidémies (*ball* en gallois), véhiculées par le « souffle » des vents « en chaleur » (*Africus*, *Auster*) et des guérisons (obtenues aussi par le souffle des « vents de l'Aigle », des « vents étésiens », des *Aquilons*, « piquants » comme la bise, venus du « Nord », d'*Hyperborée* là où séjourne *Apollon*), *Apollon Belenos* à *Aquilée*.

Pour se convaincre de cette analyse il suffit d'en référer aux légendes des fondations, comme nous l'avons précisé plus haut. Et là nous allons découvrir un aspect mythique passé jusque là inaperçu. Cela concerne tout d'abord *Pulaiménès* - *Pylamène*, le Héros de *Paphlagonie* venu soutenir le roi *Priam*, conseillé par ailleurs par un homme de la même région, le vieillard *Hénète* *Αντηνορ*, *Antenor*, « l'Homme qui sait se mettre en face, à la place de l'autre parti, qui comprend l'adversaire », lors de la guerre de Troie engendrée par le rapt d'*Hélène*, épouse de l'Achéen *Μενελαος*, *Ménélaos*. *Antenor* le « modérateur » est un double de l'**Énor Priam*, il est systématiquement à ses côtés, y compris dans son char. *Antenor* a fréquenté les Grecs avant la guerre, et a protégé *Ulysse* et surtout *Ménélas*, l'époux d'*Hélène*, venus en ambassadeur, au point de suggérer en vain la fin du conflit par un duel *Pâris* - *Ménélas*. *Πυλαιμενης*, *Pulaiménès*, *Pylaeménès* « Celui qui reste à l'entrée, celui qui pénètre par la pensée, le désir au delà des Portes du Monde », dont la deuxième partie du nom est identique à la première de celui de *Ménélas* « Le Désir, les souhaits du peuple en guerre », sera blessé ou tué par *Ménélas*, peut-être même par *Achille* (ce n'est pas très clair dans l'*Iliade*, puisque conformément à son nom il réapparaît dans ce « Monde » pour accompagner la mort de son fils *Harpalion*, tué lui aussi par *Ménélas* -- *Iliade XIII*, vers 643, sqq.). En tous cas les partis en présence, avec les enjeux, sont bien explicités.

Après la disparition de *Pylaeménès*, les *Paphlagoniens* n'ont qu'un seul recours pour leur sauvetage, *Antenor* ! En effet, celui que certains Troyens considéreront comme un traître parce qu'il a établi des relations avec le camp d'en face (*ante*), grâce à son sens de l'hospitalité et de la mesure, sera sauvé lors de la prise de la ville, ainsi que deux de ses fils, le « loup-garou » ou le « lynx » *Lycaon*, et « celui qui voit dans le sombre comme la chouette », *Glaukos*. Sa maison, lors du sac, fut épargnée grâce à une peau de « léopard » suspendue à sa porte par les Grecs. Le choix de ce félin « qui voit aussi la nuit comme un chat » rappelle les noms de ses deux fils épargnés. Cela nous renvoie à deux dieux grecs, à savoir *Dionysos*, dont la panthère, appelée « Lion - Pard » *leopardos* en grec, est le symbole (quelquefois, notamment en Afrique c'est le « lion » qui est le symbole de *Dionysos*), et *Apollon Lycien*, dieu « lumineux, voyant » ou dieu « loup et lynx ».

Mais la symbolique peut être poussée davantage, parce le « Léopard » dans sa « bivalence », « prend parti » dans sa robe et dans sa légende pour les deux races, celle du « Lion de Justice » et celle de la « Panthère » ; un rappel cependant, c'est un bien un « Lion » qui est le symbole de la Sérénissime République de *Venise*, descendante d'*Antenor* et d'*Arles*. Un passage de *Quintus de Smyrne*, XIII 300 sqq., nous éclaire définitivement sur *Antenor* et les *Vénètes* : « ... Reconnaissants, les fils illustres des Argiens lui conservèrent et sa vie et tous ses

¹⁰⁵ J. Pokorny, *IEW.*, p. 120 sqq.

biens ; **car ils respectaient Thémis qui voit tout...** ». Cette phrase est l'illustration totale de son nom, *Anténor*, « l'Homme de l'équilibre par excellence » qui apparut plus tard comme une « balance » !

Anténor était donc un *Énète*, un Homme « Aimant » qui savait honorer l'étranger, l'hôte, qui savait accueillir et commercer (au premier sens de « communiquer ») avec tous les partis. Il est donc devenu un véritable « Père » d'une race qui préférait « parler » comme le dieu *Mercur*e - *Hermès* que « se battre » comme *Arès* - *Mars*. La cause est entendue : les conquêtes maritimes devaient privilégier le dialogue, quitte à ce que l'« *Euxenos* - Étranger », un *Phocéén*, un *vitulus* « veau marin » lui aussi, épouse la fille du roi indigène comme à *Massalia* - *Marseille*, plutôt que l'affrontement par les armes. C'est comme cela qu'il faut comprendre, dans la mythologie chrétienne qui sert de relais, le premier sacre du successeur de *Saint Marc* à *Aquilée* : *Saint Hermagoras* « Celui qui communique avec les gens sur l'Agora ». Paradoxalement la première mythologie connue d'*Anténor l'Anatolien* et de ses compagnons désormais *Vénètes*, ne le fait pas « traverser la mer » mais passer par les terres des *Balkans* actuelles et de l'*Illyrie*, comme s'il s'agissait d'un retour aux sources, dans le calme du soir occidental (cf. le poème de *Victor Hugo* « Éclaircie »), lui qui est si « vieux » et non d'un désir de conquête...

Cette réconciliation amoureuse des éléments déchaînés nous ramène à *Saint Érasme*, symbole de l'*Eros* par excellence et patron des navigateurs heureux de trouver un havre de paix et d'amour, (y compris vénal ou « vénérien » !) après la tempête, dans les « Ports ». Il est souvent représenté « les tripes à l'air » enroulées autour d'un cabestan, comme on remonte et enroule les « chaînes » (*vincula* en latin ! lien avec *Vincentius* ?) auxquelles est attachée l'ancre de marine. Le nom de *Saint Erasme*, déformé, est à l'origine du nom des *Feux Saint Elme*. Il était de *Formia*, ville voisine du promontoire de *Gaète*, à la limite du pays des Latins, le *Latium* et de la *Campanie*, placé entre d'une part la lagune de *Terracine* et d'autre part le golfe de *Gaète* construit par les alluvions du *Volturne*. *Formia* est située dans ce golfe sablonneux.

Le nom de *Caieta* - *Gaète* est gréco-latin puisque c'est le nom donné à la « nourrice » d'Énée qui y mourut et à laquelle le Héros construisit un mausolée. Pour *Caieta*, venue de *Troie*, cette côte marine devint son « point oméga ». La « nourrice » *Caieta* est l'équivalente terrestre d'*Aphrodite* - *Vénus* ! Et les habitants de ces régions maritimes étaient donc aussi des *Vénètes* ou mieux des *Amati*. Pourquoi ? Parce que ce mot apparaît justement dans le *Latium* à la même époque dans le nom d'*Amata* (= *Vénus* à nouveau !), la femme de *Latinus*, la mère de *Lavinia* et la belle-mère d'Énée. Il faut alors se rappeler qu'Énée, fils d'*Aphrodite* - *Vénus* est l'ancêtre, par *Iule*, son fils, de la gens *Iulia*, fils, selon la tradition « latine », née de *Lavinia* et non de *Creüse* : le plus illustre descendant de la gens *Iulia* sera *Caius Iulius Caesar*, le vainqueur des *Vénètes* de Gaule. Et ce ne sera pas un hasard, si, à quelques kilomètres au nord de *Gaète*, à *Terracine*, la mythologie chrétienne nous contera tout une légende de sacrifice humain offert à la divinité par la jetée à la mer, à propos d'un *Saint Césaire* et d'un *Saint Julien*.

Avec *Caieta*, il est évident que nous sommes à nouveau en présence d'un toponyme évocateur d'un pays « nourricier » où coulaient au temps de l'Âge d'Or le « lait et le miel ». Le nom de *Caieta*, grec *καίητος*, *kaietos*, possède la sémantique des « abris marins profonds », des « calanques », mais en même temps il a subi l'influence du nom grec *Gaia* - *Gé* la « Terre - Mère » et du prénom latin *Caius* - *Gaius*, utilisé pour souligner les liens unissant les jeunes mariés lors de la cérémonie : « *ubi tu Gaius, ego Gaia* ». Mais ce n'est pas tout, il existe une racine indo-européenne expressive, proche de l'onomatopée, liée à la fois à la « nourriture primitive abondante », le « gland de chêne » et à la « Félicité » qui s'en suivait, cette racine est *gw-, *gau-, *gou- « désirer, posséder, assouvir, se réjouir »¹⁰⁶ et a conduit au nom de *Ganymède*, l'adolescent « désiré » et emporté par l'Aigle de *Zeus* pour qu'il devienne son échanson. Cette racine a mené aussi au nom d'un corvidé, le « *gaius* - geai des chênes » et à un oiseau marin le « *gavia* - sterne ».

C'est à *Gaète* que se trouve le mausolée du fondateur de la ville de *Lugdunum* - *Lyon* sur le *Rhône* et d'*Augusta Raurica*, autrement dit *Augst* à côté de *Basilea* - *Bâle* sur le *Rhin*. C'est là que l'histoire rejoindra la mythologie, car il s'appelle *Lucius Munatius Plancus*. Son prénom *Lucius* est explicite et il est étonnant que l'on ait fait si peu le rapport ! Le *Glossaire d'Endlicher* traduit ainsi le nom gaulois de la ville de *Lyon* :

... *Lugduno Desiderato monte* : *dunum enim montem, Lugdunum, Mont Désiré : en effet dunum signifie Mont...*

¹⁰⁶ J. Pokorny, *IEW.*, p. 353 et pour *gou-, *gowa- « manifester la joie par le cri, être bruyant, corneille », p. 403.

Non, le *Glossaire d'Endlicher* ne se trompe pas, quand il traduit *Lug-* par « Désir ». Rappelons le titre de cette étude *Terra Fortunata* ou bien « *Lucis Dira Cupido*, le Désir Insensé de la Lumière » extrait de l'*Énéide VI* du poète Virgile qui relate le moment où son Héros, né



d'*Aphrodite* - *Vénus* et guidé par ses « colombes » (cf. plus loin *Eulalie*, *Euphémie* « celle qui indique bien le chemin ») à l'Entrée des Enfers, près du lac *Averne* (photo à gauche), à *Cumes*, au sud du Golfe de *Gaète*, en compagnie de la Pythie rend visite aux Mânes de son père « mortel » *Anchise*, passage que nous allons analyser naturellement.

Effectivement la racine **leuk-* associe obligatoirement dans sa sémantique l'idée de « lumière » et l'idée d'« attirance vers cette lumière » ; ce « désir », comme celui du moustique ou du papillon se brûlant les ailes à la bougie qui les attire, c'est celui du « corbeau noir » qui



symbolise la ville, le corbeau appelé *lugos* en gaulois, le corbeau que toutes les mythologies d'*Apollon* nous montre en oiseau voyeur, en oiseau du désir, notamment quand il observe les amours adultères de l'épouse du dieu lumineux, *Coronis*, la « Corneille », ou quand il pique les figes laiteuses jusqu'à en oublier de ramener dans sa coupe l'eau vive des sources réclamée par *Apollon*. *Lugos*, c'est aussi la « terre noire » mais « luisante » parce que très grasse et féconde, remplie de larves et de vers nourriciers, la terre des plaines de confluent, là où s'abattent les corneilles, les choucas et les freux, et la terre des plaines des embouchures, là où planent les « cormorans »...



Ci-dessus, extrait du livre de Jean-Jacques Hatt, *Mythes et Dieux de la Gaule*, reproduction du « Gobelet en argent de Lyon » où figure le « Corbeau » ou mieux le « Choucas », en latin *Monedula*, « Le Mangeur, signe de Richesse » qui « avertit (*monere* en latin) de la valeur en éléments vitaux de la Terre-Mère et qui apporte au dieu assis sur un rocher, *Toutatès* selon l'auteur, des pièces de monnaie dans une bourse. Le *Corbeau*, le *Choucas*, sont les symboles de la « Richesse » de la Terre, *Déméter-Cérès* qui, unie à *Jasion*, eut deux fils : *Ploutos*, le Riche Terrien et son frère *Philomélos*, le « Bouvier » l'inventeur du « Chariot et du Labour » (Hygin, *Astr.* II, 4, 7). A gauche, Extrait du livre de Fernand Benoît, *Art et Dieux de la Gaule*, sur un *aureus*, le « Génie de *Lugdunum* », *Apollon - Mercure* et *Mars* à la fois, accosté du « Corbeau ».

Comment passer du « corbeau » ou « cormoran » à *Saint Érasme* ? Raconter la légende du Saint n'est pas l'objet de cette étude, nous renvoyons à la *Légende Dorée* ; toutefois, il est un passage intéressant à relever :

... Erasme aurait été évêque de Formia en Campanie. Un ange l'avait conduit là pour qu'il mourût de ses blessures. En effet, il avait exercé d'abord l'épiscopat en Syrie, à Antioche. La persécution de Dioclétien le força à se réfugier dans la montagne, où il vécut en ermite, nourri par un corbeau. Mais on découvrit sa cachette et on pensa le faire périr sous les coups, puis par le feu, puis par la faim. En vain ! Un ange le mena alors dans la province romaine d'Illyrie, où il conquiert au Christ maint fidèle. Retrouvé par la police, il fut supplicié à nouveau. C'est alors que l'ange l'amena en Campanie.

Le pape Saint Grégoire le Grand signale que ses reliques se trouvaient encore au VI^e siècle dans la cathédrale de Formia. Les Sarrasins détruisirent la ville en 842 ; on transporta, dit-on, les ossements du saint à Gaète, et il est resté le patron de cette ville.

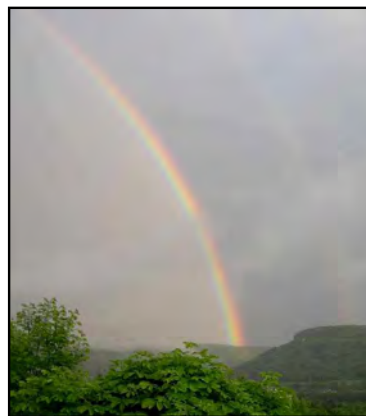
On représente saint Erasme éventré, et des bourreaux enroulent ses intestins sur un treuil. Cette scène d'horreur a inspiré un tableau célèbre à Poussin (Pinacothèque Vaticane). Mais ce tourment ne figure pas dans l'histoire de l'évêque de Formia. Il y a eu confusion, contamination. Toujours est-il qu'on invoque le saint pour les maux d'entrailles et il figure parmi les quatorze Auxiliaires.

Ce treuil, rappelant le cabestan des navires, a valu à notre saint d'être jadis patron des marins sous le doublet de saint Elme. (On l'a confondu alors avec le bienheureux Pierre Gonzalès, dominicain). Rappelons que l'on a baptisé « feu saint Elme » ces lueurs bleuâtres qui paraissent sur la mer avant et après les tempêtes...

Donc après avoir subi multiples tourments en multiples lieux, Érasme aboutit « affamé et assoiffé » au Liban où un « corbeau » vient le nourrir et certainement l'abreuver. Nous rejoignons le thème du « corbeau bien nourri par la terre » et « nourricier » à son tour, thème que nous avons analysé pour *Saints Antoine et Benoît* et surtout pour *Saint Vincent* dont le corps rejeté par les flots est effectivement protégé des attaques des oiseaux de mer rapaces par un « corbeau ». Il faut alors se remémorer le nom du fils de l'Énète *Pulaiménès*, tué comme lui par *Ménélas, Harpalion* ; or en grec αρπαλιζω, *arpalizô* signifie « accueillir avec empressement » et αρπαλεος, *arpaleos* « désiré avec ardeur, ravissant, attrayant », autant d'épithètes qui définissent tout d'abord un « Vénète » et ensuite un *Érasme* et surtout un Oiseau qui « ravit » (dans les deux sens !) ou qui protège des « ravisseurs », le « Corbeau » cela est sûr, mais aussi l'*Aigle - Aquila* comme celui de la légende d'*Aquilée* en *Vénétie*, l'« Aigle Noir - Valeria ». Nous savons maintenant pourquoi, *Saint Vincent*, diacre de *Saint Valère*, protégé par le *Corbeau*, est aussi le « Verseau » fêté le 22 janvier comme patron des vigneron et le protecteur des marins fêté le 19 avril, à côté de *Port-Vendres*, à *Collioure*, au lever héliaque de la vache « marine » *Europe*. Tout à coup *Vincentius* devient proche de **Venikentius* !

Pour corroborer le tout, *Saint Érasme de Formie - Gaète* est fêté le 2 juin, le jour de la fête des martyrs de *Lugdunum*, dont le premier évêque était *Saint Potheinos - Pothin* : *potheinos* en grec signifie « Désiré, Aimé » ; ce nom est issu d'une racine *g^whedh- « désirer » qui est à l'origine du nom de terres largement « convoitées » dans l'antiquité, la *Thessalie*, la *Phtie*, terres pour lesquelles les hommes se « consumaient »... (même famille que « phtisie » ; l'indo-européen *g^wh- donne en grec « th », « ph », ou « kh »). D'où provenaient ces martyrs de *Lugdunum* et des villes sous influence de la capitale des Gaules ? Ce que l'on sait, c'est qu'ils appartenaient à la filiation des disciples de *Saint Jean d'Éphèse* et de *Saint Polycarpe de Smyrne* ; ils venaient donc d'Asie Mineure, mais parlaient le grec.

Leur rayonnement à *Lyon* permet de penser qu'ils devaient connaître la langue gauloise encore pratiquée et qu'ils étaient originaires donc de *Galatie*. L'un d'entre eux, *Saint Attale*, au nom évocateur de l'« Enfance bien nourrie » venait de *Pergame*, qui avait été prise sur les *Gaulois - Galates* par justement un roi du même nom, quelques siècles auparavant. Il est fort possible d'ailleurs qu'un *Saint Irénée* (*Eirénè*, mais aussi *Irénè* en grec), « L'Homme de la Paix », ait été appelé ainsi parce qu'il était originaire des rives de l'*Iris* proche de la *Galatie* comme le *Lycus (= Lug)*, alors même que ce nom *ιρις, iris* « Arc-en-Ciel » qui symbolise l'union et la réconciliation des deux éléments terrestre et céleste et qui a été donné ensuite à la déesse messagère, n'a pas, semble-t-il, la même étymologie. Mais ça, les *Galates* ne pouvaient pas le savoir, encore moins les mythologues chrétiens. Force est de constater que le « corbeau », comme la « colombe », est utilisé comme premier oiseau « testeur » de la réconciliation des éléments après le « Déluge ». *Saint Irénée* ne devait donc pas se trouver mal à l'aise à *Lugdunum*.



Les Feux Saint-Elme

Et c'est aussi un déchaînement des éléments qui permet aux navigateurs d'invoquer *Saint Érasme* ; le poème de Victor Hugo cité au début de cette étude n'en prend que plus de relief. *Saint Erasme* était en train de proclamer l'Évangile quand les cieux se déchaînèrent, avec un orage épouvantable digne du pire déluge. Le peuple, en bordure de mer, eut très peur mais *Érasme* ne réagit pas ; on vit alors que le ciel restait pur et bleu au-dessus de sa tête alors que la foudre frappait à côté tout en l'évitant. Les marins ont donné son nom aux *feux Saint-Elme*, c'est-à-dire aux aigrettes lumineuses qui à la fin des tempêtes circulent de vergues et en mâts sur leurs bateaux.

La traduction donnée par certains hagiographes de ces *feux-Saint Elme* n'est pas du tout la même que celle donnée par le *Dictionnaire Bailly-Sechan-Chantraine*, p. 518, au mot Διοσκοροι, « les Dioscures » :

... Dieux protecteurs des marins auxquels ils apparaissent dans les tempêtes sous la forme de feux de Saint-Elme (= *Sancta Helena*), leur phosphorescente qui, par un temps d'orage, voltige sur la mer ; par extension protecteurs des voyageurs sur terre et sur mer, et, par suite, dieux de l'hospitalité...

Nous comprenons maintenant pourquoi *Saint Érasme* est fêté le 2 juin au lever des *Gémeaux* : les « vrais » Gémeaux s'aiment tendrement et désirent systématiquement être ensemble ; cela provient de la nature de leur conception dans un seul œuf. Ils s'attirent mutuellement et sont le symbole du magnétisme, « sidéral » par excellence et donc aussi de nature « *ferreola* », en grec *sidereos*, puisque la « magnétite » attire comme l'ambre et a horreur du vide. Ce n'est pas un hasard si *Clarum Sidus* définit en latin les « Gémeaux » et si le verbe *desiderare* « sidérer, désirer » est composé à partir d'une racine commune à l'origine décrivant bien le principe de l'« attraction » des astres entre eux, et leurs parcours avec rétrogradation, la racine **sweid-* « briller, être attiré directement par la lumière » qui correspond à *sdh-* > **sedh-*, **seidh-*, **sidh-*¹⁰⁷, « atteindre cette lumière, cet objectif en droite ligne ».

Nous retrouvons ce thème de la « gémellité brillante et attirante » dans la Vie des Saints Jumeaux, disciples de *Saint Irénée*, venus d'Asie Mineure jusqu'à *Lugdunum*, puis envoyés à *Vesontio*, *Ferreolus* et *Ferrucius*, *Ferréol* et *Ferjeux* ; ils sont fêtés le 16 juin :

... J.J. Chifflet rapporte dans son histoire de Besançon (1648-1650) que lorsque la ville est menacée de quelque calamité, on voit deux lumières passer sur les murailles. Ce sont les deux saints qui marquent ainsi leur vigilance et leur sollicitude. Admirable symbole, riche de poésie et de vérité...

Ce passage des RR. PP. Bénédictins de Paris (V.S., tome VI, p. 259) est criard de vérité et semble sorti tout droit d'une mythologie antique. Nous sommes dans la reproduction exacte des feux « salvateurs » de *Saint Elme*.

Dictionnaire Bailly-Sechan-Chantraine, p. 2222 :

¹⁰⁷ Avec influence mutuelle ou même racine **s(w)eid(h)-*, **s(w)id(h)-* < **sdh-* > **sedh-*, **seidh-*, **sidh-*, « aller droit au but, atteindre un objectif » (même sémantique qu'*argos*), racine mentionnée par la dernière édition du *Dictionnaire Latin-Français Gaffiot*, p. 1458, qui fait le rapprochement avec des mots grecs issus de la famille de ἰθὺς *ithus* « qui va en droite ligne, effort direct vers, sentiment d'attraction », ἰθύνῃρ *ithunèr* « guide, maître, pilote ».

... C'est ainsi qu'ils devinrent ετερημεροι, *eterèmeroi* et on les comptait parmi les astres, brillant et s'éclipsant ensemble dans la constellation des Gémeaux (Διδυμοι, *Didumoi*). Uni dans la lumière et dans l'ombre, leur couple inséparable glorifiait l'amour fraternel, et ils étaient, à tous égards, le modèle accompli des vaillants κουροι, *kouroi*. Personnifiant l'idéal athlétique, ils présidaient comme αφετηριοι *aphètèrioi*, à l'entrée du stade d'Olympie, et, faisant sur leurs chevaux blancs (λευκωπολοι, *leukopoloi*) des apparitions fulgurantes, ils étaient par excellence des sauveurs, Σωτηρες, *Sótères*, non seulement d'Hélène, leur soeur, mais des voyageurs en terres lointaines ou des navigateurs sur mer où on les reconnaissait dans les feux Saint-Elme...

Il reste que les explications données pour le nom de « Elme » partent toutes d'une confusion soit phonétique soit sémantique ; une troisième solution nous est peut-être donnée dans la vie de *Saint Pierre Gonzalès*...

Pourquoi d'abord avoir donné ce titre de « protecteur des navigateurs » à un Saint du XIII^e siècle ? Nous sommes, en Espagne, en pleine *reconquista* et à l'aube d'une période où l'évolution des matériels permettra d'affronter de nouvelles routes maritimes. A l'endroit même, à *Baiona de Galice*, dans la « baie *ria de Vigo* », où se déroule l'épisode, désormais classique, de l'orage tempétueux sur la mer déchaînée, calmé par le Saint patron des navigateurs, arrivera en 1493 la *Pinta* de la flottille de *Christophe Colomb*, revenue du Nouveau Monde qu'il a découvert ; la *Pinta* est le premier bateau à annoncer cette découverte et donc à démontrer les protections des « Saints de la Mer » ! De plus le secteur qu'évangélisa le Saint est évocateur, nous sommes en *Galice* au pays de *Saint-Jacques-de-Compostelle* :

... Pierre Gonzalès naquit vers 1190, à Astorga, ville du royaume de Léon. Ses parents nobles et riches le firent élever avec soin dans la connaissance des lettres et dans les exercices propres aux personnes de sa condition. Ses éducateurs s'appliquèrent plutôt à cultiver en lui les talents naturels de son esprit, et négligèrent de réformer les inclinations de son coeur, porté au luxe et à l'ambition. L'évêque d'Astorga, son oncle maternel, semblable aux maîtres qu'il avait donnés à son neveu, se hâta un peu trop de le charger de bénéfices, puis de le nommer chanoine et bientôt après doyen du chapitre de sa cathédrale. La religion n'avait pas inspiré ce choix ; le ciel ne le bénit point. La vanité du jeune doyen éclata et fit scandale : il voulut prendre solennellement possession de sa charge, choisit à cet effet le jour de Noël, traversa la ville sur un cheval superbement paré. Mais le cheval, ayant fait un faux pas, jeta le cavalier dans la boue : la foule qui l'applaudissait un moment auparavant accueillit cette chute par des huées. La main invisible qui l'avait renversé se servit de cette humiliation pour le changer [...]

Cependant Pierre Gonzalès se sentit appelé à instruire aussi les pauvres et les paysans de Galice et des Asturies : c'est à ce ministère qu'il consacra les dernières années de sa vie.

Il parcourut les montagnes de ces régions, sans que la difficulté des lieux presque inaccessibles, ni la rusticité des habitants fussent capables de le rebuter. La prière seule semblait le délasser de ses fatigues, ses voyages n'étaient qu'une continuation de ses missions ; il prêchait dans tous les villages qu'il traversait, opérait des conversions, terminait des querelles ou des procès, mettait l'union et la paix dans les familles. Il fut surnommé le nouvel apôtre de l'Espagne.

Ses succès furent plus grands encore dans les diocèses de Compostelle et de Tuy : là ses vertus et souvent ses miracles augmentèrent le nombre des conversions. **A Bayonne de Galice, sur la côte de l'Océan, son auditoire était assemblé dans une vaste campagne hors des murs de la ville ; tout à coup, pendant qu'il prêchait, il s'éleva une violente tempête. Les auditeurs, dans la crainte d'un prochain déluge d'eau, songeaient à s'enfuir ; le prédicateur les rassura, et sa prière écarta l'orage. Pendant que tous les lieux environnants étaient inondés, il continua tranquillement sa prédication, au milieu des bénédictions du peuple [...]**

Le nom du bienheureux Pierre Gonzalès est devenu célèbre sur mer, par l'invocation de ceux qui ont réclamé son assistance au cours des tempêtes. Les matelots espagnols et portugais l'ont choisi pour patron et l'appellent vulgairement Saint Elme ou Telme. On pense que c'est là une corruption du nom de saint Erasme (voir au 2 juin), un martyr du IV^e siècle que l'on invoquait avant Pierre Gonzalès sur la Méditerranée. Erasme ou Erasmo serait devenu par corruption, Ermo ou Elmo. De temps immémorial les marins affirment avoir vu, maintes et maintes fois, au milieu de la tempête, saint Gonzalès au sommet du mât ou à l'extrémité des vergues, tenant une chandelle de couleur verte allumée dans sa main, et, immédiatement après, la mer redevenait calme. Aussi, saint Gonzalès, en sa qualité de patron de la marine, est-il représenté marchant sur les eaux, et, tenant dans ses mains une flamme qui désigne le feu de saint Elme, et dont l'apparition est toujours de bon augure sur mer. Quelquefois, on met cette flamme sur le front du saint. Aussi bien est-il considéré comme le patron des navigateurs et des

marins, comme l'avocat contre les périls de la mer. On l'invoque aussi contre les tremblements de terre...¹⁰⁸

Nous sommes bien à présent dans le cadre d'une mythologie chrétienne inspirée de l'antiquité. Le 15 avril est le jour de la fête de *Saint Pierre Gonzalès* ; ce jour-là sont vénérés deux Saints *Paterne*, l'un, le premier évêque des *Vénètes* de *Vannes*, l'autre d'*Avranches* ; ce n'est pas fortuit. Son prénom de « Pierre » n'est pas non plus le fruit du hasard, puisque le chef des apôtres, fils de pêcheur et pêcheur lui-même, est le patron ... des « pêcheurs ».

En second lieu, le symbole de sa chute dans le Monde profane, comme pour *Saint Paul*, est le « cheval », ce qui conduit à un thème à la fois marin et lié aux prairies littorales, aux Gêmeaux et aux voyages. Mais à cet endroit le « cavalier » est *Saint Jacques* : il s'est montré, au côté de *Ramiro* en 844, à la bataille de *Clavijo*, contre les Maures, en « Matamore », sur un « cheval blanc », portant un étendard « blanc » frappé de la « Croix Rouge » des futures croisades, précédant ainsi *Saint Georges*, puisque *Saint Jacques* détruit lui aussi un dragon envoyé par la reine *Lupa*.

Nous sommes dans une région privilégiée, celle de *Compostelle*, où resurgit après des siècles d'obscurantisme, certainement assez conservateurs de thèmes antiques, le christianisme. N'oublions pas que les pèlerins ramassaient sur la plage de sable une *coquille Saint-Jacques* vidée de sa substance, comme gage de leur pèlerinage - voyage. Qui pouvait l'avoir vidée ? L'ennemi, l'*inamicus* par excellence de la célèbre coquille symbolisant le soleil couchant du *Finistère*, l'agent qui la dévore, a toujours été l'« étoile de mer », d'où le nom de *Campus Stellae*, le « Champ de l'Étoile », désignant l'endroit du « tombeau » du *Majeur* sur lequel veillait une étoile.



Mais le plus important n'est peut-être pas là, mais à l'endroit où débarqua l'apôtre de son vivant pour y prêcher. Cette ville portuaire portait le nom d'*Iria Flavia*. *Saint Jacques* était entouré de deux compagnons aux noms évocateurs, qui sont en réalité « ses doubles » comme *Saints Rustique* et *Éleuthère* le sont pour *Saint Denis* ; l'un s'appelait *Theodoros*, ce qui faisait de la terre d'accueil, un « Don de Dieu », une *Terra Consecrata* à la divinité, comme toutes les terres désirées et conquises du littoral qui devenaient par là même des *Terrae Amatae* ; l'autre compagnon portait l'épithète d'*Athanatos* - *Athanase* « Immortel », la même épithète que le célèbre *Saint Athanase*, évêque du port d'*Alexandrie* et successeur de *Saint Marc*. L'épithète était appropriée car à *Flavia Iria* nous sommes à la « Fin de la Terre », face à l'« Occident mortel », mais source de « résurrection », ce que symbolise très bien le « coucher » ou le lever anatolien figurés sur la « coquille Saint-Jacques ». Bizarrement *Saint Athanase* est fêté le 2 mai, le lendemain de la fête de *Saint Briec*, rendu célèbre par la baie qui l'accueillit, non loin du *Mont-Saint-Michel*, baie où abonde les « coquilles Saint-Jacques », non loin aussi d'*Avranches* où était vénéré un *Saint Paterne*.



Pourquoi cette allusion ? Sinon pour signaler que le nom de *Flavia Iria* donné au port en amont de l'embouchure de la *Ria de Arousa*, des fleuves *Sar* et *Ulla*, est devenu par la suite *Padron*... Nous retrouvons alors la racine **pat-* « donneur de vie, de descendance, *pater* » que

¹⁰⁸ *Vie des Saints*, RR. PP. Bénédictins de Paris, tome IV, p. 358, sqq ? édition Letouzey et Ané, Paris 1946.

nous avons largement évoquée à propos de *Patuvium*, *Patara*, *Eupatoria*, de *Saint Patrocle*, et de *Saint Paterne*...

La légende raconte pourtant que le nom de *Padron* a été donné en raison d'une « *Petra - Pèdron - Pierre* », d'une sorte de mégalithe à laquelle la « *barque* » qui permit l'aboutissement de la longue « *traversée* » du corps de *Saint Jacques* avait été attachée là, corps qui fut ensuite redécouvert par un certain *Pelagius* (= la Mer), ermite à *San Felix de Lovio*...



Nous voici arrivé de nouveau dans un *Campus Felix*, mais en même temps avec toute une mythologie chrétienne nouvelle, celle de la « *Pierre* » sur laquelle en général était bâtie le sanctuaire, conformément aux paroles christiques : « *Tu es Petrus, ... Tu es Pierre et sur cette Pierre, je bâtirai mon Église...* », celle de la Pierre qui servit à l'humanité de première ancre et d'espoir salvateur, celle aussi devenue l'image de l'Apôtre qui s'enfoncé inexorablement dans les flots quand il doute dans sa « *Marche sur les Eaux* » comme dans un bateau percé (photo à gauche, église de *Fleury-d'Aude*).

Nous aurons donc, dans la toponymie des lagunes accueillantes et des domaines de la « *Félicité maritime* », l'omniprésence de *Saint Pierre*, ou des « *Saints Pierre* » comme *Saint Pierre Gonzalès*, patrons des pêcheurs et des navigateurs, avec une confusion phonétique systématique entre *Pater*, *Patris*, > *Saint Paternus*, *Saint Pair* (voire *Saint Patrice* = *Honoratus* à Lérins), et *Petrus*, *Petri* > *Saint Peyr*, *Saint Pair*, *Saint Père*... Il n'y a pas plus ressemblant que *Peyriac-de-mer* (*Periachum*) dans l'*Aude* non loin de *Narbonne*, et *Peyrilhac* en Haute Vienne (*Padriliaco*, sources Dauzat). Par voie de conséquence, la sémantique de la « *paternité - hospitalité* » se traduit par l'omniprésence en Gaule de *Saint Nazaire*, surnom du « *Père Nourricier* » *Saint Joseph*, patron des charpentiers et des chantiers de marine comme à *Valentia* où sont martyrisés *Saint Vincent* et son évêque *Saint Valère* (Fêtes des *Failles - Las Fallas* le 19 mars).

Enfin arrive l'épisode, véritable copie conforme de la légende de *Saint Érasme*, qui décrit avant tout un « *orage* » ; celui-ci logiquement se déclenche après une période de chaleur et de sécheresse. C'est exactement la définition de *sidus*, « *période de pluies orageuses annonçant un changement de saison* » nom qui transparaît dans celui donné aux *Dioscures* dans le ciel, *Clarum Sidus*, et dans la poésie antique, par exemple dans Virgile, *En. XII*, 451 :

« ... *abrupto sidere nimbus it ad terras*, la constellation de la tempête s'étant déchaînée, le nuage s'abat sur la terre... »

Également dans Pline, *H.N.*, XVIII, 207 :

« ... *uolgo serenitate reddita confectum sidus audimus*, nous disons habituellement que, lorsque le beau temps est de retour, la constellation a terminé son passage... » : *confectum sidus* « *achèvement de la tempête* »¹⁰⁹

¹⁰⁹ *Dictionnaire Gaffiot*, p. 1459.

Pour comprendre la relation entre *Saint Pierre Gonzalès* et l'interposition « salutaire » devant les éléments déchaînés, il faut en référer comme avec *Erasmios* au nom lui-même. Nous avons insisté pour ce dernier sur le véritable acte d'Amour et de Paix retrouvée qui unit la Terre et la Mer après la « colère » des éléments (*ira* en latin > *Iria Flavia* ? ou *iris* grec « arc-en-ciel » ? ou **(p)ir-* en gaulois comme *Iroise* < **per-* « devant, au bout du voyage, de la traversée »). *Gonzalès* vient de *Gonsalvès - Gundisalvus*, qui est un nom d'origine wisigothique, donc germanique. *Gund* en germanique, nous l'avons dit, vient de **ge-und* > *gund* « *Gunst* - protection », formé à partir de la racine parente **ans-* « souffle protecteur des dieux, bien-être,



faveur, amour ». Cela signifie que *Gundisalvus - Gonzalès* a le même sens qu'*Érasme*... Il est un « protecteur » et donc un « vainqueur » des tempêtes et des orages ; il est par son nom une sorte d'aboutissement d'une sémantique primitivement « guerrière », disons « combattante », des éléments révoltés que les populations du littoral attachaient facilement aux héros malfaisants et aux « démons ». *Saint Pierre Gonzalès*, comme *Saint Érasme* sont donc de simples reprises de *Saint Michel* dominant depuis une « *tumba* » l'ensemble lagunaire, en tant que vainqueur, comme *Saint Jacques* ou *Saint Georges*, et autres *Saints Romain* (à *Blaye*, à *Rouen*) des *Gargans*, des *Dragons* « liquides » (inondations, grande marées associées à la tempête, mascaret).

Donc dans les mêmes sites, omniprésence d'un « Saint Conquérant, Vainqueur des éléments », un tant soit peu « rapace » initialement mais en même temps « désirable » dans les ports d'accueil, de type *Victor* (cf. *Venus Victrix*), *Vincent*, *Nicolas*, *Gilles*, *Clément* ou qui permet une bonne traversée, comme l'annonce en général la « colombe », très « vénusienne » de *Sainte Eulalie* ou de *Sainte Euphémie*, Saintes portuaires en mers *Méditerranée*, *Tyrrhénienne*, *Adriatique*, « Celles qui parlent en bien et guide », comme à *Aquilée - Grado*. Il faut alors lire la mythologie de l'antique héros devin *Euphémios* qui guide les *Argonautes*.

Présence donc logique de la racine **arg-*...

Catalogue bref des toponymies religieuses et des dédicaces dans les « Vénétie » Océanes et Méditerranéennes.

Vénètes - Venelles de la Baie du Mont-Saint-Michel, Baie de *Tumba* **Beleni* (*Belenos* : dieu des *Vénètes*, à *Aquilée* !), Cité des *Unelles* du *Cotentin* :

Saint Paterne (*Saint Pair*), à *Abrincatui - Avranches* (cathédrale *Saint-André*, IV^e siècle) ; *Marcey-les-Grèves* ; lieu-dit *Narbonne* à *Saint-Marcen*. Noter le lieu-dit *Argenne* à l'embouchure de la *Sélune* « rivière du sel » = *Halys* des *Énètes* de *Paphlagonie* (voir plus loin).

Vénètes du Golfe du Morbihan et estuaire de la Loire (*Liger* : racine **legh-* « Celui qui est couché, qui dépose des *liga* - limons, des sédiments, son sperme ») :

Saint Paterne, *Saint Vincent*, *Saint Guen* (< **wen-*), *Saint Miquel* chez les *Vénètes* de *Darioritum - Vannes* « le passage du Désir ». *Saint Nazaire* (= *Nazaréen* « Père nourricier »), chez les *Namnètes* de *Nantes* (< métathèse de **am-n-* « aimer » ou = « inamical » : les *Namnètes* sont liés ou s'opposent au *Vénètes* !

Vénètes du Golfe du Lion, première partie, à l'embouchure du *Tech* (racine * *tek-* « faire des enfants, accoucher » : le *Tech* est l'équivalent du *Ticinum* - *Tessin* dans la plaine intérieure de *Mediolanum* - *Milan des Insubres*) :

Portus Veneris, *Port-Vendre* (*Port de Vénus... et des Vénètes !*), *Saint Vincent de Collioure*, *Argelès-sur-Mer*, *Saint-André*, *Saint-Nazaire*, *Saint Cyprien* < **Kuprianos* « Celui qui désire, lubrique », jeu de mots (cf. vie de *Saint Cyprien*) fait entre grec *Kupris*, épithète d'*Aphrodite - Vénus* de *Chypre* et *koprias* « histrion » = *Vénète* ! Influence aussi des Phéniciens et de Carthage.

Vénètes du Golfe du Lion, deuxième partie, à l'embouchure de l'*Atax - Aude* hydronyme formé à partir de **pa-t-* « nourrir » (le « p » tombe en gaulois, comme le nom de l'*Adour* à l'estuaire très lagunaire : *(*P*)*Aturus*) ; l'*Aude* prend sa source dans les *Pyrénées* « la Montagne du Feu (du Désir ?) », reçoit sous *Rennes-le-Château*, le ruisseau de *Sals* venu de *Rennes-les-Bains* (église *Saint-Nazaire* et *Saint Celse* « Celui qui grandit »), traverse la plaine de *Carcassonne* (cathédrale *Saint-Michel* à **Gargaso* ; Cité : basilique *Saint-Nazaire*), puis débouche dans la plaine de *Narbonne*, en passant par *Saint Nazaire d'Aude* :

Saint Paulus Sergius (*Paulus* = *Saul* « Celui qui désire » et *Sergius* « sauteur » ou « affaibli par le désir, atteint de consommation » ; cf. le dieu aquitain *Erge* à *Montsérié*) ; cathédrale *Saints Just* « Qui aime les deux partis » (= *Anténor*) et *Saint Pastor* (racine **pa-* « nourrir »), à *Naro*, *Nar-bona* (< **ner* > **aner*, *andros*), martyrs en Ibérie à *Complutum* « Gémeau de l'abondance », présence importante de *Saint Michel* à *Sijejan* et à *Leucate* ; *Saint Marc* à *Leucate*.

Vénètes du Golfe du Lion, troisième partie, à l'embouchure de l'*Orb* et déplacement de l'embouchure de l'*Aude* à *Venerum - Vendres-Plage* :

Évêque *Saint-Aphrodise* (avec son « chameau », cf. le « chameau » de *Saint Marc* qui porte son corps d'Alexandrie jusqu'au bateau des *Vénètes*) à *Baeterrae - Béziers* (gaulois *baitos* « lascif, débauché » = *Saint Cyprien*, évêque de *Carthage* ; église de *Sauvian*, sur l'*Orb*, non loin de l'estuaire, dédiée à *Saint Cyprien*) ; cathédrale *Saint-Nazaire*. *Saint Marc* vénéré à *Fleury-d'Aude*. Ancienne église *Saint-Marcel* à *Béziers* ; *Saint Victor* à *Villeneuve-les-Béziers*.

Chapitre III Les Plaines et le Commerce « Argenté »

Nous allons donc, au cours de cette étude, à travers diverses racines à la sémantique unique, celle de l'union amoureuse et conquérante de l'Eau et de la Terre, parcourir différentes mythologies liées aux toponymes de fondations des villes situées non loin des confluent de cours d'eau ou bien aux embouchures de fleuves. En général, ceux-ci ont construit une vaste plaine certes marécageuse, mais surtout protectrice, le meilleur des refuges, et dispensatrice d'abondantes richesses durant les temps de paix ; c'est là que se sont installés les « conquérants » de la terre « luisante » que l'on « aimera » à coup sûr comme une femme et que l'on fécondera, conquérants par exemple de type « *Argonautes* » (racine *arg- « Qui brille par sa fertilité, sa bonne mine, bien gras, argileux ») ou « *Troyens* » (racine *ter- « Ceux qui pénètrent la Terre-Mère »), conquérants comme *Agamemnon* (voir plus loin *aga < *magh- « productif »), si lié à *Mycènes* et à la plaine de l'*Argolide* fécondée par l'*Inakhos*.

Nous rentrons ainsi dans un champ lexical et sémantique extrêmement porteuse, celui de l'« Amour de l'Argent »¹¹⁰ équivalent au « Désir que l'on peut avoir d'une autre personne » qui nous ouvre des horizons inespérés dans l'étude mythologique des toponymes de type *Argens*, *Argenteuil* ou *Argenton*, etc.. Ces toponymes automatiquement seront marqués par une géographie « routière » et spatio-temporelle toute particulière et des échanges commerciaux dans les « marchés » qui jalonnent ou sont le point de départ et d'aboutissement des voies.

Argentomagus, Marcellus, Baco

Qui dit « voies commerciales » empruntées préalablement par les conquérants, évoque une racine indo-européenne originelle *mer- « frapper par la mort, tuer ». Si le processus de conquête commence par des ravages, comme *Kadmos* à Thèbes tue le Dragon d'*Arès*, ancien tenant de la Terre et des Sources comme la *Vouivre* gauloise, il finit par un titre nouveau de « propriété » de la même manière que *Kadmos* sèment les « Dents du Dragon » pour borner sa nouvelle propriété et donc « délimiter », en vue de faire de l'élevage (cf. la « Vache » qu'il suit jusque là) ou de l'agriculture ; apparaît alors, dans le vocabulaire indo-européen, une nouvelle racine ou une racine évoluée *(s)mer-(t)-, « saisir, partager, délimiter, marquer en *memoria* »¹¹¹ identique pour sa sémantique à la racine *nem-. Cette racine a pu très conduire au nom du dieu *Mars*, *Martis*, et surtout de *Mamers* - *Mamercus*, avec une traduction qui se rapprocherait de l'épithète gauloise de *Mullo* (*mel-plo-) « Frappeur - Partageur de richesses amoncelées » (Ch.-J. Guyonvarc'h, *Ogam TD*, XII, pp. 452-458) attribué justement à *Mars*, épithète reprise dans *Atesmerius* (mais aussi *Apollon Atesmertius*), *Mars Smertrios*, *Mars Smertulitanus*.

Retenons aussi le nom donné à *Marcus* de *Mamercus*, fils de *Pythagore* ou mieux de *Numa*, à Rome, le « roi des dénombrements et des partages » (racine *nem-). *Mamercus* était surnommé *Aemilius* « L'Affable » (<*Ai-meliu- <*ai- « donner, partager »¹¹² + mel- « amollir,

¹¹⁰ Il n'y a pas de hasard en mythologie. Le fils de *Pulaiménès*, le Héros *Vénète* venu défendre les Troyens (les deux seront tués par *Ménélas*) s'appelle *Harpalion* « Celui qui enlève par désir » comme un *Harpagon* s'empare de la « monnaie » et de l'« argent ».

¹¹¹ J. Pokorny, *IEW.*, p. 969. Il est possible que cette racine *(s)mer- se soit retrouvée dans le nom des deux fondateurs de *Lugdunum*, selon le pseudo-Plutarque, qui ont observé un vol de « corbeaux - *lugos* » s'accaparant les « dépouilles » vivantes et mortes de la Plaine de confluent (vers, grenouilles, insectes, charognes, etc...) : *Momoros* et *Atepomaros* !

¹¹² Racine très importante qui se retrouve en grec αἰσα, *aisa* « part de butin » et en celtique sous la forme *ai-to- « partie, division » qui sert à « dénombrer » les classes d'âge : vieil irlandais *aes* « Âge, les Gens ». C'est une équivalence remarquable de la racine *nem- « donner, prendre » qui donnera aussi bien des mots de « numération » pythagoricienne d'où le nom de *Numa*, de répartitions des terres νομος, *nomos* « prairie, pâturage » en grec, des emplacements « délimités » des *nemeton* et des *nemora* « bois sacrés », etc...(J. Pokorny, *IEW.*, pp. 763-764).

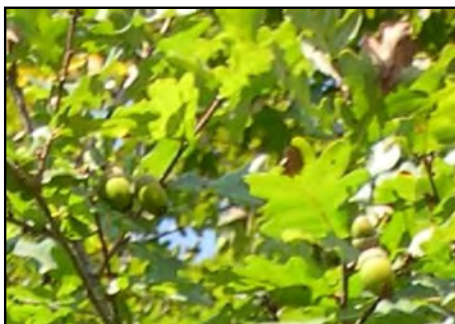
adoucir par la frappe », cf. latin *Ae-mulus*, Pokorny, *IEW.*, p. 10), équivalent du nom de la Cité gauloise des *Meldi* (« au caractère amolli, agréable » : région de *Meaux*, comme celle de la *Campania - Champagne de Capoue*) et ancêtre de la gens *Aemilia* ; en effet les linguistes pour la plupart relient les latins *marcus*, *marculus*, *martelus* « marteau » à *malleus*, issu de la même racine **mel-* « frapper, séparer en morceaux ».



La mythologie chrétienne a reproduit à l'identique ce schéma sémantique, tout d'abord dans l'image du « cavalier » *Saint Martin* « partageant » (et traduisant ainsi son nom celte : cf. vieil irlandais *mertaid* « installer », breton *merzout* « donner en garantie ») son manteau chez les *Ambiani* et ensuite avec, au pays de l'évêque célèbre *Saint Mamert*, une dédicace de la cathédrale de Vienne à *Saint Mauritius* ; enfin en envoyant comme chef de la Légion chrétienne de *Thèbes* (sur le *Nil*, cette fois) *Saint Mauortius*, autrement dit *Mauritius - Maurice*, « cavalier » lui aussi, accueilli par le « vétérane » *Victor* chez les *Nantuates* du *Rhodanum*.



Ils avaient été appelés là pour réprimer la révolte des « Bagaudes », dirigés par *Aelianus* (peut-être **ai-lenus*) et *Amandus*. Ce dernier nom aurait dû alerter les mythologues, notamment si l'on en réfère à la racine **bhag-* « manger, -phage » qui a conduit au nom du dieu indien *Baga* « le Répartiteur des richesses ». Cette racine est liée primitivement aux « faînes » (*fagina*)¹¹³ du « hêtre - foyard - faye - *fagus* - *faginus* » nom issu comme le grec *phégos* « chêne » de la racine **bhag-*.



La primitive récolte des faînes faisait partie, comme celle des glands (photo à gauche), d'une véritable « répartition » de la part des chefs des tribus en forêt, des *tignarii* par exemple ou des futurs *carbonari*, sauvages et agressifs, ce que nous dit le chroniqueur de l'époque des « Bagaudes », « noirs, maures, mourots » comme leur charbon de bois. C'était une question de « survie » que ces répartitions. Nous y sommes ! Nous sommes retombés présentement dans notre analyse de l'Amour des

Richesses conquises et de leur répartition.

Orose, VII, 25, 2 :

¹¹³ Photo supérieure à gauche : wikipedia.org/wiki/Faîne

... *Dehinc cum in Gallia Amandus et Aelianus collecta rusticorum manu, quos bacaudas vocabant perniciosos tumultus excitavissent, Maximianum cognomento Herculum Caesarem fecit misitque in Gallias...* ; Aurelius Victor, *de Caes.*, 39, 17 les traduit par « *agrestis* » : ... *Namque ubi comperit Carini discessu, Aelianum Amandumque per Galliam excita manu agrestium ac latronum, quos bagaudas incolae vocant, populatis late agris plerasque urbium temptare...*¹¹⁴



Que pouvait-il y avoir à « partager » chez les *Nantuates* en dehors de la riche plaine du *Valais*, sinon le « sel », soi-disant découvert aux « sources » par des chèvres au XV^e siècle. L'on sait combien la quête du « sel » était un domaine secret ! Les animaux n'avaient pas attendu cette époque pour s'abreuver et nourrir à bon compte leur lactation ! Il y a des moments où la logique historique devrait l'emporter sur des preuves... Où étaient ces sources salées, et le gypse¹¹⁵, avenir du « plâtre », lui aussi omniprésent sur les mêmes sites, comme il le sera à *Nemetodurum* (même racine **nem-* que *Nantuates*) - *Nanterre*, où la primitive église était déjà dédiée à *Saint Maurice* ? Elles jaillissaient à 4 kilomètres d'*Agaune*..., à *Bex* < *villa Baccis* > *Bacia* < *Bagia* !

Ainsi, à quatre kilomètres du lieu du martyr de la *Légion de Thèbes*, nous découvrons une trace homophonique proche du dieu gaulois *Baco* que nous retrouverons, lors du martyr de *Saint Marcellus*, accueilli par un certain *Latinus* à Châlons-sur-Saône, alors qu'il partait rejoindre la ville d'*Argentomagus* - *Argenton*. Il le convertit ! Or *Latinus* dans la mythologie est le roi du *Latium* qui accueille *Énée* et lui donne sa fille *Amata* de qui naîtra *Iule* : tout cela sent le dieu *Mars*, l'ancêtre des Romains, le premier répartiteur des terres conquises et le nom de *Marcellus* qui arrive à *Cabillonum*, nom gaulois que l'on a l'habitude de rattacher à *cabalu* « cheval », cheval bien sûr, mais pas n'importe lequel ! Celui qui est le plus « dévoreur » en picotin de l'armée, quand il ne dévore pas les hommes comme, dans la mythologie grecque, chez *Dionysos*, car *Cabillonum* de même que certainement *cabalu* vient de la racine **kab-* « bouche, bouffer »¹¹⁶. Nous ne sommes pas loin de la racine **kwep-* **kwp-ro-* « désir » qui donne *Cupidon*, *Kupris* - *Chypre*, épithète d'*Aphrodite* et surtout le gaulois *cobro* selon X. Delamarre, *DLG.* p. 120...

L'épithète de *Marcellus* nous permet de continuer notre analyse de la racine **mer-*. Les linguistes nous disent que le « t » du *Mars*, *Martis* des Romains se transformait en « k » chez les Sabins ; nous avons donc *Marcus* et *Marcellus*. La racine **mer-k/g-* conserve alors sa sémantique primitive de la « marque - trace » ou de la « frappe » non seulement des animaux et des humains, en vue de « donner la mort » au cours de la chasse ou de l'invasion, mais aussi la sémantique de la « frappe de la terre « meuble » (comme la *marga* - marne) qui permettait à l'homme primitif de déceler, par la vue et par l'ouïe (oreille collée à au sol !) la présence d'autres êtres vivants bipèdes ou quadrupèdes puis de véhicules sur les « pistes ». Cela conduit

¹¹⁴ Textes cités par Holder I, 329-331, et repris par Ch. J. Guyonvarc'h dans *Ogam XVI, Notes d'Étymologie et de Lexicographie Gauloises et Celtiques*, Gaulois *BACO/BAGO*, le dieu « distributeur », p. 195 sqq. Edition Ogam, Rennes, janvier-juin 1964, qui relate par ailleurs la *Vita* de *Saint Marcel de Chalons*.

¹¹⁵ *Saint Maurice*, en dédicace, est très présent sur les sites à gypse - sel, par exemple à *Salins-les-Bains* (Jura), en Tarentaise, à *Salins-les-Thermes* (Savoie), à *Bourg-Saint-Maurice* en Savoie (photo : la *Légion de Thèbes*), à *Moutiers* (Savoie)...

¹¹⁶ X. Delamarre, *DLG.*, p. 432.

à la notion de « marche » à pied naturellement (penser, avec une autre racine **king-*, au nom de *Vercingétorix* « le Roi des très grands Marcheurs »), mais aussi au « piétinement de la terre - battue » à l'entrée et au seuil des enclos ou dans les maisons, à la « marche » et au « piétinement » des chevaux de guerre et des attelages des plus divers (sens que nous retrouvons dans le galato-grec *markas* « cheval »), utilisation de la « roue » et des chariots, franchissement des « Marches -Frontières », « postes » de vigiles et de sentinelles...



Cette notion de « frappe » s'est appliquée ensuite à n'importe quelle matière plus ou moins « molle » ou rendue « molle, battue » (toujours racine **mer-k-* « être ameubli » > *mercasios* « marais ») prête à recevoir l'empreinte, le *signum - sigillum* « sceau » (y compris des « sabots » ou des « pas d'âne » *calliomarcus* en gaulois et cf. les légendes des sabots du cheval de *Saint Martin*, un vrai *Pégase* !), dont le métal, or, argent, plomb, cuivre, bronze, fer, par exemple, frappés par le marteau des graveurs, des monnayeurs, du forgeron, puis des « martinets », (cf. *Saint Martial* si vénéré par *Saint Elicius - Eloi*¹¹⁷, par ailleurs patron des muletiers, des charrons et des maréchaux-ferrants, photo à gauche, église de *Lods - Doubs*).

Grâce à cela, il a été donné un nom à des outils adaptés, notamment le *marcus*¹¹⁸ - *martellus - marculus* « marteau » et à un aspect important de l'évolution des civilisations, la « répartition » des dépouilles et des richesses (**(s)mer-t-* > déesse gauloise *Rosmerta*¹¹⁹), le « partage » et la délimitation des terres conquises par la guerre très « Martienne », la frappe des cadastres de pierre aussi, la taille des bornes - limites avec leur « marques » et surtout les « sceaux » soulignant la « marque garantie et protégée ».

Cela nous mène inévitablement à la notion de « frappe - entrée - fermeture » et de « clefs », grâce à une autre racine **kel-*, **kleu-* de même sens, notamment dans les noms latins *clava* « massue », *clavis* « clef » et *clavus* « clou » et dans le gaulois *Sukellus*, équivalent peut-être à un gaulois **Marekellus* > *Markellus*, qui se serait confondu avec le latin, ce qui expliquerait la présence du symbole des « Clefs de Saint-Pierre » si bien adapté à *Saint Marcel de Cluny*¹²⁰ et aux Clunisiens fervents du pape. En effet on oublie trop souvent que le fer

¹¹⁷ Nom peut-être gallo-romain provenant de la racine **pel-* « frapper, réduire en poudre » (J. Pokorny, *IEW.*, p. 801 sqq.) : **(P)elicios* > *Elicius*, confondu avec l'épithète latine de *Jupiter Eligius*, liée à la « frappe » de la foudre.

¹¹⁸ Cf. le « marc » de vin (gaulois *marcus*) qui n'est autre que les restes « pressés, écrasés » par la meule - marteau de la grappe de raisin : même construction linguistique que le nom latin du « pollen » provenant de la racine **pel-* « presser, écraser en poudre, en grain ».

¹¹⁹ Jules Pokorny, *IEW.*, pp. 969-970 : racine **(s)mer-t-* « mettre aux enchères avec le marteau, dispenser, partager, conserver par la *memoria* - mémoire, archiver par le greffier » > *maraim* en irlandais « je m'installe, je reste », *mare* en breton « esprit partagé, doute », latin *mereor* « je mérite », grec *μοιρα*, *moira* « part, portion, division, partage, destinée » : les *Moires* = les *Parques*...

¹²⁰ Possible même racine **kleu-*, ce qui ne contredit pas totalement la sémantique de « pâturages » proposée par X. Delamarre, *DLG.*, pp. 118-119 : un pâturage cependant en champ « fermé », avec « enclos » et pieux enfoncés ou ferrement, notamment pour garder les « chevaux ». Le rapprochement opéré par X. Delamarre avec *clunis* « fesse » se conçoit très bien car il n'y a pas meilleure fermeture que le « fondement », le « cul » ; on n'y pense pas assez, il suffit d'en référer pour le sens au français (gaulois ?) « culée, reculée », « fond » fermé d'une vallée et d'une *balma*.

chauffé à blanc servait non seulement à marquer, du « sceau » du propriétaire, le « bétail » ou les troupes de chevaux, mais aussi, comme plus tard la « Clef de Saint Pierre »¹²¹ ou la « Clef de Saint Hubert » à cautériser dans l'immédiat une morsure de bête enragée, renard, loup, et surtout chien, afin que la maladie ne conduise pas à la « mort ».

On se prend alors à comprendre des liens imprévus entre le « Chien », compagnon de marche et gardien du voyageur et le « Forgeron », notamment quand on évoque la racine *kel, *kleu- « frapper » présente dans les noms irlandais des héros mythiques *Culan* et *Cuchulain*, précédemment appelé « *Setanta* - Celui qui marche sur le sentier » : le « Chien de Culan » ne fut-il pas frappé par sa « balle de jeu » qui lui traversa tout le corps jusqu'au « cul » ? Or le « cul » en gaulois se dit *clunos... Souvenons-nous de l'atmosphère putride des anciennes forges et que la « frappe » des lingots de fer destinés à l'outillage ou aux armes, par le forgeron, puis ensuite par les martinets, « pétait comme un cul » jusqu'à donner un nom au quartier des forgerons par exemple à *Ornans* (Doubs) appelé « La Péteuse ».

Bref, tout ces connotations partent apparemment de noms et d'épithètes liés à une racine *mer-t-, *mer-k- exprimant toute une sémantique de la violence primitive et bestiale (cf. aussi la racine *(s)mer-d- « mordre) du chasseur, du guerrier, marcheur ou cavalier, et du conquérant qui spolie et dépouille avant d'instaurer la paix, racine qui est proche finalement de ce qu'évoque le dieu *Mars, Martis*.

On se doit alors d'examiner certaines hagiographies des *Marcellus* à l'ère chrétienne, parce qu'elles semblent reproduire ou copier des mythes plus anciens, par exemple pourquoi, le « cheval » étant le symbole par excellence du guerrier et de la conquête, un pape *Saint Marcel* était condamné, par l'empereur *Maximien* « envieux », comme « palefrenier », à nettoyer les écuries d'*Epona*, installées à la place de la maison qu'une matrone romaine très « argentée » lui avait donnée sur la *Via Lata* « la Voie de l'Abondance », pour exercer le culte chrétien. *Marcellus* mourut dans la « misère ». Pourquoi son « chef » fut longtemps en possession de l'abbaye de *Cluny* placée sous son vocable (transféré ensuite à *Autun*), alors que tout près de là, à *Chalons*, rayonnait un autre *Marcellus*, qui avait été hébergé par *Latinus* ! On connaît le « rayonnement » de l'abbaye à l'initiative de nombreux pèlerinages célèbres, dont celui initié à *Saint-Jacques-de-Compostelle* par le pape *Calliste II*, véritable « guide » comme la « Petite Ourse - *Callistô* ».

Pourquoi un *Saint Marcel* à *Lukotekia - Lutèce* des *Parisii* commence sa carrière religieuse de *Lecteur* par un épisode lié à la « coulée des métaux » ; en effet, il arriva qu'un forgeron, sorte de « *Culan* » donc, considéra un moment *Marcellus* comme un **Marekellus* « un Grand Frappeur », à moins que ce ne soit un « Maréchal-ferrant » (racine *mrko- « cheval, monture »), car il l'obligea à prendre sans pince un lingot de métal rouge dans le foyer même et à en évaluer le poids (9 livres) comme s'il le pesait sur une « balance », à la manière des antiques Romains soumis au « Sénon » *Brennos* (les *Parisii* étaient d'anciens *Sénons*), après la prise de la ville ; bien plus, *Marcellus* devient même le successeur du dieu celtique *Gobannon* à la fois forgeron et échanson quand à la manière du *Christ* aux *Noces de Cana*, il change l'eau puisée dans la plus belle route fluviale de Gaule, la *Seine*, en « vin », de manière à « partager » entre tous les fidèles cette « communion » nouvelle¹²². *Marcellus* serait-

¹²¹ Avec invocation spécifique à *Saint Pierre-aux-Liens* dont les chaînes de fer furent ouvertes » par l'Ange, fêté au lever héliaque des constellations du *Chien* et du *Lion*, au moment de la *Canicule*.

¹²² Toutefois, sa fête, le 1^{er} novembre, en fait avant tout un *Asclépios - Serpenteire* « salutaire et médecin », une sorte de *Benignus - Belenos* pour qui le « Serpent » enroulé autour d'un cierge à *Divio - Dijon* (cf. *Dis - dives - Pater* « Père des Richesses chthoniennes ») est devenu un symbole, ainsi que son corps donné à dévorer aux chiens (le chien est le symbole d'*Asclépios - Esculape - Serpenteire*) ; l'épisode caractéristique du « Serpent »,

il en Gaule un doublet gaulois lié au « cheval », doublet de l'anthroponyme latin *Marcellus* que les linguistiques rattachent à *Marcus* et au nom du dieu *Mars*, alors même que *marcus*, *marcellus*, certes en bas latin, signifient « marteau, petit marteau » ? Il semble que les mythologies contredisent en partie la solution proposée par les linguistes, du moins les débordent-elles.

Un autre exemple : nous avons vu qu'un *Saint Marcellus* est martyrisé au « Port d'accueil des Chevaux » (ou au « Port Nourricier »), à *Cabillonum - Châlons-sur-Saône*, parce qu'il ne voulait pas sacrifier au dieu *Baco*, le « Répartiteur des Richesses et des Nourritures », alors qu'il voulait aller au « marché » d'*Argentomagus - Argenton-sur-Creuse*, lieu du martyre d'un autre *Saint Marcel*, compagnon de *Saint Anastase*, dont les reliques se retrouveront à *Bourges*, au pays des « Bons Vivants » des « Roi de la Vie », des *Bituriges*. Ces mêmes *Bituriges* seront invités, pour des raisons d'insuffisance en « bonne » nourriture, par leur roi *Ambigatus*, à quitter la Cité, à traverser les barrières du relief et du temps, pour aller fonder une autre Colonie. L'objectif de ce voyage est de trouver une « bonne terre », une « bonne nourriture » pour leur peuple dans une autre Gaule ; il se fera sous la conduite de ses neveux, *Segovese* pour l'*Hercynie*, *Bellovese* (racine *ves- « porteur d'abondance »¹²³) pour le pays des *Insubres* où, après avoir vaincu les Étrusques sur le *Ticinum - Tessin*, l'avoir « traversé », il fondera *Mediolanum - Milan*¹²⁴. Il se trouve alors que l'histoire va côtoyer à nouveau le mythe :

... Il paraît que les Gésates auraient repris les hostilités. Ils franchirent les Alpes et entraînent les **Insubres**. Ceux-ci se joignirent à eux, au nombre de trente mille combattants, tandis qu'eux-mêmes en avaient bien davantage, et, pleins de confiance, ils marchèrent aussitôt sur *Acerrae*, la ville située au delà du Pô. De là, le roi des Gésates, **Britomartus**, prenant avec lui dix mille hommes, se mit à ravager les campagnes voisines du Pô. À cette nouvelle, **Marcellus**, laissant son collègue devant *Acerrae* avec toute l'infanterie lourde et un tiers de la cavalerie, et prenant avec lui le reste de la cavalerie et environ six cents hommes d'infanterie légère, se mit en marche, et sans s'arrêter ni de jour ni de nuit, tomba sur les dix mille Gésates à un endroit nommé **Clastidium**, bourgade gauloise, depuis peu soumise aux Romains. Il n'eut pas le temps de reprendre haleine et de faire se reposer ses troupes, car les barbares s'aperçurent bientôt de son arrivée, mais ils le méprisèrent, parce qu'il avait avec lui très peu de fantassins et que les Celtes ne font aucun cas de la cavalerie ennemie. En effet, **comme ils excellent eux-mêmes dans les combats équestres** et se croient surtout par là supérieurs à leurs adversaires, et que, d'autre part, ils surpassaient de beaucoup **Marcellus** par le nombre en cette occasion, ils s'élancèrent sur lui avec une grande violence et de terribles menaces dans l'espoir de s'emparer de lui, leur roi chevauchant à leur tête. Mais **Marcellus**, craignant d'être encerclé s'ils se répandaient autour de sa petite troupe, prévint le danger en déployant ses escadrons en ligne fort étendue et en amincissant son aile, puis il s'avança jusqu'à une petite distance de l'ennemi. Il se disposait déjà à charger, lorsque son cheval, effrayé par les cris sauvages des barbares, fit demi-tour et l'emporta de force en arrière. Alors lui, craignant que cet accident ne troublât les Romains superstitieux, le fit retourner en tirant la bride et en serrant le mors, et le remplaça en face de l'ennemi, **puis il adora le soleil**, comme si ce n'était pas par hasard, mais en vue de cette prière qu'il avait fait tourner son cheval. En effet, c'est la coutume chez les Romains de faire un demi-tour sur soi-même quand on adore les dieux. Au moment d'en venir aux mains, il fit vœu de consacrer à **Jupiter Férétrien** les plus belles des armes qu'il prendrait

animal chthonien par excellence, dévorant le corps de la courtisane dans un tombeau de *Lutèce* rappelle qu'*Asképios*, fils d'*Apollon* et de la « Corneille » *Coronis* qui se comportait comme une courtisane, à *Épidaure*, guérissait sous terre, l'homme couché à même le sol comme un « serpent » (rite de l'incubation). Le lien est alors parfait entre la mythologie de *Saint Marcel* « Serpente » et *Asclépios*, qui était vénéré comme dieu « Taupes » à *Épidaure*, à l'image de son père *Apollon Smintheus* « Souris », animal tout autant chthonien et « tombal » que le « Serpent » ; or nous sommes à *Lukotekia*, dans la ville de la « Souris » (cf. *P.-Y. Lambert, LG.*, et la dernière conférence de *Christian David*) et surtout dans une ville où les collines étaient déjà transpercées de part en part par les exploitations de « gypse », de pierre à plâtre « blanche » comme l'*argilos* « souris blanche » de *Thrace* (lire plus loin l'analyse du mot « campagnol » avec ses « taupinières »). Le « Grand Frappeur », un vrai « Rat », devient-il alors un « Grand Sapeur » de labyrinthe, comme *Dédale*, avec sa hache - pioche, sa « sape » !

¹²³ Autre possibilité : racine « gémellaire » *dwei-s-, *dwi-s- « double, de part et d'autre », qui conduit d'un bout à l'autre ».

¹²⁴ La sœur du plus grand évêque de l'antiquité milanaise, la sœur de *Saint Ambroise* (*ambrosie* : « nourriture des dieux »), s'appelle *Marcelline*, alors que son frère s'appelle *Saturus*...

à l'ennemi.

À ce moment, le roi des Gésates l'ayant aperçu et conjecturant à ses insignes que c'était le chef de l'armée, lança son cheval loin en avant des autres et courut à sa rencontre en le défiant à grands cris et en brandissant sa lance. **C'était un homme dont la stature dépassait celle des autres Gaulois et qui se distinguait par l'éclat de son armure éblouissante comme l'éclair et toute resplendissante d'argent, d'or et d'une bigarrure de plusieurs couleurs. Comme Marcellus jetait les yeux sur les rangs ennemis, ces armes là lui parurent les plus belles, et il en conclut que c'était celles qu'il avait vouées au dieu. Alors il s'élança sur l'homme, lui traversa la cuirasse de sa lance et, s'aidant de l'élan de son cheval, le renversa vivant, puis d'un deuxième et d'un troisième coup, le tua sur le champ...**

Après avoir tué la plupart des ennemis et s'être emparé de leurs armes et de leurs richesses, Marcellus retourna vers son collègue ; celui-ci luttait péniblement contre les Celtes **devant une ville gauloise, la plus grande et la plus peuplée de toutes, qu'on appelle Mediolanum et que les Gaulois regardent comme la capitale de la Gaule cisalpine** ; aussi combattaient-ils avec acharnement contre **Cornelius (Scipion)** qui l'assiégeait. **Quand Marcellus survint**, les Gésates, apprenant la défaite et la mort de leur roi, se retirèrent.

Mediolanum fut prise et les Celtes livrèrent eux-mêmes leurs autres villes et se remirent entièrement à la discrétion des Romains. Ils obtinrent la paix à des conditions modérées...¹²⁵

Deux chefs d'armée s'opposent avec les mêmes objectifs impérialistes et des « désirs » fous dans la tête, particulièrement chez *Marcellus* le Romain : celui de razzier comme vient déjà le faire *Britomartus*, celui de s'emparer des dépouilles pour *Marcellus* qui rêve d'argent, d'or et des armes ouvragées et ciselées du Gaulois « éblouissant ». Mais *Britomartus* et *Marcellus* sont des noms proches : *Martus* gaulois ne serait-il pas équivalent de *Marcus* latin ? Ils ont dans leur nom une racine indo-européenne commune, la racine **(s)mer-t/k-* « tuer pour se partager les richesses ».

Mais il y a plus ! Il y a la place du « cheval ». Il est impossible que, dans l'évocation des deux chefs et surtout de leurs noms respectifs, *Plutarque* n'ait pas pensé au « cheval » ; en tous cas, les Gaulois savaient pertinemment que dans leur langue *Marcus* et donc *Marcellus* venaient de la racine **mark-* « cheval », issue peut-être de **mer-k-*... *Plutarque* le savait aussi...

Avec ce texte, comme avec la *vita* de *Saint Marcel* venu de Lyon avec *Saint Valérien* (qui s'arrêtera à *Tournus*) et qui veut rejoindre, en passant par *Cabillonum* chez *Latinus*, le pays des premiers *Mediolanum Bituriges*, non loin d'*Argentomagus*, nous avons des preuves que le nom de *Marcellus* appelle dans son champ sémantique, la « richesse » convoitée et « argentée », qui sera « partagée » de gré ou de force ; à cela s'ajoute le fait que *Marcellus* refusait de vénérer le dieu de l'« Âge d'Or », *Saturne*... et de « manger » (racine **bhag- > -phage*) les viandes « réparties » après le sacrifice offert au dieu « Répartiteur » *Baco*. Pour ce crime, *Saint Marcel* sera écartelé à la manière des rites sacrificiels sanglants du dieu des *arbores*, « arbres »¹²⁶ *Esus-Mars* (racine **ai-s-* « partager » > **Aisus* ?), rites décrits par les *Gloses de Berne* commentant *La Pharsale de Lucien*, à savoir que *Marcellus* ou **Marcialus* sera attaché « entre deux arbres », écartelé, « séparé, divisé en deux » puis dépecé ! Ces arbres auraient-ils été des *fagi* - foyards ? N'oublions pas aussi qu'un jour Bellovese avec des *Bituriges* et leurs clients partit pour la *Forêt Hercynienne*, la « Forêt de Chênes » en *Germanie* qui n'est qu'un prolongement de la *Silva Bacenis*, la « Forêt Nourricière ou la Forêt de Hêtres ».

¹²⁵ *Plutarque, Les Vies Parallèles, 6-7, traduction de Robert Flacelière et Émile Chambry, édition Les Belles Lettres, Paris, 1966.*

¹²⁶ Confusion *arbor* et *abor* ! Nous retrouvons dans **Cab-billonum*, « arbre nourricier, hêtre - *bhago* », le nom gaulois de la « bille », du tronc de l'arbre : *bilio* ; possible aussi « arbre creux > barque, canot » : **cav-billonum*.

Le nom de *Marcellus* et le thème des « arbres » nous conduit ainsi au pays de *Sainte Odile*, en *Alsace*, qui était gouverné de son temps, nous dit sa *Vita*, par un nommé *Marcellianus*. Nous comprendrons alors pourquoi le premier évêque d'*Argentoratum* devenue par simple traduction *Strasbourg*, l'« Enceinte au carrefour des voies fluviales et terrestres », dans la plaine fertile au confluent de l'*Ill* (< *pel- ; *ple- « plein, pléthorique, abondant, rempli de) et du *Rhin*, s'appelait *Saint Amand*, ses successeurs étant : *Saint Just* « le Répartiteur équitable », *Saint Arbogast* « l'Hôte de ceux qui sont privés de » et *Saint Florent*, « Celui qui fait pousser ».



Mais *Arbogast* peut avoir un autre sens. La tradition veut que le « pontife » *Saint Arbogast* ait été le fondateur de la cathédrale, où était très vénéré un *Saint Diacre* « répartiteur » par excellence des richesses de l'Église, *Saint Laurent* (racine *lau-r- « abondance réjouissante »), richesses évoquées à son autel par la « Corne d'Abondance » (photo à gauche). *Saint*

Arbogast est le premier évêque vraiment reconnu par l'Église de *Strasbourg* ; il est représenté avec un « livre fermé », qui peut être un livre de comptes comme celui que tenait l'archidiacre « greffier » pour l'Église de Rome. L'évêque, qui vécut au VI^e siècle ou au VII^e d'après les légendes, était originaire selon les uns de Guyenne, d'autres écrivent qu'il aurait été un « Scott », malgré son nom apparemment germanique. Son nom est effectivement complexe, encore plus si l'étymologie populaire s'en est emparée, ce qui peut avoir été le cas pour une composition latino - germanique qui signifierait alors « l'Hôte des Arbres », ce que sa vie semble en effet refléter et le site, que nous allons visiter, prouver. Cela n'est d'ailleurs pas en contradiction avec une traduction plus classique et tout aussi porteuse de sens « l'Hôte Privé de » ou « l'Hôte qui accueille les privés de ». En effet la racine *orbh-, *arbh- signifie « être privé de, orphelin, aveugle »¹²⁷.



En général la notion de « *privatus* » est basée sur deux choses, soit sur l'absence, le manque, dès la naissance, de certains membres ou « sens » fonctionnels, soit sur le retranchement volontaire de la société, les deux étant souvent imbriqués.

Il advient que, certaines fonctions corporelles manquantes, l'homme (ou la femme) ne puisse pas assumer le minimum requis pour la survie sur la terre, notamment le service guerrier, y compris le rôle de chef de guerre, de « *rix* ». Il y a alors sublimation dans la « fonction » au profit du « chef religieux », conducteur et constructeur des esprits et des âmes et donc « pontife ».

Pour bien comprendre le rôle de « Répartiteur » du *Gast*, il nous faut évoquer une inscription germanique d'*Arguel*, village du Doubs, au nom évocateur, que le *Dictionnaire des*

¹²⁷ J. Pokorny, *IEW.*, pp. 781-782.



Communes du Département du Doubs (Librairie Cêtre, Besançon 1986) nous révèle et traduit, *Arguel*, où était vénéré le dieu germanique¹²⁸ voyant et « prophète » *Wotan* dont le nom est formé à partir de la racine **awed-* « parler » ou **awe* « souffler » (>**uat-*, **uot-* : le *vates*, druide gaulois). *Wotan* ou *Wodan* est « l'Inspiré, le Voyant, le Prophète ».

ARBITAM, WODAN, LIUHOPHANG REJKIM... Arrache l'héritage, Wotan, enlève la lumière aux puissants...

Si la traduction est sujette à caution, elle a cependant relevé les points les plus importants en corrélation avec le nom du village, si l'on considère que la racine **arg-* est liée à l'abondance et à la production de richesses convoitées ou léguées par un partage. Le mot *arbitam* se rattache en tout premier lieu à une famille de mots indo-européens tels les mots latins *orbis*, **orbitus*, *orbatus* (peut-être même *orbanus* = *urbanus*) « privé de, aveugle, muet, manchot, orphelin » (toujours de père au minimum). Par voie de conséquence, ils signifient « héritier précoce » et donc obligé de travailler (*arbeiten* en allemand) et en général de se louer prématurément (par exemple : en slave, *robè* « petit enfant, serviteur », *rob* < **orb-* en tchèqe « esclave »)¹²⁹.

Effectivement *Wotan* - *Odin* était un « *orbatus* », il était « borgne » et appelé dans certaines légendes *Gestumblindi*, l'« Hôte Aveugle », ou « accueilli » comme une sorte de dieu voyageur « Visionnaire », ou « accueillant nourricier », construction équivalente à *Arbogast* : il avait déposé un de ses yeux dans la fontaine de *Mimir* pour acquérir la Voyance intérieure ! *Arbogast* s'apparente à *Wotan* tout en ayant des ressemblances avec *Thor*, qui possède les fonctions du *Taranos* gaulois (chêne et orage). *Wotan* - *Odhin* était une sorte de chaman, un « roi prêtre » comme disait G. Dumézil, de l'écriture magique des « runes ». C'est aussi « un roi qui côtoie les gibets », parce qu'il fut lui-même suspendu neuf longues nuits à l'« Arbre du Monde ». Cela renforce naturellement le syncrétisme de l'interprétation du nom d'*Arbogast*, puisque l'évêque d'*Argentoratum* - *Argentina* mourut juste de l'autre côté de l'Île, cœur de la ville construite par l'*Ill*, dans un lieu appelé la « *Montagne Verte* », une colline où l'on exécutait, « privait de la vie » les criminels (ancienne forêt de « sacrifices humains » ?). Comme par hasard ce lieu-dit existait aussi à *Arguel*. Mais il existe un lien plus profond qui unit le domaine forestier à répartir, pour son bois et ses récoltes, à *Saint Arbogast*. Cela se passe à *Hagenau*, au nord-ouest d'*Argentoratum* - *Strasbourg*. Le lien mythique, au niveau de la « voyance » entre *Hagenau* et *Arbogast* sera confirmé plus tard, vers 1135, quand Frédéric

¹²⁸ A l'église d'*Arguel*, y est vénéré entre autres Saints, le titulaire *Saint Hippolyte*, le gardien de prison de *Saint Laurent*, fêté 3 jours après lui, le 13 août, au moment des fêtes de *Diane* à Rome. *Hippolyte* est à rapprocher naturellement de la mythologie de *Diane* et d'*Hippolyte* ressuscité en *Virbius* dans le bois sacré de *Némi*, près de Rome. Il existe aussi dans cette église une statuare importante et surtout *Saint Thibaud*, patron des « gens et seigneurs de la forêt » (**Theodwaldus* et nom donné à son compagnon *Waldecharius* > *Waldherius* - *Walter* > *Gwalderius* > *Gauthier*) et des *carbonari*, sorte d'équivalent de *Zeus* vénéré dans la forêt des « Chênes de Dodone » en Grèce. Les symboles iconographiques du « pouvoir » de l'ancien « Seigneur » *Saint Thibaud* sont le « faucon chasseur » qui supervise tout dans la forêt et la « bourse » (photo ci-dessus). La « richesse terrienne » en effet ne se compte pas uniquement en production agricole ; elle profite au maximum de la « nourriture » de la forêt « sacralisée » très souvent et pour cause, qui a pour conséquence notamment la présence d'un cheptel très important de porcs. A cela s'ajoute la fabrication du « charbon de bois » nécessaire à toute métallurgie jusqu'au XVIII^e siècle. Une véritable « carte des forêts » s'avérait donc nécessaire qui sanctionnait la « répartition » des parcelles et leurs jouissances au niveau des animaux, des fruits et des bois.

¹²⁹ Lire la légende de l'orphelin de père, *Saint Vernier*, patron des vigneron, obligé de se louer pour nourrir sa famille : thème de la « coupe » du sarment ou du raisin = « *privatus* » ; rappel aussi du Saint des caves, des enclos et des lots attribués à la culture de la vigne, vénéré en Alsace et en Moravie, *Saint Urbain*.

le « Borgne » construira son château dans l'« Île » façonnée par la *Moder = Matriona*, qui traverse la ville.

L'île et la forêt d'*Haguenau* respirent le « spirituel » et le religieux. Justement un mot à la fois gaulois et germanique résume très bien la fonction « spirituelle » qui transcende le « visible », bien plus importante que la « temporelle », c'est « *Eber* ».



Avec *Eber*, le lien est permanent entre le thème du chef de meute de la « Forêt », le « sanglier » et ce qui a trait à la « vue », mais aussi par effet contraire lien entre le *singularis*, le porc sauvage devenu « solitaire » et la perte visuelle au profit de la voyance (métathèse d'*Arbo-* ? ou **Ereb-* « noir » ?). L'ensemble recouvre ce qui a trait à la légende de *Sainte Odile* et de sa famille, comme si le nom germanique *Eber* se confondait avec le nom gaulois de l'arbre sacré qui garde les traces des gestes, de l'écriture à des fins de lecture, l'« If » (*eburo* en gaulois) de la voyance. Traduire *Eber* par l'évolution de l'épithète latin *singularis* « solitaire » (un solitaire souvent « vieux ») ou « sanglier » souligne l'aspect important, pour un homme libre et noble en général « meneur d'hommes », du retrait de la vie publique et du choix de l'érémisme. L'*Eber* ou l'*Eberhardt* devient alors un « Serviteur de Dieu », en gréco-latin *Theodorus*, *Theodulus* ou *Deodatus* « Dié ».

Nous touchons là au plus profond des symboles antiques, à la différence essentielle qui existe entre une écriture « parcheminée » venue originellement de *Pergame* et une écriture sur le « *liber* », sur la « pierre » (sur le plomb aussi) ou sur la terre ensuite « rôtie » comme *Saint Laurent*, patron des « greffiers » ou comme une tuile, mise à jour par les archéologues, qui porte la signature d'*Arbogast*.

Les traces des incrustations et des sculptures permettent à l'aveugle de continuer à voir et donc à lire ! Un peu comme un « druide » qui voit sans les yeux et sent avec son toucher le « bois » et les lettres puis les mémorise pour les transmettre « oralement ». Nous avons là l'explication iconographique des images de *Sainte Odile* ou de *Saint Pirmin* tenant le livre surmonté des yeux dans l'église d'*Holtzheim*, village près de Strasbourg, église dédiée par ailleurs à *Saint Laurent* et de quelques iconographies de *Saint Léger*.



Ainsi *Arbogast* fut d'abord un « *Privatus* », un « Ermite », comme *Saint Antoine*, dont son symbole, le « sanglier », fut totalement détourné en « cochon » satanique et lubrique par l'Eglise chrétienne naissante. *Saint Arbogast* accueillera, dans la « Forêt Sainte » d'*Haguenau* (*Heiligen Forst*), *Sanctus Deodatus*, *Saint Dié*, auprès d'un vieux « chêne » où il aimait prier. Le ruisseau qui le baigne est l'*Eberbach*, au fond sablonneux comme une bauge (photo à gauche avec au fond le vieux chêne) ! Sa vie est en effet marquée par le « *Eber* », le « Sanglier », puisqu'il ressuscita *Sigisbert*, le fils du roi Dagobert tué par cet animal équivalent du *Furst* « princeps -

conducteur de harde », lors d'une chasse à cheval dans la forêt d'*Ebersmunster*.

La forêt d'*Haguenau* était le symbole de la « plaine » primitive et arborée pourvoyeuse de richesses ; elle était avant tout composée d'arbres aux fruits convoités par les « sangliers », glands de chênes et faînes de hêtres ; elle accueillit au M.A., nous disent les archives, jusqu'à 100000 porcs. La forêt de *Haguenau* était le *Nemeton*, par excellence, un bois de *Némi* avec son « Roi », une « forêt consacrée » à la vie. Elle « nourrissait » donc largement et les bêtes, et les humains et les ermites. Au XIX^e siècle, il fut choisi un énorme chêne (*Dick Eich*) âgé de plus de 5 siècles pour commémorer le « chêne » symbole de *Saint Arbogast*, des ermites et du « *heiligen Forst* » (en latin *Silva sacra* dans les archives du M.A.). Malheureusement, frappé et bien endommagé par la foudre en 1913, seule une partie de son tronc géant subsiste (voir la photo plus haut).

Pour trouver les traces de l'évêque et de sa légende, il nous faut donc aller dans l'immense forêt d'*Haguenau* aux nombreux *tumuli*, la parcourir ainsi que toute la région. La région est effectivement mythique, car elle possède non seulement la « Forêt » mais surtout des richesses incommensurables depuis la nuit des temps, à savoir le « sel » et, ce qui a été moins analysé jusqu'à maintenant, le « bitume », le pétrole tout simplement qui devait jaillir en « sources » de ce sol gréseux et sablonneux allant jusqu'à donner un nom à un village *Merkweiler - Pechelbronn*. *Markweiler* est issu de la racine *mer-t/k- « qui reçoit la frappe, la marque, l'empreinte », signe de partage et de propriété.

Merkweiler apparaît très tôt en 742 sous le nom de *Marca Berganesuvilare* : *marca* est du pur gaulois, il est donc liée à la « terre grasse » parce que de la terre jaillissait le goudron qui s'enflamme ; il est à l'origine du mot *marga* « marne ». Ce n'est pas le lieu ici de faire de la géologie sauf pour souligner que là où jaillissaient des sources « salées », le bitume coulait souvent naturellement. Et tous les noms de villages alentour et de rivières, notamment la *Sauer* qui donne son nom à *Suraburg - Surbourg* (racine *sur- « salé, amer », liée à la « macération » y compris dans les « marais », qui a donné *Syracuse* et la célèbre *Sauerkraut* « choucroute » en allemand !) sont marqués par le « sel » : *Soultz, Durrenbach, Seltzbach, Riedseltz, Morsbronn-les-Bains...*

Ainsi *Saint Arbogast* a illustré à la fois par son nom et par son action le nom de cette ville *Argentoratum*, noyau routier et fluvial dans une plaine d'une richesse incommensurable et qui fut source de convoitises jusqu'au siècle dernier. On comprend ainsi combien le nom du premier évêque de cette terre tant désirée et « aimée » ait été *Saint Amand*.

Et Pourquoi *Saint Amand* de *Maestricht* « *Mosa Trajectum* - Traversée de la Meuse » est né sur le territoire des *Namnètes*¹³⁰ près de *Nantes*.

¹³⁰ Rappel de *Namnètes* : < métathèse de la racine *am-n- « désirer, aimer » ou *nem- « partager » ou *ne-am- « ennemi ». Proches parents des *Vénètes* (< *wen- « désirer ») voisins, dont le Saint évêque principal de *Vannes*, comme chez les *Abrincati* de la baie du *Mont-Saint-Michel* est *Saint Pair - Paterne*, le « Père nourricier » ; *Vannes* précédemment appelée en gaulois *Darioritum* « La traversée, le passage du Rut fécond ». La ville proche de *Nantes* fut dédiée au Père adoptif, nourricier « Nazaréen », *Saint Nazaire* (équivalent à *Saint Joseph* « Celui qui s'ajoute ») et appelé de ce nom (ancienne *Corbilo* < *ker- *bhilo « qui aime » = *philos* en grec).

Les Richesses d'Argos

Le premier évêque de *Condevincum* - *Nantes* (racine *weik- « gagner, échanger »), avait un nom gaulois au départ, *Saint Clarus* - *Clair*¹³¹, lié, comme nous l'avons expliqué à la « clairvoyance » et au « tirage au sort » (*klar* en irlandais), mais la langue latine a sûrement influencé la mythologie chrétienne par la suite. *Clarus* a donc brillé comme un *Argos* au « cent yeux », un *Argos* qui fut aussi le fils de *Zeus* et de la première femme « mortelle » *Niobé*, à avoir des enfants. *Argos* inventa l'art de labourer les « grandes » plaines et de semer du blé comme dans les « grandes » plaines de l'*Argolide*. Le mot est prononcé : « *Argos* ». Certainement un des toponymes grecs les plus expressifs et pourtant qu'avec l'habitude de l'emploi nous n'approfondissons jamais.

L'*Argolide* avec la civilisation « mycénienne » et des villes comme *Mycènes*, *Argos* (το παλαιον Αργος, l'*Antique Argos*¹³²), *Tyrinthe*, *Nauplios* était dite une des plus « anciennes » terres de la Grèce, au point que le poète Eschyle écrivait dans les *Suppliantes* (250) que ses habitants revendiquaient le fait d'être nés du sol lui-même : cela rejoignait la sémantique originelle de la racine *arg- « terre luisante et riche » comme l' *αργιλλος* - *argile*, « terre riche et vivante », peuplée d'êtres vivants dans l'*αργιλλα*, *argilla* « demeure souterraine », de « souris » (*αργιλος* - *argilos* en Thrace) dévoreuses de larves qui l'habitaient aussi, comme à *Épidaure* où était vénéré *Ασκληπιος*, *Asklépios*, le dieu aveugle et chthonien comme une « Taupe », équivalent à son père *Απολλον Σμινθεος* « *Souris* » : la « taupe », la « souris » ou le « rat » ont toujours porté, dans leurs noms divers, une sémantique non seulement de la « vue dans la nuit et dans les souterrains » mais aussi de la « vie » (ou de la mort - peste !) et de la « fécondité » ; il suffit de traduire le mot « campagnol » qui désigne le « rat » des champs (portées très nombreuses qui les font pulluler), nom composé à partir de *campus* « champ » issu de *kamp- « méandre constructeur de plaine alluviale ».

La taupe ou le campagnol n'aiment pas les terrains rocaillieux, mais au contraire les terres meubles, alluviales et remplies de vers et d'insectes divers, symboles de la vivacité du sol (photo à droite) ; ils s'exposent donc eux-mêmes, quand ils osent affronter la lumière du jour pour rejoindre un autre trou, ou quand ils remuent trop la terre en surface, à être la proie de la gent ailée, notamment des rapaces de type *épervier*, *buses*, *aigles* qui, eux, ont par contre une vue exceptionnelle. Le campagnol faire ressortir la terre de ses canaux souterrains



¹³¹ Peu d'évêques à *Nantes* ont été ensuite sanctifiés, sinon *Saint Similien* ou *Emilien* (*Aemilius* : « l'Affable ») et surtout *Saint Félix* et *Saint Pasquier* « Celui qui fait traverser » ou « Celui qui fait pâturer »... Par contre, deux Saints « Gémeaux » qui, comme de vrais jumeaux inséparables s'aimaient tendrement, aux noms très évocateurs de richesses dispensées, ont été martyrisés à *Nantes* ; ils s'appelaient *Saints Rogatien et Donatien* : « Celui qui demande et Celui qui donne ». C'est la définition par excellence de la Terre - Mère des estuaires très sollicitée et c'est la raison pour laquelle, au moment de la conquête du « territoire », les émigrants commençaient par construire un sanctuaire, un temple « *aedes* » où brûlait, dans un « foyer », le feu sacré, à la manière de l'*aithos* - feu d'un volcan comme celui de l'*Etna* (racine *aidh- « feu »), foyer préfigurant les « foyers » des conquérants sédentarisés grâce à la paix instaurée et prêts à faire des enfants. Le christianisme, en donnant le nom de *Théodore* (en soulignant ainsi la « Terre consacrée comme Don de Dieu ») à de nombreux premiers évêques de villes portuaires devenues des « havres » de paix, ou de confluent n'a fait que perpétuer la symbolique. Le premier évêque « Saint » de *Massalia* - *Marseille* s'appelle *Saint Théodore* ; celui de *Venise* aussi, bien avant *Saint Marc*, qui était à *Aquilée*. Le premier évêque des « Hommes sédentarisés de la Paix », du « *Sid* » des *Seduni*, à *Sion*, dans la « plaine alluviale » de la haute vallée du Rhône, au confluent de la *Sionne*, face aux sauvages *Veragri* de la montagne d'*Octodurum* - *Martigny*, s'appelle *Saint Théodore* lui aussi.

¹³² *palaios*, *palai* « antique, loin dans l'espace-temps », issu de la racine *k^wel- « circuler, coloniser ».

en d'énormes « taupinières » aussi grosses que celles de la taupe, à la manière de tous les constructeurs de « labyrinthes » de dédales, à la manière des exploitants de carrières de gypse ou de pierre, comme à *Lukotekia - Lutèce*, la Ville exploitée par des Rats - Mineurs, des *Campani, Campanioli* ; toutefois une différence essentielle existe, la taupinière de la taupe fait apparaître des éléments souvent « argileux » très « clairs » du sous-sol (photo à gauche), alors que l'amoncellement du campagnol se restreint à la terre de surface ou jardinée.



L'Argolide possédait ce genre de terre ; c'était une terre d'embouchure, une terre bénie des dieux, celle surtout du dieu - fleuve *Inachos* qui portait le nom d'un Héros Phénicien débarqué sur la plage. *Inachos* engendra avec *Mélia*, la « Nourricière par le Frêne », *Aegialée, Phégée*¹³³ (= *Fagus*,

faginus < **bhag*- « nourrir, répartir »), le « premier homme » *Phoronée* et la « Vache » *Iô*, double d'*Héra*, ce qui est logique pour une plaine littorale. Ovide nous dit qu'*Iô*, gardée à la demande d'*Héra*, par *Argos* « aux cent yeux » se dirigea vers les rives de l'*Inachos*, son père. Quand elle aperçut dans les eaux claires ses cornes de vache, elle fut remplie de frayeur, mais se laissa attendrir par les bonnes herbes des pâturages de la rive et elle finit en larmes par confier ses malheurs à son père. Comme elle ne pouvait que meugler, son sabot traça dans la poussière son nom et son histoire. *Inachos* la reconnut alors, mais à ce moment là, *Argos* le repoussa et emmena, dans des pâtures isolées, *Iô* désespérée qu'il gardait du haut de la montagne. *Inachos* se retira alors dans son antre, à sa source même, qui gonflée de ses sanglots, exhalait sa douleur...¹³⁴

Voilà donc comment naquit la plaine littorale de l'Argolide, à l'embouchure de l'*Inakhos*, qui exhalait ses souffrances à la saison des pluies et construisait ainsi avec ses flots boueux des lagunes à l'embouchure. Les mythographes ont peut-être joué sur le nom d'*Inakhos* pour expliquer le fleuve qui en période chaude s'asséchait totalement, foudroyé qu'il avait été par *Zeus* « séducteur » de sa fille. Le nom d'*Inakhos* aurait alors comme étymologie la racine **ak*^v- « eau » qui a conduit au nom du fleuve *Aquilo* en Apulie et surtout à l'*Akhulis* d'*Aquilée*. Toutefois dans le nom d'*Inakhos*, il semble que nous ayons la même racine qui a conduit au nom d'*Achille*, d'*Agamemnon*, d'*Agathè (Tukè)*, et surtout d'*Aquilée*, la ville des *Vénètes* protégée par les *Alpes Juliennes* et le *Forum Julii - Frioul*, la racine **mag(h)*- > **akh*- ou **aga*- « Qui est puissant par son espace, sa fécondité, qui croît, qui fait croître » qui donnera un nom aux « Grandes Plaines Celtiques » « *Mag* » et aux villes commerçantes, comme *Rotomagus*, qui y avaient grandi grâce à leur « richesse ».



Mais c'est en Argolide, de part et d'autre du fleuve d'*Inakhos* qu'il faut rechercher l'origine de nombreuses « Plaines d'Embouchure », dont la Plaine des *Vénètes* d'*Aquilée*, venus de *Paphlagonie* ; c'est en effet par la toponymie, l'anthroponymie et la théonymie antiques comparées que nous pouvons établir ces constatations. Il existe en effet des liens linguistiques et certainement

¹³³ A remarquer que le nom d'*Aegialée* n'est pas loin de *aegilops* « chène à gland comestible ». Le *fagus* « hêtre » ne pousse pas en Grèce, mais la racine **bhag* a donné un nom à un autre arbre nourricier que le foyard à « faînes » (*fagina*), le « chène à glands nourriciers » le *phégos* (nom du chène à *Dodone*) ; par ailleurs, le *melia* « frêne » est un arbre qui aime des « zones humides ».

¹³⁴ Ovide, *Métamorphoses* I, vers 568 sqq.



mythologiques étranges entre par exemple *Épidaure* et *Mycènes* et le pays d'*Aquilée*. En tout premier lieu, le « Lion » mycénien est bien ancrée plus d'un millénaire après dans la mythologie chrétienne des *Vénètes* à *Aquilée* (*Saint Jérôme* à gauche) et à *Venise* (comme il l'est à *Arles*). Nous venons de citer le nom d'*Agamemnon*, roi de *Mycènes*, dont le nom a pour étymologie la racine *magh- « puissant » qu'il faut mettre en rapport avec *Aquilée* ; mais il y a beaucoup mieux ; il nous faut plonger dans la mythologie d'*Apollon* et d'*Asclépios* son fils pour trouver un nom commun, linguistiquement et sémantiquement parlant, aux deux sites. C'est celui de *Φλεγυας*, *Phleguas* - *Phlégyas*, « L'Aigle », le père de *Coronis*, épouse d'*Apollon* et mère d'*Asclépios* et de *Παφλαγονια* - *Paphlagonie*. Le nom de *Phlégyas* signifie en effet « Aigle rapace » en grec (son comportement est bien celui d'un « rapace ») or l'*Aquila* - *Aigle* est partie prenante de la mythologie d'*Aquileia* - *Aquilée*.

Nous avons déjà tenté une explication linguistique du nom de « Paphlagonie » dans cette étude. Nous permettons d'en reprendre quelques phrases :

... Dans le nom de *Paphlagonie*, nous retrouvons *Paphos* de *Chypre* où était « vénérée » *Aphrodite* - *Vénus*, située à proximité de *Salamine* et d'*Amathon* (temple d'*Aphrodite*), et *γονη*, *gonè* « semence, germe, action d'engendrer » (racine *gen-) ; mais surtout nous avons le verbe *παφλαζω*, *paphlazô* qui signifie « être en ébullition, bouillonner en parlant de la mer..., être impatient, en colère, bredouiller, bégayer ». Quelle est l'étymologie de ce verbe, sinon la même racine qui conduit au latin *blaesius* « bègue », au germanique *blasen* « souffler », *bellen* « aboyer », au grec *φλω*, *phluô* « laisser échapper un flot de paroles », *φαλλος*, *phallos* « phallus », au latin *fleo*, *flere* « souffler », *florere* « fleurir », la racine *bhel- « gonfler, exploser au niveau de la vie, du souffle primordial qui rentre dans les poumons et permet de parler, crier, hurler, en un mot qui permet de communiquer et donner la vie à son tour »¹³⁵.

C'est cette racine *bhel-, *bhlew-, qui conduit au nom de la jusquiame *belenuntia* en gaulois (*apollinaris* en latin), au gallois *bal* « élévation, promontoire (= *tumba* = *tumulus* !) » et peut-être au dieu des *Vénètes* par excellence, le dieu à la fois de la « communication », de la « mantique », des maladies et épidémies (*ball* en gallois), véhiculées par le « souffle » des vents « en chaleur » (*Africus*, *Auster*) et des guérisons (obtenues aussi par le souffle des « vents de l'Aigle », des « vents étésiens », des *Aquilons*, « piquants » comme la bise, venus du « Nord », d'*Hyperborée* là où séjourne *Apollon*), *Apollon Belenos* à *Aquilée*...

Nous venons donc de mettre en rapport la racine *bhel- avec le nom du vent de l'« Aigle » qui traverse les montagnes, le domaine « boréal », de la *Tramontana*, l'« Aquilon » ; mais il existe aussi une racine *bhel- liée au « Souffle du Désir brûlant »¹³⁶ qui caractérise les « Vénètes », plus précisément *bhel-g- « gonfler sous l'effet de la chaleur (et du désir !), s'enflammer, se consumer »¹³⁷ qui caractérise aussi *Phlégyas*, la « Corneille » *Koronis* sa fille « en chaleur perpétuelle » et le fleuve *Inakhos* « foudroyé » et « asséché, consumé » par l'éclair « fulgurant » et brûlant de *Zeus*. Cette racine *bhel-g- a conduit au latin *fulgur* et au verbe *φλεγω*, *phlegô* « échauffer, faire bouillonner, enflammer, brûler d'amour, exciter » qui est donc proche sémantiquement de *παφλαζω*, *paphlazô* et surtout de *Παφλαγονια*, *Paphlagonie*.

¹³⁵ J. Pokorny, *IEW.*, p. 120 sqq.

¹³⁶ Celtique *belo* « brillant » ; vieil irlandais *oibell* « chaleur brûlante » ; gallois *ufel* « étincelle, feu », d'où *Belenos*, *Belisama* selon J. Pokorny, *IEW.*, p. 119... Et il a certainement raison !

¹³⁷ J. Pokorny, *IEW.*, pp. 124-126 : sous *bheleg- « briller » < *bhel- « briller » et sous *bhelgh- « gonfler » < *bhel- « souffler ».

Analyser la mythologie de *Phlégyas*, le « Rapace brûlant de convoitises » et de sa fille *Coronis*, la « Corneille amoureuse », c'est comprendre à la fois *Apollon* et *Asclépios* leur fils à *Épidaure* et c'est surtout comprendre *Apollon Bélénos* à *Aquilée*, au pays de l'*aquila* - rapace.

... On raconte qu'Apollon avait aimé *Coronis* (auparavant appelée *Aegla* « la Rayonnante »), la fille du roi thessalien *Phlégyas* et l'avait rendue enceinte d'un fils. Mais pendant qu'elle portait cet enfant, *Coronis* avait cédé à l'amour d'un mortel, *Ischys*, fils d'*Élatos*. Prévenu de cette faute par l'indiscrétion d'un corbeau (ou encore par son don de divination), Apollon tua l'infidèle, et, au moment où le corps de *Coronis* était posé sur le bûcher et allait être consumé, Apollon arracha de son sein l'enfant encore vivant. Telle fut la naissance d'*Asclépios*.

Selon une autre version destinée à expliquer pourquoi *Asclépios* était le grand dieu d'*Épidaure*, *Phlégyas*, grand pillard, était venu dans le pays afin de se rendre compte des richesses qu'il contenait et étudier les moyens de s'en emparer. Il était accompagné de sa fille. Celle-ci, au cours du voyage avait été séduite par Apollon et avait mis secrètement au monde un fils sur le territoire d'*Épidaure*, au pied d'une montagne appelée *Myrtion*. Puis elle l'avait abandonné. Mais une chèvre vint allaiter l'enfant, et un chien le garder. Le berger *Aresthanas*, auquel appartenait la chèvre et le chien, trouva l'enfant et fut étonné de l'éclat qui l'entourait. Il comprit qu'il y avait là un mystère et il n'osa recueillir le bébé...

... *Asclépios* fut confié par son père au centaure *Chiron* qui lui apprit la médecine. Et bientôt *Asclépios* devint d'une très grande habileté dans cet art. Il découvrit même le moyen de ressusciter les morts...

... Zeus devant ces résurrections craignit qu'*Asclépios* bouleversât l'ordre du monde, et il le foudroya. Pour le venger, Apollon tua les Cyclopes. Après sa mort, *Asclépios* fut transformé en constellation, et devint le Serpenteaire...

... Le culte d'*Asclépios*, qui est attesté en Thessalie, à *Tricca*, d'où il est peut-être originaire, se fixa surtout à *Épidaure*, dans le Péloponnèse, où se développa une véritable école de médecine, dont les pratiques étaient surtout magiques, mais qui prépara l'avènement d'une médecine plus scientifique. Cet art était pratiqué par les *Asclépiades*, ou descendants d'*Asclépios*. Le plus célèbre est *Hippocrate*, dont la famille se rattachait au dieu.

Les attributs ordinaires d'*Asclépios* étaient des serpents enroulés autour d'un bâton ; également des pommes de pin, des couronnes de laurier, parfois une chèvre, ou un chien...¹³⁸

La plupart des mots importants utilisés sont une référence à l'éclat et au rayonnement solaire qui permet le jaillissement de la vie, à la « chaleur torride » suscitée en même temps que le « Désir exacerbé » ; nous sommes au pays d'*Inakhos*, au lit desséché par le climat de la canicule qui envahit même son embouchure lagunaire. Nous l'avons vu pour *Phlégyas*, qui est avant tout un Roi qui désire s'accaparer tout comme un rapace, aigle, vautour ou même « corbeau » ; mais on peut en dire autant du nom *Θεσσαλία*, *Thessalie* formé à partir de la même racine *g^whedh- « désirer fortement »¹³⁹ que le nom de *Saint Potheinos* - *Pothin*, le premier évêque de *Lugdunum* - *Mons Desideratus*, la « Ville du Corbeau », dominé par le « Mont Didier ou Désiré ».

Il en va ainsi des châtements infligés aux héros et aux demi-dieux, *Coronis* est « consumé » sur un bûcher, alors que son fils, pourtant sauvé de ce premier feu, tout aussi « éclatant » qu'elle, quand il est déposé, sera « consumé » par la foudre qui rend immortelle selon les Anciens. Même la « Chèvre », *Αἴξ*, *Αἴγος*, *Aix*, *Aigos* qui représente la première *Koronis* appelée *Αἴγλη* - *Aiglè* (mais aussi *Ασγλή*, *Asglè* : racine *ai- « brûler » > *ai-sk- « désirer, briller », Pokorny, pp. 16-17. Que dire d'*Asklepios* ?) en la remplaçant, ressemble à la chèvre lumineuse *Amalthée*, nourricière de Zeus. Quant au « Chien » du Chevrier, il est aussi un double de la « Brillante et Torride » *Maira* - *Sirius* - *Canicula*, la « Chienne du Bouvier *Ikarios* - *Arcturus* » ou de *Cynosoura* - *Hélix*, la « Petite Ourse ».

¹³⁸ P. Grimal, *DMGR.*, p. 54.

¹³⁹ Françoise Bader, Conférence EPHE, janvier-février 2009 : *g^whedh-ih₂-lia (cf. *Venilia*), *a-ih₂ > *ya et *dhy-> ., , ss, tt... *Thessalia*, *Thettalia*...

Ainsi *Épidaure* ne fait pas injure au pays d'Argos, pour ce qui est du côté « brillant », voire « brûlant » de la Plaine pourtant fertile grâce aux eaux de l'*Inakhos*, à l'image de toutes les plaines d'embouchure des fleuves. Il n'y a donc pas qu'à *Aquilée*, chez les « Aimants - Vénètes », que nous allons retrouver une même toponymie génératrice de mythologies de toutes époques et de civilisations diverses, nous l'avons prouvé déjà de nombreuses fois. Penchons-nous cette fois sur un site gaulois, celui du littoral méditerranéen de la région de l'embouchure de l'Argens, à *Fréjus* l'antique *Forum Julii* (= *Frioul* de la région d'*Aquilée*) et *Saint-Raphaël*, son hameau jusqu'au XIX^e siècle.

Le premier évêque de *Forum Julii* - *Fréjus* était le frère de l'évêque d'*Apta Julia*¹⁴⁰, *Saint Castor* de *Namasat* - *Nîmes* (métathèse de < **am-n-* « désirer - aimer », plutôt que **ne-am-* « ennemi » ou racine **nem-* « partager ») ; il s'appelait *Saint Leontius* - *Léonce* ; il portait donc le nom du « Lion »¹⁴¹ comme celui représenté en double à la Porte de la « Ville du Rugissement » Μυκηνη - *Mycène* (; *mukè* « rugissement », mais aussi possibilité d'une racine **muk-* « tas de terre, taupinière » comme μυκων, *mukôn*) en *Argolide* ou comme celui qui est le symbole de *Saint Jérôme d'Aquilée* ou des *Vénètes*, le « Lion de Saint Marc ».

Mais il existe pour certains *Leontius* une graphie originelle en *Legontius* qui signifie alors soit « Celui qui s'unit dans un lit fertile avec la Terre-Mère » (racine **legh-* « être couché, déposer dans le lit des *liga* - alluvions », cf. le *Golfe du Lion*), soit « Celui qui fait coucher les pèlerins », voire « ramper » tels les « Serpents d'immortalité » d'*Asclépios*, comme cela se pratiquait à *Epidaure* : le rite d'incubation ! Λεγοντιος, *Legontios* > Λεοντιος, *Leontios* serait alors un pur mot grec issu de λεγω, *legô* « coucher, endormir ». Cette sémantique se retrouve d'ailleurs bizarrement dans celle du « lion » qui a l'habitude, comme tout félin, de « se tapir » avant de bondir !

Le fleuve *Argens* prend sa source, non loin de la célèbre falaise de la *Sainte-Baume* et de *Saint-Maximin* de Provence, où vont se réfugier, *Sainte Marie-Madeleine de Béthanie* (*Bethania* en hébreu = la « barque de traversée »), la sœur de *Saint Lazare*, le « Ressuscité » (comme *Hippolyte* l'est par *Asklépios*), *Saints Maximin* et *Sidonius* l'aveugle-né de l'Évangile,



dont les yeux furent « restitués » par le Christ (= *Saint Restitut* du *Tricastin*, photo à gauche), devenu le deuxième évêque d'*Aquae Sextiae* - *Aix-en-Provence*, après *Saint Maximin*. La falaise est située non loin du *Mont Aurélien*, au nord-est de *Seillons*, dont le nom au M.A. de *Sillonem* semble une évolution identique (**Sidonum*) au nom du peuple des *Seduni* dans le Valais donnant son nom à la rivière *Sionne* (*Sieden*) qui confluera avec le Rhône près de la ville de *Sion* ; évolution identique aussi à celui d'un autre fleuve proche de l'Argens, la *Sianne*, dont l'embouchure correspond aussi au portrait-robot que nous avons esquissé pour les Plaines littorales.

¹⁴⁰ *Apta* < racine **ab-*, *ap-* « eau, esprit de l'eau » > celtique **abon* « castor ».

¹⁴¹ Dans le Golfe de *Fréjus*, au port de plaisance de *Saint-Raphaël*, un toponyme : le « Lion de Mer ». Est-il ancien ?

Depuis l'antiquité, deux villes se trouvent à l'estuaire de l'Argens, *Forum Julii - Fréjus* et son ancienne dépendance *Saint-Raphaël* ; cette dernière porte le nom du troisième archange connu dans la Bible, le « guide » et « gardien » par excellence, avec son « chien » comme par hasard, sur les chemins de Perse, de l'enfant *Tobie* et le guérisseur (c'est ce que signifie son nom en hébreu) des yeux de son père brûlés par les excréments de la chélide (hirondelle). *Saint Raphaël* est fêté exactement au lever héliaque du *Serpentaire - Asclépios*, le 24 octobre ! Et il en a les attributs.



Raphaël - Azarias porte le même nom que *El-Azarias - Lazare*, frère de *Sainte Madeleine* ; cela signifie qu'à la source de l'Argens, comme à son embouchure, nous retrouvons le même Esprit « salutaire » qui guérit les yeux et l'âme ; son histoire semble issue tout droit de l'influence du monde indo-européen sur les exilés hébreux en Perse. Nous serions donc en vérité, dans le *Livre de Tobie*, en présence d'une légende du monde indo-iranien. Et c'est grâce à cette légende que s'expliquent différents mythes antiques qui ont trait à la « vue », celui, par exemple, du dieu *Glaukos*, pêcheur devenu « de la classe de ceux qui gardent les yeux brillants », symbole de la « vue » éternelle, et le mythe de ce gros poisson vivant dans le *Tigre*, au nom prédestiné, poisson qui pourrait bien être le « tigre des eaux », le « brochet », poisson qui, dans la région mosellane, nous dit l'écrivain Ausone, porte un nom révélateur en Gaule certainement d'une mythologie à jamais disparue : le *lucius*.



Voici un résumé de l'histoire :

Tobit l'Ancien, un pieux Israélite déporté en Assyrie, devenu aveugle par accident, se fait insulter par sa femme Hanna, qui lui reproche sa charité et son souci scrupuleux de la justice.

Le même jour, Sarra, fille de Raguel, parent de Tobit, déporté en Médie, se fait insulter par sa servante pour avoir eu sept maris qui tous étaient morts au soir des noces.

Tobit et Sarra, chacun de son côté, en appellent à Dieu. Et Dieu envoie Raphaël « pour les guérir tous deux » (III, 17), le premier de sa cécité, la seconde du mauvais sort causé par le démon.

Raphaël est un ange, dont le nom signifie « Dieu guérit ».

Tobit veut envoyer son jeune fils Tobie en Médie, pour recouvrer une somme d'argent, déposée chez un certain Gabaël. Raphaël, sous une forme humaine, et sous le nom d'emprunt d'Azarias, s'offre pour l'accompagner.

En route, au bord du Tigre, on prend un gros poisson, dont le fiel, le cœur et le foie vont, sur l'indication de l'ange, servir de remèdes aux deux maux à guérir.

Près du terme du voyage, sur le point de demander gîte à Raguel, l'ange avertit Tobie que Sarra lui est destinée pour femme : qu'il la demande en mariage, le soir même, et qu'il n'ait pas peur d'avoir le sort des sept époux précédents : le foie et le cœur du poisson, brûlés sur les braises, chasseront le démon.

(Et en effet : l'odeur du poisson incommoda le démon qui s'enfuit dans les airs jusqu'en Egypte. Raphaël l'y poursuivit, l'entrava et le garrotta sur-le-champ. [VIII, 3].)

On s'occupe de célébrer les noces, et l'heureux Tobie envoie le messager céleste achever sa mission auprès de Gabaël.

Les noces célébrées pendant quatorze jours, les jeunes époux se mettent en route pour retourner auprès des parents inquiets. Raphaël les accompagne toujours. A quelques heures de la maison paternelle, il prend de l'avance avec Tobie, et lui recommande de oindre les yeux de son père avec le fiel du poisson.

Rentrant au foyer, le fils se jette dans les bras de sa mère, puis il va vers l'aveugle ; il applique sur ses yeux le fiel du poisson et, un instant après, il en retire une petite peau. Merveille, l'aveugle voit ! On rend grâce à Dieu, on s'embrasse ; Sarra arrive, l'action de grâces et la joie redoublent. On célèbre à nouveau les noces.

A la fin des noces, Tobit ordonne à son fils de rémunérer largement son compagnon pour ses services et de le renvoyer. Alors l'ange révèle son identité. « Je suis Raphaël, l'un des sept anges qui se tiennent toujours prêts à pénétrer auprès de la gloire du Seigneur » (XII, 15). C'était lui qui présentait les prières de Tobit et de Sarra. Aussi bien, ce n'est pas à lui qu'on doit sa présence, mais à la volonté de Dieu. C'est à Dieu qu'il faut rendre grâce toujours...¹⁴²

Ce conte « oriental » est extrêmement révélateur : nous sommes en présence d'un *Asklepios* iranien : le nom d'emprunt *Azarias* semble lié au syrien *asia* « médecin » ; or, il existait en Syrie la ville de la médecine par excellence, *Antioche* dont un évêque célèbre fut un *Asclépiade* justement, *Saint Asclépiade*, fêté le jour de la *Saint Luc*, patron des médecins, le 18 octobre, au lever héliaque du *Serpentaire*. La corrélation est surprenante, mais elle existe bien.

Ce thème de la « voyage » ou de la « vue » ou de sa guérison », que nous retrouvons dans *Saint Sidonius d'Aix*, ne nous est absolument pas étranger pour ce qui est des plaines lagunaires ou de confluent survolées en général par des rapaces à la vue puissante, *aquila* - aigle à *Aquilée*, *lugos* - corbeau à *Lugdunum* ou encore *Gyptis* - vautour à *Massalia* - *Marseille*, puis *Saint Clair* à *Nantes*...

Nous faisons cependant une remarque de la plus haute importance : ces voyages, ces déplacements, ces transports des matériels et des humains (souvent « assis » dans des chariots) sont toujours suivis d'une sédentarisation temporaire ou définitive : la racine **sed-* inclut donc dans sa sémantique l'ensemble de ces notions, non seulement dans l'espace mais encore dans le temps, puisque l'aboutissement de la « vie » (aussi bien par la naissance après la vie du fœtus intra-utérine, que par la vieillesse) conduit en général à la position « assise » du « repos » avant qu'elle ne soit « couchée » définitivement. Nous retrouverons naturellement tout cela dans le thème du « siège » des déesses – mères gauloises et de leur culte largement développée, notamment au nord de la *Camargue* et de l'embouchure du *Rhône*, à *Nîmes*, au pays de *Saint Castor*, frère de *Saint Léonce* de *Fréjus*.

Le territoire de *Namasat* - *Namausatis* - *Nîmes*, où étaient particulièrement vénérées les « Mères fécondes », les *Matres* ou *Matronae*, était sous le contrôle des Gaulois *Volques Arécomiques* (« Ceux qui vivent auprès de l'union des fleuves et de la mer » < racine **kom-* « uni, avec, ensemble »), à l'entrée de la vaste plaine alluviale, à la « Bouche » du *Rhodanum*, appelée *Camargue* ; les *Arecomiques* et d'autres cousins *Volques* (cf. aussi les « pléthoriques » *Elysiques* de Narbonne), couvraient d'autres plaines d'embouchure, avec « marais salants » en Languedoc, celles construites :

- par l'*Atax* - *Aude* - embouchure à *Vendres* (racine **ata* « père, mère nourricier », cf. grec *Atalos* « enfant » et *atta* « petit père » à *Nar-bo* - *Narbonne* < **ner-* > grec *aner andros* « géniteur, homme fécond », dont le premier évêque fut *Saint Paul*¹⁴³ - *Serge*, le « Sauter » (racine **sperg-*, **spreg-* « sauter ») ou mieux « Celui qui aime » (irlandais *serc* « amour »,

¹⁴² RPs. Béns. de Paris, *VS.*, tome X, pp. 814-815, d'après le *Livre de Tobie*.

¹⁴³ Appelé auparavant *Saul* « Désiré »...



breton *serc'h* « concubine »¹⁴⁴. L'*Atax* dans sa haute vallée conflue au pied de *Rennes-le-Château* avec le ruisseau (eau salée) de *Sals*, qui traverse *Rennes-les-Bains*, dont l'église est dédiée à *Saint Nazaire*. Peu avant *Narbonne*, l'*Aude* traverse ou juxte dans sa plaine différents villages qui se succèdent, dont le nom ou la racine sont évocateurs : *Argens* - *Minervois*, *Ventenac* (*Venteniachum* < **Veneteniacum* = *Venise* = *Vendres*), *Saint-Nazaire-sur-Aude* - photo à gauche -, *Saint Marcel et Marcorignan* (*Mercurianum*, cf. *Saint Marc de Venise*). Ces toponymes résument à eux seuls toute notre étude. Le rapprochement s'avère alors plus que nécessaire avec *Sainte Marie-Madeleine* à *Rennes-Le-Château* équivalente de *Sainte Marie-Madeleine* à *Sainte-Baume*, non loin de la source de l'*Argens*. L'*Atax* égale l'*Argens* ! Le « *Narbonnais* » des *Élysiques* est une « *Vénétie* » !

- par l'*Orb* à *Baeterrae* - *Béziers* - *Vendres* (même racine que le *Baetis* et la « *Bétique* - *Andalousie* » < celtibère *baitos* « désiré »), dont le premier évêque fut *Saint Aphrodise*, et la cathédrale dédiée à *Saint Nazaire*, père adoptif de *Saint Celse*, autrement dit *Saint Joseph* et *Jésus*.

Il faut rapprocher cet ensemble de la mythologie chrétienne des *Lingons* : la « Grande Mère » des *Saints Géôme*, les *Tergemini*, les « Trois Jumeaux » des *Lingons* « Ceux qui se couchent avec la Terre - Mère », des « *Sailleurs* - *Sauteurs* » d'*Andematunnum*

« La Très Bonne », s'appelle *Le(g)onilla* - *Léonille*. Il faut se rappeler aussi que *Saint Desiderius* - *Désiré* - *Didier*, le troisième évêque de *Langres*, fut martyrisé par le « *Corbeau* » *Chrocus*, roi des « *Désirants* » des *Vandales* (racine **wen-d-* ou nasalisation de **g^whed-* « désirer ») qui allèrent fonder, après avoir occupé l'embouchure du *Rhône*, ensuite le royaume de « (*V*)*andalousie* », à *Gadès* à l'embouchure du *Guadalquivir*, anciennement appelé *Baetis* équivalent sémantique du nom de *Baeterrae* - *Béziers* et de *Vendres* : « le *Désiré* ».



- par l'*Arauris* - *Hérault* à *Agathè Tukè* - *Agde* (= *Bona Fortuna*), dont le premier évêque fut *Saint Vénuste* = « *Désiré* - *Aimé* », mais où naquit aussi *Saint Maixent* (= *Saint Maximin* !), Saint digne d'une « *Grande Plaine* » **Mag-*.

- par le *Vidosoli* - *Vidourle* « Celui qui regarde le soleil » = *aquila* « aigle » (cf. *Aquileia* - *Grado* chez les *Vénètes*), dont l'embouchure est au *Grau*¹⁴⁵ *du Roi*.

¹⁴⁴ J. Pokorny, *IEW.*, p. 911 sous la racine **ser-*

¹⁴⁵ Du latin *gradum* (peut-être aussi en vénète ou en celte), comme le nom d'*Aquae Gradae* et de *Grado* près d'*Aquilée* ; le « *Grau* » indique systématiquement une traversée des eaux de la mer vers l'étang et vice-versa ; nous trouverons ainsi le *Grau de Vendres* à l'embouchure de l'*Aude* (photo ci-dessus : revue de la Communauté de Communes en Biterrois, n°7, *La Domitienne*).

- par le *Lez*, qui débouchait par le *Grau de Maguelonne*, dans l'étang et l'île de *Magalona - Maguelonne* « Plaine marécageuse » (racine **mag(h)-*), surnom donné dans le sud à l'étoile *Vénus* (lire les « Étoiles » dans les *Lettres de mon Moulin* d'Alphonse Daudet).

Avec le rappel de la mythologie chrétienne des *Lingons* et notamment de *Sainte Léonilla*, dont le nom est issu soit de **Legonilla* soit de *Leô* « lion » et évoque alors les « Lions » qui tirent le char de la *Grande Mère Cybèle* et les « Lions de Mycènes », nous revenons naturellement à *Saint Léonce de Fréjus* et à cette plaine de l'*Argens*, véritable entrée du *Sid* qui conduit en remontant jusqu'à la source, à *Sainte Marie-Madeleine* certes mais aussi aux évêques *Saints Maximin* et *Sidoine*.

Christian-J. Guyonvarc'h dans *Ogam XIV*, fascicule 2/3, p. 329 sqq. nous apportent les précisions qui nous manquent sur l'anthroponyme gaulois *Sidonius* et le *Sidh* ; il reprend tout d'abord l'irlandais moderne qui souligne l'aspect « féérique, enchanteur, sous le charme » de l'adjectif ; les dictionnaires plus anciens insistent sur le fait que ces connotations s'adressent à des « Collines », à des Tertres avec souterrains ou à des « Mondes supranaturels ». La plupart des auteurs qu'il cite mais n'approuve pas totalement, place le « *Sidh* » dans un Monde virtuel, un Monde souterrain, plein de richesses dans le sous-sol, un Monde divin chthonien qui d'ailleurs peut intervenir favorablement sur la terre, mais dans la nuit, pour soulager ou guérir les guerriers blessés, comme s'ils étaient dans une sorte de *Champs-Élysées*. D'après lui cette interprétation est venue plutôt avec l'apparition du christianisme. Voici ce qu'il propose :

... Le classement sémantique suivant en vertu duquel *sidh* désigne :

1°) le monde de l'Au-Delà en général ;

2°) collectivement et par extension les habitants ordinaires ou les émanations, fussent-elles protéiformes, de cet Au-Delà ;

3°) par transport de sens et restriction locative (et en ce cas le mot est généralement employé au datif pluriel *sidaib* ou *sidhaibh*) les collines, les tertres ou autres endroits servant de points de contact ou de passage ;

4°) par un dernier transport de sens, toute la « magie » de l'Au-Delà ;

Or il existe un second *sid* ou *sidh* pour lequel le *R.I.A., Dictionnaire*, col. 215, 218, propose les traductions suivantes :

a) « *peace, goodwill, peacebleness ; a state of peace ; a period of peace...etc.* »

Le sens de base étant « paix », nous pouvons nous épargner la recherche lexicographique détaillée...

Le plus proche parent de l'irlandais *sid* « paix » est le gallois *heddwch*, même sens, qui postule **sed-isko-* tandis que sur le continent le gaulois offre une multitude de *Sed*-anthroponymes ou ethnonymes : *Sedatus, Sedatius, Sedatinus, Sedullius, Sedegenacus, Sedijs, Sedoialus* (Holder II, 1427-1437) et en apophonie *e/i* une quantité notable de *Sid-* : *Sidiliacus, Sidocus, Sidoloucos, Sidones, Sidonius, Sidremum, Sidua, Sidumanis* (Holder II, 1540-1543)

Sed et *Sid* ont été séparés pour le sens, ce qui n'était pas indispensable : les *Sidones* mentionnés par Strabon VII, 3, 17 seraient « die Friedfertigen » (Holder II, 1541), mais ils pourraient être « les gens de l'Au-Delà, particulièrement versés dans la science de l'Au-Delà »,

et l'on peut rattacher au même thème **sidos* « paix » le nom gaulois *Sidonius* (*Sidoine Apollinaire*), attesté au V^e siècle...

Voilà un texte déterminant qui confirme notre analyse : le nom de *Maximianus* - *Maximin* qui est attribué au premier évêque d'*Aquae Sestiae* est en relation étroite avec celui de son successeur *Sidonius*, le « Mage » par excellence, et avec la racine **magh-* « qui détient la Puissance, la Croissance et la Richesse » qui débouchera sur la *Mag* celtique. Le nom d'*Entremont*, la ville des Salyens qui a précédé *Aix*, est certainement un reflet de ces « Tertres », de ces « Collines » du *Sid*, parce que nous avons au Moyen-Âge : *Intermundo* ou *Antremons* ! Quant à *Sextus*, le nom du vainqueur des *Salyens* et d'*Entremont*, nom donné ensuite aux eaux chaudes d'*Aix*, il existe une contamination possible du gaulois *Sestos* « *Septimus* » ou du latin *Sextus* « Six », voire du grec *Xestos* « à la peau lisse », avec un ancien nom gaulois **Sedh-sto-* (cf. P. 13 *Constantia* et *Consedia* en *Cotentin* chez les *Venelli*) ou mieux **sed-isko-* qui a conduit au gallois cité plus haut *heddwch*. En conclusion, La Plaine de l'embouchure de l'*Argens* est la « Porte » d'un *Sid*, d'un Monde bénéfique et débordant de richesses comme au temps de l'Âge d'Or, où coulaient le Lait et le Miel ; elle est largement équivalente aux Plaines « Amoureuses » des *Vénètes* et à ces Plaines de l'Abondance que sont les « Plaines du *Laurion* » que nous allons visiter !

Laurion comme l'Argent et le Sid du Danube

Nous reprenons alors une expression essentielle, celle de « grande plaine alluviale », essentielle dans toutes les langues indo-européennes et certainement dans d'autres langues aussi au point que *Jules César* l'utilisera comme symbole pythagoricien, au moment de la bataille de Cavalerie à *Alésia*, la « Plaine de Trois Mille Pas » en faisant un véritable jeu de mots et de chiffres à partir de la racine **ter-* « trois » ; cette « Plaine » avec toutes ses connotations synonymes de richesses et de d'échanges « fructueux », se dit en grec Πεδιον, *Pedion* associé à Λαυριον, *Laurion* à l'embouchure de l'*Ister-Danube*.

Ce mot de *Laurion* ou mieux de *Laureion* a toute une histoire, car il est aussi celui d'une montagne située non loin du port d'*Athènes* qui aboutissait au cap *Sounion*, montagne entourée par trois « plaines d'estuaire » dont l'une possédait des « marais salants » (*Golfe Saint-Nicolas* !). Cette montagne du *Laurion* est à l'origine de la « Richesse » de la ville d'*Athéna* et de toute une civilisation, notamment en ce concerne sa protection armée, terrestre mais surtout maritime. *Athéna* fut la déesse des *Argonautes*, la première déesse qui permit au bateau *Argô* de désirer, conquérir, posséder des terres ! Cette région du *Laurion* était une « Terre d'Argent » qui affleurait, à l'origine, à même le sol avec le plomb parmi les schistes ;



elle fut exploitée dès le néolithique et percée ensuite de toutes parts de trous de mine. Cet « Argent » était tellement puissant qu'il servait à la « monnaie » de la ville et possédait la « marque » de la déesse puisqu'elle était frappée de son symbole, la γλαυξ, *glaux* - chouette, l'oiseau dont les yeux brillent la nuit comme de l'argent parce qu'ils « voient » (photo à gauche : « chouette » à l'abbaye d'*Étival-Clairefontaine*). La monnaie s'appela dès lors γλαυκες λαυριωτικαι, *glaukès lauriôtikai* ou γλαυκ' Αθηναζε, *glauk' Athénazé*. Nous constatons donc qu'à l'*Αργυρος*, *Arguros* - « Argent » (*argos* « brillant ») était associé le *Λυχνος*, *Lukhnos*, le « Flambeau des yeux

dans la nuit (*leukos* « brillant »).

Cette « voyance » dans la nuit, si elle est le fait de la divinité ou des prêtres « aveugles » dans les religions (comme *Sidonius* à Aix-en-Provence) ou des Héros comme *Orphée* (racine **orbh-* « privé de ») appartient également et malheureusement aux « mortels » quand ils quittent le Monde de la Lumière donnée par le Ciel pour accéder au Monde des Ténèbres et des Profondeurs, au Monde aussi de *Ploutos* et de *Pluton*, « Celui qui possède la Plénitude des Richesses » du sous-sol labouré par les exploitations minières, notamment au *Laurion*. Imaginons un instant ce plomb et cet argent briller aux Enfers sous les flambeaux des mineurs. C'est un peu imaginer ce que devait être le séjour des Héros morts dans la gloire et parvenus aux vastes Plaines souterraines des Bienheureux. Nous abordons alors la notion de *Pedion* - Plaine », une Plaine si fertile, si « féconde », « pleine », comme une mammifère - femelle, de richesses présentes et à venir.

Ainsi ce nom de *Pedion* possède en grec logiquement un autre sens, celui de « parties intimes de la femme » chez Aristophane (*Lysistrata*, 88 : les femmes font la « grève du sexe » et de la fécondité pour arrêter la guerre), ce qui nous renforce dans la conviction de liens entre la racine **wen-* « désirer posséder » et les noms de *Vénus* et des *Vénètes* « amoureux des plaines littorales ». Quant à la Plaine de l'embouchure de l'*Ister - Danube*, véritable sexe ouvert de la terre inséminée par l'eau chargé de spermés marins, elle devint le « Séjour des Bienheureux »,

qui, selon certaines versions accueille notamment dans l'« Île Blanche », appelée *Akhilla*, le corps d'*Achille*. Ses « Îles des Bienheureux », nommées aussi « Îles Fortunées » ou « Champs Elysées » ont été situées à différents endroits, mais toujours dans des « plaines littorales » construites par les deltas ou les embouchures des fleuves, ce qui nous amène à comprendre, en toponymie de ces régions puis plus tard en dédicace chrétienne, la présence du grec *Tukhè* équivalent du latin *Fortuna* ou les adjectifs correspondants, tels en grec *Eutykhos*, *Teukros*..., en latin *Felix*, *Faustus*, *Fortunatus*...

Quant à l'épithète de *Laurion* elle est formée à partir de la racine **lau-* « riche, abondant, rassasié, heureux »¹⁴⁶ ; cette racine donnera aussi un nom à l'île de *Laros - Lérins* en face de l'embouchure de la *Siane* à *Cannes*, où *Saint Honoratus*¹⁴⁷ (vitrail ci-dessous à gauche, cathédrale *Saint-Trophime d'Arles*) suivi de *Saint Hilarius d'Arles* « Celui qui

¹⁴⁶ Jules Pokorny, *IEW.*, p. 655 : grec ἀπολαύω, *apolauô*, « j'ai assez, je profite » ; dorien λαον, *laon* « céréales », latin *lucrum* « lucre, profit ».

¹⁴⁷ Le Saint Patron du grand port d'*Arles* était le martyr *Saint Trophime* dont le nom *trophimos*, en grec, signifie le « Nourricier ». Un des premiers évêques fut le célèbre *Saint Honorat*. *Honoratus* porte donc le même nom que *Saint Honoré*, le Saint Patron des Boulangers et Pâtisseries. Pourquoi ce patronage ?

L'« *Honoratus* » latin ou gallo-romain était un noble « chevalier » ou « patricien » qui était, comme son nom l'indique, « honoré » pour les charges de magistrature qu'il accomplissait ; à lui incombait primitivement l'« honneur » de « nourrir » les gens ou les clients qu'il avait à charge et ceux-ci en « récompense » lui rendaient « grâces et honneurs » pour cette charge qui équivalait à la notion de « *Pater Familias* » dont le rôle, dans la famille, était en premier lieu *trophimos*, « distributeur de la nourriture de base pour ses enfants », faite à base de *frumentum* « froment ».

L'avocat latin *Cicéron* nous éclaire définitivement, dans une plaidoirie, sur ce lien entre l'« Honoré » et le « Pain » : il défendait alors un nommé *Pison*, accusé de concussion chez les Gaulois *Allobroges*, or le nom de *Piso* en latin vient du verbe *pinsere* ou *pisere* qui signifie « piler, broyer le grain » dans un *piso* « mortier ». Le « *pistor* » est le « boulanger » et c'est le surnom de *Jupiter* qui commanda aux Romains de « jeter par les fenêtres » et du haut du Capitole les seules miches de pain qui leur restaient, pour faire croire aux Gaulois, qui les assiégeaient, qu'ils avaient de quoi tenir un siège. La tactique réussit...

Pison faisait aussi partie de la *gens* « famille » *Calpurnia* (*calpar* en latin signifie « vin nouveau, vase à vin » ; plus tard le nom de *Calpurnius* sera donné à un diacre « celui qui partage le pain et le vin », père de Saint « Patrice », le « Père » chrétien des Irlandais). Ainsi par un heureux hasard, mais en est-ce vraiment un, (un autre *Pison* à la même époque est surnommé *Frugi* « frugal, honnête, jouisseur modéré de froment et fruits), *Pison* évoquait à la fois le « pain de froment » et le « vin », mais *Cicéron* avait trouvé beaucoup mieux : en effet *Pison* était un « *Honoratus* », un « Honoré » de par sa fonction ; l'avocat nous dévoile alors une coutume ancestrale : était appelé *Honorarium Frumentum*, « le blé d'honneur », le blé accordé par honneur, le blé offert à titre gracieux aux gouverneurs de province, telle la cité des *Allobroges* qui se situait à la limite de la *Séquanie*, au sud de Lyon. Voilà pourquoi, le Saint Patron des « Fruits de la Terre » pilés sous forme de farines, bases de la nourriture des hommes est *Saint Honoré*. Cela se comprend d'autant mieux qu'il existe en latin un verbe issu de la racine **k^wel-* « circuler », s'appliquant à la traversée des continents, à la « colonisation » des terres et des « îles » et à la pratique des « cultes » par les « *incolae* - habitants », c'est *colo*, *colui*, *cultum*, *colere* qui signifie « habiter, consacrer et cultiver les terres nouvelles en honorant les dieux » : culture des champs avec « prémices » offerts à la divinité et *dei honorati* « dieux honorés » vont toujours ensemble.

Les historiens et donc les boulangers ont peu d'informations sur la Vie de cet évêque de la famille des « comtes » du Ponthieu (Picardie), né à Port-le-Grand, près d'Abbeville au VI^e siècle. Une première légende toutefois raconte, qu'au moment de sa naissance, sa future « nourrice » fabriquait du « pain » ou que dans sa jeunesse, il déclara à sa nourrice incrédule qu'il voulait devenir prêtre ; un miracle sanctionna ses paroles ; une autre qu'au moment de célébrer la messe et de consacrer l'hostie de pain, *Honoré* vit la main du Christ apparaître et consacrer l'Eucharistie. En 1060, une sécheresse terrible s'abattit sur les hortillonnages et la province céréalière qu'était la *Picardie* ; l'on transporta en procession la chasse de *Saint-Honoré* et la pluie tomba, permettant ainsi au futur « *honorarium frumentum* » de pousser et d'être pilé pour « honorer » l'Eucharistie et la vie des hommes. *Renaud Chérée* et son épouse *Sibylle* firent construire à Paris en 1204 une église en son honneur, qui fut détruite à la Révolution mais laissa son nom aux célèbres rue et faubourg. Les historiens de la religion chrétienne déclarent ne pas savoir très bien pourquoi *Saint Honoré* est devenu le patron des boulangers ; ils auraient dû se pencher sur la linguistique, qui leur aurait montré que les agriculteurs - céréaliers, les meuniers et les boulangers - pâtisseries du Moyen Age savaient, comme à l'origine de la vie, « honorer » la nourriture.

donne de la vigueur, rayonne de santé et de bonheur », fonda un célèbre monastère¹⁴⁸, aux innombrables moines ; elle se retrouve en irlandais dans *lour* « assez », en gallois dans *llawer* « rempli de » et surtout dans le nom des villes gauloises ou celtibères de *Laurum*, ou dans l'anthroponyme ibère *Laurentius* : *Saint Laurent* le « Grand Argentier - Archidiacre », dispensateur des « richesses » de l'Église romaine (photo à droite : église d'Ornans - Doubs).



En latin la « Grande Plaine riche » se retrouve dans le nom du peuple des *Laurentes* dans le *Latium*, mais elle se dit aussi *Campus*, ce qui conduira à la *Campania* construite notamment par les alluvions du *Volturne* et à évoquer les « délices de Capoue ».



¹⁴⁸ *Saint Honorat* eut un frère appelé d'abord *Germanus* (« celui qui désire son Jumeau) puis à son baptême *Venantius* (« celui qui désire ») qui malheureusement mourut jeune à *Méthone* sur la côte de Messénie, en Grèce, peu après avoir traversé la mer en compagnie d'*Honorat* et de *Saint Caprais*, leur maître à tous les deux. Notons que l'épithète de *Venantius*, formé à partir de la racine **wen-* « désirer, aimer » (la même que pour les « Vénètes ») évoque la déesse *Vénus* et donc la fécondité et la nourriture lactée. Elle se retrouve chez un autre Saint : *Vénance Fortunat*. Bizarrement aussi, un autre *Saint Honorat*, fêté le même jour, le 16 janvier, a cette fois un père (au lieu d'un frère) fermier d'un sénateur nommé *Venantius* ; naturellement à sa légende est attachée une histoire de « nourriture » : de la viande refusée et remplacée par du « poisson ».

D'autres abbés, dont les noms ont les mêmes connotations, furent célèbres comme *Saint Faustus* et *Saint Nazaire* qui fonda un autre monastère pour les femmes, près de *Cannes - Mandelieu* (actuel *Saint-Cassien*), dominant la côte marécageuse construite par la *Siagne*, dans un site appelé *Ara Luci*, site qui avait été consacré précédemment à la déesse *Vénus*, celle dont l'étoile s'appelle *Lucifer*. Ce site est comparable dans sa toponymie à celui de *Saint-Nazaire-Nantes* dont le premier évêque est *Saint Clair*, le « Lumineux ou celui qui a une illumination ».

Les Champagnes et les Champs-Élysées

La plus ancienne référence latine de la « plaine » fertile et douce par son climat est en effet le nom de cette province qui encercle le pays de *Neapolis*, *Naples*, la *Campania* dont le nom d'ailleurs s'inspire peut-être du grec *kampê* ; cette vaste plaine, au sud du *Latium*, construite par les alluvions du *Volturne*, (nom qui évoque le « vautour et la création d'un habitat sédentaire avec fondations comme à Rome) et fertilisée par les poussières cendrées du *Vésuve* possède une ville célèbre, *Capoue*, ville où *Hannibal*, le Carthaginois, s'enferra littéralement dans ses « délices », laissant le temps aux Romains de se réorganiser.



Si la région de *Capoue* était « paradisiaque » sur la terre, la *Campanie* au pied du *Vésuve* possédait la *Pompa Fortunae*, la « Longue File de Richesses » (cf. photo : « orangers et *Vésuve* à *Pompéi* ») et les fruits de *Pomona* certes mais aussi les *Enfers*, avec son entrée au lac *Averne*, près de l'ancre de la Sibylle de *Cumes*, *Enfers* dans lesquels effectivement se trouvaient non seulement les points de non retour pour les « mortels » punis, mais aussi les « *Champs Elysées* », séjours des *Bienheureux*, des « *Justes* », qui selon le

poète Virgile pouvaient prétendre, après une longue purification dans le temps, revenir sur la terre.

La légende de la fondation de *Neapolis* (= *Ville Neuve*) est d'ailleurs fort claire et le Gaulois, en créant des *Nogent* (*Noviugentum*) et l'homme même moderne, en ouvrant au bord des cours d'eau des *Champs Neufs* (très nombreux dans la toponymie des plaines alluviales) ne fait que reconstruire une même mythologie de « conquête » guerrière ou pacifique de l'eau « vierge et pure » qui construit la vallée, abreuve les sillons ou nourrit les puits en climat aride.

Avant de s'appeler *Neapolis*, preuve indubitable d'une conquête de l'homme sur les éléments naturels et éventuellement sur les « autochtones » (= les premiers occupants de la « terre »), *Naples* portait le nom d'une « Sirène » *Phartenopé*¹⁴⁹ « Celle qui observe les Vierges », et qui donc se comporte comme telles ou vit comme elles. Nous rejoignons le thème général de la « vue attirée par » (sémantique d'*argos* et de *leukos* grecs, de *clarus* latin, de *lugos* gaulois) suscitant le « désir de conquête ». La *Campanie* était donc une Terre - Vierge qui éprouvait le désir d'être « fécondée » !

Deux versions expliquent la présence de cette « Sirène » :

... Parthénopé est l'une des Sirènes, dont on montrait le tombeau à Naples. Avec ses sœurs, elle se jeta à la mer ; son corps fut jeté par les flots sur le rivage napolitain, où on lui éleva un monument.

Une autre version de la légende voulait que Parthénopé eût été une belle jeune fille, originaire de Phrygie¹⁵⁰, qui devint amoureuse de Métiochos, mais ne voulut pas rompre avec lui le vœu de chasteté qu'elle avait formulé. Pour se punir de sa passion, elle se coupa les cheveux et s'exila volontairement en Campanie, où

¹⁴⁹ Comme par hasard, ce nom est porté par un des « Sept Chefs » dans la légende de la ville de *Thèbes*, en Grèce, ville symbole de la « fondation » par excellence, grâce à *Cadmos*.

¹⁵⁰ Pays d'origine de la *Grande Mère*, de la *Terre-Mère*, *Cybèle*.

elle se consacra à Dionysos. Irritée, Aphrodite la transforma en Sirène...¹⁵¹

Le nom de la déesse *Aphrodite*, *Vénus* chez les Latins, est prononcé. Il sera dorénavant omniprésent. *Parthenopé* se consacrera donc au dieu de la végétation fécondée et luxuriante, *Dionysos*. La mythologie chrétienne saura s'inspirer de ces mythes de « fondation », dans les plaines côtières ou alluviales, par une jeune « vierge », notamment à *Lukotekia – Lutèce* et au site consacré de *Nanterre*, au pied du *Mont Valérien*, avec *Sainte Geneviève*, véritable Sirène de la Seine, fondatrice du culte à *Saint Denis-Dionysos*.

Mais déjà à *Naples*, la mythologie chrétienne reprendra le thème développé par le titre attribué à *Dionysos* en latin, traduction en réalité d'un vieux dieu de la végétation qui l'avait précédé, *Liber Pater*. La Mer, la Plaine littorale et plus particulièrement la *Baia* - Baie d'accueil avec son port vont assurer la fonction d'*aner*, *andros*, de *genitor* et de *genitrix*, de *pater* et de *matrona*, comme à *Patras* où sera martyrisé *Saint André*, à *Patara* où naquit *Saint Nicolas*, le « faiseur d'enfant », chez les *Vénètes* de *Vannes* où vécut *Saint Paterne*, à *Ingena - Avranches* où vécut un autre *Saint Paterne*. La *Parthénopé* chrétienne s'appelle *Patrikia* :

... La forme grecque *Patrikia* a qualifié *Sainte Anastasie*, fondatrice d'un monastère près d'Alexandrie (ménagée du 10 mars). Notre Sainte s'appelait-elle d'abord *Patrocinia*, comme l'admettait l'érudit napolitain Mazzochi (XVIII^e siècle) ?

Sa Vie est purement légendaire : parente de l'empereur de Constantinople, elle quitte la capitale pour éviter un mariage qu'il veut lui imposer. Arrivée à Naples, elle marque l'endroit de sa sépulture, puis se rend à Rome où elle se fait nonne. Elle revient à Constantinople en vue de pèleriner à Jérusalem ; son navire la ramène à Naples où elle meurt. Un char attelé d'une paire de taureaux fougueux porte le corps au monastère *Saints Nicandre-et-Martien*, là même où elle voulait son repos. En 1065, ce monastère était dédié aussi à *sainte Patricia*. Depuis 1625, Patricia est patronne de Naples...¹⁵²

C'était les *Sirènes*, remarquables musiciennes, comme la *Lorelei* du Rhin, qui chantaient pour les Bienheureux dans les *Îles Fortunées* ou les *Champs Elysées*. *Sainte Patricia* venait donc du delta du *Nil*, de la grande plaine d'Alexandrie, de la région (*Bucoles*) où fut martyrisé comme un « taureau mené à l'abattoir » son premier évêque l'Évangéliste *Saint Marc*, revenu de son séjour des Îles des Bienheureux au pays d'*Antéonor* et des *Vénètes* d'*Aquilée*, de *Padoue*, et de la future *Venise* : c'est ainsi qu'apparaît dans la légende de *Sainte Patricia* un animal, symbole de ces grandes plaines, le « taureau », et avec un *Saint Martien* !

Les mythes primitifs qui entourent le culte de la Terre-Mère et celui de *Cybèle* sont imprégnés paradoxalement soit de « virginité » soit de « castration », y compris dans la symbolique des « conifères coupés » (le « pin » dans la légende d'*Attis* et d'*Agdistis*) qui n'auront pas de *materia* - « rejets », car il ne faut pas confondre la « Grande Mère », vieille et incapable de reproduire sauf par l'esprit (le disciple) ou par miracle (chez les Judéo-chrétiens : *Sarah*, *Anna*, *Elisabeth*... *Gerontia* la mère de *Sainte Geneviève*) et la « Mère » : ils reproduisent en réalité non seulement le parcours de l'instrument aratoire au moment du labour « initial » de la jachère (cf. la légende de *Sainte Anne d'Auray*), mais encore le besoin vital d'une eau « restée pure » qui l'accompagne. Nous ne pouvons comprendre le sens du latin *Campus* ou du grec *Campê* qu'à partir de cette sémantique primitive et sacrée. C'est de cette manière que le *Champ de Mars*, terre primitive de conquête, est aussi un *Champ Elyséen* et cette mythologie, bien qu'inversée, se prolonge encore dans notre époque moderne quand Rouget de Lisle chante la *Marseillaise* : « ... Qu'un sang impur abreuve nos sillons... ».

¹⁵¹ Pierre Grimal, *DMGR.*, p. 349.

¹⁵² RPs. Béns. De Paris, *VS.*, tome VIII, p. 462, sqq. pour l'ensemble des « Saints du 25 août.

Nous allons donc revenir sur ce passage si beau de la description des *Champs Elysées* par le poète Virgile, dans l'Énéide, mais auparavant, il s'agit de définir l'expression initiale grecque : *Ἠλυσιον Πεδιον*, *Hélusion Pedion* « la Plaine Elyséenne » :

... Séjour édénique promis aux héros, aux hommes vertueux. Englobé plus tard dans l'Hadès chthonien, mais placé d'abord aux confins de l'Océan, ce lieu de **félicité** dont Rhadamante est le sage ordonnateur répond au même rêve que les *Makarôn Nêsoi*...¹⁵³

Les *Μακάρων Νησοί*, *Makarôn Nêsoi* sont les « Îles des Bienheureux », que l'on retrouve d'ailleurs dans la civilisation celtique, ce qui semble être un thème de l'au-delà indo-européen. Chez les Irlandais, cette Île des Bienheureux était le royaume mythique de l'au-delà, le royaume d'*Avallon* ; le nom d'*Avallon* est le même que le gaulois *Aballo* « pomme » et que le nom d'une ville justement de *Campanie*, près de *Naples*, *Abella*¹⁵⁴ ou *Avella* qui était célèbre pour sa « noisette », *abellana*, *abellina*, *avellana* ! La « pomme » et la « noisette » étaient les fruits de la connaissance suprême et de l'immortalité, le contraire en quelque sorte de la pomme biblique dont la consommation ferme les portes du paradis !

C'est dans l'Île d'*Avallon* que séjourne le roi *Arthur*, après sa blessure mortelle de la bataille de *Camelann* (*Camelot*) ; ce dernier nom ayant aussi comme étymologie la racine **kam-* ; *Camulus* est le nom d'un *Mars* celtique, vénéré en Gaule, en *Campania* - *Champagne*, à *Reims*¹⁵⁵, au pays du « campagnol » ou mieux du « mulot » (longue queue) figurant sur l'autel de *Cernunos*, or la racine **kam-* est présente naturellement dans l'expression *Campus Martius*, « Champ de Mars », « *Chamars* » à Besançon. Nous allons voir dans le poème de Virgile que *les Champs Elysées* pour les guerriers ressemblent énormément à un *Champ de Mars*, à une exception près essentielle : l'entraînement des guerriers reste à jamais « pacifique » !

Ce qu'il faut donc retenir c'est l'utilisation du mot grec *pedion* « plaine » : les « plaines » sont construites par les cours d'eau et en Grèce, pays de montagnes, elles sont très rares, présentes surtout dans les marécages ou les estuaires ; par contre, les plaines au fond des vallées, accueillent des sources d'eaux vives émanant des montagnes, réceptacles des pluies d'hiver. Mais les « plaines » des estuaires faisaient l'objet d'une extrême attention comme celle « envinée », en Asie Mineure de *Troie* construite par le *Scamandre* ; nous venons d'évoquer l'embouchure du *Danube*, (*Ister*) bien au nord de la Grèce, sur la *Mer Noire*, qui avait accueilli, dans l'Île *Blanche*, le corps d'*Achille*, emmené par sa mère *Thétis*, déesse marine par excellence. La *Laurion Pedion*, la « Plaine de l'Abondance, de la Félicité et de la *Laetitia* - Liesse »¹⁵⁶ rappelle le nom du peuple des *Laurentes*¹⁵⁷, dans la « plaine » du *Latium*, peuple

¹⁵³ *Dictionnaire Grec-Français Bailly*, p. 898.

¹⁵⁴ Il est intéressant de comparer quelquefois les mythes de diverses civilisations et certains noms qui sont la preuve d'échanges primitifs : Bernard Sergent (*Les Indo-Européens*, édit. Payot, Paris 1995) l'a fait pour le Titan grec *Japet*, ancêtre de l'homme du « déluge » *Deucalion*, qui se retrouve dans la Genèse comme fils de *Noé* : *Japhet* ; nous pouvons aussi le faire avec *Abel*, qui est le fruit de l'amour entre Eve et Adam, après l'épisode du partage de la « pomme ». *Abel* évoque la volonté de Dieu et le paradis perdu : il sera donc tué par son frère *Caïn* !

¹⁵⁵ Capitale des *Rèmes* où étaient vénérés particulièrement à l'époque gallo-romaine les deux jumeaux fils de *Mars*, *Romulus* et *Rémus* ; voir J.J. Hatt, *Mythes et Dieux de la Gaule*, pp. 155-156, (édition Picard, Paris 1989) notamment à propos de l'inscription d'un autel *Honori Martis Camuli Iucundinius Laurentium Lavinatium d.d.* ; sur cette inscription le Rémois *Iucundinius*, « Le Très Agréable », se proclamait membre de la confrérie des *Laurentes Lavinates*, sacerdoce équestre à Rome consacré au culte du Mars romain, père de la race latine et géniteur de *Romulus* et... *Rémus*.

¹⁵⁶ Dans la plaine marécageuse de *Vendres*, au bord de l'*Aude*, peu avant son embouchure, sur le territoire de la ville de *Pérignan - Fleury - Saint-Pierre*, au milieu de riches terres alluviales, il existe un haut-lieu de pèlerinage dédiée à *Notre-Dame de Liesse* < *Laetitia*.

sur lequel règnera *Enée*, le fils d'*Aphrodite-Vénus*, déesse de l'*Amour*, née de l'écume de la *Mer* qui se répand, comme le sel, sur la plage.



Une racine **(s)tel-* « large, mouvant, s'étendre » qui conduit aussi bien au latin *tellus* « terre » qu'à *latus* « large » et au *Latium* (<**stlatium*) donne surtout un nom à la « grande plaine nourricière » de *Tailtiu* en Irlande, la plaine de la nourrice du dieu *Lug*, où avait lieu, le 1^{er} août, la fête de l'abondance, l'« assemblée de Lug », *Lugnasad*, comme plus tard sera fêté à Lyon le « *concilium Galliarum* », le « concile des Gaules ». Un autre nom gaulois très proche, *Arelate* –Arles, est composé à partir d'une racine **lat-* « marais » : *Arelate* signifie qui est positionné « devant le marais » ; le Saint patron d'Arles s'appelle *Trophime* (photo à gauche), c'est-à-dire le « nourricier » ou « nourrisson ». Le nom correspond exactement au premier nom grec donné à *Arelate* celui de *Θηλινη* - *Thélinè* « Celle qui donne du Lait » et rappelle que la racine **lat-* « liquide, marais nourricier » a conduit au grec *latax* « reste de vin » et « castor » et au vieil irlandais *laith* « bière », cornique *lad* « liqueur »¹⁵⁸.

C'est là que commence le « delta » du Rhône, la plaine de la *Camargue* et aussi la « plaine des *Alyscamps* », le séjour des Morts. Sur le littoral de la *Camargue*, la ville de *Lattes*, (ancienne *Latara*) dont l'église est dédiée à *Saint Laurent*.

Avec les noms de la *Camargue* et des *Alyscamps*, nous retournons au thème du « *campus* » ; nous allons voir ce que pouvait originellement rêver un guerrier envahisseur ou un marin à la conquête de terres nouvelles ; les *Champs Elysées*, sortes de *Champs de Mars* « pacifiques » pour le guerrier mourant, paradis pour les autres « bienheureux », sont l'expression des rêves de bonheur de l'homme en quête du « futur », qui peut être l'au-delà, objet d'une simple « traversée » du corps.

Toutefois, il n'y a pas à ce jour d'aussi belle description du « paradis », que celle faite par le poète latin Virgile¹⁵⁹ dans le chant VI de son *Enéide*, qui relate la descente aux *Enfers* du héros, fils de déesse, *Enée*, en compagnie de la *Sibylle* de *Cumes* et avec la protection du « rameau d'or » arraché à un chêne, le « gui » :

... Ces ablutions accomplies, et l'offrande faite à la déesse, ils arrivent à une plaine riante (*locos laetos*), aux délicieuses pelouses des **bois fortunés** (*fortunatorum nemorum*), séjour des bienheureux. L'air pur y est plus large et revêt ces lieux d'une lumière de pourpre. Ils ont leur soleil et leurs astres. Parmi ces ombres, les unes sur le gazon s'exercent à la palestre, se mesurent dans leurs jeux et luttent sur un sable doré ; les autres, frappant la terre, forment des chœurs mêlés de chants... Là sont les descendants de l'antique Teucer... Leurs javalots sont fichés à terre ; et çà et là **leurs chevaux dételés paissent dans la plaine** (*per campum pascuntur equi*) : le plaisir des armes et des chars que vivants ils goûtaient, et le soin qu'ils avaient de faire paître leurs chevaux à la robe brillante les suivent dans leur descente sous la terre. Et voici qu'à sa droite et à sa gauche il en aperçoit d'autres

¹⁵⁷ Nous avons vu (note 43) comment un membre de la confrérie des *Laurentes*, affecté au culte de Mars, s'était manifesté dans une inscription vouée à *Mars Camulus* à Reims, chez les *Rèmes*.

¹⁵⁸ J. Pokorny, *IEW.*, p. 654.

¹⁵⁹ Vers 637, sqq., *texte établi* H. Goelzer, *traduction* A. Bellessort, col. Les Belles Lettres, Paris 1964.

qui prenaient leur repas sur l'herbe et chantaient en chœur un joyeux Péan sous le bosquet de lauriers odorants (*odoratum lauri nemus*) d'où le puissant fleuve de l'Eridan, qui roule à travers la forêt, sort pour monter à la surface de la terre...

[...]

La Sibylle s'adresse à Musée : « Dites-moi, Ombres heureuses, et toi, le meilleur des poètes, quel est le séjour d'Anchise et l'endroit où il reste ? C'est pour lui que nous sommes venus et que nous avons traversé les grands fleuves de l'Erèbe. » Le héros lui répondit en peu de mots : « Nous n'avons point de lieux fixes ; nous habitons des bois ombrés (*lucis opacis*) ; nous nous couchons sur le gazon de ces rives, et nous vivons dans de fraîches prairies que des ruisseaux arrosent...

[...]

Or le vénérable Anchise, au fond d'une vallée verdoyante (*penitus conuallae uirenti*), parcourait d'un regard tendre et pensif des âmes qui y étaient rassemblées (*inclusas animas*) et qui monteraient un jour à la lumière de la vie, et, en ce moment même, il passait en revue tous les siens, ses chers descendants, **leurs destins, leur fortune, leur caractère, leurs exploits**. Dès qu'il vit Enée qui s'avavançait devant lui sur le gazon, il lui tendit ses deux mains...

[...]

Enée cependant voit, dans un vallon retiré (*in ualle reducta*), un bois solitaire (*seclusum nemus*), des halliers bruissants et **le fleuve du Léthé qui arrose ce paisible séjour**. Sur ses rives voltigeaient des nations et des peuples innombrables, comme dans les prairies, sous la lumière sereine de l'été, les abeilles se posent sur les fleurs diaprées et se déploient autour de la blancheur des lys ; **et toute la plaine bourdonne de leur murmure**. A cette vue soudaine, Enée est parcouru d'un frisson sacré et demande la cause de ce mystère. Quel est donc ce fleuve là-bas et quels sont les hommes dont la multitude en a couvert les rives ? Alors son père Anchise lui répondit : « Ce sont les âmes à qui les destins doivent une seconde réincarnation et qui, le long du Léthé, boivent la paix et les longs oublis... »

-- « O mon père, faut-il donc penser qu'il y a des âmes qui remontent à l'air du ciel et qui aspirent à nouveau à rentrer dans les liens épais du corps ? **D'où vient à ces malheureuses le désir insensé de la lumière (*lucis miseris dira cupido*) ? »**

-- « Je te dirai, mon fils... et il lui expose successivement tous ces beaux secrets...

Dorénavant l'objectif du « mortel » qui éprouve une *lucis dira cupido*, « un désir insensé de la lumière » (titre de notre étude), c'est de retrouver une portion de l'« Âge d'Or » initial, du Paradis Terrestre. Notre étude ne sera complète cependant que si nous gardons en mémoire ce qui faisait l'essentiel d'une colonie ou d'une fondation dans l'antiquité par des peuples indo-européens, l'accompagnement de ce que les Grecs appelaient *Ἀγαθή Τυχή*, *Agathè Tukè*, la *Bona Fortuna*, la *Felicitas* et la *Fecunditas* ; ces deux derniers noms, omniprésents dans les mythologies des « Plaines » de toutes civilisations, ont un commun avec l'épithète d'*aga-thè* une racine **dhei-*, **dhi-*, **dhei-*, **dhaw-* qui signifie primitivement « nourriture lactée » et « ensuite « ouvrir les yeux » à l'« émerveillement » de la vie (en grec *θαύμα*, *thauma* « miracle » et *θηά*, *théa*, *thaa* « éblouissement », à *Syracuse* la ville de *Sainte Lucia*, cousine de *Sainte Agatha*), au moment du Grand Saut dans un espace vital nouveau, la « Parturition » et de son accompagnement par les « Parques » (racine *(*s*)*per-t-*, *(*s*)*per-k-* « traverser, passer, sauter, changer d'espace ») qui vont tisser le « fil » du Verbe et du Destin du mammifère.

C'est à nouveau par l'hagiographie, la *Vita* des *Saintes Perpetua* (racine *(*s*)*per-*) et *Felicitas* et surtout de *Sainte Agatha*, tutélaire, à l'embouchure marécageuse et fertile du *Sumaitos - Symèthe* (grec *aithos* « feu dévorant » de l'*Aïma*, comme le « désir de Vulcain »), de la ville de l'*Etna*, *Catane*, patronne des nourrices et des fileuses (*αγαθίς*, *agathis* en grec « pelote de fil ») et par son martyre (sein arraché par des pinces de forgeron = de *Vulcain*) que nous découvrons l'étymologie du nom le plus « riche » de l'antiquité grecque et le choix d'un site dans l'antiquité pour implanter une colonie « abondante » en promesses.

Le nom sicilien de *Katanè - Catane* est totalement lié, comme celui d'*Arelate - Arles* avec *Saint Trophime*, le « Nourricier », à l'expression de l'« allaitement » et du « lait » jailli de la mamelle des mammifères - bonne mères, puisqu'il signifie « racloir à fromage » chez Plutarque. Il faut effectivement bien comprendre ce qu'est un « fromage » dans l'antiquité et encore de nos jours : du « lait », oui ! Naturellement, mais aussi de la fermentation et surtout du « sel » *vitalis* : sans « sel », point de conservation ni de « survie » dans le temps. C'est exactement la même analyse qu'il faut faire pour le grec *turos* « fromage », nom issu de la racine **teu-* « gonflé » comme une sein ou une mamelle qui donnera un nom à la ville de la plaine lacustre de *Turicum - Zurich* où furent martyrisés *Saints Félix et Regula*. Un estuaire, une embouchure, c'est la région de la mamelle vitale et des produits dérivés notamment du lait des troupeaux de « chèvres » ou de « vaches ». Les Latins en utilisant le mot *Catina* pour désigner *Catane* ne feront que prolonger le champ sémantique du « lait nourricier », puisqu'il signifie « écuelle ».



L'épithète d'*Agathos, Agathè*, et donc d'*Agde*, à l'estuaire de l'*Arauris-Hérault*¹⁶⁰, est composée à partir de la racine **mag(h)-, *maga-, *aga-* « puissant, qui a la vigueur de la jeunesse, grand par la fécondité » (cf. en Irlande *Mag Mor*, La Grande Plaine et sa fille la « nourrice *Tailtiu* ») et de la racine **dhei-*, que nous retrouvons dans *τιθηνη*, (*ti*)*thènè* « nourrice » et *γαλα-θηνος*, *gala-thènos* « qui tette le lait » (génitif de *gala* : *galaktos* ou *galatos* !) en Grèce. Une dédicace à *Sainte-Agathe*, toute proche d'*Agde*, est présente sur le territoire de *Cessero – Saint-Thibéry*, dans cette estuaire semblable à celui du *Tibre*, où se déroula la passion de martyrs en tous points identiques à celle du groupe qui entoure un autre Saint, *Saint Guy*, né selon la légende en Sicile à *Nazaria* (= *Saint Nazaire* !), patron d'une célèbre ville de l'Europe Centrale, fondée dans la mythique plaine de la *Moldau, Prague*, dont le nom ne fait aucun doute pour son étymologie, la racine **(s)p(h)er-g-* « sauter, passer par-dessus, traverser la limite »¹⁶¹.

C'est cette même racine qui donne en germanique et en anglo-saxon *sprechen* et *to sp(r)eaek-* « émettre des sons par la traversée de la bouche, parler ». Cela montre qu'à chaque fois qu'il y a, après une émigration, un *Ver Sacrum* « Printemps Sacré (*Spring* en germanique, même racine !), la conquête et l'installation sur un territoire, il y a « traduction » des langues « maternelles », « passage » d'un vocabulaire à un autre, échange, quand ce n'est pas une « union » par le mariage des idiomes en même temps que des corps. Nous avons déjà évoqué l'alphabet phénicien apporté à *Thèbes* par *Cadmos*, nous retrouverons plus loin tout cela chez les *Vénètes* d'*Aquilée*, avec le dieu *Belenos* puis avec le premier évêque « communicant » *Saint Hermagoras*, dont les compagnons sont *Saints Félix et Fortunat*.

Apparaîtra alors une racine très importante, la racine **weik-* « échanger », parallèle à **weik* « gagner, être victorieux » qui conduira au nom de « *Vincentius - Vincent* », en même temps qu'une autre, liée primitivement au « vol - *razzia* » des troupeaux, tel que savait si bien le faire le dieu grec *Hermès*, puis commerciale et très impérialiste, la racine **merk-* « razzier, saisir » (d'où le surnom donner à *Mars* de *Mamercus*, autrement appelé *Aemilius*

¹⁶⁰ L'*Arauris* accueillera le trio (comme le « trèfle » poussant en Irlande dans la plaine mythique de *Mag Mor* !) des Saints chrétiens *Thiberius* (peut-être même racine *dhei-* !), *Modestus* son précepteur et surtout *Florentia*, sa « nonna – nourrice », copie du trio *Vitus, Modestus, Crescentia*. Premier évêque d'*Agde*, comme nous allons le voir : *Saint Vénuste*.

¹⁶¹ J. Pokorny, *IEW.*, pp. 996-997 :

« l’Affable » !) puis « voyager, migrer, passer la limite » (d’où **markos* « monture, cheval »), et enfin, après les actes de vandalisme et de mort, « échanger par la parole, acheter et vendre ». Cette racine mènera aussi au nom de *Mercur*, le dieu « annonciateur » de la Lumière et du « Verbe - Parole » (mais aussi le dieu du « rapt - vol »), au surnom de *Marcus* donné au roi romain du « commerce » du sel, de la *Via Salaria* et du « *merces* - salaire », *Ancus Marcus* et au surnom de l’Évangéliste « porteur de la parole » de *Saint Pierre*, *Saint Jean-Marc d’Aquilée* dont le « corps » sera littéralement « razié » à *Alexandrie* ; or quel était, dans l’antiquité, l’animal du « rapt » par excellence sinon le « Lion », alors que régnait dans les airs un autre « *rapt



Ce thème des échanges et des « marchés » (plus tard animés par les *Vénètes* de *Saint-Marc* !) ouverts en temps de paix, se retrouvera donc dans les zones de richesses agricoles et minières soulignées en toponymie par la racine **magh-* > **agh-*. Les noms de *Mag-* en Irlande et dans toutes les villes gauloises « nourricières » par la plaine qui les entoure ou les borde, de -*Magus*, comme *Rotomagus* à l’estuaire de la *Sequana*, et souvent d’*Aga-* en Grèce est primordial, car c’est la racine qui a conduit au nom d’*Agamemnon* et surtout à celui d’*Achille* et encore plus à ceux de la « Grande Plaine » d’*Aquilée* chez les *Vénètes* et de la « Grande Plaine » d’*Aquitania*, à l’embouchure de la *Gironde*.

Ce nom celtique de *Mag*, d’*Aga*, d’*Akh-*, d’*Aqu-* est encore primordial dans le sens qu’il inclut le thème du « bonheur » dans un autre monde auquel on accède par la découverte ou le passage ; c’est le monde de l’*Au - Delà*, de la *Plaine des Bienheureux*, de la *Plaine des Champs - Elysées* (en latin *campus* : plaine riche par les alluvions des « méandres » de rivière <**kamb-* « courbe », comme les lieux-dits en France de *Chambon*, *Chamblay*) par exemple, et surtout de la *Mag Meld*, la *Plaine des Plaisirs* en Irlande ou de la *Campania des Meldi* en Gaule¹⁶², la

¹⁶² C’est la base du mythe, pythagoricien par le chiffre, de la « Plaine des trois mille pas » (*ante id oppidum*

« Champagne ». Or ce nom celtique issu de la racine **mel-d-* « doux comme le miel doré » peut se retrouver tout simplement dans une interprétation en *Bohème*, de l'autre nom de la *Vlatva*, la *Moldau* « la rivière riche en moulins ou alluvions (*germanique *molda*¹⁶³) » en **Melidawa* « eau qui a un bon goût de miel, qui donne du plaisir » ; il suffit de lire les légendes de *Prague* et l'histoire des sources « au goût de vin » mises à jour par le « sabot des cerfs », animaux de l'autre monde. Lisons par exemple la légende de *Saint Procope* :

... Ce saint naquit à Chotum, en Bohème, d'une famille considérée et fut envoyée à Prague pour y faire ses études.

Sa jeunesse fut un modèle d'innocence et de piété. Aussi s'empressa-t-il de renoncer au monde dès qu'il fut en âge de choisir un état de vie, et il embrassa l'état ecclésiastique. Mais bientôt ses conversations avec un anachorète lui ayant fait naître le désir de passer ses jours dans la retraite et la solitude, il quitta la ville de Prague et alla s'établir au milieu d'une forêt, à quelques lieues du château de Curm ; une grotte, non loin de laquelle coulait un ruisseau, lui servit de demeure. Il y vivait depuis plusieurs années, sans aucun commerce avec les hommes, et livré à d'austères pénitences, quand la Providence ne voulant pas sans doute que l'exemple d'une si sainte vie fût perdu pour le monde, permit qu'il fût découvert. Le prince Ulrich, chassant un jour dans les environs du château, se sépara de sa troupe, et s'égara à la poursuite d'un cerf d'une grandeur extraordinaire. L'animal, épuisé par une longue course, vint chercher un asile à côté du pieux solitaire occupé à couper du bois dans la forêt. Déjà le prince, qui le suivait de près, tenait son arc bandée pour lui lancer une flèche, quand la vue de Procope l'arrêta tout-à-coup ; il s'approche, et non moins fatigué que le cerf qu'il poursuivait avec tant d'ardeur, il demande à l'ermite un peu d'eau pour se désaltérer. Celui-ci s'empresse de le conduire à sa grotte, va puiser de l'eau au ruisseau qui coulait à peu de distance et la lui présente. A peine Ulrich en a-t-il goûté qu'il s'écrie qu'il n'a jamais bu d'aussi bon vin, et demande au pieux ermite où il a pu se procurer une telle liqueur. Procope étonné suppose d'abord qu'il veut se moquer ; mais bientôt convaincu par lui-même de la sincérité de son langage, il se prosterne et remercie humblement la providence, qui vient d'opérer en sa faveur un miracle aussi éclatant. Le prince, admirant alors la sainteté du solitaire et les grâces que le ciel lui accordait, supplia le saint homme de lui infliger telle pénitence qu'il lui plairait, en expiation de ses fautes ; et Procope lui ordonna de faire construire, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, une église et un monastère, qu'il doterait de revenus suffisants pour l'entretien de quelques moines...¹⁶⁴

Trois acteurs participent à cette légende, Le « Cerf » conducteur dans l'autre monde, le Prince *Ulrich* de Prague dont le Saint Patron, *Uldarich*, est invoqué pour préserver de la rage, et enfin *Procope* qui vit « reclus » dans un autre monde où règne la paix divine. Pour comprendre le Cerf « conducteur » aussi bien des *Saints Julien, Eustache, Hubert*, et de *Wemba* face à *Saint Aegidius-Gilles*, nous invitons à relire notre étude sur *Saint Regulus-Rieul* de *Senlis*.

planities circiter milia passuum III) au pied de l'oppidum d'*Alésia*, citée par J. César (*BG*. VII, 69 et 79), si propice aux combats des « chevaliers ». Depuis Alésia on voyait donc cet espace, à la fois *planities* et *campum* : « *ex oppido Alesia despectus in campum...* ». La défaite de la cavalerie gauloise, ressentie certainement et inéluctablement par *Vercingétorix* comme un abandon de ses dieux au profit de la *Fortuna* de César et de Rome, consacre définitivement le passage à un « Autre Monde », à une autre civilisation.

¹⁶³ La racine **mel-d-* « écraser, moudre » conduit aussi bien à l'expression d'une terre sablonneuse qu'à la « farine » de céréales et donc aussi à la boisson fermentée qui provient de ces mêmes céréales comme la « bière de malt » en tchèque « *mlato* » (J. Pokorny, *IEW*, p. 717).

¹⁶⁴ Abbé Godescard, *VS.*, tome IV, pp. 7-8, chez Gauthier frères et Cie, Libraires, Paris-Besançon 1835.

Le « Cerf » est la représentation de la traversée aquatique et baptismale, qui purifie avant l'arrivée dans le monde divin. Le « Cerf chassé » qui traverse le cours d'eau pour égarer le chien du « chasseur » ne peut pas être malade de la rage (le chien non plus), puisque la « phobie » de l'eau est la marque de la maladie mortelle. Par contre, comme *Pégase*, ou le « sabot » du cheval de *Saint Martin*, le « cerf » transforme l'eau en « nectar » (**nek-ter* « qui permet la traversée du cadavre »), puisque la source ou le cours d'eau sont situés dans l'au-delà. En quelque sorte, nous nous retrouvons aux *Noces de Cana* où le Christ, juste après son Baptême par *Jean Baptiste* dans le Jourdain à *Bethania*¹⁶⁵, « le Passage de la Barque », change l'eau en liqueur de vie. Lisons à présent la fondation de *Prague* :

... Dans la nuit des temps, un château-fort en rondins, entouré d'une palissade fortifiée, se dressait sur la rive droite de la Vltava, sur un rocher élevé, baigné par les vagues agitées de la rivière...

C'est là que le prince Premysl, siégeant sur son trône de pierre et assisté de la princesse Libuse, recevait les nouvelles de son pays, c'est là qu'il rendait la justice et tenait conseil.

Sous son égide le pays se transformait rapidement. Les forêts denses faisaient place à des champs et au milieu de ceux-ci, d'industriels manouvriers préparait l'habitat, construisant des enceintes fortifiées...

La tribu des Tchèques s'agrandissant, il lui fallait trouver de nouveaux lieux d'implantation. Quand la question se posa de choisir un site nouveau, la princesse et prophétesse Libuse déclara :

« Fixez-vous là où vous trouverez ces quatre éléments en harmonie : une terre fertile, une eau pure, un air vivifiant, et des arbres qui vous offriront leur bois pour vos foyers et la douceur de leur ombre. Si l'harmonie règne entre ces quatre éléments, vous serez à l'abri de la misère ».

Beaucoup de familles suivirent le conseil de la sage Libuse ; leurs champs portaient des récoltes abondantes, leurs troupeaux se multipliaient et une fumée joyeuse s'échappait des cheminées de leurs nouvelles demeures.

Un jour Premysl et Libuse visitèrent Libusin, le domaine de la princesse. Entourés de leur suite, ils montèrent à l'endroit le plus élevé du château. L'heure était avancée. Dans la lumière du couchant, ils contemplèrent le paysage alentour, marqué par l'empreinte de l'homme... La princesse tendit le bras vers l'Est, comme si elle touchait quelque chose dans les lointaines nues vespérales, elle remua légèrement les doigts et parla :

« Je vois un Grand Château dont la gloire monte jusqu'aux étoiles. Dissimulé dans de profondes forêts, l'endroit est borné au nord par la vallée du ruisseau Brusnice, et au sud par une puissante colline rocheuse. La rivière Vltava se fraie un chemin à ses pieds. C'est là qu'il vous faut aller. Au profond de la forêt, vous trouverez un homme en train de tailler le seuil de sa maison. Voilà où vous édifirez un château que vous nommerez Praha d'après le mot désignant le seuil d'une demeure. Et comme tout seigneur baisse la tête pour franchir le seuil d'une demeure, ainsi les plus grands de ce monde la baisseront-ils devant ce château...

Le lendemain, dès l'aube, les envoyés s'en allèrent vers l'Est à la recherche de l'endroit que la princesse avait désigné. Ils traversèrent la vallée du ruisseau, se heurtèrent au puissant rocher, puis entrèrent dans la forêt profonde d'où venait le son des coups de hache répétés. C'est ainsi qu'ils trouvèrent l'homme qui taillait le seuil pour sa maison.

Sans hésiter ils se mirent à l'œuvre... Ainsi fut érigé sur la rive gauche de la Vltava le château de Praha en bois comme celui de Vysehrad, mais plus vaste et plus majestueux.

Le nom de Praha courut de bouche en bouche à travers le pays. Et les marchands étrangers le répandirent dans des contrées lointaines...¹⁶⁶

¹⁶⁵ Une autre *Béthanie* sera le village près de Jérusalem, qui verra le passage dans le monde des morts et le retour dans le monde des vivants de *Lazare*, l'ami du Christ. Ce même Lazare avec les *Saintes Marie* traversera en « barque » la méditerranée pour accoster à *Marseille* ou à *Ratis*.

¹⁶⁶ Eduard Petiska, Jan M. Dolan, *Légendes de Prague*, trad. Eva Janovcova et Milada Hanakova, édition Martin, Presses G. print, Prague.

Cette description prophétique de la vallée de Prague, ville qui accueille, depuis le début XVII^e siècle, une

Nous ne pouvons donc comprendre totalement le peuplement de la vallée de la *Moldau* et la création de la ville de *Praha* – Prague, la « Parque » des Tchèques, si bien représentée par la prophétesse - princesse initiale *Libuse*, sorte de *Véléda*, qu'en recherchant tout ce qui concourt à renforcer l'étymologie et la sémantique de son nom et celles du patron de sa cathédrale, *Saint Vit-Guy*, dans une même analyse mythologique que celle pratiquée à *Agathè Tukhè* - Agde.

En effet partir de l'étymologie ou des étymologies (dont s'est peut-être emparé au cours des siècles le « populaire »), de la sémantique ou des sémantiques du nom de *Vitus*, associé certainement à *Vita* quand apparaît dans l'hagiographie sa « nourrice », retrouver des équivalences de différentes régions d'Europe et les mettre en parallèle avec l'évocation de *Prague* est une démarche logique, puisqu'en général, nous l'avons souligné dans différentes études, la dédicace par le nom d'un Saint chrétien ou les titulaires de la cathédrale d'une ville définissent le rôle et les fonctions tenus par la ville depuis sa création, ceci à condition de croire à une continuité par l'assimilation ou la transformation des cultes ancestraux...

Dans le cas présent, on remarque une chose : dans la relation antique la plus importante d'un « voyage - traversée » terrestre, celui qui conduira à la fondation de *Mediolanum* - *Milan* chez les *Insubres*, le roi *Ambigatus* qui envoie à partir d'un *Ver Sacrum* ses neveux vers le soleil levant, à l'Orient, est celui d'un vaste territoire où rayonnent les *Bituriges*, nom de peuple d'une Cité gauloise (la région de *Bourges* - *Avaricum*), dont la racine est la même (*bitu-*) que celle qui conduit au latin *vita*, *Vitus* ! On ne sait pas où les Gaulois *Bituriges* sous la conduite de *Segovese* finirent leur périple dans la « Forêt Hercynienne » ; ce que l'on sait par contre, c'est que la *Bohème*, le pays des *Boïens*, en était proche et le nom des *Boïens* peut provenir de la même racine *g^v*ei-t-* que le nom des *Bituriges* et de *Saint Vitus* - *Veit*...

Il suffit alors de se rappeler que *Saint Vital*, époux de *Sainte Valérie*, est le père des Héros chrétiens de *Mediolanum* - *Milan*, les *Gémeaux Gervasius et Protasius*, Gémeaux martyrs qui ont vu leurs corps découverts par celui qui possède « une *vita* immortelle », *Saint Ambroïse* (grec *ambrotos* « qui ne peut pas mourir ») et ainsi comprendre que toute analogie reste possible.

reproduction de la *Casa di Loreto* (thème paradisiaque de la maison de *Nazareth*, la « Fleur » = *Nazaria*, ville de naissance de *Saint Guy* et = *Florensac* pour *Saint Thibéry*), avec les sculpture des Prophètes et Sibylles annonciateurs du Séjour des Bienheureux, ressemble étrangement à celle des Champs Elysées de l'Enéide de Virgile : « ... Ils (la Sibylle de Cumes et Enée) arrivent à une plaine riante, aux délicieuses pelouses, des bois fortunés, séjour des bienheureux. L'air pur y est plus large et revêt ces lieux d'une lumière de pourpre. Ils ont leur soleil et leurs astres. Parmi ses ombres, les unes sur le gazon s'exercent à la palestre, se mesurent dans leurs jeux et luttent sur un sable doré ; les autres, frappant la terre, forment des chœurs mêlés de chants. Là sont les descendants de l'antique Teucer, noble postérité [...] Enée admire près d'eux des armes et des chars fantômes. Leurs javelots sont fichés en terre ; et cà et là leurs chevaux dételés paissent dans la plaine (*campum equi pascuntur*) [...] Il en aperçoit d'autres qui prenaient leur repas sur l'herbe et chantaient en chœur un joyeux Péan sous le bosquet de lauriers odorants d'où le puissant fleuve de l'Eridan, qui roule à travers la forêt, sort pour monter à la surface de la terre... » (H. Goelzer et A. Bellessort, société d'édition Les Belles Lettres, Paris 1964.)

Figures du passeur

(livre)

Par l'Equipe de recherches VECT
Sous la direction de Paul Carmignani
Presses Universitaires de Perpignan, 2002, 428 p.
(52, avenue de Villeneuve, 66860, Perpignan Cedex)

Résumé (www.fabula.org)

Omniprésentes dès l'origine dans la mythologie et les arts, les figures du passeur, « l'homme-nef », ont traversé toutes les époques et essaimé tous les domaines des sciences humaines, de la culture et de la technique. Plus que jamais d'actualité, du fait de la période que nous traversons, cette antique notion est devenue un des grands vecteurs de la médiation ; c'est aussi une des figures clés de l'anthropologie, entendue comme pensée de la relation et de la traduction, et de la médiologie, qui s'intéresse aux modes de transport des messages et des hommes à travers l'espace et le temps. Archétype du corps conducteur, le passeur est sans conteste une des figures emblématiques d'une (post)modernité placée sous le signe de la communication, de la circulation de l'information et des échanges les plus divers ; il était donc opportun de s'y intéresser. Dans les vingt-deux contributions réparties en trois chapitres (I. Transitions, Transactions, Transgressions ; II. Initiations, Transformations, Transmutations ; III. Transferts, Traductions, Transculturations) de cet ouvrage collectif, le lecteur découvrira des données originales concernant le passeur, entité protéiforme et exemple rare sinon unique de figure mythologique et archétypale acquérant, après s'être sécularisée et banalisée, la pertinence et la polyvalence d'un principe explicatif.

Sommaire

Introduction, par Paul CARMIGNANI

I. TRANSITIONS, TRANSACTIONS, TRANSGRESSIONS

- Une figure du passeur : le bélier à la toison d'or entre Grèce et Colchide, par Anne-Claire SOUSSAN
- Figures du passeur dans l'imaginaire animalier des contes de Grimm, par Jean-Louis RAGOT
- Une figure de passeur dans la littérature dite « de jeunesse » : *Le Voyage d'Oregon*, de Rascal et Joos, par Jean-Charles CHABANNE
- Don de vie, don de mort : le complexe de Charon dans la nouvelle *Il traghettatore* de G. D'Annunzio, par Hyacinthe CARRERA
- Passeurs parias et passeurs émissaires : Burakumin et passeurs dans *L'Opéra des gueux* de Kaiko Takeshi, par Laurent BERNABE
- La Bataille du Styx ou la fin du voyage célinien : notes sur les passages dans *Rigodon*, par Roger BASTRIOS-KUHLMANN
- Les figures du Passeur dans *La Tisane de sarments* de Joë Bousquet, par Françoise HAFFNER
- Passeur en eaux troubles : l'épisode du passage des armes dans *Le Sacre du printemps* et *Le Jardin des Plantes* de Claude Simon, par Jean-Yves LAURICHESSE

II. INITIATIONS, TRANSFORMATIONS, TRANSMUTATIONS

- Orphée, passeur inattendu dans l'épopée de la Toison d'Or, par Lucien SIGAYRET

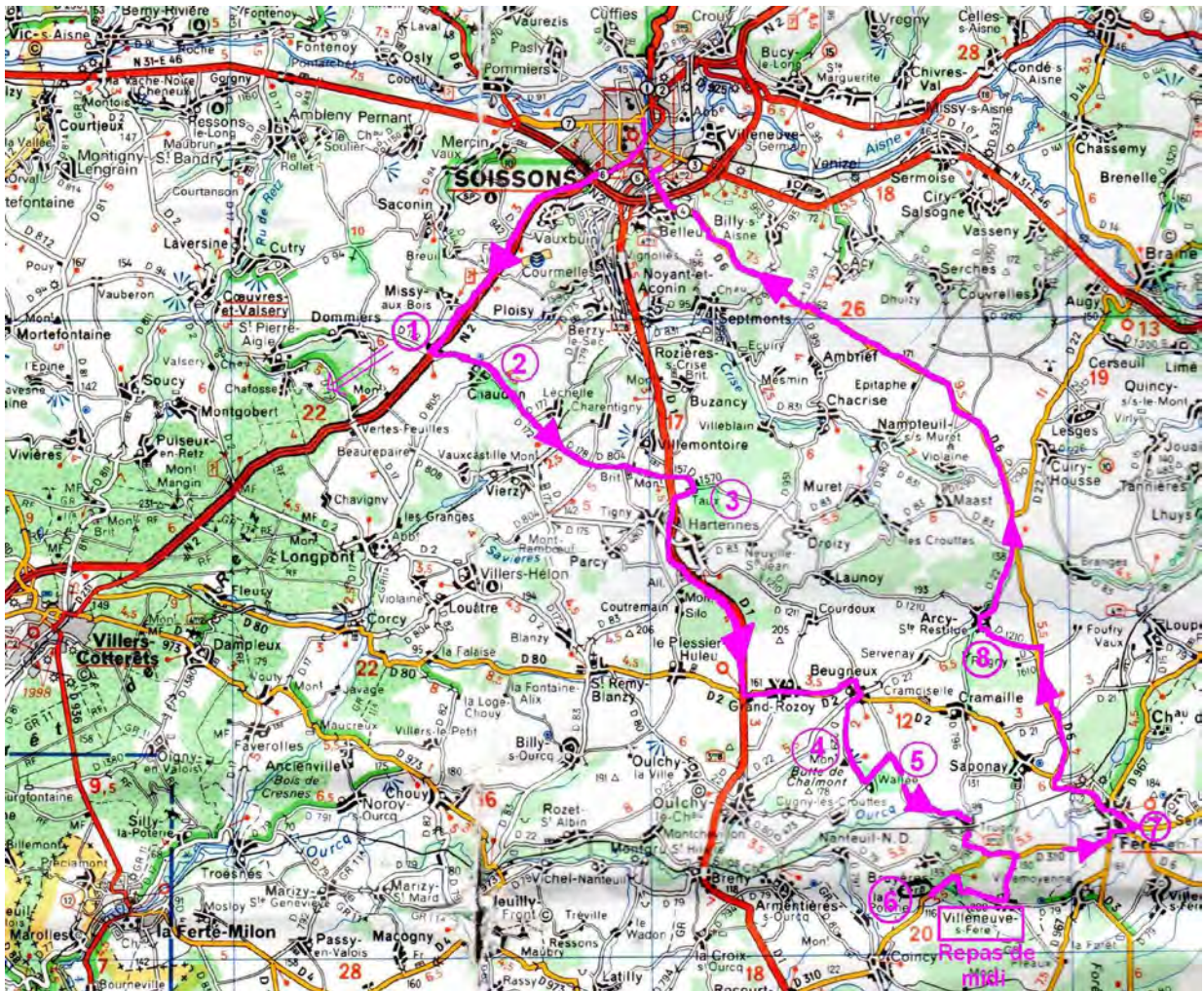
- Entre plaisir et peine, les passeuses de l’Inaccessible dans *L’Odyssée* d’Homère, par Mireille COURRENT
- Passeurs de gués et empereurs universels, par Joan Marc BERTUCCI
- Les passeurs dans *L’Énéide*, par Joël THOMAS
- Galaad : héros et passeur dans la *Queste del Saint-Graal*, par Paul BRETEL
- Avatars de Charon au début du XVIe siècle, par Isabelle DUBOIS
- De l’échelle de Jacob au gué thérapeutique : l’adoubement par les roseaux en Pyrénées catalanes, par Jean-Louis OLIVE
- Passeurs de corps, d’âmes et de consciences dans *The Weaver’s Grave* de Seumas O’Kelly, par Pascale AMIOT
- Les “Outre-passeurs” du Mont-Analogue, viatiques de René DAUMAL, par Catherine DELPECH

III. TRANSFERTS, TRADUCTIONS, TRANSCULTURATIONS

- Passeurs diaboliques dans *Le Mariage du Ciel et de l’Enfer* de William Blake, par Jonathan POLLOCK, Laurence LEBAS, Julie MARTRE,
- Le narrateur balzacien entre réalité et fiction, par Nathalie SOLOMON
- Figures de passeur et états du passage dans l’écriture poétique de Jules Supervielle : étude de l’interaction entre un étymon stylistique et les représentations du poète, par Laurence AUBRY Maurice-Edgar Coindreau, traducteur ou passeur ? par Michel GRESSET
- Médiation ou passage : la résolution des conflits en immigration, par Ahmed BEN NAOUM

ANNEXE : Recherches étymologiques sur le terme de passeur

Visite mythologique en Soissonnais et Tardenois



Départ 11h00. Soissons, salle de la Mutualité

Pour s'accrocher en un lieu, la mythologie a besoin d'aspérités. Cette sortie a pour objectif principal de montrer comment les itinérants voyaient le paysage et pouvaient expliquer les légendes à partir de lui.

Après avoir monté la côte sur la RN 2 à la sortie de Soissons, en se retournant : vue sur les buttes jumelles de Saint-Jean-des-Vignes et de Villeneuve-Saint-Germain.

Point 1 : Vue sur le mont Réaumont. Combat des Quatre Fils-Aymon

La grande masse sombre orientée est-ouest à l'horizon est la forêt de Villers-Cotterêts. Comme beaucoup d'éminences ayant cette orientation, comme les collines gravées de figures de chevaux du sud de l'Angleterre, elle porte une légende. Un badelot blanc (petit badelet) la parcourt la nuit du côté du sud. S'il s'approche, ne montez pas sur son dos. Il vous emmènerait immédiatement au bord de la rivière Automne et vous y projetterait d'une ruade.

On distingue une petite forme de volcan au milieu du massif. C'est la Tour Réaumont. Un méchant seigneur y habitait. Il détroussait les passants et retenait les demoiselles. Les Quatre

Fils Aymon, Renaud, Richardet, Alard et Guiscard, passant dans la région, une jeune fille leur conta la captivité de sa sœur. Les frères s'élancèrent. Renaud brandit Flamberge, mais des Sarrasins surgirent de toutes parts. Un seul coup de Flamberge brisa toutes les lances. Chaque frère combattit de même. Ils libérèrent les prisonniers. La captive s'éprit d'Alard, l'épousa et ils adoptèrent la tour comme demeure, alors que les autres repartirent retrouver son armée.

Point 2 : Chaudun. La Croix des Amoureux

Chaudun est un ancien mont Chauve, dont le tumulus a été arasé. La Croix se dressait sur une butte ombrée de tilleuls jusqu'aux bombardements de 1918, qui découvrirent un sarcophage mérovingien à deux auges.

La légende dit qu'un garçon et une fille, dont les familles ne voulaient pas de l'union, préférèrent mourir de faim et furent unis dans la mort dans le sarcophage.

Une autre version préfère que deux soupirants se soient battus à mort. On les aurait enfouis sur le lieu même. Une croix en garde toujours la mémoire, rue de la Croix des Amoureux.

Plusieurs autres tumulus ont intrigué nos aïeux : le tombeau de Brunehaut (Laniscourt), la tombe Rainier (Commenchon), la tombe Rainouard (Montchâlons).

Les deux monts Dion de Villemontoire

Le mont Dion au double sommet rappelle par sa sonorité Di-anus/Janus, le dieu à double face qui regarde l'année passée et l'année future. La chaussée Brunehaut les vise de loin, comme près des buttes jumelles à Amigny-Rouy, à Soissons et à Mont-Notre-Dame. Mais elle évite soigneusement de passer au milieu et se contentent de les frôler. Car, en leur milieu, se trouve l'entrée du monde du dedans, comme l'a expliqué la conférence sur Urshanabi.

Une étymologie latine en fait un *mons divorum*, mont divin.

Buzancy. Arbre magnétisé par le marquis de Puységur

La commune connut la célébrité au XVIIIème siècle grâce au marquis de Puységur, qui magnétisa un arbre pour le rendre bénéfique aux malades qui vinrent nombreux. En 1939, on voulut en faire un film. Au début du tournage, un éclair foudroya l'arbre.

La famille Saladin d'Anglure y posséda un pavillon appelé le *Mahomet*. Elle prit le nom de Saladin, en mémoire de la liberté qu'il accorda à l'un de leurs aïeux.

Point 3 : Taux. Le plus grand dolmen de l'Aisne et la cloche que les visiteurs faisaient sonner

La butte de grès de Taux bénéficie d'une étymologie "XIXe siècle". Les druides, dont la connaissance de l'avenir aurait fait prévoir la venue du Christ, l'auraient vénéré sous la forme du "τ".

Un dolmen spectaculaire à vaste chambre se trouve en contrebas de l'église, dont subsiste un mur et une cloche.

Enlevée par les allemands en 1916, elle fut retrouvée à la grande joie des habitants qui aiment que les visiteurs la fassent sonner.

Maxime a double sens: en celtique *cloc'h* est la tête. C'est peut-être le souvenir qu'au temps gaulois, aux voyageurs qui passaient, on leur " sonnait " la tête !



Le dolmen de Taux



La cloche de Taux

Le Pagus oublié de Savière

Cette petite région plus haute que ses environs se trouve au centre de 4 anciens *pagi* : au nord le Soissonnais, à l'ouest le Valois, au sud l'Orchois, à l'est le Tardenois. C'est peut-être un cinquième *pagus* central oublié. Deux grands axes le traversent : la chaussée Brunehaut (nord-sud), qu'on vient de retrouver, et le chemin du Couronnement (ouest-est), qui est un raccourci pour atteindre Reims à partir de Villers-Cotterêts et qui traverse tout le domaine donné par Clovis à Sainte-Geneviève.

Clovis donna le domaine de Fère à sainte Geneviève pour faciliter ses voyages à Reims, par *le vieux chemin de Paris* (Meaux, Gandelu, La Croix, Fère, Trugny). Elle le remit à saint Rémi qui le légua à l'archevêché. Les seigneurs chargés de sa défense finirent par s'en emparer. Ils construisirent le château de Fère-en-Tardenois. De 1528 à 1560, le connétable Anne de Montmorency le modernisa, en particulier par un pont-galerie à l'image de Chenonceaux.

Le nom de Savière est pré-indoeuropéen. Il inclut les racines *-av-* (l'eau) et *-ar-* (la pierre). C'est le ru qui roule des pierres (*avara, navara*). La Navarre, la Nièvre, l'Yèvre, l'Avara portent le même nom. L'apogée du peuple néolithique qui a apporté l'agriculture, de la même famille que les Ibères et les Basques, fut dans notre région la civilisation de Seine-Oise-Marne, entre -2400 et -1700, qui a laissé les nombreuses allées couvertes.

Parcy-et-Tigny

Un ensemble mégalithique au Bochet de la Reine comprend un fauteuil de grès et une grande pierre à cupules, de grande similitude avec l'ensemble de la Pierre et du Banc de la Mariée à Bucy-le-Long.

Hartennes-et-Taux

A Coutremain, un tertre surmonté d'un crucifix rappelle que le clergé, quand il ne pouvait supprimer le culte païen, le christianisait. Le celtisme du XIXe siècle rapprochait **Hartennes** d'Arduinna, la Diane gauloise et imaginait un collège de druides dans les vestiges de l'immense forêt qui s'étendait du Louvre (à Paris) jusqu'aux Ardennes.

La **fontaine aux Chênes** aurait eu un autel à la Vierge qui devait enfanter. A la **fontaine Massiet**, les druides auraient lavé leurs couteaux (*Messer* en allemand).

A l'entrée d'Hartennes, la croix Saint-Yves et la fontaine Saint-Yves rappellent un pèlerinage. Le jour du saint, on passait sous sa châsse pour les rhumatismes. L'église possède aussi des reliques de sainte Chantal, saint Denys, saint Sébastien et saint Austère.

Point 4 : monument Les Fantômes, du sculpteur Paul Landowski (1938)

Ce souvenir aux morts de la seconde bataille de la Marne de 1918, sur la butte de Chalmont (un autre mont Chauve), domine une région de creuttes (grottes).

Il y eut une légende de fantôme à Seringes et Nesles, celle de Blanche de Saarbrück, dame de Nesles-en-Tardenois. Au fond de la vallée marécageuse, au donjon de Nesles, le seigneur Guillaume aurait fait disparaître des jeunes filles. Il aurait aussi détenu ses parents. Son père aurait été conduit en forêt de Pernant où il serait mort de faim, enchaîné, après avoir mangé ses souliers. Guillaume projetant de tuer Blanche et son fils bâtard, ce dernier coupa la gorge de son père. Elle s'en sortit vivante et continua à habiter son château au milieu des larmes. Par la suite, on croyait toujours entendre ses gémissements et voir Blanche apparaître de loin en loin, comme un fantôme sur les remparts

De là, on découvre une montagne allongée est-ouest, dont le versant sud est couvert de grès d'érosion a longtemos dû être le lieu de pratiques pré-chrétiennes. C'est la Hottée du Diable. Il a fallu deux abbayes pour la christianiser, celle de Coincy et celle de Val-Chrézien, que nous allons longer plus loin. Elle fut même si difficile à construire vu son éloignement des régions habitées, que les moines ont demandé l'aide du Diable pour la construire.

Point 5 : Wallée. Saint Rufin, saint Valère et la Vallée Chrétienne

Les cryptes de cette vallée encaissée se jetant dans l'Ourcq ont servi de refuge aux premiers chrétiens persécutés. Les habitants de Wallée (qu'on prononce ouallée) élevèrent tôt une chapelle en l'honneur de saint Rufin et saint Valère, apôtres du Tardenois, dont le culte principal est à Bazoches. Il en obtinrent des reliques en 890. La chapelle démolie en 1813, un monument fut reconstruite en 1862, avec la cloche et la statue de saint Rufin. Il y a une fontaine Saint-Rufin sur le Rocher.

Puis nous descendons sur l'Ourcq. Les ruines de l'abbaye de Val-Chrézien (*Vallis Christiana*) se voient sur l'autre rive. Ce fut une abbaye de l'ordre de Prémontré, fondée dès 1130. Par la suite, les ruines de l'abbaye ont fait naître une légende. Le diable, en échange de l'âme du premier défunt de la communauté, se serait engagé à achever la construction. Joué par les moines, il aurait abandonné les pierres là où elles sont aujourd'hui, à la Hottée du Diable.

Le lieu-dit s'appelait *Reincourt*. Le nom fait penser aux reinettes, petites grenouilles, bien sûr, mais surtout à la Grande Reine, dame blanche des bords de l'Ourcq, qui habitait au Pas Saint-Georges. Nous passons l'Ourcq et montons sur Villeneuve-sur-Fère.

Restaurant Au Relais de Villeneuve, 27 place Paul-Claudé, 02130 Villeneuve-sur-Fère (03.23.82.20.90) (13h – 14h30 environ)

Une procession allait à la pierre du bois de Vendières par le Chemin du Pas-Saint-Georges. Amand de Vertus, en 1864, a mis ses doigts dans les trous de clous et enfoncé sa main dans l'empreinte du talon de la botte. Dressons l'oreille. Une botte si près de la Hottée du Géant et un nom, Georges, en grg: Gargantua ? Le Pas fut un fief. Mlle Henriette de Conflans, vicomtesse d'Oulchy, n'oubliait jamais de prendre le titre de Dame du Pas-Saint-Georges.

Point 6 : Hottée du Diable. Le Géant, Abri des Fées

Il s'agit d'un amas de grès très étendu, au sommet et sur tout le flanc sud d'une butte sableuse. L'Ourcq est réputé avoir laissé ces amas mégalithiques. Ces grès gravés remontent au mésolithique (vers -7000/-5000), quand le Gulf Stream provoqua la fin de l'ère glaciaire. Les peuples du type des *Lapons* choisirent de suivre les rennes vers le nord. Sur place, des populations prospérèrent autour de sites de chasse, pêche, cueillette. Le symbole de la hutte

apparaît avec eux. On les appelle les *Tardenoisians*. Quand les agriculteurs *Danubiens* entrèrent à leur contact à partir de -4000, ils firent de ce petit peuple des nains et lutins. Ce fut la fin de l'art de la gravure. Les pierres ont un nom, selon le lieu-dit, leurs légendes ou leur forme :

- Saponay: l'Abri gravé
- Villeneuve-sur-Fère: la Niche de la Garenne des Vignes, l'Abri du Ravin, le Trou de la Fontaine Norbert, l'Abri de Chinchy
- Coincy: l'Auvent gravé du Géant, la Chambre des Fées, la Baleine, le Géant, la Roche Percée (en forme de tunnel)
- Brécy: la Chambre des Fées, la Pierre à Contrat, l'Abri du Guerrier Franc
- Rocourt-St-Martin: la Géode
- Bézu-St-Germain: la Niche des Grès du Bochet
- Etrépilly: la grotte Léon, l'Abri du Bois de la Défense
- Blesmes: la Roche aux Fées

On trouve des gravures en sillons, en arêtes de poisson, beaucoup de formes en treillis (les huttes), parfois de l'ocre rouge. La Niche de la Garenne des Vignes montre un enfant, un homme, une femme avec une robe serrée à la taille, allongés, contemplant le plafond. Des symboles sont plus récents, comme la barque solaire à l'entrée de l'Abri de Chinchy (bronze final). Les francs ont laissé des traces à l'Abri du Guerrier Franc: la svastika, symbole des francs, accompagnée d'un dieu phallique lanceur de francisque et d'armes d'époque de la conquête de Clovis. Jacques Hinout livre plus de détails dans "L'art rupestre des grottes et des abris des massifs gréseux du bassin parisien".



Le Géant, à la Hottée du Diable



La chambre des fées

Coincy honore saint Blaise, un substitut de Gargantua

Les premiers efforts pour effacer le géant remontent au hameau le plus ancien, *Coincy-la-Poterie*, *Conciacum*, domaine de Concius, de création gallo-romaine. Une église Saint-Martin avec pèlerinage à la fontaine Saint-Martin remplaça un temple païen. Les deux sont en ruine sous le Bois des Moines.

L'abbaye de Coincy fut consacrée en 1070. Gautier de Coincy (1187-1236), auteur des *Miracles et Mystères de Notre-Dame* naquit ici. Un prieur de Coincy devint en 1417 le pape Martin V.

A Coincy, le 3 février, on allait éclairer saint Blaise. Les enfants achetaient chez le cirier un cierge d'un sou et allaient dans l'église en grande procession. Sa statue, à l'entrée de la nef, était grande et noire. Les petits en avaient peur. Quand le saint avait été bien éclairé et les bougies éteintes, la troupe jouait dans l'église. Tout était permis le jour du saint.

La cave du château de la Tournelle, à l'est du village, passait pour contenir des trésors. La porte ne s'en ouvrait que pendant la lecture de la Passion, le Jour des Rameaux. Personne n'osait manquer la messe sauf un pauvre diable qui, quand il revint sur ses pas, trouva la porte fermée. Il y demeura un an. Sa femme, chaque semaine, lui portait une galette plate entre les barreaux.

Point 7 : Fère-en-Tardenois. Le grès qui va boire

La plus grande ville du Tardenois n'en est pas la capitale. Le *pagus* s'étendait jusqu'au nord de Braine. Sa capitale, *Tarodunum*, la colline fortifiée de Tara, est l'actuel Mont-Notre-Dame.

Le *Grès qui va boire* indique un gué sur l'Ourcq par l'ombre projetée de son bec. Il fait un tour sur lui-même tous les cent ans. Les bonnes femmes y allaient en hiver en pèlerinage, pour guérir des crevasses aux mains. La justice s'y rendait et les contrats et transactions s'y signaient. Il n'est pas rare de trouver, sur d'anciens titres, la mention "Fait et passé sur le Grès qui va boire".

Sainte Macre, patronne de Fismes, Fère-en-Tardenois et Longueval, naît vers 286. Le préfet Rictiovarus l'arrête et l'oblige à adorer la statue de Jupiter, ce qu'elle refuse. Après des supplices, elle est brûlée vive à Fismes, au confluent de l'Ardre et de la Vesle, au lieu-dit *Lice*, le 6 janvier 303. Au VI^e siècle, un berger découvre ses ossements enterrés. Ils sont portés à l'église St-Martin de Fismes où ils guériront les malades, aveugles, sourds et boîteux. Sa fête à Fismes est le 2 mars, anniversaire de la découverte des reliques. A Fère, c'est le 7 janvier, lendemain de son martyre. L'église Sainte-Macre de Fère obtiendra un os du bras comme relique, qui est dans une châsse au-dessus de l'autel latéral gauche.

Point 8 : Arcy-Ste-Restitue. Sainte Table sur l'un des plus grands tumulus de France

Aux confins du Soissonnais, du Tardenois et de l'Orchois, se situe l'un des anciens lieux saints de la France. Un site majeur... et pourtant inconnu. La butte de cinq hectares sur laquelle est établie le cimetière est l'un des plus importants ossuaires trouvés avec 20 000 sépultures. Depuis le néolithique, les populations y sont restées fidèles. On a trouvé des traces de toutes les époques, jusqu'aux mérovingiens dans leurs tombeaux de pierre, la tête regardant l'Est, tradition encore respectée par les habitants. Une hypothèse explique cette concentration : un foyer mystique dont le rayonnement s'étendait sur toute la région.

La civilisation de Seine-Oise-Marne (de -2500 à -2000 environ) a fait fleurir les allées couvertes dans le bassin parisien. Leur porte était une pierre percée d'un grand rond en son centre, dont le bouchon de pierre était ouvert une fois l'an. A côté de l'entrée, on trouve fréquemment la figuration de la déesse des morts. Parfois il s'agit juste de deux seins ronds et d'un collier. Dans la vision païenne, le monde des morts s'ouvrait deux fois par an au monde des vivants. Ces périodes redoutées étaient la 1^e quinzaine de novembre (fête des morts, Toussaint, St-Martin) et la 1^e quinzaine de mai. A la date permise pour la mise sous tumulus, on passait les ossements à travers un passage équivalent à une porte d'allée couverte. Pendant un court instant, les vivants pouvaient profiter de l'énergie bienfaisante qui rayonnait. Les mamans y passaient leurs enfants. La procession rejoignait alors l'emplacement du campement. Au moment de retourner à son village, chacun prenait un peu de l'eau de la fontaine, rendue bienfaisante par la proximité de la grande Dame.



Le reliquaire sur la Sainte Table



La fontaine Sainte-Restitue

La venue des reliques de sainte Restitue

En 838, les pirates Sarrasins pillent les côtes de Provence. En 846, ils atteignent Rome. Le pape Léon IV édifie une muraille. L'empereur d'Occident lève une armée de Francs, Burgondes et Provençaux, à la tête de laquelle il place son fils Louis, roi d'Italie, pour barrer la route aux Musulmans. C'est à cette expédition que le comte d'Arcy et de Moreuil prend part. En remerciement, il obtient des reliques de sainte Restitue. A leur passage à Arcy, une fontaine bienfaisante jaillit. Un enfant recouvre la vie et demande le baptême. A l'heure du départ des reliques de la sainte table, l'enfant crie " Art-ci, art-ci !" (arrête ici). La châsse devient si pesante que M. de Moreuil se résigne à la laisser. Cet événement donne naissance au pèlerinage. Sainte Restitue est invoquée pour la tête, la folie, l'épilepsie, la fièvre, la peste et les enfants. Et les pèlerines sollicitent sainte Restitue de leur restituer leurs charmes.

La Sainte Table, à la porte du cimetière, n'a rien de néolithique. Ses éléments sont médiévaux, à motifs des XII-XIIIe siècles, ont pu se substituer à une entrée voisine du tumulus, perdue aujourd'hui. Le nouveau système a duré huit siècles, jusqu'à nos jours.

Le pèlerinage fut actif jusqu'à la fin des années 1970. La châsse était sortie de sa chapelle et exposée au centre de l'église du 30 avril au dimanche 1er juin (au lundi de la Pentecôte lorsque cette fête tombe en juin). Le 1er mai, on célébrait l'arrivée des reliques et le 27 mai la fête de son martyre. La procession qui précédait la messe portait la châsse à la table de pierre. Dès la châsse enlevée, les mamans faisaient rouler leurs enfants sur la pierre. Certaines personnes y roulèrent même leurs porcelets. Les grands se glissaient sous la Sainte Table. Puis la procession se dirigeait vers la fontaine Sainte-Restitue avant de revenir à l'église. Les pèlerins emportaient son eau pour les malades. L'église comprend encore toutes les bannières de procession et de nombreuses statues, tableaux et vitraux, déjà décrits dans les autres publications sur le pèlerinage ou sur le village.

La vie de sainte Restitue (ou Restitute)

Jeune fille née à Rome d'une famille patricienne, ses parents l'élèvent dans le culte romain. Elle se convertit au christianisme et convertit ses parents. Mais l'empereur Aurélien déclenche une persécution. Elle s'enfuit vers Sora, en Campanie, où elle continue à faire des conversions. Le proconsul Agathuis, qui la convoite, veut la forcer à revenir aux dieux de l'Empire. Elle finira par subir le martyre avec plusieurs compagnons et compagnes, le 27 mai 272 ou 275, selon les sources. Déshabillée, fouettée, puis conduite au fleuve, elle sera décapitée. Sa tête, jetée à l'eau, sera miraculeusement rejetée sur les bords, et les chrétiens pourront l'ajouter à ses reliques. Une basilique finira par être édiflée et son tombeau sera le siège de miracles.

Le reliquaire de sainte Restitue est exposé aux fidèles pendant tout le mois de mai.



En haut: elle est déshabillée et fouettée.

En bas: elle et ses compagnons se recommandent à Dieu.

En haut: elle est décapitée.

En bas: on porte ses reliques pour la procession.

Billy-sur-Aisne: la Pierre qui Tourne à Minuit

On vient de loin pour faire l'escalade à son large cirque, limité par une haute falaise, traversée de larges crevasses et de cavernes. L'intérieur du site est jonché de blocs qui le font appeler Chaos ou Montagne Fendue. Dans le bois proche, on trouve la Pierre qui Tourne à Minuit. Elle se dresse en lits étagés, sur 7-8 mètres de haut. On a beaucoup dit à son sujet sur les druides, peut-être. De toute façon, elle est bien plus ancienne. La tradition a retenu quedes assemblées se tenaient de nuit, en fonction des lunaisons, car la Pierre allongeait son profil vers la vallée de l'Aisne, en semblant virer à minuit sur elle-même. Pour dissuader les profanes, le bruit courait que l'indiscret qui voyait le phénomène mourait sur le champ. Un lieu-dit à proximité renvoie aux Longues Raies, qu'Henri Dontenville reconnut souvent souvent pour de longs grès, deux menhirs qui, au midi, bornaient les cimetières préhistoriques.

Le puits d'Ambrief

Au fond du puits d'Ambrief, un torrent entraînait tout ce qu'on jetait et faisait entendre un bruit effrayant.

Orcamps

La montagne *Sainte-Geneviève* termine le plateau venant de Billy. Réputée auprès des sources, cette sainte surplombe ici les sources d'Orcamps. Six maisons de sources collectaient les eaux dès l'époque romaine pour les diriger vers Soissons, puis à l'époque médiévale sur la butte de St-Jean-des-Vignes.

Les noms en "or" comme les nombreux monts d'Or de France, et ici Orcamps, provenaient d'un mot pré-indoeuropéen signifiant sources.

Les moines de St-Jean-des-Vignes, qui y venaient, disaient avoir des visions dans la montée entre les sources d'Orcamps et la montagne Ste-Geneviève.

Belleu a eu une Pierre Frite sur ses hauteurs, au-dessus de Beauregard.

Arrivée. Soissons: gare SNCF, train de 18h31 pour Paris, puis salle de la Mutualité